BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XLII
B
17
NAPOLI

XLII B 17

XIII 3

M. Ogier fecit Lugd.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

LETTRES FAMILIERES, GALANTES, ET AUTRES,

sur toutes sortes de sujets, avec leurs Réponses;

DIVISE'ES EN IV. PARTIES;

La Premiere contient les Lettres Familieres, & autres.

La Seconde, les Lettres Galantes.

La Troisiéme, une instruction pour faire des lettres.

La Quatriéme, les Titres dont on qualifie toutes sortes de personnes, &c.

Le tout selon l'ortographe la plus juste, dont on se puisse servir à present.

SECONDE EDITION,

Reveuë, corrigée, & augmentée de prés de cent Lettres;

Par RENE' MILLERAN de Saumur, *Professeur des Langues Françoise, Alemande, & Angloise, & Interprete du Roi dans sa Cour de Parlement.*

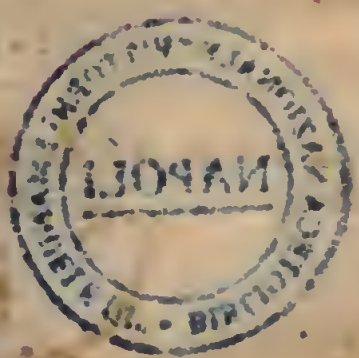
A LION,

Chez l'Auteur à l'Image S. Loüis à la Place du Grand College, où il fait ses Leçons, & Thomas Amaulri Libraire ruë Merciere au Mercure Galant. Et chez Mr. REGNAUD, dans la Maison de Madame Breton à la [illegible] S. Claude.

DC. XC.

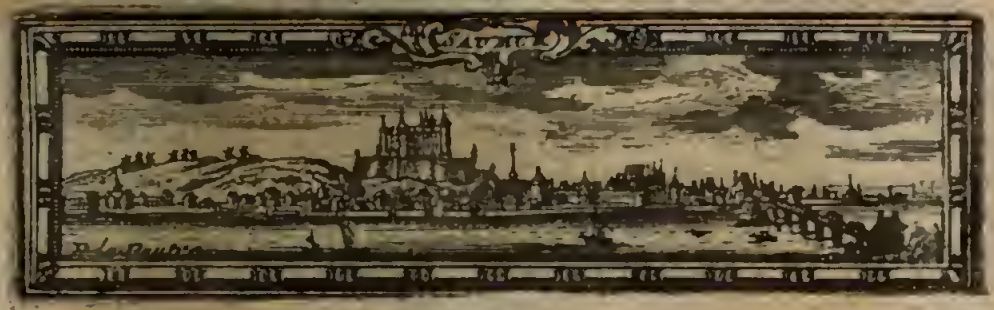
AVEC PRIVILEGE DU ROI

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI



RENE MILLERAN DE SAUMUR PROFESSEUR DES LANGUES, ET INTERPRETE DU ROI EN LA COUR DU PARLEMT DE PARIS
Ant. Masson ad vivum Pinxit et Sculp. Parisiis. 1688.
Vous êtes obligé lecteur
De rendre hommage à cet Auteur
La Grammaire enseigne à bien dire
Et ses Lettres à bien écrire.
Par Mr de Liniers

NAPOLI



PREFACE.

J'Ai crû qu'aprés avoir exercé aſſés long-tems ma profeſſion, ſur tout à Paris, je ne pouvois mieux meriter l'eſtime & l'approbation du public, qu'en lui preſentant le premier de mes Ouvrages, ſavoir mes Lettres familieres, galantes, &c. par leſquelles j'ai eu le bonheur de commencer à plaire à tant de Princes, à tant de Seigneurs etrangers, & autres, à qui je les ai communiquées en Latin, en Alemand, & en Anglois, pour inſinuer plus promtement par leur traduction, la vraye maniere

d'en composer sur de pareils sujets ; car je puis dire sans flaterie qu'on y peut apprendre facilement & methodiquement le stile dont on se sert dans toutes les lettres qu'on écrit presentement, qui est tout different de celui de la plûpart des fameux Auteurs du tems passé ; & qui est tellement dans sa pureté, que qui y changeroit quelque chose, le rendroit barbare. On verra donc dans ce petit Ouvrage une maniere d'écrire fort naturele, & le stile dõt on se sert à la Cour, qui a un autre tour que celui que la plûpart des honnêtes gens se piquent d'avoir, & dont on n'avoit point encore donné de methode, n'y ayant point eu jusqu'icy de Livre qui en traite à fond; c'est pourquoi je me suis déterminé à donner celui-ci au public, où j'ai tout mis par ordre avec toutes les regles qui m'ont paru necessaires, & sans lesquelles il est presque im-

possible de bien écrire. Je me suis servi dans mes Lettres d'un stile fort simple, mais naturel, pour donner d'autant plus de facilité; En quoi peut-être quelques-unes ne seront pas tout-à-fait au goût de quelques savans; mais ils m'excuseront sans doute, quand ils considereront qu'un homme de ma profession ne doit particulierement s'étudier qu'à rendre la maniere d'écrire facile, sur tout aux Etrangers, en faveur de qui je les ai principalement faites, & à qui elles pourront servir de modele lors qu'ils commenceront à parler un peu nôtre langue. J'ose pourtant dire que bien des François pourront s'en servir avec utilité. Car il y en a beaucoup qui ne savent pas de quelle maniere se prendre à faire une lettre, ou qui aprés l'avoir faite, & même avec peine, croyent avoir reüssi, & la lisent plusieurs fois comme quelque

choſe de fort beau, quoi que pourtant elle ne ſoit remplie ſouvent que de confuſion, & en un mot ne paſſeroit que pour un galimathias aux gens de bon goût. C'eſt pourquoi laplûpart des Etrangers écrivent mieux en nôtre langue, parce qu'ils ont fait pluſieurs lettres ſur diverſes matieres, où on leur a enſeigné la beauté du ſtile, & les raiſons ſur tout ce qui regarde la langue. Ceux donc qui ne ſont pas venus juſques-là, pourront ſans peine ſe perfectionner en ſuivant exactement mes regles, & imitant les lettres qui ſont dans ce livre. Je me ſuis attaché le plus qu'il m'a été poſſible à les faire ſelon la maniere la plus à la mode, ſavoir en billets familiers tres-courts, & tres-intelligibles, tant pour les Etrangers qui commencent à compoſer dans la langue Françoiſe, que pour les François en général qui

veulent écrire librement trois, ou quatre lignes. C'eſt un ſtile qui eſt plus difficile qu'on ne croit, dans ſon arrangement & dans ſa politeſſe, tout libre qu'il ſoit & quelque facile qu'il paroiſſe. Enfin on y trouvera de quoi s'inſtruire pour les petites, & pour les grandes lettres qui ſont ſouvent tres-difficiles, à cauſe de leur grande étenduë. On doit remarquer particulierement que la maniere de bien écrire doit être toûjours égale; c'eſt à dire naturelle, point génée, & en un mot ſans affectation, ni termes trop recherchez. C'eſt en quoi elle eſt plus difficile que l'ancienne maniere, où les expreſſions étudiées donnoient bien moins de peine que la ſimplicité qu'on cherche aujourd'hui pour éviter les repetitions, qui ne font que remplir le papier, & donner du dégoût à ceux qui les liſent. J'ai mis enſemble les

Lettres qui ſont ſur un même ſujet, avec leurs réponſes, & l'on y verra pluſieurs pensées & expreſſions dont on ſe peut ſervir pour ne pas tomber dans cette grande faute d'ignorance, d'écrire toûjours la même choſe ſur une même matiere, ſans y preſque rien changer, & c'eſt la raiſon pour laquelle j'ai obſervé de ne me pas ſervir deux fois d'une même penſée & d'une même expreſſion; ce qu'on peut auſſi remarquer dans toutes mes autres lettres, quoi qu'elles ſoient ſur differentes matieres, ce qui m'a bien fait de la peine, parce que, comme l'on ſait, il eſt bien difficile de ne ſe pas ſervir quelquefois de la même phraſe dans des lettres qui ſont ſur differens ſujets. Mais j'ai voulu montrer par là combien grande peut être la diverſité des pensées, & comment on peut s'en ſervir en écrivant ſur une même matiere; pour ne me

point éloigner des instructions que j'ai données, & que j'ai toûjours fait exactement observer depuis que j'enseigne la langue Françoise. J'aurois crû donner quelque chose d'imparfait au public, si je n'avois mis à la fin un petit Traité des titres & de la maniere dont on se doit servir, pour écrire aux Princes, & aux gens de qualité. Voilà enfin mon étude, & ce que je presente au public, en attendant que je dõne mes lettres en Latin, en Alemand, & en Anglois, au cas qu'elles ayent le don de plaire à mes Lecteurs, afin que tous puissent en peu de tems apprendre la maniere de bien écrire en nôtre langue.

Comme il est bien plus difficile à un Auteur, selon le sentiment de tout le monde, de composer des Ouvrages, & d'en trouver tous les défauts, que de les critiquer, parce qu'on est ordinairement plus aveu-

gle dans ſes propres Ecrits, que dans ceux des autres ; je prie tres-humblement ceux qui trouveront ici quelque choſe à redire avec raiſon, d'avoir la bonté de m'en avertir, comme je le ferois à leur égard, ſi cela leur étoit auſſi agreable qu'à moi : afin qu'en donnant par ce moyen au Public quelque choſe de plus achevé à chaque Edition, comme j'ai fait en cette ſeconde, où j'ai ajouté un grand nombre de lettres, il m'en ſache meilleur gré, ne ſouhaitant que ſon eſtime & ſon approbation.

EPIGRAMES

A MONSIEUR MILLERAN,

sur ses Ouvrages.

MILLE crayons divers
Marquent dans cét Ouvrage
Son esprit ; & le beau langage
Que doit parler tout l'Univers.

Par M. l'Abbé Du Rodeau.

AUTRE.

CET homme en sa Grammaire étalle
Autant de savoir que Varron,
Et dans ses Lettres il égalle
Balsac, Voiture, & Ciceron.

Par M. De Liniers.

AUTRE.

LEs Anciens ont tous eu de tres-belles lumieres,
Et lors qu'ils ont écrit sur diverses matieres,
Ils ont tout merité selon nos sentimens,
Ils sont de la Sience absolument les Maîtres,
Mais ils n'ont fait entre eux que vingt-quatre Lettres,
Et le seul MILLERAN nous en donne cinq cens.

Par M. De Rocheblanche
le Pere, Angevin.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, Roi de France, et de Navarre. A nos amez & feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conſeil, Baillifs, Sénéchaux, Prevôts, leûrs Lieutenans, & à tous autres nos Juſticiers & Officiers qu'il appartiendra, Salut. Nôtre bien-amé René' Milleran, *Profeſſeur des Langues Françoiſe, Alemande, & Angloiſe, & Interprete dans nôtre Cour de Parlement*, Nous a fait remontrer qu'ayant compoſé un Livre intitulé ; *Lettres familieres, galantes, & autres, ſur toutes ſortes de ſujets*, il deſireroit le faire imprimer pour l'utilité du public : Ce qu'il ne peut faire ſans nôtre permiſſion. C'eſt pourquoi il a été conſeillé d'avoir recours à Nous, afin d'obtenir nos Lettres ſur ce néceſſaires ; leſquelles il Nous a tres humblement fait ſupplier de lui vouloir accorder. A ces Causes, déſirant favorablement traiter l'Expo-

ſant ; Nous lui avons permis & accordé , Permettons & accordons par ces Preſentes , d'imprimer , faire imprimer , vendre & débiter en tous les lieux de nôtre Royaume ledit Livre , en telle marge, & caractere , & autant de fois que bon lui ſemblera , durant le tems de huit années conſecutives , à comter du jour qu'il ſera achevé d'imprimer pour la premiere fois. Pendant lequel tems Nous faiſons tres-expreſſes deffences à tous Imprimeurs , Libraires , & autres , d'imprimer , faire imprimer , vendre & diſtribuer ledit Livre , ſous pretexte d'augmentation , correction , changement de titre , fauſſes marques , ou autrement : Et à tous marchands étrangers d'en apporter , ni diſtribuer en ce Royaume , d'autres Impreſſions que de celles qui auront été faites du conſentement de l'Expoſant , à peine de quinze cens livres d'amende , payable par chacun des contrevenans , & applicable un tiers à Nous , un tiers à l'Hôpital Général de nôtre bonne ville de Paris, & l'autre tiers à l'Expoſant , ou à ceux qui auront droit de lui , de confiſcation des Exemplaires contrefaits , & de tous dépens , dommages & intereſts : à condi-

tion qu'il ſera mis deux Exemplaires dudit Livre dans nôtre Biblioteque publique, un en celle du Cabinet de nos Livres en nôtre Château du Louvre, & un en celle de Nôtre tres-cher & feal le Sieur BOUCHERAT, Chevalier Chancelier de France, avant que de l'expoſer en vente : à la charge auſſi que l'impreſſion en ſera faite dans le Royaume, & non ailleurs, & que ledit Livre ſera imprimé ſur de beau & bon papier, & de belle impreſſion : & ce ſuivant ce qui eſt porté par les Reglemens faits pour l'Imprimerie & Librairie, les années mil ſix cens dix-huit, & mil ſix cens quatre-vingt-ſix, enregiſtrez en Nôtre Cour de Parlement de Paris, à peine de nullité des Préſentes, leſquelles ſeront regiſtrées dans le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs, & Libraires de nôtre bonne ville de Paris. SI VOUS MANDONS & enjoignons, que du contenu en icelles vous faſſiez jouïr pleinement & paiſiblement l'Expoſant, ou ceux qui auront droit de lui, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun empêchement. VOULONS auſſi qu'en mettant au commencement ou à la fin dudit Livre une coppie des Préſentes, ou Extrait d'i-

celles, elles ſoient tenuës pour bien & dûëment ſignifiées, & que foi y ſoit ajoûtée, & aux Copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers, & Secretaires, comme à l'Original. COMMANDONS au premier Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'execution d'icelles, tous Exploits, Saiſies, & Actes neceſſaires, ſans demander autre Permiſſion : nonobſtant toutes oppoſitions, Clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt nôtre plaiſir. DONNE' à Paris, le troiſiéme jour de Mars, l'an de grace mil ſix cens quatre vingt-huit, & de nôtre Regne le quarante-cinquiéme. Signé, Par le Roï en ſon Conſeil, LE PETIT. Et ſéellé.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Imprimeurs, & Libraires de Paris, le 12. Mars 1688.

Signé J. B. COIGNARD, Syndic.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois, le 30. Avril 1689.

Les Exemplaires ont été fournis.

LETTRES FAMILIERES,

GALANTES, ET AUTRES, sur toutes sortes de sujets.

PREMIERE PARTIE.

Pour feliciter un ami sur une recompense de services.

MONSIEUR,

Il faut avouer qu'il y a autant de gloire que de plaisir à servir un Prince aussi grand que le nôtre. Rien n'échape à ses

yeux, & tôt ou tard il rend juſtice au merite. Vous en avez reçû des preuves dans l'emploi dont il vient de vous honorer, & vous avez encore cet avantage que tout le public loue le choix qu'il a fait de vôtre perſonne. La joye qu'il en montre augmente la mienne, & je vous puis aſſurer qu'elle eſt difficile à concevoir. Vôtre fortune a changé, mais je ne crains pas que vôtre cœur change; & je me flate d'y avoir toûjours la même place, quoique je n'en ſois pas digne. C'eſt par là, MONSIEUR, que vous trouverez encore plus de plaiſir à m'en gratifier; car je connois vôtre généroſité, & je ſuis ravi quand je vois que vôtre élevation va faire éclatter vos vertus, & les mettre dans un plus beau jour, & qu'augmentant encore vos efforts, & l'eſtime du Souverain, elle vous ſervira de degré pour monter au comble des honneurs. Pour moi je n'en connois point qui ſoient au-deſſus de celui que je puis recevoir en me diſant,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Pour feliciter un Lieutenant Général d'armée ſur cette dignité qu'il a aquiſe par une grande action.

MONSIEUR,

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que vous nous avez inſtruit de ce que vous valez, vous vous étes ſignalé par une longue ſuite de belles actions, qui nous en ont été des preuves continuelles. Il ſembloit aprês cela que vôtre valeur fût arrivée à ſon dernier periode, & qu'on n'en deût plus rien attendre. Mais de quel effort l'amour de la gloire ne rend il point un cœur capable ! Vous nous avez fait voir que le paſsé n'étoit qu'un prélude de l'avenir ; que ce que nous appellions grandeur de courage, n'en étoit que les prémices, & qu'enfin ces glorieux exploits ne devoient paſſer à nos yeux que pour un foible eſſai des coups étonnans, ou plûtôt des prodiges que vous venez de faire. Il n'y avoit qu'un Prince auſſi grand que le nôtre, qui fût capable d'en connoître le prix, & de

leur rendre toute la justice qui leur est dûe. C'est ce qu'il a fait lors qu'il lui a plû de vous honorer du commandement de ses armées. Quelles plus fortes marques pouvoit-il vous donner de son estime & de sa confiance, qu'en vous mettant entre les mains cet important dépôt ? Et n'est-ce pas vous avoir en quelque façon communiqué sa grandeur & sa puissance, que de vous avoir choisi pour en être un des meilleurs appuis & un des principaux defenseurs. La gloire qu'il y aura d'apprendre sous vous à combattre dignement pour son Souverain, augmentera tous les jours le nombre de ses guerriers, & de ses victoires. C'est là toute l'ambition qui vous possede ; & moi je n'en ai point d'autre que celle de vous suivre dans cette noble carriere, & par là de relever encore l'honneur que j'ai d'être,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Pour feliciter un grand Capitaine ſur la priſe d'une ville.

MONSIEUR,

Aprês ce que vous venez de faire, il n'y a rien qui vous ſoit impoſſible, les plus grands obſtacles ne vous ſauroient arrêter, & il ne vous eſt pas moins aiſé de vaincre que de combattre. *N.* cette place fameuſe qui mettoit ſon orgueil dans ſon heureuſe aſſiette, dans le nombre de ſes Habitans, & dans la force de ſes remparts, & qui ſembloit y trouver ſa ſeureté, n'a pû oppoſer à vôtre grand courage que de vaines défences. Vôtre bras a été ſeul plus fort que toutes ces puiſſances enſemble, & par un aſſaut vigoureux, dont vous avez donné le commandement & l'exemple, vous avez renverſé tout à la fois ſes murs, ſes ſoldats, & toute l'eſperance de nos ennemis. Cette rapidité & cette ſurprenante expedition qui étouffe la guerre dés ſa naiſſance, & qui rétablit pour jamais le repos public, fait l'admiration de toute l'Europe. Mais ce qui porte vôtre

gloire au comble, c'eſt d'avoir par ce ſervice important gagné l'eſtime du plus grand Prince du monde. Vous ſavez ce qu'elle vaut ; & pour la conſerver vous n'avez qu'à ſuivre les mêmes mouvemens qui vous l'ont aquiſe. Jugez par là combien il m'eſt avantageux de me pouvoit dire,

MONSIEUR,

Vôtre, &c..

Complimens à une perſonne qui recherche des Emplois.

MONSIEUR,

Je loue fort vôtre deſſein de parvenir à quelque charge ; je ſai bien que vôtre ambition eſt moderée, & que ſi vous aſpirez aux honneurs, vous avez pour but l'utilité publique, & cette generoſité qui fait profeſſion d'obliger tout le monde. En verité nous ne ſommes pas nez pour nous ſeuls, il faut que nous communiquions nos biens, & que

nous pratiquions la liberalité, qui eſt une des principales vertus des honnêtes gens ; cela m'empêche d'approuver ces perſonnes qui ſe contentent des choſes acquiſes. Il eſt permis d'augmenter ſes richeſſes, pourvû que l'on ne faſſe point de tort aux autres;& nous ſommes plus capables de rendre ſervice quand nos richeſſes paſſent la médiocrité : C'eſt pourquoi je vous ſouhaite une grande fortune, avec autant de paſſion que je ſuis,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

RE'PONSE.

VOus me témoignez, MONSIEUR, beaucoup d'amitié ; & je vous ſuis particulierement obligé de la bonne fortune que vous me ſouhaitez ; la gloire à laquelle j'aſpire, ſeroit plus grande, & ma ſatisfaction ſeroit extréme ſi je pouvois avoir une fortune aſſez grande pour vous rendre de bons ſervices:car comme vous dites, nous ne ſommes pas nez pour nous, mais principalement pour nos

amis, qui augmentent nos plaisirs, quand ils participent à nôtre bonheur. Ce que je puis avoir de biens, est en vôtre pouvoir, & vous pouvez en disposer comme il vous plaira. Cependant ayez la bonté de m'honorer de vos commandemens, afin que je vous puisse faire mieux paroître la passion avec laquelle je suis,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Congratulation sur une Charge.

MONSIEUR,

Les nouvelles de vôtre promotion en la charge que vous souhaitiez il y a long-tems, me rendent si content, & si satisfait que je ne saurois vous exprimer qu'une partie de la joye qui m'en demeure. Je ne me mets point en peine de vous la persuader par un long discours, vôtre merite & nôtre amitié vous le témoigneront beaucoup mieux que ma plume; elle seule vous fera souvenir à present que je suis toûjours à mon ordinaire,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Autre

Autre ſur le même ſujet.

MONSIEUR,

J'ai appris par le bruit qui court en cette ville, que vôtre vertu goûte la recompenſe qui lui eſt dûe, & que vous exercez à preſent la charge de N. à laquelle vous faites plus d'honneur qu'elle ne vous en fait, puis que vous étes digne de la plus illuſtre du Royaume. Quand la fortune feroit tous ſes efforts pour vous combler d'honneur, elle ne ſatisferoit pas mes deſirs, & quand elle vous éleveroit au plus haut degré de la gloire, elle vous donneroit beaucoup moins que vous ne meritez. J'eſpere de nôtre amitié que ces nobles occupations, auſquelles vôtre dignité vous attache, ne m'effaceront point de vôtre ſouvenir, puis que j'ai toûjours été, & que je ſerai toute ma vie,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

RE'PONSE.

IL eſt vrai, MONSIEUR, que je ſuis pourvû d'un emploi, auquel la connoiſſance de mes défauts me deffendoit d'aſpirer, & dont je ne m'aquiterai pas facilement avec le ſuccez que tout le monde attend de mes ſoins; mais ſi je ſuis aſſez malheureux pour tromper l'opinion que le peuple a conçûe de ma capacité, je vous prie de croire que le changement de condition ne changera rien au deſſein que j'ai d'honorer mes amis, & ſi je trouve quelque douceur en ma fortune, ce ſera lors que vous me ferez naître l'occaſion de vous donner des preuves de mon affection, & de vous aſſurer qu'il n'eſt point d'honneur que je prefere à celui d'être aimé de vous, ni de qualité, à la gloire d'être,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Congratulation sur des prosperitez.

MONSIEUR,

La joye que je reçois de vos prosperitez, m'oblige de vous écrire aujourd'hui ces lignes pour un témoignage de l'obeïssance que je vous dois, & pour un gage de l'inclination qui me fait prendre part au bonheur qui vous arrive. J'espere que ces paroles ne vous seront pas desagreables de la part d'une personne qui voudroit vous montrer par des effets, qu'il est entierement,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

RE'PONSE.

MONSIEUR,

La part que vous prenez à ma fortune, m'oblige infiniment : c'est une marque de vôtre amitié, qui paroît dans

toutes les occaſions qui me ſont favorables, mais je ſuis fort confus de ne vous avoir jamais rendu aucun ſervice qui la merite; peut-étre ſerai-je plus heureux à l'avenir, & pour lors je vous montrerai en effet combien je ſuis,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Avis de l'Auteur à ceux qui commencent l'étude de la Langue Françoiſe, avec l'offre de ſes ſervices.

Dimidium facti, qui bene cœpit, habet.

MESSIEURS,

Quand les commencemens ſont une fois bien établis, on a preſque fini. Sur ce principe, commençons, je vous prie, nos Conférences, & promettez-moi d'y venir aſſidûment : mais n'eſperez pas y étre les bien venus, ſans apporter des marques de vôtre diligence pour vous fortifier de plus en plus, & vous verrez les preuves de la paſſion que j'ai

de vous servir. Tout mon but n'est que de vous marquer mon zele, que vous trouverez de jour en jour plus ardent, & infatigable pour vôtre avancement, puis qu'on ne peut être plus que moi,

MESSIERS,

Vôtre serviteur, N.

RE'PONSE.

MONSIEUR,

Nous vous avons mille obligations, & nous vous remercions de vos bons avis, & du soin que vous prenez de nôtre avancement. En revanche, nous nous efforcerons toûjours de vous satisfaire, & nous ne manquerons jamais d'embrasser toutes les occasions de vous servir, vous protestant que nous ferons toûjours gloire de vous obeïr & d'être,

MONSIEUR,

Vos serviteurs, &c.

Complîment d'engagement, de reconnoiſſance, & d'avis dans le choix des Maîtres.

MONSIEUR,

Vous voyez comme je défére à vos inclinations, & l'attachement que j'ai à ce qui regarde vos exercices; je m'acommode à vos heures, je change celle de mes occupations ordinaires pour vous donner la préférence. Mais, MONSIEUR, c'eſt à condition que vous en profiterez, & que vous viendrez aſſidûment à mes conférences. Je ne me pique pas d'avoir beaucoup d'Ecoliers, mon ambition eſt moins intereſſée, mes ſentimens ſont plus nobles, & je ne cherche ſimplement qu'à me faire des amis. Vous en augmenterez le nombre ſi vous me voulez croire, en me faiſant l'honneur de travailler également pour vous & pour moi. Je confonds mes interêts avec les vôtres, puiſque nous n'avons que le même deſſein, & qu'il y a une eſpece de liaiſon dans l'intention que vous avez de devenir bon François, & moi de vous donner cette belle qualité par l'application

de tous mes soins. Il ne faut rien icy donner à la complaisance, ni aux recommandations ; la faveur & les prieres ne doivent jamais déterminer l'esprit, vous n'avez que deux choses à consulter ; vôtre inclination, & les conseils de vôtre Gouverneur. J'ai pour lui beaucoup d'estime, & par la consideration de son caractere, & par l'empressement qu'il a de vous voir avancé dans vos exercices, il voudroit avec passion que vous en fussiez déja quitte, que tous vos maîtres vous fussent inutiles, & moi qui en suis du nombre, aussi bien que de celui de vos serviteurs.

MONSIEUR, Vôtre, &c.

Lettre de recommandation.

MONSIEUR,

Le plaisir que vous vous faites d'obliger tout le monde, sur tout les personnes que je vous recommande, me fait esperer que Mõsieur M. present porteur, trouvera auprés de vous toute la faveur que je vous prie de lui accorder. C'est un Gentil-homme versé dans les Lettres, qui possede plusieurs Langues, outre les au-

tres qualitez qui le rendent recommandable, & le font distinguer, aiant fait tous ses exercices, savoir, monter à cheval, voltiger, faire des armes, dancer, joüer du lut, de la guitarre, &c. Ainsi Monsieur, il est aisé de juger qu'il est tres-capable de remplir quelque emploi que ce soit, tant par son education que par sa naissance, lequel avantage lui a aussi procuré autrefois en Alemagne l'honneur d'être Gouverneur de trois Gentils-hommes des meilleures Familles de Saxe avec qui il a demeuré longtems, & depuis ce tems-là il s'est établi à Paris pour enseigner les Langues étrangeres, outre la Françoise dont il a commẽcé à faire profession depuis long tems, ayant même composé cinq beaux livres sur la politesse, & sur la pureté de cette langue, lesquels il mettra incessament au jour, ayant déja commencé depuis un an par un livre de Lettres, intitulé *Lettres Familieres, Galantes & autres sur toutes sortes de sujets, &c.* qu'il a fait imprimer à ses dépens, aprês avoir employé plus de douze ans à la composition de ces cinq livres qu'il donnera incessamment au public: Neanmoins comme tous ces talens ne laissent pas d'avoir besoin d'un

protecteur aussi considerable que vous auprés de son Alteſſe Roiale, je vous prie de lui en servir, & d'être persuadé de la reconnoissance que j'aurai des graces que vous lui accorderez. Monsieur le Marquis N. son Ambassadeur en France a écrit en Cour en sa faveur. Tout cela, Monsieur, avec ce que vous y joindrez de vôtre crédit, ne peut faire que les bons effets qu'en attend,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Sur le même sujet.

MONSIEUR,

J'ai toûjours eu tant de confiance en vôtre honnêteté, pendant que j'ai eu l'honneur d'être au service de son Alteſſe Roiale, que bien que ma destinée m'en ait privé. Je ne laisse pas de songer toûjours aux amis que j'ai en sa Cour, sur tout en vous que j'e croi le meilleur, ce qui me fait conter sur l'honneur de vôtre protection, pour la personne qui vous rendra ma Lettre; c'est un Gentil-

homme d'un merite distingué. Je ne vous en dis pas davantage, vous le connoîtrez aussi bien que moi en le pratiquant. Je vous dirai seulement qu'il a dessein de s'établir à N. & que je vous demande la grace de lui rendre service, & d'y engager aussi vos amis, & vous obligerez sensiblement,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Sur le même sujet.

MONSIEUR,

La personne qui vous presentera ce billet, est Auteur de tres-beaux Ouvrages, & j'ai crû que je vous rendrois service à l'un & à l'autre, si je vous donnois moien de vous connoître tous deux, il vous dira le bien que je lui ai dit de vous, & ce billet vous assurera qu'on n'en sauroit assez dire de lui. Comme il vous montrera peut-être ses Ouvrages, vous connoîtrez par là, ce que vous devez croire de lui, & vous verrez que c'est avec justice que le premier de ses Ouvrages, in-

titulé, *Lettres familieres & autres, ſur toutes ſortes de ſujets, &c.* qu'il a mis au jour lui a aquis l'eſtime du public. Si mon Livre n'avoit pas été imprimé avant le ſien, je n'aurois pas manqué d'y en mettre quelques-unes, & je ſuis ſeur que cela auroit aidé à le faire valoir davantage; mais ce ſera pour la ſeconde edition; je ſuis, &c.

Sur le même ſujet.

J'Ai toûjours eu, Monſieur, des preuves ſi convaincantes de vôtre amitié, que je me ſuis flatté que vous voudriez bien m'en honnorer encore au ſujet de la perſonne qui vous rendra ma Lettre. C'eſt un Gentil-homme qui poſſede des talens conſiderables. Touresfois comme il aura beſoin à la Cour d'un crédit auſſi puiſſant que le vôtre pour les produire: je vous ſupplie de lui accorder vôtre protection. Il a des Lettres de recommandation de Monſieur le Marquis N. nôtre Ambaſſadeur en France pour ſon Alteſſe Roiale, ainſi Monſieur, cela vous donnera encore plus de lieu de lui ren-

dre ſervice. Ce ſera une obligation ſenſible, que vous aura,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Sur le même ſujet.

JE vous çonnois genereux, MONSIEUR, dans toutes les occaſions, & que vous étes la perſonne du monde qui prenez le plus de plaiſir à faire du bien à ceux qui ſe mettent ſous vôtre protection. Ce Gentilhomme qui va vous préſenter ces lignes eſt doué de toutes les qualitez qui font un honnête homme; mais la fortune ne lui a pas été favorable; il a été privé de beaucoup de dignitez, & je ne puis vous dire comment cela lui eſt arrivé; ſi c'eſt par envie qui s'attache ordinairement au gens de merite, ou ſi ce ſont ſes ennemis qui l'on reduit dans cet état qui eſt digne de pitié. Ce que je vous dis n'empêchera pas, s'il vous plaît, que vous ne le regardiez de bon œil, & que vous ne jugiez s'il eſt digne de quelqu'emploi dans vôtre Cour. Je ſuis aſſuré qu'il a de la naiſſance beaucoup de

biens qui peuvent servir à la Republique, & si vous avez la bonté de lui procurer quelque chose, vous le trouverez digne de vos soins, & de ma recommandation ; je le mets entre vos mains, & j'attens de vôtre generosité, quelque grace en sa faveur. Je suis,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Sur le même sujet.

VOtre merite, MONSIEUR, aussi bien que vôtre qualité, vous rendent si recommandable, & si necessaire à vos amis, qu'ils sont toûjours en état de vous importuner. Cette Lettre vous prouvera cette verité par la priere que je vous fais d'aider de vôtre protection celui qui en est le porteur ; c'est un Gentilhomme de merite que vous ne serez pas fâché d'avoir obligé, & qui n'en sera pas ingrat, non plus que,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Sur le même sujet.

SI vos amis vous importunent, Monsieur, prenez vous-en à vôtre qualité : vous êtes d'un rang à vous faire rechercher de tous ceux qui ont besoin d'appui : j'oserai vous prier de l'accorder au porteur ; c'est un Gentil-homme dont le merite vous empêchera de vous repentir de l'avoir servi; il sera reconnoissant, & moi qui suis,

MONSIEUR, Vôtre, &c.

RE'PONSE.

TOut ce qui me vient de vôtre part, Monsieur, m'est fort agreable, & particulierement les personnes de qualité & de merite comme me paroît le Gentil-homme que vous m'avez envoié ; & en effet il est tres-honnête homme ; toutes ses manieres m'ont extremement plû, principalement étant venu de vôtre recommandation, à laquelle je tâcherai de répondre par mes services; j'espere qu'ils

ne vous seront pas desagreables, parce qu'ils seront utiles, & auront l'effet que vous vous promettez de nôtre amitié; je travaillerai autant que je pourrai à son avancement, & je ne doute pas que je ne reussisse en mon dessein: je vous en écrirai le succés, & j'emploirai le peu que j'ai de crédit, pour le contentement de vôtre ami, & pour vous faire connoître que je suis toûjours sans reserve,

MONSIEUR, Vôtre, &c.

Recommandation d'une Gouvernante pour de jeunes Dames.

MADAME,

Comme c'est pour le seul profit de vôtre maison que je m'intereſſe, je serois bien aise que vous ne rejetassiez pas l'occasion que le hazard m'a fait naître, touchant la Demoiselle que vous avez vûë ce matin. Je persiste donc à vous importuner & à vous prier pour l'amour de vos jeunes Dames, que vous ne leur cherchiez point d'autre Gouvernante que celle-là. Je m'assure qu'elle est assez

bien faite pour vous faire estimer sa personne. Je connois suffisamment sa vertu, sa douceur & sa qualité, pour vous témoigner que vous n'en trouverez pas une autre qui soit plus recommandable en tous ces égards. Il est vrai qu'elle vous demande des gages qui sont un peu au delà de ceux que vous donnez ordinairement; mais un peu plus ou un peu moins n'est pas une affaire quand les personnes sont d'un merite distingué. Je voudrois pouvoir davantage pour vôtre service, pour vous mieux marquer combien je suis,

MADAME,

Vôtre, &c.

Compliment à une personne qu'on ne connoît que de réputation.

MONSIEUR,

L'estime & la veneration que j'ai pour les personnes de mérite, m'obligent à vous écrire cette lettre, quoique je n'aye pas l'honneur de vous connoître. Vôtre

reputation est si bien établie, & j'apprens tous les jours tant de choses à vôtre avantage, que la satisfaction que j'ai de les ouir me sembleroit imparfaite, si je ne tâchois de me procurer vôtre entretien par lettres, puisque je ne puis jouir de vôtre conversation. Ne me refusez pas cet avantage; n'examinez point que je suis un inconnu, mais seulement faites reflexion que j'aime la vertu & le merite où je le trouve, & que par cette raison je suis plus que personne du monde,

MONSIEUR,

Vôrre, &c.

REPONSE.

MONSIEUR,

C'est bien peu de chose que la reputation, je m'étonne qu'une personne de vôtre merite s'y soit laissé surprendre; si la vôtre ne m'étoit pas connuë au point qu'elle l'est, je n'aurois pas de peine à vous prendre pour cet inconnu, sous la

figure duquel vous vous déguisez. Vous donez vôtre estime & vôtre approbation sur de simples apparences, il en faut avoir un grand fonds pour les prodiguer de la sorte. Je reçois pourtant comme je le dois l'honneur que vous m'avez fait de m'écrire, je ne négligerai rien pour pouvoir conserver l'estime que vous avez conçûë de moi; mais comme je connois mon peu de merite, je n'ose accepter la grace que vous m'offrez de lier un commerce de Lettres avec moi, de peur que mon incapacité ne diminue vos sentimens; neanmoins si elle peut vous agréer, j'accepte le parti, & je ne desespere pas d'en reparer les défauts par mon exactitude, par un desir ardent de vous rendre mes services, & par mon empressement à vous témoigner dans toutes les occasions, que je suis,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Sur le même sujet,

MONSIEUR,

Je n'ai pas l'honneur de vous connoî-

tre, mais j'estime beaucoup le mérite, & vous en avez infiniment, il n'en faut pas davantage pour me faire prendre la liberté de vous écrire cette Lettre. J'entens tous les jours de vous tant de choses avantageuses, que je ne serois pas pleinement satisfait, si je ne me procurois le plaisir de lire vos Lettres, ne pouvant avoir celui de vous entretenir de bouche. Accordez-moi donc la grace de m'écrire, & vous connoîtrez dans mes Lettres la joye que j'aurai d'avoir lié commerce avec la personne du monde qu'honore le plus,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

REPONSE.

MONSIEUR,

Vous savez que souvent la renommée grossit les choses. Si j'avois autant de mérite que vous voulez qu'on m'en donne, j'accepterois volontiers le parti que vous me proposez : mais comme je

me connois mieux que ceux qui m'eſtiment, je n'oſe m'offrir à une perſonne qui fait l'inconnu, & qui poſſede les belles qualitez qu'il donne aux autres. Neanmoins ſi vous voulez abſolument le commerce dont vous me parlez, il n'y a rien que je ne faſſe pour l'entretenir, & ſi vous n'y trouvez pas autant d'eſprit que vous en attendez, vous y trouverez toûjours beaucoup d'empreſſement à vous témoigner que je ſuis de tout mon cœur,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Compliment à une perſonne que l'on n'a jamais vûë, & avec qui l'on doit avoir quelques affaires.

MONSIEUR,

Quand vôtre mérite, & la reputation que vous vous étes acquiſe dans le monde, ne m'auroient pas fait ſouhaitter l'honneur de vôtre connoiſſance; les affaires que je ſuis ſur le point d'avoir

avec vous, me le feroient désirer avec passion. J'ai de la joye qu'elles me servent de pretexte pour lier un commerce de Lettres avec vous, & d'occasion à vous temoigner l'estime que je fais des honnêtes gens, & particulierement de ceux que j'honore, & que je considere autant que vous. J'espere vous le prouver mieux par des effets, que par des paroles, j'en chercherai les occasions; cependant je vous prie de me croire.

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

RE'PONSE.

MONSIEUR,

Je suis fâché que vous m'ayez prévenu dans le dessein que j'avois de vous demander vôtre amitié. Comme si c'étoit peu de chose, vous l'avez prodiguée jusqu'à vous mettre en avance des offres; pour cela je n'en diminuë pas le prix, & je vous supplie d'être persuadé, que si vous avez fait les premieres démarches, je ferai le reste, & que je ne negligerai

rien pour me la conſerver ; nôtre commerce n'en ſera ni le fondement, ni le prétexte, ce ſera vôtre merite, mon inclination, & la paſſion avec laquelle je ſuis,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Sur le même ſujet.

MONSIEUR,

Je ne pouvois manquer de lier un commerce de Lettres avec vous ; les affaires que nous allons avoir enſemble ſont de concert avec vôtre merite pour m'obliger à rechercher cette occaſion ; je n'ai garde de la laiſſer perdre ; elle eſt trop favorable au panchant que j'ai de connoître les perſonnes d'honneur. Et comme je vous croi tel, jugez MONSIEUR, ſi je ne me ferai pas le plus grand plaiſir du monde, de vous dire ſouvent que je ſuis,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

RE'PONSE.

MONSIEUR,

Vous avez fait ce que je voulois faire ; vous me demandez mon amitié, mon deſſein étoit de vous demander la vôtre, ſoyez perſuadé, MONSIEUR, que ſi vous avez commencé, j'acheverai avec plaiſir. Je vous offre de bon cœur ce que vous me demandez ; mais à condition que nos affaires n'en ſeront point le fondement ; vôtre merite & l'inclination que j'ai pour vôtre perſonne, entretiendront la joye que j'ai de me dire,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Complimens qui ſe font aprés la premiere connoiſſance.

MONSIEUR,

Je reçois tant de ſatisfaction de l'hon-

neur de vôtre connoiſſance, & de l'amitié que vous m'avez témoignée, que je m'en croirois indigne, ſi je n'y répondois par toutes ſortes de ſoins & d'empreſſemens à vous donner des marques & des aſſûrances de la mienne ; c'eſt pourquoi je vois écris cette Lettre, pour vous prier de me continuer la vôtre ; comme auſſi d'être perſuadé que le tems & l'éloignement ne changeront jamais rien à la reſolution que j'ai priſe d'étre toute ma vie par reconnoiſſance & par inclination,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Sur le même ſujet.

MONSIEUR,

Je ſuis ſi ſatisfait de vôtre connoiſſance, & de vôtre amitié, que je croirois ne pas meriter l'un & l'autre, ſi je ne vous aſſurois de nouveau que toutes les occaſions de vous ſervir me ſeront toûjours fort agreables. Je les chercherai toutes

toutes là-deſſus, ſoyez fortement perſuadé que le tems ne donnera jamais d'atteinte à la reſolution que j'ai priſe d'être,

MONSIEUR

Vôtre, &c.

Reconnoiſſance de civilitez & de bienveillance.

MONSIEUR,

Je n'ai jamais douté de vos civilitez, ni de vôtre bienveillance; mais plutôt de mon bonheur à rencontrer les moiens de m'en revancher. Je vous ſupplie pourtant de croite que j'y emploierai deſormais tous mes ſoins, afin de vous témoigner le reſſentiment qui m'en demeure, & que ſi mon malheur veut qu'ils ſoient inutiles, je mourrai pour ma ſeule ſatisfaction,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Ressouvenir, & protestation d'amitié.

MONSIEUR,

Nous voici dans l'été, & dans une saison qui me va donner tout le loisir de penser à mes amis : Vous en êtes un des premiers, & il n'en est point à qui j'aye consacré de plus grand cœur mon obeïssance, qu'à vous. Je ne dis pas cela par forme de compliment ; bien loin de vous persuader de le croire, je vous supplie, MONSIEUR, d'en douter, afin que vous ayez recours aux preuves, elles vous diront de meilleure grace, qu'il n'y a personne qui soit plus que moi,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Reconnoissance d'amitié.

MONSIEUR,

L'amitié que vous avez pour moi est

si grande, qu'elle produit toûjours de bons effets, quand vous prenez le soin de mes affaires ; je vous en suis infiniment obligé, & je serois le plus ingrat du monde, si je ne reconnoissois pas la bonté que vous avez pour moi ; vous n'étes pas né pour vous seul, vous obligez genereusement, & le but que vous vous proposez, n'est qu'honnêteté. Je voudrois que mon pouvoir fût assez grand pour vous rendre des graces proportionnées au service que vous m'avez rendu, & afin que mon impuissance ne parût pas toûjours, il faudroit que les effets vous témoignassent mieux que les paroles combien je suis,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Il témoigne avec chagrin son impuissance à ne pouvoir rendre les services qu'on esperoit de lui.

MONSIEUR,

Si vous saviez avec quel desordre je

vous écris dans le malheur où je me trouve de ne pouvoir vous satisfaire, touchant ce que vous desirez de moi, vous le feriez en effet de ma bonne volonté, puisque la puissance m'en est ôtée. Je vous parle de cœur; & comme l'amitié que je vous ai promise m'apprend ce langage, je veux croire qu'il sera assez éloquent pour vous persuader que le seul défaut de pouvoir, me prive aujourd'hui de l'honneur & du contentement de vous témoigner en effet combien je suis,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Ressouvenir, & offre de mander des nouvelles.

MONSIEUR,

Je pense qu'il y a de la magie dans vôtre fait, mes pensées ne sauroient être un moment sans être attachées sur vous, & je n'ai garde de les retirer d'un objet où je trouve des agréemens, & des satis-

factions ſi pures. Je n'en dirois pas davantage à une Maîtreſſe, ſi j'en avois; mais, Dieu merci, je ſuis gueri de cette maladie, & j'aime trop ma liberté pour courir aprês des jupes. Je vous fais naivement ma confeſſion; mais briſons là-deſſus, nous allons entrer dans les nouvelles, & je vous en promets de toutes les façons; de ſorte que quand vous auriez un Agent à Paris, vous ne ſeriez pas mieux ſervi; je ſai le goût de vôtre curioſité, & que vous étes amoureux de cette marchandiſe, vous ſerez regalé comme il faut, & vous aurez de quoi occuper tous les cercles, & toutes les ruelles de vôtre quartier. Je parle, à la mode comme vous voyez. La Reine a ſon Cercle, & les ruelles ſont faites pour recevoir les Galands; c'eſt-là où ſe diſent les bons mots: car ſi vous penſiez, on n'eſt pas toûjours dans le debit des nouvelles, il y entre des matieres plus delicates, & plus myſterieuſes. Adieu, je ſuis de toute mon ame, & du fond de mon cœur,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Compliment burlesque à un jeune homme sur l'amitié.

MON CHER, il me semble quand je vous voi que mon cœur s'épanoüit, que mes affections se dilatent, & font des feux de joye qui s'élevent dans la haute region de mes amitiez. Vôtre presence peut dire hardiment qu'elle enfante des merveilles chez moi; quand j'aurois toute la tristesse du monde, elle se dissipe aussi-tôt. Vous faites regner ma belle humeur; mais vous la mettriez sur le trône, si vous aviez autant d'amour & de feu pour vos exercices, que j'ai d'empressement d'en voir le succés, & la derniere perfection. Je me défiois ce matin de vôtre diligence, & cette défiance a fait le motif de mon billet; je rougis pour lui, puis qu'il vous a trouvé si tard au lit, & que mon valet m'a rapporté cette honteuse verité. Allez, MONSIEUR, & promettez-moi de mieux profiter desormais du tems & d'entendre souvent le Sermon, avec toute l'intention d'un cœur resigné à Dieu. N'y portez point vos yeux, c'est-à-dire, cette

curiosité vagabonde, qui court après les objets agreables, & neglige par un oubli criminel l'interêt de son ame.

Pour souhaiter un bon voyage.

MONSIEUR,

Je vous presente les vœux que je fais, pour l'heureux succés de vôtre voyage, je prie la divine bonté, qu'il lui plaise de vous conduire d'un œil qui vous fasse franchir toutes les difficultez qui pourroient empêcher l'accomplissement de vos desseins : En attendant que j'aye le bonheur de vous revoir, je vous supplie de vous souvenir quelquefois de celui qui vous suit en pensées, & qui vous souhaite toutes les prosperitez imaginables, étant,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

RE'PONSE.

JE vous remercie tres-humblement, MONSIEUR, des ſouhaits que vous faites pour l'heureux ſuccés de mon voiage, & de la bonté que vous me témoignez en cette occaſion. Je ferai de pareils vœux pour la conſervation de vôtre ſanté, & des proſperitez qui vous arrivent. Conſervez-moi vos bonnes graces, & me tenez toûjours pour

Vôtre, &c.

Congratulation à un Ami ſur ſon heureuſe arrivée en quelque païs, ou en quelque ville.

MONSIEUR,

Je ſuis ravi d'apprendre que vous ſoiez heureuſement arrivé à Angers, j'ai été pendant vôtre voyage dans de grandes inquietudes, deſquelles je ſuis heureuſement delivré par vôtre obligeante lettre : De ſorte que je ne fais plus que des vœux pour la conſervation de vôtre per-

sonne que j'aime beaucoup, en attendant que j'aye le bien de vous revoir, & de vous assurer par des protestations nouvelles, que je suis,

MONSIEUR,

Vôtre, &c..

Pour empêcher le départ d'un ami, en lui témoignant le regret de celui d'un autre.

MONSIEUR,

Je ne puis moderer ma douleur, quand je me souviens du départ de Monsieur N. Je ne sai pas ce qu'il m'a fait, mais je l'ai regretté du fond de mon cœur. Je ne dis pas qu'il m'étoit plus cher que Monsieur N. mais j'ai remarqué en lui quelque chose de plus sincere. Jugez, MONSIEUR, si je puis être de bonne humeur, Monsieur le N. s'en va dans huit jours, & pour achever de me faire mourir, il ne faudroit plus rien que vôtre départ. Mais laissez-moi faire, j'y mettrai bon ordre, j'envoierai des Suisses à tou es

les portes de la Ville, ou bien j'irai supplier le Roi qu'il vous commande de rester, afin que j'aie l'honneur de vous pouvoir servir en qualité de

MONSIEUR,

Vôtre, &c,

REPONSE.

N'Ayez pas peur, MONSIEUR, je suis ici pour deux ans tous entiers, & puis il faudra des machines pour me tirer de Paris. Jugez du reste par la grande attache que je vous marque; car je vous promets que je l'aime dautant plus, que tout, jusqu'à la confusion même, y est agreable.

Compliment de consolation & de joye du départ des Amis.

VOus saurez MONSIEUR, que j'ai meilleure opinion de moi qu'auparavant, puis que je me puis resoudre à voir de jour en jour partir mes Amis, au

lieu de pleurer, je me console de leur absence, & je m'en réjoüis presque à cause de l'esperance que j'ai de parler plus souvent François. Les connoissances de nos Amis sont cheres, il est vrai, principalement quand on est d'un même païs si éloigné, mais le commerce n'en vaut rien, & sur tout à Paris, où on ne vient que pour converser avec ceux du païs, & non pour faire des habitudes, qui peuvent préjudicier en quelque sorte à nôtre avancement. Me voila reduit à deux Camarades, mais comme nôtre pension est une des meilleures de Paris, nous ne manquons pas de compagnie; tout petit que je suis, j'en serai le Doyen. Cette qualité n'est pas un fort grand sujet de gloire pour moi; mais bien le privilege que vous m'accorderez s'il vous plaît, de me pouvoir dire par dessus les autres,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Autre sur l'absence d'un Ami.

MONSIEUR,

Il n'y a que deux jours que vous étes parti, & il me semble qu'il y a déja presque un siecle, tant la satisfaction que je trouvois à vous voir, me rend vôtre absence insupportable, j'espere pourtant qu'elle ne diminuëra rien de vôtre amitié, & je me promets des preuves de sa continuation par l'honneur que vous me ferez de m'écrire quelquefois & de m'assurer de l'état de vôtre santé. Vous n'ignorez pas la part que j'y prens, & vous étes trop juste pour me refuser la grace que je vous demande; c'est par là que vous pouvez soulager mes chagrins, & par le soin que vous prendrez de vous bien divertir. Je tâcherai d'être content, si j'apprens que vous l'étes, & que vous me permettiez toûjours de me dire,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Sur le même sujet.

MONSIEUR,

Il faudroit ne vous avoir jamais vû, ni connu vôtre merite, & vôtre bon naturel, pour pouvoir supporter sans un extréme déplaisir vôtre absence ; & ce qui me fait le plus de peine, est d'avoir été assez malheureux pendant le peu de tems que j'ai eu l'honneur d'être avec vous, de n'avoir pas trouvé une seule occasion de vous rendre service. La grande affection que vous m'avez témoignée quand j'étois auprés de vous, & les bontez dont vous continuez à m'honorer dans vos Lettres, me sont si sensibles, que je ne songe incessamment qu'à m'en revancher, mais je ne saurois jamais trouver les moyens de reconnoître les moindres faveurs que j'ai reçûës de vous, & de vôtre Famille, c'est pourquoi je vous prie de m'honorer ici de vos commandemens, & de croire qu'il n'y a personne qui soit avec plus de sincerité,

Vôtre, &c.

Sur le même sujet, avec offre de services, & refus obligeant de remercimens de services reçûs.

MONSIEUR,

Je vous suis fort obligé de la bonne volonté que vous me témoignez dans vôtre Lettre, & du souvenir que vous avez de vôtre serviteur. Croyez, MONSIEUR, que l'absence & le tems n'ont point alteré ni mon estime, ni mon amitié, & je vous aurois fait offre de mes services, si la crainte de vous incommoder ou de vous détourner des affaires qui vous occupent, comme vous le marquez dans la vôtre, ne m'en eût empéché. Pour ce qui est de vos remercîmens je vous les renvoie, conservez les, de grace, pour des personnes qui vous soient moins aquises. L'excês de vôtre bonté m'offense, si je l'ose dire. Je ne suis pas d'humeur à demander un bien que je ne merite pas. Je vous suppl e de changer de langage, & de me considerer comme un homme qui suis tout à vous.

Sur le même ſujet, avec l'excuſe d'un long ſilence, ſur ce qu'on ne ſait pas aſſez bien le François.

IE me ſouviens toûjours de vous, MONSIEUR, & ces penſées ſont les plus juſtes du monde, je les dois à vôtre amitié, & ſi je ne vous écris pas ſouvent, la veritable cauſe de mon ſilence, c'eſt la peur de vous donner du dégoût par mes Lettres, parce que vous poſſedez la Langue Françoiſe en perfection, & pour moi je ſuis encore fort foible dans mes expreſſions, leſquelles je ſouhaiterois être aſſez fortes pour vous marquer le reſpect que j'ai pour vous, qui eſt aſſurément très-grand. Permettez pourtant, s'il vous plaît, que je vous rende mes obeiſſances en François, & ne regardez pas tant mes fautes que ma volonté qui eſt toute zelée pour vous, & qui fait agir tout ce qui eſt en mon pouvoir, pour vous proteſter que je ſuis ſans reſerve,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Loüange d'une Lettre en François.

MONSIEUR,

Il faut que je loüe vôtre Lettre, car il m'eſt impoſſible d'y répondre. La politeſſe y eſt ſi grande, & les civilitez ſi touchantes, qu'il faut dire qu'elle eſt une charmante productiõ d'un parfait Courtiſan. Je ne ſai pas ſi les perſonnes avec qui vous étes, parlent generalement comme vous; mais je ſuis aſſuré qu'il n'y a rien de commun dans vos paroles, & qu'il n'eſt pas au pouvoir d'une Plume mediocre comme la mienne, d'y arriver. C'eſt ſans mentir bien de la gloire, & un treſor que vous avez aquis en peu de tems; ceux qui auroient été toute leur vie en France, ſe contenteroient d'écrire comme vous, & je ne doute point que vous ne fiſſiez confuſion à beaucoup de François; mais comme c'eſt aſſez pour vous de faire des choſes qui vous attirent des loüanges ſans en chercher le prix; c'eſt auſſi aſſez pour moi de le connoître ſans le dire, puis qu'il n'eſt ici

queſtion que de vous proteſter que je ſuis,

MONSIEUR, Vôtre, &c.

RE'PONSE.

MONSIEUR,

Quoique vos loüanges ſoient civiles & obligeantes, je les trouve un peu injuſtes, vous me prenez ſans doute pour un autre. La bonté que vous avez pour moi, vous empêche de voir mes défauts. Ce que j'ai à répondre à une eſtime que je ne merite pas, c'eſt que, encore que je vous ſois infiniment obligé de la vôtre, je n'en ſuis pas plus glorieux. Je ſai qu'il y a des menſonges, dont la civilité ne fait point de ſcrupule, & que c'eſt aſſez d'être aimé d'une genereuſe perſonne pour en être loüé. Demeurons-en là, puis que je ſuis incapable de vous répondre, & qu'il s'agit moins ici de rejetter une marque de vôtre complaiſance, que de vous remercier de vôtre opinion avantageuſe, & de vous dire que je ſuis ſans les perfections que vous me voulez attribuer,

Vôtre, &c.

Autre Réponſe.

MONSIEUR,

Croiriez-vous bien que plus vous me voulez donner de vanité, & moins je ſuis capable d'en prendre; je m'imagine que les loüanges que vous me donnez, ſont autant de marques de mes défauts. A Dieu ne plaiſe que je ſois ſi préſomptueux que de me laiſſer perſuader à une perſonne qui me flatte; ce n'eſt pas que je ne vous eſtime infiniment, mais vous me ferez fuïr ſi vous me loüez davantage. Il faut un ſujet plus digne que moi pour ſouffrir une complaiſance que les plus parfaits auroient de la peine à ſouffrir. En un mot, je ne voi rien en moi qui ne ſoit tres-mediocre, & fort éloigné de toutes les loüanges que vous me donnez, & la plus ſupportable qualité que j'aye, eſt celle de

Vôtre, &c.

Réponſe à la Réponſe.

MONSIEUR,

Vous ne ſeriez pas content de vous-

même, si vous n'aviez une modestie aussi grande que les autres vertus que vous possedez dans un degré qui n'est pas mediocre, & je ne m'étonne point que vous rejettiez des loüanges autant que vous les meritez. Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'en voi des marques singulieres ; je les ai toûjours admirées, & respectées dans le cœur, & je leur ai rendu mes respects dans le cœur & publiquement dans tous les endroits où je me suis rencontré ; quand vous devriez me blâmer, je persisterai toûjours dans cette resolution, & je tirerai toute ma gloire de me dire,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Doute si on a reçu une Lettre.

JE ne sai pas, MONSIEUR, si vous avez reçu ma Lettre, parce que je n'ai pas eu le bien de recevoir vôtre réponse ; je vous prie tres-humblement de me mander ce que je dois penser de ce manquement. S'il vient du Messager, je lui ferai des affaires, parce pue l'infidelité de ces sortes de gens ne doit pas étre impunie.

Si par malheur la Lettre a été perduë, je tâcherai de m'en consoler ; mais en tout cas, je vous prie tres-humblement de m'honorer de quelques lignes de vôtre main, & pour me revancher de cette grace, je voudrois emploier tout le tems de ma vie à vous témoigner que je suis,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

REPONSE.

J'Ai été fort surpris, MONSIEUR, de voir par vôtre Lettre, que ma derniere ne vous a pas été fidellement renduë, parce que le Messager manque fort rarement à son devoir, j'ai toûjours reconnu sa fidelité, & on ne dit point qu'il ait trompé personne ; il faut sans doute qu'elle ait été prise par quelqu'un qui l'a reçuë du Facteur sous quelque pretexte que je ne sai pas, si je puis en découvrir la verité je vous l'écrirai; Je suis,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Compliment pour ſe juſtifier de ne pouvoir pas écrire.

J'Ai trop d'eſtime pour vous, MONSIEUR, & trop d'interét à ménager l'honneur de vôtre amitié pour vous mettre en oubli. Il eſt vrai que je ſuis devenu pareſſeux depuis huit jours que l'hyver commence à nous traiter rudement. Je n'écris à perſonne, & ma plume refuſe de m'obeïr, lors que je lui parle de Lettres. Mais, MONSIEUR, quand l'hyver m'ôteroit l'uſage des mains, j'en emprunterois afin de vous rendre mes reſpects, & vous témoigner que rien n'eſt impoſſible au deſir violent que j'ai de vous ſervir. Je ne dis pas cela aux autres, ce compliment eſt de reſerve pour vous, & je ne ſuis jamais de meilleure humeur, que lors qu'il eſt queſtion de vous plaire, & de vous donner quelques marques du pouvoir abſolu que vous avez ſur moi. C'eſt mon cœur qui parle, quand je vous tiens ce langage, je vous prie de le croire, & que je ſuis entierement,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Pour ſe juſtifier de n'avoir pas répondu plûtôt.

MONSIEUR,

Vos réponſes ſont ſi juſtes & ſi obligeantes, que je ne puis m'en plaindre avec raiſon. Ce ſont des marques de vôtre bienveillance, & du ſoin que vous prenez de l'état de ma ſanté & de mes affaires; mais je ne ſuis pas ſi coupable que vous pourriez croire, & quand vous aurez appris la cauſe de mon ſilence, vous me croirez excuſable, & plus digne de compaſſion que de reproche. J'ai été affligé pendant trois ſemaines d'une maladie qui ma rendu incapable de tous les ſoins que je devois à mes Amis; à preſent que je me porte mieux, vous recevrez plus ſouvent de mes Lettres, & des témoignages de la paſſion avec laquelle je ſuis toûjours.

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Suspension de Lettres de peur d'être incommode.

MONSIEUR,

Je me suis privé jusqu'ici de la satisfaction que j'aurois trouvée à vous écrire, dans la crainte où j'étois de dérober aux grandes occupations qui vous accablent, le peu de tems que vous auriez employé à me faire réponse. A present que vous m'avez levé ce scrupule, par l'aimable attaque que vôtre Lettre vient de me faire, je profite de cette faveur ; & aprés vous en avoir remercié, je vous demande avec instance la continuation de vôtre souvenir. Vos frequentes Lettres me feront connoître, si vous m'en favorisez, & si vous étes bien-aise que je sois toûjours,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Reproches à un Ami absent, qui avoit promis d'écrire.

MONSIEUR,

Vous m'aviez promis de m'écrire aussi-tôt que vous seriez arrivé chez vous : Cependant il y a un mois entier que vous y êtes, sans m'avoir donné de vos nouvelles. Je ne sai si vos paroles ont perdu leur force, ou si vous-même vous en perdez le souvenir dês que vous sortez du lieu où vous les avez données. J'estimois que l'absence, loin de vous en faire negliger l'execution, vous en rendroit encore plus jaloux ; mais je commence à connoître que vôtre amitié est extrêmement vaine, & qu'elle n'est sensible aux objets qu'autant qu'ils sont préſens. Pour ce qui est de la mienne, elle n'est point sujette à ces foiblesses, le mauvais exemple ne la sauroit corrompre, & elle demeure toûjours si fortement attachée à son objet, que rien ne l'en peut separer : Ainsi vôtre éloignement, qui vous ôte de mes yeux, ne vous sauroit jamais ôter de mon cœur,

cœur, bien loin de relâcher les liens qui me tiennent à vous, au contraire il les reſerre à force de les étendre. Il eſt vrai que je trouve plus d'avantage de vôtre côté, que vous n'en pouvez eſperer du mien; mais ce ne ſont point ces dehors qui ne dépendent pas de nous, que nous devons regarder, c'eſt le fonds du cœur; & puis que vous m'avez bien voulu donner le vôtre, il m'appartient, & vous ne pouvez plus le reprendre. Je ne ſaurois pourtant malgré toute vôtre negligence, me croire aſſez malheureux pour vous en avoir donné la penſée, & j'aimerois mieux perdre la vie, que le plaiſir & l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Plainte trés-obligeante pour demander une Réponſe.

VOus m'écrirez, MONSIEUR, quand il vous plaira, vous avez la conſien- trop bonne pour oublier une perſon- qui ſonge inceſſamment à vous, &

pour une preuve de cela, je n'en veux point d'autre que mes Lettres. Voici la troiſiéme fois que je vous écris, pour ſavoir de vos nouvelles. Vous y étes obligé, quand ce ne ſeroit que par une coûtume qui vous eſt naturelle. Vôtre procedé n'a rien de plus commun que d'être bien-faiſant à un chacun; vous n'attendez pas ces occaſions de faire plaiſir, vous les prevenez par une impatience genereuſe, & il ne faut pas vous perſuader le reciproque, puis que ces perſuaſions ne ſeroient pas ſeulement ſuperfluës, mais en quelque ſorte criminelles. Je ſuis fâché de vous avoir dit, que je vous ai écrit trois fois; car il faut aſſurément que mes Lettres ayent été perduës; la faute ne peut venir que des Meſſagers, & ſi je le ſavois, je me vangerois d'importance, quoique mes Lettres ne vaillent pas la peine d'être vangées, ſi ce n'eſt, MONSIEUR, que mes affections ſont intereſſées dans leur perte, & que mes ſervices ont perdu l'occaſion de quelque emploi. Mais en voila trop ſur cette article; ne ſongez-vous point à venir à Paris augmenter le nombre des honnêtes gens, qui vont y groſſir cette Cour,

& prendre part aux divertiſſemens qu'on y prepare pour les noces des nouveaux mariez ? Vous voyez bien que je parle de Monſieur le Duc de Savoye, & de Mademoiſelle. Il ne la faut plus appeller ainſi, c'eſt Madame la Ducheſſe de Savoye ; car il y a déja huit jours qu'elle a reçu l'Inveſtiture de ce beau Titre à Paris, où la ceremonie du mariage s'eſt faite. Adieu.

Plainte ſur une longue attente de Lettres.

SAvez-vous bien, MONSIEUR, que j'attens toûjours de vos Lettres, & que je perds patience, ſi je ne reçois promtement de vos nouvelles. J'ai peine à croire que vous ſoyez d'humeur à m'oublier ; car vous m'avez promis trop particulierement de m'écrire, & vous ne pouvez me refuſer cette grace ſans faire tort à vôtre reputation, & manquer à vôtre parole ; vous me l'avez donnée, & je vous en demande l'execution. Je verrai bien, ſi ce petit Manifeſte aura de la force ſur vôtre eſprit, & ſi vous ſerez auſſi conſtant dans vos promeſſes, que je ſuis entier dans la reſolution

que j'ai prise de demeurer tres-inviolablement,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Sur le même sujet.

JE n'oserois, MONSIEUR, vous appeller ingrat, ne vous ayant point donné de sujet de vous souvenir de moi; mais je vous dirai que vous êtes un infidele à vos promesses, ou un trompeur, si vous voulez que je parle plus familierement. Voila un abord bien rude, sans mentir; mais vous ne le trouverez pas fort étrange, si vous regardez le sujet que j'ai d'être en colere. Il y a tant d'impatience à desirer de vos Lettres, que je ne vous puis parler avec moderation. J'ai donc resolu aujourd'hui de vous décharger mon cœur; & de vous demander si vous ne voulez point songer à mon repos. Vous savez bien que c'est l'honneur de vôtre entretien, auquel si vous ne suppléez par vos Lettres, en attendant que j'aye le bien de vous revoir, vous ne de-

vez jamais esperer que je sois toûjours constamment, comme je suis,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Sur le même sujet.

MONSIEUR,

Vôtre silence me donne de l'inquietude, je ne sai si vous étes malade, ou si vous avez des occupations qui causent le retardement de vos Lettres. Faites-moi la grace de m'écrire, vous soulagerez mon impatience, & je serai toûjours avec reconnoissance,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Sur le même sujet.

VOtre silence, MONSIEUR, me met en des inquietudes qui ne sont pas croyables : je ne sai si vous étes malade, ou si vous m'avez oublié ; car il y a plus de deux mois que je n'ai reçû le moin-

dre mot de vôtre part : Si j'avois moins de reſpect ou d'affection pour vous, j'aurois moins d'impatience dans la privation de vos Lettres. Ne ſoyez point cruel juſqu'à ce point, ſoulagez mon inquietude de deux ou trois lignes de vôtre main, & comme cette faveur me ſera extrêmement chere, je tâcherai de la reconnoître par toute ſorte de reſpects, comme celui qui eſt d'une maniere tres-particuliere,

MONSIEUR, Vôtre, &c.

Sur le même ſujet.

MADEMOISELLE,

Si vous m'étiez indifferente, ou ſi j'avois pour vous moins d'amitié, vôtre ſilence ne me ſembleroit pas étrange: mais comme l'affection que j'ai pour vous m'eſt chere, je ne puis vivre en repos, lors que je ſuis dans une impatience extréme de ſavoir l'état de vôtre ſanté. Si je ne me trompe, vous avez peu de ſoin de vos amis, & vous meritez les juſtes reproches que je vous fais de vôtre negligence. Vous pouvez avoir des raiſons pour vous juſtifier envers d'autres per-

ſonnes; mais je ne crois pas qu'après vous avoir écrit deux fois dans un mois ſans avoir reçu aucune répôſe, vous en puiſſiez avoir de ſuffiſantes en mon endroit. C'eſt pourquoi, quand vous reparerez vôtre faute en m'écrivant, vous vous ferez juſtice, & vous me donnerez la joye que vous devez à un ami, qui eſt plus que perſonne du monde,

MADEMOISELLE,

Vôtre, &c.

Sur le même ſujet.

MONSIEUR,

Plus vous m'avez témoigné d'amitié, plus vôtre ſilence m'inquiete : Je ne ſai à quoi l'imputer; je crains tantôt qu'il ne ſoit l'effet de quelque indiſpoſition, & tantôt de quelqu'autre empêchement, dont pourtant je ne ſaurois croire qu'aucun de nous ſoit la cauſe; car outre que je ne puis vous accuſer de negligence, je n'ai de mon côté rien à me reprocher, qui merite la peine que j'endure. Raſſu-

rez-moi donc, je vous ſupplie, par de nouvelles promeſſes. Tirez-moi de l'incertitude où je ſuis, & ne faites pas ſouffrir mille maux à celui qui vous ſouhaite tous les biens à la fois, puis que vous ſavez que je ſuis,

MONSIEUR,

Vôtre tres-affectioné
ſerviteur, & ami.

REPONSE.

MONSIEUR,

Dans le malheur que j'ai eu de ne pouvoir vous écrire, ce n'eſt pas une petite ſatisfaction pour moi, de voir que je n'ai rien perdu de vôtre amitié, & que vous m'en avez encore plus fortement convaincu par toutes les allarmes & les inquietudes que je vous ai cauſées. Je ſuis ravi de connoître que vous donniez de ſi fideles interpretations à toutes mes actions, & que vos ſentimens pour moi ſoient toûjours auſſi juſtes que ceux que j'ai pour vous. Je ſai tout ce que je vous dois, vous m'êtes trop cher, & je ſuis

trop jaloux de mon bonheur, pour vous negliger un moment. Ce sont les affaires seules dont j'ai été accablé, qui m'ont dérobé le plaisir de vous repeter ce que je vous ai toûjours dit, qui est que je suis,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Autre plainte du silence d'un ami absent.

MONSIEUR,

Je fondois toute mon esperance sur vôtre amitié, & je m'en serois toûjours prévalu, si vôtre silence ne me donnoit des sentimens contraires. Je ne croi pas l'avoir merité, & si vous m'en accusez faites-le moi connoître, je vous supplie, afin que je me justifie, & que je vous desabuse : car je serois au desespoir de perdre l'amitié d'une personne que j'estime autant que vous, & pour lequel il n'est rien que je ne fisse, dans la passion extrême où je suis, de vous témoigner que je veux être, comme j'ai toûjours été,

MONSIEUR, Vôtre, &c.

RE'PONSE.

MONSIEUR,

Puiſque vous étes mon Ami, vous devez mieux interpreter mon ſilence, je ne ſuis capable ni de vous negliger, ni de vous accuſer. Si je ne vous ai pas écrit, les diverſes affaires qui m'ont emporté de côté & d'autre, ſans me laiſſer un ſeul moment en place, m'en ont ôté la liberté. J'ai eu incomparablement plus de chagrin, de ce qu'en m'empêchant de vous écrire, elles m'ont privé de vos Lettres, & m'ont mis par-là dans l'incertitude de vôtre ſanté, que je n'en ai eû de tout l'embarras qu'elles mon fait d'ailleurs, mais enfin elles ſont heureuſement terminées. Il n'y a rien de gâté, & graces à Dieu nous nous portons biens tous deux. Je ſouhaitte qu'il nous maintienne en cet état, & que nous puiſſions long-tems, & d'une ardeur égale, nous dire l'un & l'autre, je ſuis,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Autre plainte du silence & sur la separation.

MONSIEUR,

Vôtre silence me cause mille inquietudes, & je ne sai comment me parer des soupçons qui s'augmentent & se multiplient de jour en jour. Ne me faites donc plus languir par un plus long délai de vous nouvelles, à moins que vous ne vouliez que je meure, & m'apprenez, de grace, à quoi vous passez le tems, & s'il ne vous est rien arrivé de fâcheux sur le chemin. Ne me cachez point, je vous prie, ce qui en est, en m'ôtant promptement d'une inquietude qui altere ma santé; car il me semble que les jours me durent des siecles depuis que vous étes parti, n'ayant pas assez de force pour souffrir une si rude separation, & en même tems un si long silence. Je ne crains point de vous découvrir mon foible, puis que c'est la marque de l'affection que j'ai pour vous, qui n'est pas du commun; car je vous promets que quand vous ne me

ſeriez rien du tout, je ne laiſſerois pas de vous cherir, & de vous eſtimer autant par inclination que par devoir. Au reſte, n'oubliez pas le ſujet de mes inquietudes; vous ſavez que je n'en ai que parce que vous ne m'écrivez pas. Une de vos Lettres donc, puis que je ſuis,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

RE'PONSE.

MONSIEUR,

Vous me reprochez mon ſilence, cependant je vous aſſure que je vous ai déja écrit deux fois, & que j'ai emploié les premiers momens de mon arrivée, à vous faire ſavoir qu'elle a été tres-heureuſe. J'arriverai dans quatre ou cinq jours à Turin, capitale du Piemont, d'où je vous ferai ſavoir le paſſage que j'aurai fait par les Alpes. J'aurois bien des choſes à vous dire de ces montagnes, j'eſpere qu'en les paſſant

je serai plus heureux qu'Annibal, ou il me semble que je les passeray à meilleur marché que lui qui y perdit un œil. Cependant que j'aie part à vos prieres, & faites-moi la faveur de me recommander à tous mes Amis quand vous les verrez. Adieu, je suis,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Excuse de n'avoir pas répondu dans le tems.

JE vous demande mille pardons, MONSIEUR, de ce que je n'ai pas fait réponse dans le temps que je devois à vôtre obligeante Lettre. Je vous assure que mon silence ne vous doit rien faire soupçonner à mon desavantage : J'ai été quelque tems à la campagne, ce qui m'a empêché de satisfaire à mon devoir. Cependant vous pouvez être assuré que je suis tel que vous demandez, & que je ne souhaite rien plus que d'avoir l'honneur de vôtre agreable presence, & de recompenser ce que j'ai

negligé à cauſe de mon abſence. Ce qui m'obligera plus que toute autre choſe de m'en retourner en peu de tems à Paris pour y paſſer l'Hyver quoi qu'il n'y ait point de réjoüiſſances, à cauſe du deüil de la Reine.

Sur le même ſujet.

MONSIEUR,

Je n'ai pû répondre à vôtre Lettre avant ce jour, que je ſuis revenu en cette ville, aprés avoir paſſé une partie du beau-temps à la campagne. Vous n'attribuerez donc pas, s'il vous plaît, mon ſilence à oubli, dont je ne ſerai jamais capable à vôtre égard ; mais à une complaiſance que j'ai dû avoir pour mes Amis. Je ſuis de tout mon cœur,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Sur le même sujet.

MONSIEUR,

Vous vous étonnerez avec raison de ce que je ne me suis pas donné l'honneur de répondre à vôtre obligeante Lettre, & je ne pourrois excuser ma faute, si je ne vous disois pas que j'ai été fort long-tems malade. Voila la veritable cause de mon silence, dont je vous fais tres-humbles excuses, vous assurant que je reconnois toûjours, comme je dois, vos bontez, dont je vous demande la continuation, & quelques lignes qui m'assurent si vous avez des bals & des réjoüissances extraordinaires au Carnaval; si l'on en a quelques-unes, je prendrai mes mesures pour aller à Paris, où j'aurai l'avantage de vous embrasser, & de vous proteſter de bouche, comme je fais par ces lignes, que je suis,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Sur le même ſujet.

MONSIEUR,

Quand je vous aurai dit la cauſe de mon ſilence, vous ne le blâmerez pas. Vous plaindrez plûtôt les mal-heurs qui me ſont arrivez depuis deux mois. Des maladies m'ont retenu au lit, mes ſerviteurs m'ont fait la guerre, & j'ai perdu des papiers de grande conſequence. Sans l'eſperance que j'ai en Dieu, & en mes Amis, je ne ſai comment je pourrois vivre. Je ſuis,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Sur le même ſujet.

MONSIEUR,

Je vous ſupplie de ſuſpendre un peu vôtre jugement, juſqu'à ce que vous m'ayez fait la faveur d'écouter le ſujet

de mon ſilence. Il a été trop long, je vous l'avoüe; mais il n'eſt pas ſi criminel que vous penſez. J'ai été depuis trois ſemaines continuellement travaillé de la fievre, aprés un penible voyage d'un mois. Sans mentir, c'eſt une étrange maladie que la fiévre; elle m'a tantôt conſumé; & cette mauvaiſe hôteſſe que je traite le plus mal que je puis, ſe plaît à détruire ſon domicile, au lieu de le quitter. Vous voyez par là qu'il y a plus de ſujet de me plaindre, que de me blâmer, & que mon ſilence vient de contrainte, plûtôt que de ma faute. Je vous prie donc treshumblement, de ne me pas croire ſi ingrat, d'avoir voulu manquer à vous témoigner tant que j'ai pû, que je ſuis,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

RE'PONSE.

MONSIEUR,

Je ſuis à preſent doublement coupable, d'avoir pris vôtre ſilence à mon deſavantage, & de vous avoir obligé dans le mal qui vous preſſe, de m'écrire une Lettre que vous deviez differer aprés la gueriſon. Il ne falloit que le moindre mot de quelqu'un de vos gens pour me donner avis de vôtre maladie, ſans que vous vous donnaſſiez encore la peine de m'écrire de vôtre main en un tems où vous deviez ménager ce bon intervale pour vous-même. Je ſuis entierement déplaiſant de vôtre incommodité, & j'en ſerois au déſeſpoir, ſi je ne me flattois que cet agréable relâche ira de mieux en mieux. Permettez-moi qu'en prenant part à vôtre mal, je vous prie de ne ſonger qu'à vôtre gueriſon. Laiſſez tous vos Amis en cette rencontre, afin de les voir en bonne ſanté dans une autre, & ſongez plus à vous guerir qu'à toute autre cho-

se. Oubliez même, si vous voulez, pour ce sujet,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

3

Excuse de n'avoir pas fait réponse, & il prie son Ami de venir manger chez lui d'un pâté.

CHER AMI, je rougirois d'avoir été si long-tems à vous écrire, si je n'avois quelques raisons, que vous trouverez sans doute legitimes, & recevables. Un de mes Amis m'obligea il y a quinze jours de courir avec lui un Cerf. Je n'avois garde de le refuser, & au lieu d'un, nous en prîmes trois. Je voudrois vous en envoyer un pâté aussi long que le cours la Reine; mais il ne peut être de cette grandeur, il n'y auroit pas de four assés grand: au défaut de cela je vous en garde un, que vous ne trouverez pas mauvais. Je ne l'estime que parce qu'il peut donner des atteintes à vôtre appetit, & que vous serez present à sa défaite solennelle, où deux de mes Amis

m'ont promis d'assister. N'y manquez pas, s'il vous plaît, autrement vous feriez crier,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Pour inviter un Ami à une petite débauche.

CHER AMI, quoi que vous puissiez dire, il ne me semble pas qu'il soit possible d'être toûjours absent de son Ami: & si de tems en tems on ne tâchoit de reparer les mauvaises heures que son éloignement nous apporte; je pense que la vie seroit une mort continuelle pour nous. Vous étes, si je ne me trompe, de mon sentiment, & vous serez aussi d'accord avec moi, qu'il faut faire une petite débauche à laquelle je vous invite. Hypocrate disoit, qu'il en falloit faire quelqu'une tous les mois pour se bien porter; mais je considere en celle-ci le plaisir de vous voir plus particulierement, & de vous assurer que je suis,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Pour remercier un Ami d'un bouquet, & l'inviter au Regal qui ſe donne en reconnoiſſance.

MONSIEUR,

Vous étes un Ami fort exact, & vous ne laiſſez pas échaper la moindre occaſion de prouver vôtre zele. Quand ce jour-ci ne ſeroit pas celui de ma fête, il le deviendroit par l'honneur que vous me faites. Achevez, MONSIEUR, de le rendre ſolennel, en joignant vôtre preſence à vôtre bouquet, & m'honorant de l'un comme vous avez fait de l'autre. Je le garde comme un gage precieux de vôtre amitié, & qui me promet déja la grace que je vous demande avec cinq ou ſix de mes Amis. Ils vous attendent auſſi bien que moi dans l'impatience de vous embraſſer le verre à la main, & de ſaluër vôtre ſanté; & vous mieux marquer par là les remercimens de celui qui eſt, & ſera toûjours,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Assurance de souvenir, de reconnoissance, & de respect.

MONSIEUR,

Je n'ai point manqué à la protestation que je vous fis en partant, de me souvenir de vous. Mais je n'ai pû encore trouver l'occasion de vous en assurer. C'est un petit retardement, qui ne peut rien diminuer de l'affectiõ que j'ai pour vous, ni du respect que je vous porterai toute ma vie ; aussi suis-je incapable d'oublier les bontez que vous m'avez témoignées en tant de rencontres. Ce me seroit beaucoup de gloire, si je vous en pouvois faire paroître une reconnoissance qui approchât en quelque façon des faveurs que j'ai reçûës de vous. Si ce bonheur m'arrivoit quelque jour, je m'estimerois infiniment heureux, comme je suis extrement,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

RE'PONSE.

MONSIEUR,

Je vous suis infiniment redevable de l'honneur de vôtre souvenir. Vôtre Lettre m'a donné d'autant plus de joye, qu'elle m'a appris le bon état de la santé d'un ami que je cheris comme vous, MONSIEUR. Je vous assure que je vous ai plaint bien de fois, sur tout lors qu'il faisoit si chaud, & que j'étois dans l'aimable lieu que vous savez. Je vous y souhaitois de toute mon ame. Nous esperons pourtant avoir bien-tôt l'honneur de vous revoir. Pour ce qui est des nouvelles de ce qui se passe ici, il y a assez de gens qui se donnent le plaisir de les mander, outre que je n'en sai point qui en vaille la peine, sinon que Luxembourg est pris. Je vous prie mon cher MONSIEUR, de faire mes complimens à tous mes amis, & de me conserver toûjours quelque part dans vôtre amitié, & de me croire,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Autre Réponſe.

MONSIEUR,

Je ne ſuis pas ſi malheureux que je croyois, puis que j'occupe encore quelque place en vôtre ſouvenir. Neanmoins le regret qui me demeure de ne meriter point cet honneur, malgré tous vos témoignages de reconnoiſſance, qui ſont infiniment au deſſus de ce que j'ai jamais fait pour vous, rend ma fortune en cela ſi moderée, que je doute ſi je m'en dois plaindre plutôt que de m'en réjoüir. Il ne tiendra qu'à vous de mettre en repos mon eſprit ſur ce ſujet, en m'emploiant pour vôtre ſervice, dans la paſſion où je ſuis de vous rendre toutes ſortes de devoirs, étant avec paſſion,

MONSIEUR, Vôtre, &c.

Il condamne les complimens, & il témoigne du chagrin de n'avoir point de nouvelles à mander.

MONSIEUR,

C'eſt un plaiſir de vous écrire, & une mor

mortification, quand on n'a point de nouvelles à vous faire part. Les Complimens ne sont point les bien-venus auprès de moi ; j'en condanne l'usage, & j'ai trop de sincerité pour m'amuser à un langage qui n'est souvent rempli que d'impostures & de mensonges. Vous me direz qu'il est agréable : n'importe, ses agréemens me sont suspects, & j'aime si fort la candeur & la franchise, que je préfere le silence à des entretiens qui sont des cajoleurs, & déguisent la verité. Si j'avois des nouvelles à vous dire, je ne ferois pas le Docteur ; je debuterois d'abord par le détail, & par le recit de ce que je saurois. Au défaut de cela, recevez, s'il vous plaît, ces lignes, qui coupent tout court, pour vous assurer que je suis, quand vous ne voudriez pas,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Complimens d'avis au ſujet de Nouvelles, & de l'attachement qu'on veut avoir à ſes exercices, ſur tout à la Langue Françoiſe.

MONSIEUR,

Je ſuis ſi plein de belles choſes, que je ne ſai plus où les mettre ; j'irai pourtant ce ſoir au Palais Royal, afin de ſatisfaire de plus en plus ma curioſité. Aprés cela je me renfermerai dans mon cabinet, pour me donner tout entier à mes exercices, & travailler ſans relâche à l'ouvrage de ma perfection, principalement dans la langue Françoiſe, afin de pouvoir devenir un autre M. & donner une juſte jalouſie à tous les autres. Mais c'eſt trop peu, afin de donner une legitime admiration à tous ceux qui ſe piquent d'être parfaits dans cette belle connoiſſance. Pardonnez à ma vanité, ſi elle s'avance de dire cela, je ne laiſſe pas d'avoir toute la modeſtie qu'il faut, *les loüanges ont mauvaiſe grace dans nôtre bouche*, mais je n'en ſaurois

voir qu'une legitime, quand je me uis dire,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

ompliment à un parent au ſujet de la Langue Françoiſe, pour l'engager de parler en nôtre faveur.

MONSIEUR, ET COUSIN,

L'inclination que vous avez toûjours; omme je me perſuade, pour la Langue rançoiſe, puis que vous la parlez ſi ien, m'oblige à preſent que je me ſens n peu capable, de vous écrire en Fran- ois ces lignes, pour un gage du conti- uel ſouvenir que j'ai de vôtre chere erſonne,& pour laquelle j'ai un reſpect out particulier. Vous ſaurez donc qu'il a preſque un mois entier que je ſuis à aris, dans le deſſein d'y demeurer quel- ue tems à cauſe des Exercices, princi- alement celui de monter à cheval, au- uel je tâcherai de m'appliquer le mieux u'il me ſera poſſible, rien n'étant plus

necessaire à la perfection d'un Cavalier : mais la dépẽse qu'il faut faire est si grande en comparaison de celle que mon pere me promet tous les ans, que je desespere de m'en bien acquitter comme je souhaite. Outre que pour paroître ici un peu au dessus du commun, il est necessaire de voir malgré soi les compagnies, où je puis apprendre la maniere des François. Je voudrois savoir quelque chose qui meritât de vous être écrit, mais on ne parle ici que de la guerre entre l'Empereur, & le Turc ; quoi qu'il en soit, cela me sera aussi indifferent, que je suis veritablement,

MONSIEUR, ET COUSIN,

Vôtre, &c.

Offre de services, & témoignages de l'inclination que l'on a pour monter à cheval, & pour tous les autres Exercices.

JE viens, MONSIEUR, tout à cheval, & le pied encore à l'étrier, vous offrir mes services, afin que cette posture vous fasse voir que l'attache, & la passion que

j'ai pour mes exercices, ne retarde point le plaiſir & le zele ardent que j'ai de vous ſervir. Vous pouvez toûjours & en tout tems diſpoſer de mon obeïſſance, il n'y a point d'heure exceptée, ni de tems diſpensé pour vous ; vous êtes le maître de mes actions auſſi-bien le matin que le ſoir, vous ne devez pas craindre de me ſurprendre, puis que je ſuis preparé à l'execution de vos ordres, que j'attens avec toutes les diſpoſitions d'un cœur entierement reſolu à vous obeïr. N'eſt-ce pas là un compliment aſſez recevable pour un Cavalier de deux heures? Il n'y en a pas davantage que je monte à cheval, & je pretens bien dans cinq, ou ſix mois en ſavoir autant que mon couſin, qui a remporté l'honneur d'être un des meilleurs Ecoliers de nôtre Academie. Ne vous étonnez-pas ſi je vous apprens la ſemaine qui vient que j'aurai déja fait de belles atteintes, ſi dans la Lettre ſuivante je vous apprens que j'aye emporté la bague, & ſi dans trois mois je vous conte que j'aie gaigné le prix. C'eſt ainſi que je tâche de me perfectionner ; on n'a pas beſoin de m'avertir que je donne de l'éperon, je le fais, & je n'ai pas moins d'ambition, & d'impa-

tience de bien réuſſir: que de paroître toûjours,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Défi pour encourager à la courſe de la bague.

OUi, MONSIEUR, je gage contre vous ce que vous voudrez, que vous n'emporterez point la bague en vos trois courſes. Ce n'eſt pas que je me défie de vôtre adreſſe, je le fais exprés, & pour vous obliger de l'emporter, non pas une fois, mais tous les jours, & pour vous aquerir quelque gloire au deſſus même de Monſieur vôtre frere. Il a rendu ſon nom immortel dans l'Academie, & dans l'eſprit de tous ſes Maîtres; n'en faites pas moins que lui, s'il vous plaît; rendez-vous digne de leur approbation, & de l'eſtime d'un chacun: quand ce ne ſeroit que la ſatisfaction que vous devez à Monſieur *N.* à Monſieur vôtre Gouverneur, dont je ne

revere pas moins la passion qu'il a pour vous, que les autres qualitez qu'il possede avec avantage ; quand ce ne seroit, dis-je, que pour l'amour de lui, vous devez vous piquer d'une noble ambition de réussir dans tous vos exercices, & de porter vos soins si haut qu'ils arrivent à la derniere perfection. Je vous la recommande, mon cher Monsieur, c'est elle qui embellira vôtre reputation, & ajoûtera auxannées de Monsieur vôtre pere dix ans plus qu'il n'auroit vécu.

D'un pere à son fils absent, pour le porter au travail & à l'étude.

MON FILS,

Quoi que vous soyez à la campagne & loin de mes yeux, vous devez neanmoins agir comme si vous étiez ici & devant moi. Il n'est pas bon de donner tout au plaisir, il n'en faut prendre qu'autant qu'il est necessaire pour se relâcher l'esprit, & pour se mieux disposer à l'étude, & au travail. Le tems est le plus precieux de tous les biens, &

nous ne le saurions ménager avec trop de soin. C'est un avis que je vous donne, & que vous devez suivre exactement, si vous voulez me plaire, & obeïr à celui qui est vôtre affectionné pere, M.

A un Pere, pour savoir de ses nouvelles & lui marquer l'attachement qu'on a pour la langue Françoise, & pour ses autres exercices.

MONSIEUR,

Comme les lettres ne sont employées que pour suppléer au défaut de la presence, & que c'est l'unique moyen dont on se sert pour exprimer ce qu'on ne peut dire de bouche; vous voulez bien permettre que je vous presente mes tres-humbles respects & obeïssances par ces lignes, afin de me recommander à vos bonnes graces, & vous prier tres-humblement de m'apprendre le plûtôt que vôtre commodité vous le permettra, des nouvelles de vôtre santé qui m'est tres-chere: je ne m'étois pas hazardé jusqu'ici de vous écrire

n François , parce que je n'oſois pas
'entreprendre , vû que mes expreſſions
toient encore trop foibles, & que je ne
avois pas aſſez cette belle langue ; mais
nfin j'ai conſideré que ſi j'en attendois
a perfection, je me priverois trop long-
ems de l'honneur de vous entretenir en
rançois , & vous ferois trop attendre,
ne reſſouvenant bien de ce que vous
n'avez ordonné à mon départ. Permet-
ez-donc, s'il vous plaît, MONSIEUR,
ue je m'aquitte de mon devoir, & ne
egardez pas tant mon mauvais langa-
e, que le peu de tems qu'il y a que je
uis en France : j'ai trop d'impatience à
ous faire voir que je fais tous mes ef-
orts pour bien parler François ; auſſi
ous puis-je aſſurer, MONSIEUR, que je
n'y emploie avec toute la diligence, &
'empreſſement poſſible, ayant trouvé un
i excellent Maître qui s'appelle Mr. M.
ui m'avance autant qu'il eſt poſſible. Il
ſt de Saumur en Anjou, ville de France
où on parle le mieux cette belle Langue.
C'eſt l'avantage qu'un Profeſſeur doit
voir, comme le plus important, outre
celui des Langues étrangeres que le mien
ait, ayant beaucoup voyagé, & qui ſont
un ſi grand ſecours après la langue La-

tine qu'il poſſede entierement, que ſans cela, à peine un étranger peut-il apprendre les Idiomes de la Langue Françoiſe ſi oppoſés à ceux des autres Langues. De cette façon, MONSIEUR, vous voyez que je ne neglige rié pour m'y perfectióner; & comme elle eſt extremement difficile, ce n'eſt pas ſans raiſon que vous m'avez fait la grace de m'accorder deux ans pour reſter en France, afin de la bien apprendre, & de correſpondre de plus en plus par ce moyen, & par celui de mes autres exercices, aux bonnes inclinations & deſſeins que vous avez pour moi, & à l'entiere obeïſſance que je vous dois, étant avec un tres-profond reſpect,

MONSIEUR,

Vôtre trés-humble, trés-obeïſſant ſerviteur, & fils, N.

Priere d'un fils á une Dame, pour qu'elle lui obtienne de ſon Pere, un plus long ſejour à Paris, pour s'y mieux former dans les bonnes mœurs & ſe perfectionner dans les exercices.

MADAME,

Ma maladie m'ayant retenu en Angle-

erre, au delà du tems que mon Pere n'avoit preſcrit, & m'y ayant fait employer plus d'argent qu'il ne m'en peut donner ; j'ai bien peur que cette dépenſe extraordinaire ne lui faſſe retrancher du tems qu'il m'avoit accordé pour mon ſejour à Paris. J'en ſerois tres-fâché, car c'eſt le païs du monde où les gens ſont les plus polis ; & c'eſt la meilleure Ecole que puiſſe avoir un jeune homme, pour ſe former dans les bonnes mœurs, & ſe perfectionner dans toutes ſortes d'exercices. Vous me feriez bien de la grace, MADAME, ſi vous daigniez appuyer la priere que je fais à mon Pere, de m'y laiſſer encore quelques mois ; je ſai la conſideration & les égards qu'il a pour tout ce que vous lui dites, & je ſuis perſuadé qu'il fera aſſurement tout ce que vous lui conſeillerez ; & pour meriter la bonté que vous aurez pour moi, je ferai tous mes efforts pour en profiter, & pour remplir plus dignement l'eſtime dont vous honorez,

MADAME,

Vôtre, &c.

De reſpect à un Prince.

MONSEIGNEUR,

Il y a long-tems que je me ſerois donné l'honneur de vous preſenter mes tres-humbles reſpects, ſans la crainte que j'avois de me rendre importun à vôtre ALTESSE ; mais aprês avoir appris que c'eſt vôtre volonté que je m'aquitte de ce devoir, je me preſente à vous, MONSEIGNEUR, avec toute la veneration qui vous eſt deuë, & de laquelle peut être capable,

MONSEIGNEUR,

De VÔTRE ALTESSE,

Le tres-humble, &c.

Sur le même ſujet.

MONSEIGNEUR,

Ce ſera encore pour ſupplier tres-

humblement VÔTRE ALTESSE, de me faire part de ses commandemens. Si je ne m'en aquitte avec tous les avantages qu'elle merite, ce sera au moins avec toute la fidelité que je lui dois ; je me flatte de ce bonheur, MONSEIGNEUR, & je croi déja tenir de vôtre bonté, les ordres, & la permission de faire paroître que je suis,

De VÔTRE ALTESSE,

Le &c.

Sur le même sujet.

MONSEIGNUR,

Je me donnerois l'honneur d'écrire plus souvent à VÔTRE ALTESSE, si je ne craignois de l'importuner dans ses grandes affaires dont dépend le bien de la patrie, & pour lesquelles il n'y a point de momens qui ne lui soient pretieux. VÔTRE ALTESSE m'excusera facilement, si je lui dis que j'ai une discretion, qui ne m'est pas moins naturelle que necessaire dans la conjoncture de ses occupations ; & en cela si je manque à mon devoir, la prudence justifie mon procedé, & je me

promets que je ne ſuis pas tout-à-fait à blâmer: Il eſt vrai que vôtre bôté qui n'êt pas moindre que vôtre puiſſance Souveraine, excuſe les défauts de ſes Sujets, dont la ſincerité eſt plus ſouvent dans le cœur que dans les ceremonies, & en cette conſideration je prens aujourd'hui la liberté de lui preſenter mes tres-humbles reſpects, qui ne ſont jamais ſeparez des ſoumiſſions que je lui rends, pour me conſerver en ſes bonnes graces, & pour ſatisfaire à mon devoir, qui eſt, d'approcher de tems en tems de vôtre Illuſtre Perſonne, pour l'aſſurer que je ſuis ſans reſerve,

De VÔTRE ALTESSE,

Le tres-humble, &c.

Sur le même ſujet.

MONSEIGNEUR,

La hardieſſe que je prens de me preſenter devant VÔTRE ALTESSE, me donne aujourd'hui une crainte qui eſt fort juſte; & je ne ſai comment lui offrir mes tres-humbles reſpects: elle ſe preſente à mes yeux, accablée d'affaires importantes, dont la conſequence occu-

pe tous ses momens les plus precieux, & je ne sai pas si j'oserois esperer d'en obtenir une favorable audience. Je me flate toutesfois de sa bõté qu'elle qui envisage favorablemẽt tous ses Sujets, me regardera de bon œil, & jugera par mes démarches que je cherche toûjours les occasions de me faire voir, afin que V. A. soit assurée que je ne vis que par elle, & pour elle, dans toute la soumission que lui doit,

Son tres-humble & tres-obeïssant serviteur & Sujet.

RE'PONSE.

L'Assiduité que vous avez à faire vôtre cour m'est fort agreable; & vous ne devez pas craindre de m'être importun: Je recevrai tous les jours de bon œil vos visites, & je m'emploierai dans l'occasion à vous montrer l'inclination que j'ai pour vous; je ne doute pas que vôtre fidelité ne corresponde à mes bonnes intentions, & je vous assure que je me souviendrai de vous dans la distribution des premieres Charges vacantes. Les

bons Officiers meurent, & un Prince eſt extrémement aiſe quand il trouve des hommes capables pour les mettre en leur place. Venez me voir de tems en tems, ſi j'ai affaire de vous, je vous le ferai ſavoir. Continuez à travailler, & ayez le ſoin de connoître bien l'état de nôtre Domaine. Cette ſience vous ſera utile, & je ſerai toûjours prêt à vous témoigner mes bonnes volontés, &c.

Priere à un ami, pour obtenir par ſon entremiſe quelque grace d'un Prince.

MONSIEUR,

Le grand crédit que vous avez auprès de ſon Alteſſe, eſt un effet de ſon diſcernement, & de vôtre merite; il voit avec plaiſir que vous tâchez de l'imiter, & il ſe rend juſtice lors qu'il eſtime en vous des perfections qu'il poſſede éminemment. C'eſt ec heureux avantage qui me rend ſi glorieux de l'honneur de vôtre amitié, & qui m'y donne une confiance entiere; j'y fais fonds pour une affaire qui me regarde, & qui m'eſt

de la derniere importance ; le porteur aura l'honneur de vous en informer. Je suis tres-assuré pour peu que vous daigniez l'appuyer, qu'elle aura tout le succés que j'en puis souhaiter. Je ne vous solliciterai pas davantage ; j'apprehenderois non seulement de vous faire croire que je doutasse de vous ; mais encore de diminuer le plaisir que vous m'avez toûjours témoigné prendre à obliger,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

A un Souverain, pour lui demander grace pour un malheureux.

MONSEIGNEUR,

De toutes les vertus, il n'y en a point qui convienne mieux à un Souverain, & qui fasse davantage éclater sa grandeur & son pouvoir, que la clemence ; c'est par elle qu'il s'approche en quelque façon de la divinité, & qu'il s'éleve infiniment au dessus du reste des hommes, & même encore au dessus de lui-même ; c'est elle qui plus forte que

la juſtice lui arrache les foudres de la main ; c'eſt elle qui juſtifie le coupable, & c'eſt elle enfin qui lui donne la vie qu'il alloit perdre, aprés lui avoir rendu la liberté qu'il avoit perduë ; c'eſt à cette ineſtimable vertu, GRAND PRINCE, que j'ai recours aujourd'hui pour un malheureux qui n'en eſt par tout-à-fait indigne ; il eſt né d'un ſang, dont il n'eſt jamais ſorti rien d'impur. Son ancienne Nobleſſe, les ſervices de ces Ancétres, & ceux qu'il a rendus lui-même à vôtre Etat, parlent en ſa faveur. Il eſt accuſé d'avoir tué, mais la neceſſité d'une juſte defenſe, rend cette action excuſable. Quoi qu'il en ſoit, ſa vie eſt entre vos mains, vous en êtes, aprés Dieu, le maître abſolu, & ſi vôtre Grandeur la lui conſerve, il fera gloire de la lui devoir, & de la conſacrer à ſon ſervice : Trop heureux, ſi je puis obtenir de vos bontés la grace que j'oſe vous demander, avec tout le reſpect & toute la ſoumiſſion que doit à vôtre Grandeur,

MONSEIGNEUR,
Vôtre tres-humble, & tres obeiſſant ſerviteur, & ſujet.

Priere pour la ſollicitation d'un Procez.

QUoiqu'on ne doive point, MONSIEUR, abuſer de l'amitié d'une perſonne, j'ai reçu juſqu'ici tant d'aſſurance de la ſincerité de la vôtre, que je me flatte aiſement que vous ne ſerez pas fâché que je vous prie, comme je fais par cettte Lettre de me ſervir de vôtre ſollicitation, & de celle de vos amis pour le procez que j'ai à Paris. Si vous m'accordez cette grace, je la joindrai à une infinité d'autres, dont je vous ſuis redevable, & ſi l'occaſion s'en preſente, je vous témoignerai combien j'en ſuis reconnoiſſant; cependant ne trouvez pas mauvais que je vous proteſte que je ſerai toute ma vie, moins par la grace que j'attens de vous, que par inclination,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Sur le même ſujet, à un ami.

JE ſai, MONSIEUR, qu'on ne doit jamais être importun à ſes amis; mais comme je n'ignore pas que vous avez un grand fonds d'amitié pour moi, je m'en ſers pour vous prier de me ſervir vous & vos amis dans le procez que j'ai à Paris: Un ſolliciteur de vôtre merite donnera un grand poids à mon affaire; je joindrai cette obligation à une infinité d'autres que je vous ai, & l'occaſion ne ſe preſentera jamais de reconnoître vos bontés, que je ne vous marque à mon tour que je ſuis,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Avis de l'arrivée dans une ville où l'on doit faire quelque ſejour.

TRES-CHER AMI, Aprés vous avoir fait mes complimens, je vous dirai que

je suis arrivé en parfaite santé à Angers, & comme j'aime infiniment à monter à cheval, je me suis mis en pension chez l'Ecuier, qui s'appelle Monsieur J. qui quoi qu'il ne soit pas des plus &c. est le mieux monté qui ait jamais été dans la Province, ayant acheté tous les Chevaux de Monsieur de Hallot, qui en étoit l'Ecuier avant lui, & ceux de Monsieur de S. Uval son gendre, un des meilleurs Ecuiers qui ayent jamais été en France. Saumur avoit eû l'avantage de les posseder tres-long-tems, parce que le Roi leur avoit donné un an pour opter, touchant la Religion, afin de pouvoir continuer leur exercice. J'attendrai donc ici au plûtôt de vos nouvelles, & la lettre de change que vous m'envoyerez, s'il vous plaît, sitôt que vous l'aurez reçuë, n'ayant point touché d'argent depuis tres-long-tems ; car comme vous savez, il est tres-difficile de rien faire sans argent ; car ici comme à Paris, *point d'argent, point de Suisse* ; c'est pourquoi je me recommande à vos soins, & je suis,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Sur le même sujet.

MONSIEUR,

Je suis arrivé heureusement dans cette ville, d'où j'ai plusieurs nouvelles à vous mander, mais il faut que j'attende à une autre fois, parce que je n'ai pas le loisir de vous écrire toutes les ratetez qu'on me promet, outre que je n'ai pas encore veu plusieurs personnes que j'irai voir cette semaine. Je n'ai donc rien à vous dire pour le present, sinon qu'il vous est impossible d'accomplir le dessein que vous avez d'aller à present sur Mer, à cause des grandes tempêtes qui s'y élevent, principalement en ce tems-ci, comme je sai par experience; C'est pourquoi je vous avertis de prendre garde à vos entrepriſes, vous priant que si vous avez agreable de m'honorer de vos commandemens, vous me croyiez toûjours prêt à les executer, puisque je suis,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

RE'PONSE.

MONSIEUR,

J'ai reçû la lettre que vous m'avez écrite de Paris il y a trois jours. Elle m'apprend avec bien de la joye & de la satisfaction que vous avez achevé vôtre voyage selon vôtre dessein, & que vous êtes arrivé heureusement au lieu où vous voulez demeurer. Dieu soit à l'avenir vôtre guide dans tous vos voyages, & conduise à une heureuse fin toutes vos entrepriſes, afin que vous puissiez accomplir le dessein que vous avez pris. Je sai que vous y avez beaucoup de satisfaction, car on m'a dit qu'il y a dans cette ville plusieurs sortes d'exercices, & il n'y a rien de plus agreable à la jeunesse que de s'exercer toûjours à quelque chose: je me promets que vous ne perdrés pas le tems, parce que vous avez toûjours eû un grand desir d'acquerir toutes sortes de vertus. Il faut que je finisse à present, quoique j'aie beaucoup de choses à vous écrire, que je differerai à un autre fois. S'il y a quelque chose de nouveau, je

vous prie tres-humblement de me l'écrire en peu, parce que vous ſavez que j'ai toûjours eu grand deſir de ſavoir tout ce qui ſe paſſe. On dit bien des choſes ici, mais ſans fondement. Au moins je me recommande à vôtre ſouvenir, & il n'y a rien que je deſire plus ardemment que d'avoir l'occaſion de vous rendre mes tres-umbles ſervices. Cependant je n'oublierai jamais les bien-faits que j'ai reçûs de vous, & je me rendrai toûjours ſoûmis à vos commandemens, puis que je ſuis,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Pour ſouhaiter de bonnes Fêtes.

VOus ſavez bien, MONSIEUR, que nous approchons des Fêtes. Quoi que ce ne ſoit pas la coûtume en France de feliciter ſes amis à l'occaſion de ces Bons-jours, je ne veux pas manquer au devoir de l'amitié, & d'une coûtume qui ſe pratique ordinairement chez nous, qui

eſt

est assurément bonne. Je viens donc, MONSIEUR, vous souhaiter le bon succés de vos desirs, & des prosperitez qui puissent durer autant que vôtre vie. Il est vrai que ces desirs sont en quelque façon superflus, puis que vos vertus semblent exiger cette recompense du Ciel, qui seroit injuste en quelque façon, si j'ose le dire, si vous n'aviez en abondance tout ce que vos belles actions meritent. C'est le sentiment de

MONSIEUR,

Vôtre, &c..

Sur le même sujet, & pour souhaiter une bonne année.

VOici les bones Fêtes qui approchent, MONSIEUR; c'est la coûtume en ces jours-là de souhaiter d'heureux succês à ses Amis, & de les feliciter; & cette coûtume est tellement privilegiée, que ce seroit choquer les droits de l'amitié, si on negligoit un devoir qui n'est pas simplement fondé sur la maxime de la civilité; mais sur les prin-

cipes de la Religion. Je prens de là occaſion de vous ſouhaitter un bon commencement de l'année. J'avance un peu ſur la ſaiſon, mais l'impatience eſt juſte, & vous pardonnerez bien à une précipitation cauſée par le deſir ardent de vous plaire, & de vous témoigner la part que je prens dans vos interêts & vos proſperitez. Vos ſatisfactions ne ſeront jamais ſi entieres, que le deſir que j'ai d'être toûjours du fond de mon ame,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Sur le dernier ſujet.

N'Avoir plus que trois jours de cette année, MONSIEUR, c'eſt une obligation ſecrette, ou plûtôt un commandement exprés de vous ſouhaiter l'année où nous allons entrer, feconde en benedictions & en proſperitez. C'eſt le motif de ma Lettre, pour vous feliciter, & vous prier de me faire l'honneur de vous ſouvenir toûjours de moi. Je ne remplis point ma Lettre de vœux, & de

prieres, ni de ſouhaits : c'eſt aſſez, MONSIEUR, de vous avoir dit en general, que je vous deſire tous les biens & toutes les ſatisfactions qui peuvent combler vos deſirs, & vous rendre auſſi heureux que je ſuis parfaitement,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Sur le même ſujet, avec un ſincere aveu de reſpects & d'obeiſſance.

MONSIEUR,

Je ne ſaurois mieux commencer l'année, qu'en vous la ſouhaitant heureuſe, & vous aſſurant en même tems de la continuation de mes profonds reſpects, & de mes humbles obeiſſances. Ce ſont les premiers, & les plus ſacrez devoirs dont je me dois aquiter; rien ne peut manquer à mon bonheur, ſi vous les recevez toûjours d'un regard favorable, j'oſe me flatter de cette eſperance. En effet, vous avez eu de tout tems pour moi des bontez que je ne puis reconnoî-

tre, de même que je ne puis les exprimer. Je vous ſupplie, MONSIEUR, de m'en vouloir toûjours honorer ; la gloire que j'en tirerai augmentera celle que j'ai d'être,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Sur le même ſujet à un Ami, avec la priere de la continuation de ſon amitié avec l'aſſurance du reciproque.

TRES CHER AMI, Je profite de l'occaſion que m'offre Monſieur *N.* pour vous marquer l'extrême joye avec laquelle j'ai appris par la bouche de Monſieur vôtre oncle, l'heureux état de vôtre ſanté. Je prie Dieu qu'il vous y maintienne, & en même tems je vous demande à ce commencement de l'année la continuation de vôtre amitié ; vous aſſurant que de ma part je ne manquerai jamais à celle que je vous ai voüée, & que je vous dois. Trop heureux ſi les proteſtations que je vous en fais vous ſont toûjours agreables, & ſi

je puis vous les rendre utiles autant que je le souhaite. Ce sont les sentimens qu'aura toûjours, Tres-cher Ami,

Vôtre, &c.

Sur le même sujet, d'un fils à son pere.

MONSIEUR,

Je serois coupable au dernier point, si dans ce commencement de l'année, où d'un commun accord tous les hommes se rendent l'un à l'autre de nouveaux témoignages de devoir & d'amitié, je manquois à m'en aquiter envers celui à qui j'ai, aprés Dieu, les premieres obligations. Recevez donc, mon tres-cher Pere, je vous supplie, mes profonds respets & mes humbles obeïssances, & agréez que je vous consacre tous les mouvemens d'un cœur qui ne vit que par vous, & qui doit à vos loüables exemples, & à vôtre bonne éducation tous les bons sentimens dont il se sent capable. Ce sont des bienfaits dont je ne saurois assez remercier vos bontez. Tout ce que je puis, c'est d'adresser mes vœux à Dieu, & de le prier incessamment de prolonger

vos jours, & de vouloir lui-même être vôtre recompense. J'espere qu'il m'accordera ce bien, & d'avoir toûjours pour vous toute la veneration, & vous rendre toute l'obeïssance que demande de moi la grace qu'il m'a faite d'être,

MONSIEUR MON PERE,

Vôtre tres-humble, tres-obeïssant, & tres-respectueux serviteur, & fils, *N.*

A un jeune Seigneur sur la Fête de Saint Denis Apôtre de la France.

MONSIEUR,

Demain c'est la Fête de Saint Denis, que la France honore & considere comme son Apôtre; & Paris comme son premier Evêque. Ce Saint a reçû la Foi de Saint Paul lors qu'il étoit du nombre des Areopages d'Athenes. Il êtoit consommé en toutes les Siences, & ses Ecrits en sont une si forte preuve, qu'on n'en peut douter, sans choquer par malice & par ignorance la verité. Ce que je vous

en dis n'est qu'afin que vous ayez quelque devotion envers lui : mais c'est une entrepriſe bien inutile, puis que vôtre cœur eſt tout tourné à la devotion, que ſes mouvemens ſont naturellement portez à la pieté, & que vous avez toûjours devant vos yeux le bel exemple de vôtre Gouverneur. Dites lui de ma part qu'il ne manque pas d'aller demain à Nôtre-Dame, pour y voir, non pas des hommes faire l'Office divin, mais des Anges incarnez, & des perſonnes qui meritent par avance d'être canoniſez. Je ne dis rien par complaiſance, je n'ajoûte rien à une verité qui parle d'elle-même ; car vos yeux en ſeront témoins, & vous direz au retour de l'Egliſe, qu'on ne peut pas encherir ſur la beauté des Ceremonies, ſur la gravité de ces Meſſieurs, qui ont toûjours les yeux ou élevez au Ciel, ou baiſſez en Terre par une profonde humilité. Je vous conjure, MONSIEUR, d'y entendre la Meſſe, & de me rapporter des nouvelles de ce que vous aurez vû, & je ne croi pas même qu'on le faſſe à S. Pierre de Rome avec plus de devotion, ni avec plus de magnificence. J'ai pris plaiſir à y mener quantité de Princes & de Seigneurs, & ils m'ont avoüé qu'on ne

peut rien voir de plus devot, ni de plus charmant.

Reconnoissance de l'estime d'un Ami, & l'eloge des manieres d'un jeune Seigneur qu'un Gouverneur a sous sa conduite.

MONSIEUR,

S'il est vrai que je suis bien dans vôtre esprit, comme je n'en dois plus douter, aprés toutes les bontez dont vous me comblez, mon bon-heur est parfait, & & il ne me reste plus rien à souhaiter. Ce n'est pas que je ne rougisse de soûtenir si peu les bons sentimens que vous avez de moi; mais je n'ose les combattre. J'aurois tort de me plaindre de vôtre generosité, & ce seroit l'offenser que d'y vouloir mettre des bornes: aussi perdrois-je de ma joye à vous celer que la part que vous témoignez prendre à tout ce qui me regarde, me touche plus sensiblement que tout l'avantage que j'en puis tirer. Je vous avoüe que je ne sai pas même si l'honneur qu'on m'a fait de me confier un des premiers Princes de l'Europe, ne me devient pas encore plus cher par l'o-

obligeãt aveu que vous y donnez. Croyez moi, quoi que je sois extrémement passionné pour la gloire, je ne saurois consentir à lui rien dérober de la sienne, & je vous confesse avec sincerité, que je ne contribuë pas à sa belle conduite, autant que vous pourriez penser; Sa sagesse prévient mes conseils, & tout mon ministere ne me laisse le plus souvent que le seul privilege d'être le premier témoin de ses bonnes mœurs, & le plus proche admirateur de ses belles actions. J'esperois toûjours qu'il soûtiendroit avec éclat l'honneur du Sang dont il est sorti; mais j'attendois que le tems le meurît, & je ne croyois pas que la vertu prévîendroit l'âge. Comme elle m'arrache l'occasion de prouver autant que je voudrois mon zele & mes soins, j'ai quelquefois de la peine à m'empécher d'être jaloux, & de murmurer contre-elle. Je suis pourtant ravi des illustres larcins qu'elle me fait, & je vous fais part de la joye que j'en ai, en vous suppliant de m'honorer toûjours de vôtre estime, & de croire que jamais personne n'aura plus d'envie que moi de meriter l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Au même, remerciement d'un present.

MONSIEUR,

Je souhaiterois qu'il fût en mon pouvoir de vous rendre mes remercimens, pour tant de liberalitez que j'ai reçuës de vôtre bonté ; mais puis que l'excês m'en ôte le pouvoir, & non pas le souvenir, je vous supplie de vous contenter de la reconnoissance qui en reste dans mon ame, qui n'aura jamais de plus grande joye que de vous marquer que l'ingratitude n'est pas mon vice, & que personne n'en peut avoir une plus grande aversion que moi, qui suis,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Offre de services.

POur tant de bontés que vous avez pour moi, MONSIEUR, agréez les offres que je vous fais de mes petits services ; c'est peu de chose, & sans mentir

ils ne peuvent êrre considerables, que par la passion que j'ai de me revancher. Agréez-les, s'il vous plaît, tels qu'ils sont, & soyez assuré que toute mon ambition est de faire paroître que vous n'avez pas servi un ingrat, quand vous avez obligé,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Réponse à une réponse, pour reiterer des offres de services.

MONSIEUR,

La réponse favorable que je reçûs de vous il y a quelque tems, est plus que suffisante pour vous faire agréer la liberté que je prens de vous écrire derechef, & sans vous reiterer les mêmes offres de services que je vous fis, je vous prie de vous en ressouvenir, & d'y faire quelque reflexion. Je m'estimerois indigne de vivre, & je m'accuserois de la plus insupportable vanité, si je vous avois promis quelque chose qui ne fût pas en mon

pouvoir. Je vous le dis encore une fois, je ne fais que de petits acceſſoires de tout ce dont les autres font mal à propos le principal. Entre toutes les vertus, celle-ci me peut ſuſciter des envieux & des contrediſans. Neanmoins j'eſpere que vous ne l'attribuerez pas à vanité, mais à la ſeule inclination que j'ai d'être toute ma vie,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Remerciment d'offres de ſervice.

MONSIEUR,

Vôtre Lettre eſt la plus belle & la plus obligeante du monde ; les offres de ſervices que vous me faites, me touchent ſi ſenſiblement, que je ne ſai de quelle maniere vous en remercier. Tout ce que je vous puis dire, c'eſt que je me ſouviendrai éternellement de tous les bienfaits que j'ai reçûs de vous, & de toutes les marques de vôtre bienveillance. Si je me vois jamais en état de vous témoigner mon zele, & ma reconnoiſſance, je

le ferai avec une joye sans égale. Je vous prie d'en être vivement persuadé, & de croire qu'il n'y a personne au monde qui soit plus sincerement

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Compliment pour écrire souvent à un Ami.

MONSIEUR,

Il m'est impossible de garder plus longtems le silence ; je vous prie de ne trouver pas mauvais si je vous écris tous les ordinaires, je ne puis être privé de l'honneur de vous entretenir, & comme je ne saurois avoir ce contentement en personne, il faut, s'il vous plaît, que mes Lettres ne vous soient pas desagreables ; je dis desagreables, parce que je ne sai pas encore assês bien la Langue Françoise, comme vous verrez par mes expressions, qui ne sont point encore assês naturelles, & même quand j'ai écrit trois lignes, je me trouve à la fin de mes pensées. Je vous supplie cependant d'excuser mes importunitez, j'espere cela de vôtre amitié. Je suis dans un mortel chagrin, lors que je

ne ſai pas l'état de vôtre ſanté; Donnez m'en ſouvent des nouvelles, je les attens avec impatience, & je ſuis ſans diſſimulation de tout mon cœur,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

RE'PONSE.

MONSIEUR,

Vos Lettres me ſont tres-agréables, & l'honneur que vous me faites, me donne un contentement que je ne puis exprimer. Ne craignez point de m'importuner; vos expreſſions me plaiſent infiniment, & je remarque que vous avez déja beaucoup profité dans nôtre Langue; c'eſt pourquoi ne doutez point que vous ne m'ayez obligé en m'écrivant, vous me réjoüiſſez plus que je ne puis dire, & ma ſanté ne peut être que fort bonne, toutes les fois que je recevrai de vos nouvelles. Continuez-donc à vous ſouvenir de moi; c'eſt ce que je ſouhaite le plus, & croyez que je ſuis parfaitement,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Demande pour continuer un commerce de Lettres.

MONSIEUR,

Il y a long-tems que je suis obligé de vous rendre mes devoirs, mais je n'ai point trouvé d'occasion de m'en acquitter plûtôt, parce que je ne savois où addresser mes Lettres. J'ai appris aujourd'hui par un grand bonheur, que vous étiez arrivé en bonne santé; de sorte que je ne puis differer plus long-tems à vous écrire, de peur d'attirer vôtre blâme. Ayez donc pour agréable ce nouveau témoignage de ma reconnoissance, je serai ravi toutes les fois que je recevrai de vos Lettres, j'y répondrai avec plaisir; si vous me faites l'honneur de m'écrire souvent, nôtre commerce sera extrémement agréable, puis que tout mon but est de vous plaire par mille belles nouvelles que je vous ferai savoir, & par le desir ardent que j'ai d'être toute ma vie,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

RE'PONSE.

MONSIEUR,

Vous m'avez prévenu dans une priere que j'avois deſſein de vous faire, ne deſirant rien tant que de ſavoir de vos nouvelles, je ſuis dans de grandes inquiétudes, quand je n'apprens point l'état de vôtre ſanté, & ſans doute il y a long-tems que je vous aurois ecrit ces lignes, ſi j'avois ſeu où vous adreſſer une Lettre, à preſent que je ſuis aſſez heureux de ſavoir que vous étes à Londres, je vous prie tres-humblement que nous employions nôtre tems à nous entretenir par lettres. Par ce moyen je reparerai la perte que je fais en vôtre abſence, & vous aurez la bonté de permettre que je vous diſe ſouvent que je ſuis,

MONSIEUR, Vôtre, &c.

Adieu à un Ami abſent, avec priere de continuer ſon amitié.

MONSIEUR,

Comme vôtre éloignement, & la pré-

cipitation de mon départ, ne me permettent pas l'avantage de vous embraſſer, & de vous dire adieu de bouche, je ſuis obligé de confier à ce papier mon devoir, & je m'en aquite du mieux qu'il m'eſt poſſible. Je vous aſſeure, MON CHER MONSIEUR, que tout charmant que ſoit Paris, il n'a rien qui me touche à l'égard de vous, & je ne le regrette que parce que j'ai le malheur de vous y laiſſer. L'honneur de vôtre amitié, mille faveurs, mille bons offices que j'en ai reçus de vous, & que je n'ai jamais meritez par aucun ſervice, m'ont lié ſi étroittement à vous, qu'en m'en arrachant, je m'arrache à moi-même. Plaignez donc, Cher Ami ma diſgrace, mais en même-tems tâchez de la ſoulager en me promettant la continuation de vôtre amitié, & de vos bontez. Le ſouvenir m'en ſera cher par deſſus toutes choſes, & quelque occaſion conſiderable que je trouve, elle ne ſuffira jamais pour m'aquiter de ce que je vous dois, étant

MONSIEUR,

Vôtre tres-affectionné
ſerviteur, & ami.

Excuſe ſur un defaut d'adieu.

MONSIEUR,

N'ayant pû vous rendre mes devoirs en partant de N. ne trouvez pas mauvais que je prenne la liberté de m'en acquiter par ces lignes, & que je vous demande, comme j'aurois fait, la continuation de vôtre amitié; j'avouë que c'eſt en agir bien librement, & que je ne devois pas me contenter d'être allé une fois chez vous pour vous embraſſer, & vous aſſurer de la continuation de mes reſpects, tant abſent que preſent; mais j'eſpere que l'ingenuité avec laquelle je confeſſe ma faute m'en fera plus facilement obtenir le pardon, ſur tout ſi vous avez la bonté de conſiderer la précipitation avec laquelle j'ai été obligé de partir; & l'embarras où ſe trouve un homme qui ſe prepare pour un long voyage. Soyez perſuadé que c'eſt moins une faute d'amitié, que de civilité, & que je ne changerai jamais la reſolution que j'ai priſe d'être inviolablement,

MONSIEUR, Vôtre, &c.

Sur le même sujet.

MONSIEUR,

Si vous étiez un homme à façon, je devrois craindre de n'être plus dans vos bonnes graces ; car enfin partir sans vous dire adieu, ce seroit un crime chez vous ; mais comme je suis convaincu que vous n'accordez pas vôtre amitié à un certain dehors qui ne dit rien, j'espere que vous m'aimerez toûjours comme vous avez fait de bonne foi : j'oserai vous dire que vous me feriez injustice, si vous en usiez autrement ; car si je ne suis pas allé vous embrasser avant de partir, vous excuserez facilement un homme, dont le voyage est precipité, & qui par consequent ne pense pas à la moitié des choses qu'il voudroit faire ; soyez donc persuadé que j'ai moins manqué d'amitié que de civilité ; puisque j'ai resolu d'être toûjours,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Excuſe pour n'avoir pû tout-à-fais prendre congé.

MONSIEUR,

Il étoit de mon devoir avant mon départ, de prendre congé de vous ; & en effet je fus chez vous pour vous faire mes complimens, mais je ne fus pas aſſez heureux pour vous y trouver ; j'étois déja engagé avec le Meſſager, & j'eus un extrême déplaiſir, de ne pouvoir differer de partir, afin d'avoir le tems de vous remercier des bontez que vous avez eües pour moi ; je me flatte du pardon d'une faute que je n'ai faite que malgré moi, & je vous prierai de trouver bon que je vous faſſe ſavoir que je ſuis arrivé à Angers, & que je ſuis en penſion à l'Hôtel de *Haute-mulle*, par la recommandation de MONSIEUR MILLERAN, Profeſſeur des Langues à Paris, à qui j'en ſuis d'autant plus obligé, qu'on ne ſauroit être mieux de toutes façons ; car outre qu'on y eſt tres-bien traité, & tres-bien logé, il y a toûjours bonne compagnie, parce que Madame BARANGER a trois filles, qui

ont tant de merite, & dont l'entretiẽn eſt ſi agreable, qu'elles attirent chez elles tout le plus beau monde de la ville, avec qui on peut s'exercer tres-bien en la Langue, & ſur tout avec elles, qui ſavent ſi bien faire paſſer le tems à leurs Meſſieurs, qu'on fait le plus ſouvent chez elles de beaux Concerts, ſoûtenus de la charmante harmonie du Luth, dont elles joüent en perfectiõ, principalemẽt l'aînée, qui s'appelle MADEMOISELLE MARIE-ANNE, qui, outre cette belle & rare qualité, poſſede toutes les autres en même degré. Au reſte, MONSIEUR, je vous prie d'avoir de l'indulgence pour ces lignes, qui n'oſeroient paroître devant vous, ſans le beau portrait que je vous fais de mon heureuſe avanture, quoi qu'elle ſoit accompagnée de ſincerité & de reſpect, pour vous témoigner que je ſuis tres-parfaitement,

MONSIEUR, Vôtre, &c.

Excuſe ſans excuſe ſur un défaut d'adieu.

MADEMOISELLE,

De quelque raiſon dont je puiſſe m'ex-

cuſer, d'être parti ſans vous avoir priée de m'honorer de vos ordres, j'en demeure ſi confus que je me condamne abſolument. Et toute la conſolation qui me reſte aprés une telle incivilité; c'eſt que je me ſuis procuré l'occaſion de vous obliger, s'il vous plaît, à recevoir une Lettre de ma main; mais ſi j'en recevois une de la vôtre, j'aurois commis une faute qui me ſeroit fort avantageuſe, puis qu'en voyant de vos caracteres, & de vos expreſſions, j'admirerois en même tems la delicateſſe de vôtre plume, & la beauté de vos penſées. Voilà le plus grand bon-heur que je ſouhaiterois, & que vous ne me refuſerez pas ſi vous me permettez de vous proteſter que je ſuis,

MADEMOISELLE,

Vôtre, &c.

Reproche à un ami, de ce qu'il n'a point dit adieu à ſon départ.

J'Avois toûjours crû, MONSIEUR, que vôtre amitié devoit être inviolable, & que je vous aurois fait tort d'en avoir

douté le moins du monde ; mais aprés la cruelle experience que je fais, je puis bien être perſuadé qu'elle eſt morte pour moi, quoique je vous aime plus que perſonne du monde. Il eſt vrai que je me plains ſans ſujet, puiſque je n'en étois pas digne, & que vous me pouviez refuſer cette faveur auſſi librement que vous me l'avez accordée ; mais ſi vous me permettez de faire éclater mon reſſentiment ; ſans bleſſer le reſpect que j'ai pour vous, j'oſerai vous dire, que la grandeur de ma paſſion étoit conſiderable, & qu'aprés m'avoir aſſeuré de la vôtre, vous ne deviez point partir de cette ville ſans me dire à tout le moins adieu : j'eſperois de vous, un remede pour adoucir l'ennui de vôtre abſence, vous m'avez laiſſé le regret d'avoir perdu ce que j'eſtimois le moins periſſable, mais malgré vos mépris, mes penſées vous accompagneront par tout, & je ſerai le reſte de ma vie,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

RE'PONSE.

LE regret de vous quitter, MONSIEUR, me donnoit des atteintes aſſez rudes, ſans les rendre mortelles par le triſte adieu que vous attendiez de moi, & que vous me reprochez avec injuſtice. Je voulois vous exprimer par une lettre, ce que je n'eus pas la force de vous dire dans une conjoncture qui me privoit de ce que j'ai de plus cher au monde, & je ſuis fâché que vous ayez prévenu mes reſſentimens par vos plaintes, plûtôt que par des témoignages de la compaſſion que vous devriez avoir de ma douleur. Je veux croire que vous ne me traittez de la ſorte, que par un excez d'amitié, mais je vous ſupplie auſſi de ne douter jamais de la mienne, & d'être aſſeuré que ſi vous avez de la tendreſſe pour moi, j'ai un deſir inviolable de vous ſervir, & d'être tant que je vivrai.

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Po

Pour témoigner du ſouvenir, & de la reconnoiſſance aprés une réponſe.

MONSIEUR,

Il y a des perſonnes qu'on ne peut honnêtement oublier, & ſans bleſſer les maximes de la civilité; mais auſſi il y en a à qui le devoir nous attache par une obligation ſi étroite, qu'elle ne peut recevoir de diſpenſe : Les obligations que je vous ai ſont de cette nature, & quand ces obligations ne me rendroient pas vôtre redevable, comme je le ſuis, vôtre merite fait une ſi forte impreſſion ſur mon eſprit, que je ne ſaurois vous négliger, ſans pecher contre tous les principes d'une juſte reconnoiſſance. Voila, MONSIEUR, de la façon que je vous conſidere; mais ce n'eſt pas aſſez de tous mes reſpects, pous vous rendre ce qui vous eſt dû, ſi je n'encheris ſur tout ce qu'il y a au monde de plus ſoumis, & ſi je ne trouve les moyens de ſeparer du commun mes hommages. Cette raiſon m'oblige de me blâmer de vous avoir écrit juſqu'ici trop librement, & j'avoüe

qu'il faut traitter avec vous d'un air tout particulier, qui ſoit la preuve du profond reſpect que je pretens vous rendre deſormais ; cependant je vous ſupplie d'en recevoir par avance ces petites marques, & de croire que je ſuis entierement,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Reconnoiſſance de bonté.

MONSIEUR,

Ces lignes vous aſſureront que je ſuis incapable d'oublier toutes les bontés que vous avez euës pour moi, pendant tout le tems que j'ai demeuré dans vôtre maiſon. Ma paſſion ſeroit de joindre à mes remercimens des effets qui puſſent égaler les ſentimens de reconnoiſſance que j'ai pour toutes les honnêtetés dont je vous ſuis redevable ; car le bien que vous m'avez fait, eſt ſans pareil, & perſonne ne peut en uſer avec une ſi grande generoſité. Je ſuis donc contraint de vous rendre de ſimples paroles, pour

des faveurs extraordinaires, & de vous dire ſimplement, que je m'en ſouviens ſans vous pouvoir rendre la pareille; & j'ai crû qu'il valloit mieux vous faire cette confeſſion, que de demeurer dans un ſilence qui m'auroit pû nuire auprês de vous: quoiqu'il ſoit ſouvent une preuve de reſpect, & d'eſtime, il eſt le plus ſouvent une marque d'ingratitude; c'eſt pourquoi je vous ſupplie de n'être point ſurpris, que j'oſe vous écrire en ces termes, pour vous perſuader que je ſuis avec toute ſorte de paſſion, & de reſpect,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Sur le même ſujet.

VOus êtes bon & genereux juſqu'au dernier point, MONSIEUR, de prendre part au mal d'une perſonne qui n'en merite aucune dans vôtre affection; c'eſt ce qui fait voir veritablement que vôtre charité ne ſe limite point, puis qu'elle s'étend ſi favorablement ſur des ſujets qui en ſont tout-à-fait indignes; c'eſt

Vôtre gloire, & un motif tres-puiſſant pour ma conſolation, de voir que j'ai un ſi bon, & un ſi genereux ami ; Ne doutez point auſſi, que je ne vous doive tout mõ ſoulagement ; en effet ce n'eſt pas être malheureux, que d'avoir un bien de ce prix, & je m'aſſure qu'il y auroit de l'ingratitude où de l'inſenſibilité à qui le deplaiſir ne diminueroit point. Conſervez-moi donc un ſi riche treſor, je n'en abuſerai pas ; au contraire ce me ſera un engagement, pour être plus que je n'ai jamais été,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

REPONSE.

JE ne ſaurois jamais tant faire pour vous, MONSIEUR, que vous meritez, & quoique je faſſe, je ne puis m'acquiter de la moindre partie de ce que je vous dois : je ſouhaiterois de tout mon cœur, n'avoir point été obligé de vous rendre un ſi triſte devoir ; nous euſſions été tous deux ſans beſoin de conſola-

tion, comme nous sommes à presẽt en état d'en recevoir de nos meilleurs amis ; mais enfin puis qu'il se faut resigner à la volonté du Ciel ! , il ne faut pas laisser au tems à achever une chose que la raison voudroit qui fût déja faite, je veux dire l'oubli des accidens passés, pour nous preparer courageusement contre les autres qui nous peuvent arriver : je prie Dieu qu'il les détourne, & je suis,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Reconnoissance d'obligations.

MONSIEUR,

Je vous ai de si sensibles obligations que j'aurois deu il y a long-tems en avoir eu d'autres reconnoissances que par d'importunes lettres. Pardonnez mon cher Monsieur à la distance fatale qui nous separe, & qui m'ôte le plaisir de rendre de bouche à toute vôtre belle famille mille & mille actions de grace de

l'honneur qu'elle m'a fait, & à la mienne de nous honorer de ſon amitié; ſi j'étois aſſez heureux pour avoir ici les occaſions de m'en revancher je m'eſtimerois le plus heureux homme du monde. Mon épouſe ne ſonge qu'à vous, elle ne parle que de vous, & moi Monſieur je ſuis dans un chagrin mortel d'avoir été juſqu'ici hors d'état de reconnoître les bontez que vous m'avez toûjours témoignées ſi genereuſement, & qui ont été ſi grandes, que j'oſe encore vous demander la grace de me dire juſqu'au dernier moment de ma vie,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Sur le même ſujet.

MONSIEUR,

Si je vous remercie plus tard que je ne dois de vôtre obligeant ſouvenir, c'eſt qu'il ne m'avoit pas encore été poſſible de vous en donner des marques telles que je les deſirois : je m'ima-

gine bien que j'ai abuſé de vôtre bonté, & manqué à la reconnoiſſance que je vous dois ; mais enfin *il vaut mieux tard que jamais :* Je me ſuis flaté que vous ne rejetteriez pas mon remercîment; s'il n'eſt pas conſiderable, il eſt du moins accompagné de zele & de reſpect poûr vôtre perſonne, à laquelle aprés avoir voué tous mes ſervices, comme je lui ai toutes les obligations du monde, vous ne devez point douter que je ne ſois de toute mon ame,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Remercîment de ſouvenir avec témoignage de reconnoiſſance.

MONSIEUR,

Quoique je vous remercie tres-humblement de l'honneur de vôtre ſouvenir, je vous en ſuis pourtant redevable, eſtimant beaucoup plus la moindre de vos faveurs que tous les devoirs que je vous puis rendre. Continuez ſeulement

à m'obliger toûjours de la sorte, quoique je vous sois entierement aquis, & croyez s'il vous plaît, en même tems que je ne serai jamais capable de ressentiment que pour vous témoigner celui qui m'en demeure en qualité de

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Remerciment.

MONSIEUR,

Je n'ai pas peur que vous vous lassiez jamais de me faire du bien, mais j'ai peur que vous vous lassiez de mes remercimens. J'en ai tant à vous faire depuis quelque tems, qu'à moins que d'user de redites; je ne vois pas qu'il me reste plus rien à dire sur un sujet où vos bontez m'ont déja obligé à m'épuiser. Je me contenterai donc de vous prier très-humblement de vous souvenir des graces que vous m'avez faites, de la facilité avec laquelle je les ai obtenuës, des Lettres obligeantes dont il vous a plû les

accompagner, & de la civilité avec laquelle, en faisant du bien, vous n'avez pas voulu perdre l'occasion de me faire encore tout l'honneur que je pouvois recevoir. Vous ressouvenant, MONSIEUR, de toutes ces choses, imaginez-vous, s'il vous plaît, ma reconnoissance là-dessus, & jugez si, joignant tant d'obligations à la passion extrême que j'ai toûjours euë de vous honorer, je puis jamais manquer d'être avec toute sorte de fidelité, de respect, & de reconnoissance,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Sur le même sujet.

MONSIEUR,

Sans une ingratitude extrême; je ne puis differer plus long-tems les remercimens que je vous dois de la faveur que vous me fîtes il y a quelque tems. Il faut avoüer que je m'aquite fort mal de ce devoir: Mais je ne le puis aussi retarder, à moins d'une insensibilité, qui

passeroit pour la plus grande lâcheté du monde. Je vous supplie donc, MONSIEUR, d'agréer ce peu que je puis faire à present, qui est de vous dire que je ne puis être ingrat; peut-être que la fortune ne me sera pas toûjours si contraire, & alors étant plus puissant, j'espere vous mieux montrer que je suis par toutes sortes d'obligations,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Compliment aprês un voyage.

MONSIEUR,

Voici la premiere Lettre que j'ai l'honneur de vous écrire aprês le petit voyage que j'ai fait il y a quinze jours; mais je voudrois être assez heureux pour qu'elle vous témoignât mieux qu'aucune que je vous aye jamais écrite, combien je suis obligé aux soins & à l'affection dont il vous a plû m'honorer autrefois, & dont je vous demande instamment la continuation par Lettres, pour-

vû que cela ne vous ſoit point incommode, parce que je ſai que les grandes affaires auſquelles vous vous occupez, vous laiſſent peu de tems pour faire les petites ; c'eſt pourquoi vôtre civilité m'a déja inſpiré toute la reconnoiſſance poſſible ; de ſorte que je n'y puis ſatisfaire qu'avec toute la paſſion requiſe, que j'apporterai toûjours pour vous témoigner que je ſuis,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

A un proche parent, ou à quelque autre perſonne que l'on conſidere, pour lui donner avis de ſon arrivée en quelque lieu.

MONSIEUR,

Je croirois manquer à mon devoir, & me rendre indigne de la faveur que vous me faites; de me tenir dans l'honneur de vos bonnes graces, ſi je manquois à vous aſſûter de la continuation de mes reſpects aprés mon heureuſe arrivée en

cette ville. Mon voyage a été assez long, la fatîgue du chemin assez grande pour avoir essuyé la pluye pendant quatre jours ; mais tout cela ne nous a point empéché de le faire fort doucement, parce que, comme nous étions bonne compagnie d'honnêtes gens, d'une conversation plaisante & enjoüée, qui ne tarit jamais pendant tout le chemin, elle nous en fit aisément oublier les incommoditez. J'ai heureusement trouvé une bonne pension, où toute cette Compagnie est encore avec moi ; mais pour agreable! que soit leut entretien, & pour charmant que soit ce sejour, j'y serois entierement insensible, si je n'étois pas persuadé que vous me continuez l'honneur de vôtre souvenir. Faites-moi cette grace, je vous prie, comme celle de croïre que je serai toute ma vie,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Sur le même sujet.

JE croirois ne meriter nullement vos bonnes graces, MONSIEUR, si en arrivant dans cette ville, je ne vous assurois que je vous honore toûjours plus que personne ; & comme je sai que vous avez la bonté de prendre part à tout ce qui me regarde, je me suis persuadé que vous ne trouveriez pas mauvais si je vous faisois le recit de mon voyage. La pluye que j'ai essuyée pendant trois jours, me l'a fait trouver un peu long, & la fatigue un peu grande. Cependant je vous dirai que la bonne compagnie avec laquelle j'étois, en a bien adouci l'amertume : nous avions, avec nous le plus plaisant de tous les hommes, qui nous a fait oublier toutes nos peines. Son entretien neanmoins, tout agreable qu'il estoit, ne le seroit pas à present pour moi, si je savois que vous ne vouluſſiez plus que je prisse la qualité de

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Compliment ſur un retour de voyage qu'on eſpere en peu.

MONSIEUR,

L'eſperance de vous voir dans peu, me donne une ſi grande joye, que je n'ai pû m'empêcher de vous la témoigner, & je vous jure que ces lignes ne ſauroient vous exprimer ſuffiſamment le plaiſir que j'eſpere recevoir vers la fin de ce mois, ou au commencement de l'autre. Je vous embraſſe par avance, & je ſuis de tout mon cœur,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Réponſe ſur le ſujet des bonnes nouvelles, que l'on a appriſes d'une perſonne que l'on eſtime.

MONSIEUR,

Je reçois beaucoup de plaiſir des nou-

velles qui me viennent de vôtre part, en ce qu'elles m'aſſurent de vôtre ſanté, & du bon état de vos affaires ; mais je ſouhaite avec impatience l'honneur de vôtre preſence, & je vous prie tres-humblement de terminer vos affaires, & de venir ici prendre part à nos plaiſirs ; je ſuis,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Réconnoiſſance.

MONSIEUR,

J'avois déja ſouvent reconnu avant ce jour, les bonnes volontez que vous avez pour moi, & je m'étois proposé autant de fois de faire quelque choſe pour m'en revancher, de ſorte que ſi la favorable occaſion ne s'en eſt pas preſentée, ce n'a pas été manque de la bien ſouhaiter ; mais à l'avenir j'eſpere que les occaſions me ſeront auſſi favorables que mes intentions pour ce deſſein ſont ſinceres, & ce ſera alors que je n'employerai point les paroles, mais les effets que je cheri-

rai toûjours davantage, comme des moyens plus assurez pour vous faire voir que je suis,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Autre reconnoissance.

VOus êtes trop obligeant, MONSIEUR, de prendre tant de soin & de peines pour une personne qui n'a jamais merité cette grace, & je vous prie de me faire celle de croire qu'il ne se presentera jamais d'occasion où je puisse vous en témoigner ma reconnoissance, que je ne l'accepte de grand cœur. Faites-moi la faveur de m'en faire naître, afin que je me revanche de toutes vos bontez. En attendant je ferai des vœux pour vôtre conservation, étant,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Réponſe tres-obligeante à un remerciment.

MONSIEUR,

C'eſt ne vouloir jamais ſouffrir que je m'aquitte de mes obligations, que de donner le nom de faveur à ce que j'ai tâché de faire pour vous. C'eſt un devoir qui ne m'aquitte pas de la moindre partie de ce que je vous dois, quoi que toutefois j'aye tâché d'y apporter tout ce qui étoit dans mon pouvoir, mais aprés tout, quoi que je puiſſe faire, il ſera toûjours infiniment au deſſous des biens, & de la bienveillance dont vous m'avez comblé avec tant de profuſion. Ce m'eſt un ſujet de confuſion, & de gloire tout enſemble, puis qu'il m'eſt honteux de répondre ſi mal à vos honnêtetés qui me ſont avantageuſes, & de me voir reduit à l'impuiſſance par une perſonne à qui je ſuis entierement redevable, & qui veut bien que je ſois

Son trés-humble, &c.

Réponſe à la precedente.

MONSIEUR,

Je me ſens incapable de répondre à tant de beaux termes, qui ſans mentir, ſont capables de jetter dans la confuſion une Plume qui ſeroit beaucoup plus élevée que la mienne ; mais comme je me flatte que vous ne demandez pas de moi autant que vous m'avez envoyé, j'eſpere que vous trouverez bon que je vous cede en ce point comme en toute autre choſe, & que je me diſpenſe de tous les complimens, pour vous dire que je me porte un peu mieux de ma main que je ne faiſois. Sitôt aprés cet amandement j'ai voulu commencer à vous aſſurer de la reconnoiſſance des obligations que je vous ai, & qu'il n'y aura moment de ma vie, que je ne tâche de vous témoigner en effet, que je ſuis,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Remerciment sur une visite.

MONSIEUR,

Vous m'avez obligé sensiblement par la visite qu'il vous a plû de me faire dans l'accident qui m'est arrivé, & je vous puis assurer que vous avez beaucoup diminué mon affliction, puis que la fortune ne m'a pas privé de l'honneur de vôtre bienveillance. Je vous prie très-humblement de me la conserver, ce sera toute ma consolation, & vous aurez toûjours en moi une personne qui sera constamment,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Remerciment de bienfaits.

MONSIEUR,

Je suis dans toutes les peines du monde comment je dois répondre, je ne dis

pas seulement à tant de bienfaits, mais encore à une bonté qui n'a point de semblable. Il est certain que le silence me seiéroit mieux que d'entreprendre d'exprimer combien je vous dois de reconnoissance ; mais ce seroit aussi peut-être s'exposer à passer pour insensible, si je ne parlois aprés avoir été si genereusement obligé, que je ne l'oublierai jamais. Ce sera vôtre gloire de voir que c'est vôtre pure generosité, qui vous porte à me vouloir du bien, j'en conserverai le souvenir dans mon impuissance, assés vivement pour faire voir que c'est ma mauvaise fortune, & non pas ma volonté, qui m'empêche de me faire connoître en effet,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

REPONSE.

MONSIEUR,

Vôtre remerciment vaut infiniment plus que tout ce que j'ai jamais pû faire pour vôtre service, & ainsi vous me fai-

tes plus de confusion que de plaisir de faire valoir jusqu'à ce point des choses, qui ne meritent pas que vous y pensiez seulement: Laissez donc là tous ces complimens & ces reconnoissances, je ne veux, s'il vous plaît, que l'honneur de vôtre amitié, & pour m'y conserver je ferai toûjours tout ce qui sera en mon pouvoir, & que vous pouvez attendre d'une personne, qui est avec toute la sincerité, & toute la passion possible,

MONSIEUR,

Vôtre très-affectionné, &c.

Autre remeciment.

MONSIEUR,

Vous m'avez si sensiblement obligé en m'accordant la grace que je vous avois demandée, que vos bienfaits me mettent dans l'impuissance de les reconnoître, & surpassent mes remercimens. Je voudrois pouvoir trouver des termes pour vous exprimer la grandeur de ma reconnoissance, en attendant que la

fortune me donne l'occaſion de vous la témoigner par les effets ; mais le ſervice que vous m'avez rendu eſt d'une nature à me mettre en état de ne réüſſir jamais, ni en l'un, ni en l'autre. Tout ce qu'il a pû, c'eſt d'avoir fait une forte impreſſion dans ma memoire en ſorte qu'il ne s'en effacera jamais, & ſi je n'ai pas les occaſions de le reconnoître comme je dois, j'aurai du moins la ſatisfaction de me reſſouvenir que je ſuis vôtre redevable, & que quelque choſe que je puiſſe faire pour vôtre ſervice, je ne m'aquiterai jamais envers vous, & ne pourrai ſuffiſamment vous témoigner combien je ſuis,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Sur le même ſujet.

MONSIEUR,

Si vous étiez homme à vendre vos ſervices, je vous avoüe que je ne pourrois payer celui que vous m'avez rendu; mais comme ce n'eſt point l'interêt qui vous

porte à obliger vos Amis, je me console en vous offrant ce que je puis, c'est une reconnoissance parfaite de ce que je vous dois. Si je ne puis autre chose, j'aurai au moins la joye de dire que je suis,

MONSIEUR,

Vôtre redevable, &c.

Autre remerciment.

MADEMOISELLE,

Si le remerciment doit avoir du rapport à la faveur reçûë, je travaille en vain pour la reconnoître, puis que rien ne m'en peut jamais aquitter : aussi ne veux-je pas faire un effort inutile en cette rencontre, & qui me donneroit de la confusion ; mais j'aime mieux confesser librement que je vous suis redevable, & que je ferai toujours gloire de l'être. Vous m'avez prévenu avec tant de generosité, que je ne pretens rien diminuer de ce que je vous dois, & vous m'avez reduit à n'agir desormais que pour éviter le reproche d'ingratitude, & ne me pas rendre in-

digne du plus glorieux titre, que puisse jamais porter

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

RÉPONSE.

SI j'avois eu autant de grace à vous servir, MONSIEUR, que vous en avez à me remercier, je voudrois croire qu'elle meriteroit d'être considerée: mais n'ayant recherché que l'honneur de vous faire voir mon affection, & offrir à vôtre vertu ce que tout le monde lui doit, je ne demande autre chose pour un hommage au quel j'etois forcé par vôtre merite, sinon que vous le receviez avec la même passion que je vous l'ai rendu, & que vous me croyiez,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Répouse

Réponse à la réponse.

VOtre imagination, MONSIEUR, vous a merveilleusement abusé, si elle m'a dépeint dans vôtre esprit avec tous les avantages que vous me donnez en vôtre Lettre. Je la veux croire plus judicieuse, & attribuer à la gentillesse de vôtre esprit, ce que vous donnez à des perfections que je ne possede point. La vanité ne m'aveugla jamais jusqu'au point de me laisser émouvoir par les loüanges qu'on me donne. Ce sont des ruisseaux que je renvoye à leur source, de peur que si je les retenois, on ne m'accusât d'injustice ou de larcin. J'hónore vôtre vertu, MONSIEUR, & c'est l'unique hommage que je puis rendre à vos courtoisies, dont je vous conseille d'être doresnavant meilleur ménager, & de n'en faire part qu'à ceux qui les meritent. Je suis cependant,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Autre réponse.

MONSIEUR,

Il y a tant de raisons qui me rendent vôtre redevable, que je m'étonne comment vous les pouyez ignorer, aussi ne le croi-je pas; mais comme vous êtes genereux, vous faites gloire d'oublier vos bienfaits, & de n'en laisser le souvenir qu'à ceux qui vous sont obligez; l'honneur de vôtre connoissance suffisoit pour aquerir mon estime, & je vous assure que personne ne peut être plus que moi;

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Excuse de ne pas reconnoître comme on voudroit des bienfaits reçûs.

LEs obligations que je vous ai, MONSIEUR, sont continuellement presentes à ma memoire, & je ne puis m'en souvenir, qu'il ne me vienne de justes

desirs de les reconnoître, mais je ne puis m'aquitter de ce devoir dans l'état où je suis ; que si je vous importune de mes Lettres, vôtre bonté est assez grande pour ne les pas mépriser. La crainte de vous détourner de vos affaires, est cause qu'elles ne sont pas si frequentes que je le voudrois. Je me prive d'un plaisir extréme pour vous épargner la peine de les lire ; & cette discretion sera, s'il vous plaît, une preuve suffisante de ma reconnoissance, & de ce que je ne veux pas toûjours abuser de vôtre tems, qui vous est sans doute tres-cher ; car vôtre merite vous a rendu necessaire au public. Permettez pourtant, s'il vous plaît, MONSIEUR, que je m'intereſſe aujourd'hui à vôtre santé qui m'est chere, & absolument necessaire pour mon bonheur, je vous la souhaite toûjours bonne, & je suis de tout mon cœur,

MONSIEUR, Vôtre, &c.

Réponse à une réponse obligeante.

JE vous suis bien obligé ; MONSIEUR, de la faveur que vous m'avez faite de

m'honorer d'une réponſe,& de faire plus que je ne merite,en vous excuſant d'un retardement, qui eſt trop obligeant,puis que vous me faites toûjours trop de grace en me donnant tôt ou tard des marques de vôtre reſſouvenir, en reconnoiſſance de quoi j'ai un trés-grand deſir d'avoir l'avantage de vous pouvoir témoigner en effet que je ſuis tout à vous. Si ma réponſe vous ſemble n'être pas aſſés promte, les vendanges où j'ai été quelque tems en ſont la cauſe, plûtôt que ma negligence à vous rendre mes devoirs, je ſouhaiterois que nous euſſions le bonheur de vous poſſeder ici, vous participeriez au plaiſir que j'ai. Car,outre que le païs eſt tres-beau, & tres-agréable, la converſation y eſt extrémement douce, ſans vous parler du vin merveilleux qu'on y cueille, & qui eſt ſi bon, qu'on y prend plaiſir à ſe ſouvenir de ſes amis, ſans encourir la honte d'en uſer avec trop d'excés en bçuvant à leur ſanté. Jugez aprés cela, ſi ce n'eſt pas vous parler comme un veritable ami,qui eſt tendrement,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Pour faire savoir qu'un Ami a été arrêté prisonnier.

VOus m'avez obligé, MONSIEUR, en m'affligeant, & m'avez fait une faveur en me causant beaucoup de deplaisir ; mais comme *l'Inconstance est la maîtresse de tout ce qui est au monde*, il faut malgré soy supporter avec patience ce qui nous arrive du caprice de la fortune. Je voudrois bien toutefois ne faire point cette rude épruve dans la personne de mon Ami, dont la prison me touche tres-sensiblement ; mais puis que le Ciel en a ainsi ordonné, je veux esperer qu'elle ne sera pas longue ; je le souhaite avec la même passion que je suis,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Lettre de devoir.

MONSIEUR,

Pour satisfaire à mon devoir à la

promeſſe que je vous fis en prenant congé de vous, de vous rendre mes civilités ſi-tôt que je ſerois arrivé dans cette ville ; je ne puis differer plus long-tems à m'en aquitter, trouvant l'occaſion du Courrier qui part aujourd'hui : & comme par bonheur je demeure chez un de mes intimes Amis, dans la maiſon de qui j'eſpere avoir l'honneur en peu de tems de vous embraſſer ; je vous prie tres-humblement de m'écrire, quand je pourrai avoir ce plaiſir. En attendant ayez pour agréable que je vous perſuade de diſpoſer vos affaires, afin que vous y demeuriez pendant cet hyver, au cas que vous ayez changé de deſſein, de le paſſer à Veniſe, parce que je ne voudrois pas que le bien de vôtre compagnie fît tort à celui que vous y pouvez eſperer. Je vous baiſe tres-humblement les mains, & je ſuis de tout mon cœur,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

CE seroit une incivilité bien grande, MONSIEUR, si je saluois toute vôtre honorable famille en particulier, sans saluër celui qui en doit conserver la posterité : C'est ce qui m'oblige, outre les autres qualitez que je trouve en vous, de vous honorer, & de vous assurer tout de bon, & non pas pour rire, comme vous dites ordinairement, que je serai toûjours,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Lettre de devoir, d'excuse, & d'avis.

J'Ai crû qu'il étoit de mon devoir, MONSIEUR, de vous rendre mes tres humbles respects par ces lignes, & si je n'étois assuré de la bonté que vous avez pour moi, j'aurois eû besoin de m'excuser de ce que je ne me suis pas donné l'honneur de vous écrire depuis si longtems que je suis parti du païs ; mais,

cõme mon silence ne peut rien faire soupçõner de mauvais, je ne doute pas que vôtre bonté ne me pardonne facilement; car je vous assure que je ne manque pas de soumission, & que je veux toûjours dépendre entierement de vous, c'est à dire, je souhaite que mes affaires soient disposées de telle sorte que vous en puissiez avoir tout le contentement possible. Au reste, je vous dirai que j'ai quitté *N.* aprés y avoir demeuré quatre mois, & que pour me mieux perfectionner dans la Langue, j'ai choisi Paris; c'est un lieu où un Etranger peut le plûtôt l'apprendre: car outre qu'on n'y est point empêché par la quantité d'Etrangers, qui y sont à presẽt dispersez de côté & d'autre, au lieu qu'auparavãt ils demeuroiẽt presque tous au Fauxbourg Saint Germain; il ya un trés-habile Professeur nõmé Monsieur M, qui a composé un livre de Lettres, qui enseigne ses Ecoliers fort fidellement, & qui possede les Langues étrangeres qu'il est d'autant plus necessaire de savoir qu'on trouve assés souvent des Messieurs qui ne savent point de Latin, sans conter les Dames étrangeres qui voyagent à present, qui ne l'entendent point; les autres Exercices y sont aussi trés-

bien montrez. Je finis, en vous assurant que je ferai gloire d'être toute ma vie,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Réponse à une Lettre obligeante,

MONSIEUR,

Je ne sai comment je dois répondre, non seulement aux civilitez que vous me rendez par vôtre obligeante Lettre, mais encore à tant de témoignages de bonté; vôtre genereux souvenir m'oblige à mille remercimens, & toutefois je me voi dans l'impuissance de vous en presenter un qui vous puisse satisfaire. Il faut donc que je fasse comme une personne qui vous seroit moins obligée que moi, en vous disant simplement que je vous suis redevable au-delà de toutes les personnes du monde, & que je ne suis pas moins par devoir & par reconnoissance, que j'ai toûjours été par inclination,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Réponse sur le même sujet.

MONSIEUR,

J'ai reçû l'honneur de vôtre Lettre, avec toute la satisfaction possible, d'autant qu'elle me donne des assurances & des preuves de la continuation de vôtre bienveillance, dont je fais & ferai toûjours beaucoup d'état, vous assurant que de ma part, je ne manquerai pas d'avoir du retour, étant,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Pour faire savoir ce qu'on a fait.

JE vous ferai, MONSIEUR, le recit du voyage que je fis par mer l'année passée. J'accordai avec un Capitaine de Navire fort expert en son art, je lui proposai le dessein que j'avois d'aller en Hollande, il me promit toute sorte de fidelité; c'est pourquoi je fus le

trouver le jour ſuivant. Il avoit bien équipé ſon vaiſſeau, & l'effet répondit à ſes paroles ; car auſſi-tôt que je fus arrivé, il leva l'anchre, & mit les voiles au vent, & il ſe mit en mer ſi heureuſement, que nous allâmes à toutes voiles, nous voguâmes en haute mer, & aprés nous côtoyâmes le rivage ; mais pour avoir la tranquillité de la mer, il hauſſa la voile ; nous rencontrâmes des Anglois, qui crient ordinairement, *Pavillon bas*. Comme il ſe diſent les Maîtres de la Mer, il fallut nous battre pour l'honneur de nôtre Nation ; mais aprés ils crierent à haute voix ; Ceſſation d'armes ; parce que nôtre Capitaine étoit reſolu de perdre plûtôt ſon vaiſſeau, que de manquer à ſa reputation, ou de ſurvivre à un affront. Je ſuis,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Répenſe par laquelle l'Auteur avertit les Etrangers de ſe donner de garde d'être trompez à leur arrivée en quelque lieu.

MONSIEUR,

Je ſuis fort aiſe d'avoir reçu vôtre Lettre. Elle me fait de l'honneur & me donne un grand contentement, m'aſſurant que vous êtes arrivé à bon port, & que vous avez trouvé des Amis avec qui vous paſſez vôtre tems agreablement ; mais j'ai peur que vous ne vous laiſſiez tromper par certaines gens, qui abuſent de la bonne foi des Etrangers, & les trompent ſous pretexte d'amitié ou d'inſtruction, & en cela il y a du danger, que ceux qui ſont nouvellement arrivez ne peuvent éviter ; mais il faut ſe ſervir de la précaution, & ne ſe faire pas paroître trop ouvertement, & ſur tout ne pas montrer ſon argent, parce que comme on dit, *que* * *l'objet émeut la puiſſance*, * *l'occaſion fait auſſi le larron*, & donne des allechemens à ces mêchantes perſonnes, qui dreſſent des embûches par tout où ils voyent à gai-

gner quelque chose. Faites-moi la grace de m'écrire plus amplement ; je vous communiquerai mes pensées, & je serai toûjours avec fidelité,

MONSEUR,

Vôtre tres affectionné serviteur & ami, *N.*

A une personne qui s'intereſſe en nous, & pour continuer un commerce de lettres.

MADEMOISELLE,

Depuis que je me suis donné l'honneur de vous écrire ma premiere lettre, j'ai eu le plaisir de voir toutes les particularitez de cette Ville, entre lesquelles je suis fort content d'avoir trouvé des hommes bien polis, d'une bonne éducation, & qui possedent en perfection tout ce qu'on peut souhaiter pour l'entretien : J'emploirai diligemment mon tems avec eux, pour vous donner de tems en tems des preuves de mon zele, en acquerant la perfection de la langue, afin

que nous conservions nôtre commerce, pour lequel je mettrai tout en usage, en sorte que je vous témoigne que je suis avec toute sorte de passion,

MADEMOISELLE,

Vôtre, &c.

REPONSE.

MONSIEUR,

Il n'appartient qu'à vous d'être éloquent; je vous avouë que je n'aurois pas la hardiesse de vous répondre, si la civilité ne m'obligeoit de le faire, afin de vous rendre mille graces; ce n'est pas trop pour les bienfaits, dont vous m'avez comblée, il faut les avoir receus pour en connoître le prix, & avoir une memoire qui ne soit occupée qu'à cela. C'est vôtre tour à present, & si vous me voulez regaler de nouvelles faveurs, je vous conjure, MONSIEUR, de m'honorer de vos commandemens, afin qu'on ne me puisse reprocher d'avoir été

inutile à la personne du monde que j'honore le plus, & à qui j'ai les plus fortes & le plus étroites obligations ; sans mentir ce me seroit une honte, si je n'avois quelques marques de ma reconnoissance à produire, & à justifier que je ne suis pas insensible à tous vos bienfaits, étant,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

A une personne malade.

J'Ai appris que vous étiés si malade, MONSIEUR, qu'il falloit une patience extraordinaire, pour souffrir avec moderation l'excês du mal qui vous tient au lit ; c'est un sujet de douleur pour tous vos amis, & pour moi particulierement qui n'apprens aucun de vos maux, dont je ne ressente vivement les atteintes: j'espere neanmoins qu'avec les bons soins & les secours des remedes, Dieu vous redonnera vôtre premiere santé; je souhaite que ce mal se dissipe entierement, &

que j'aye le bien de vous voir auſſi ſain que je ſuis veritablement,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

RE'PONSE.

IL n'eſt rien de plus obligeant, MONSIEUR, que vôtre Lettre ; vous me chargez d'honneur & de confuſion, voyant que vous étes en peine de la ſanté d'une perſonne qui vous eſt tout-à-fait inutile, quoique j'aye toutefois pour vous autant de reſpect, qu'on en puiſſe avoir : je ſerois le plus ingrat de tous les hommes, ſi je differois plus long-tems à vous rendre les remercimens dûs à un tel bienfait, & à vous dire que l'air de cette Ville m'a rendu ma premiere ſanté; de ſorte que je n'ai à preſent aucune triſteſſe, mais une entiere diſpoſition à vous aſſurer que je ſuis autant que jamais.

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Sur ſa propre convaleſcence.

MONSIEUR,

J'ai recouvré par la grace de Dieu, ma premiere ſanté, & je veux employer ce petit intervalle à vous écrire, pour ſavoir de vos nouvelles, & vous rendre les devoirs que j'ai été contraint de differer à cauſe de ma maladie : Excuſez la brieveté de ma lettre, je ne puis encore beaucoup écrire ; mais je ſuis de tout mon cœur,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

RE'PONSE.

MONSIEUR;

J'ai beaucoup de joie de vous voir retabli en bonne ſanté, & je prie Dieu de vous la conſerver, & de vous donner autant de proſperitez que vous en meritez. Ce ſouhait eſt juſte, & je croi qu'il ne vous ſera pas deſagreable, venant de l'af-

fection de celui qui eſt ſans aucune reſerve,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Sur la convaleſcence d'un ami.

MONSIEUR,

Plus vôtre maladie m'a cauſé d'alarmes & de peines, plus vôtre convaleſcence me donne de joye & de plaiſir. Y en a-t'il qui aprochent de ceux de voir le plus cher de ſes amis échappé du naufrage, & de l'embraſſer aprés avoir couru riſque de le perdre ? N'eſt-ce pas le comble de toutes les ſatisfactions ? je vous aſſure que quelques étroits, qu'ayent été les nœuds qui m'ont lié à vous, cette diſgrace qui a failli à les rompre, n'a fait que les reſſerrer davantage : vôtre ſanté me rend la mienne, & je regarde le preſent que le Ciel vous en a fait, comme la plus ſenſible grace qu'il me pouvoit faire à moi-même. Aprés cela je ne lui demande plus rien que de

vous conserver ; car je voudrois, s'il étoit possible, n'être jamais privé du bonheur d'être,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Sur le même sujet.

MONSIEUR,

Il n'y avoit que le seul retour de vôtre santé, qui pût me tirer du chagrin extrême où vôtre maladie m'avoit plongé; jamais nouvelle ne me fut plus agreable. Tout ce qu'il y a ici d'honnêtes gens s'y interessent, & je suis ravi autant qu'eux, de la recevoir dans une saison riante, & propre à vous rétablir ; profitez-en je vous supplie ; songez que la santé de vos amis est attachée à la vôtre, & si vous les aimez, ne vous hazardez pas trop d'abord, de peur que trop de confiance ne vous fasse retomber. Malgré l'impatience où je suis de vous revoir, j'aime mieux attendre encore quelque tems, que de risquer à tout perdre, puis-

qu'il eſt vrai que je n'ai rien de plus cher, que le plaiſir, & l'honneur d'être,

MONTES-CHER,

Vôtre tres-affectionné Ami & ſerviteur, *N.*

REPONSE.

JE vous ſuis bien obligé, MONSIEUR, de l'honneur de vôtre ſouvenir, & de l'interêt que vous prenez à ma ſanté: je voudrois qu'elle vous pût être utile, & que je pûſſe trouver les occaſions de reconnoître l'affection que vous me témoignez, en vous faiſant voir que je ſuis tres-particulierement,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Réponſe ſur l'interêt qu'on prend à s'informer de l'état de quelqu'un, &c.

MONSIEUR,

Je ſuis infiniment obligé au ſoin que

vous avez daigné prendre de vous informer de l'état où je suis, qui ne souffre que le regret que j'ai d'avoir differé si long-tems à m'acquitter de mon devoir. Je vous puis proteſter, MONSIEUR, que je n'aurois pas tant gardé le silence, si j'avois seu plûtot vôtre adresse, mais par bonheur, Dieu a favorisé mon dessein en me faisant parler à nôtre Messager, qui m'en a instruit; c'est ce qui est cause que j'ai à present l'honneur de vous écrire, quoi qu'avec crainte, puisque je n'ai pas ces agréemans dont vôtre lettre est toute remplie; je ne laisserai pas neanmoins, Monsieur, de vous témoigner avec mon insuffisance ordinaire; que vous ne sauriez gratifier une personne de vôtre bienveillance qui en soit plus reconnoissante que je le suis; d'ailleurs, vôtre merite m'est trop connû pour le mettre en oubli; toutefois je vous supplie que je vous aye encore une obligation jointe à une infinité d'autres, dont vôtre civilité m'a comblé; c'est de prendre la peine de rẽdre une visite à mon frere *N.* que l'on m'a dit être à l'extremité: Pardonnez, je vous prie, cette liberté qui est trop grande; si je connoissois quelque personne à *N.* je ne prendrois pas cette

hardieſſe ; mais hélas ! je me vois à la veille de n'avoir plus de frere : Cette reflexion me cauſe une douleur que je ne puis exprimer que par mes larmes : quoique j'aye le cœur plein de douleur, cela n'empêche pas que je ne ſois autant que jamais,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Remercimens.

MONSIEUR,

Puiſqu'il n'eſt pas en ma puiſſance de reconnoître les faveurs que j'ai receuës de vous, faites-moi la grace au moins, de m'honorer de vos ordres : c'eſt une faveur que je vous demande avec ardeur, puiſque la plus belle qualité que je puiſſe avoir, eſt celle de vous obeïr. Cette verité eſt ſi conſtante, que je ſerai ravi de vous le marquer par des effets plûtôt que par des paroles ; je ne puis avoir une deſtinée plus agreable pour répondre à vos civilitez, & aux obligations que je vous

ai, ne m'en épargnez pas donc dans les occasions, puisque je suis à toutes sortes d'épreuves,

MONSIEUR;

Vôtre, &c.

Consolation à une femme, sur la mort de son mari.

CE n'est point pour faire cesser vos plaintes, MADAME, que je me donne l'honneur de vous écrire cette lettre, elles sont trop justes; mais pour vous offrir mes services, & tout ce qui dépendra de moi, ou plûtôt pour m'affliger avec vous de la perte que vous venez de faire de vôtre cher époux: il étoit mon bon ami, & il m'avoit fait voir son amitié par une infinité de services; jugez donc, MADAME, si je n'ai pas sujet de le regretter, & de mêler mes larmes aux vôtres pour une perte qui nous est si commune. Rien n'est capable d'empêcher la sensibilité que j'en ai, qu'une entiere resignation à la volonté de Dieu, une connoissance de la

fin chrétienne qu'il a faite, & une ferme croyance qu'il eſt bien-heureux. J'eſpere qu'étant auſſi pieuſe que vous l'êtes, vous ſerez touchée des mêmes ſentimens; & qu'encore qu'il vous ſoit dur de vous voir ſeparée pour jamais de la plus chere moitié de vous-méme, vous prefererez ſon honheur & l'avantage qu'il a d'être dans le Ciel, à vôtre ſatisfaction, & au plaiſir que vous goûtiez auprés de lui, vous vous contenterez de le faire vivre éternellement dans vôtre memoire, par le ſouvenir de ſon merite & de la tendreſſe qu'il avoit pour vous; vous vous conſolerez dans l'éducation de vos enfans, dans leſquels vous le voyez renaître; & ſi vous lui donnez de tems en tems quelques larmes, ce ne ſera que pour joindre vos regrets aux nôtres, & à ceux de tant d'honnêtes gens, parmi leſqueis il s'eſt acquis une reputation qui durera toûjours, & dans le ſouvenir deſquels il ne mourra jamais, non plus que dans celui de,

MADAME,

Vôtre, &c.

Sur

Sur le même sujet.

JE ne me donne pas l'honneur de vous écrire, pour desaprouver vos pleurs, je les trouve trop justes pour vouloir en arrêter le cours, vous avez perdu un mari qui meritoit infiniment, & qui vous aimoit de même ; plurez-le, vous avez raison ; mais à present il ne faut pas que nos propres interêts s'oppose nt au bonheur de ce que nous aimons. Il souffroit sur la Terre, & il ressent présentement toutes sortes de plaisirs dans le Ciel. Ainsi, MADAME, vous voyez qu'en le regretant si fort, vous lui feriez une espece d'injustice, puisque vous prefereriez vôtre satisfaction à la sienne. Tâchez donc de vous consoler d'une perte que vous n'avez pû éviter. Il vous a laissé des enfans qui feront revivre ses vertus, appliquez-vous à cultiver ces jeunes plantes ; c'est la plus grande reconnoissance que vous puissiez donner à la tendresse d'un mari, qui vous aimoit autant qu'il est possible : la douleur qui vous presse à l'heure qu'il est, ne peut être plus grande ; je finis en vous disant que

je mêle mes larmes avec les vôtres, & que je ſuis,

MADAME,

Vôtre, &c.

REPONSE.

SI l'on peut recevoir quelque conſolation, MONSIEUR, pour une perte comme la mienne, c'en eſt ſans doute une bien grande, de voir que des perſonnes de vôtre poids y prennent quelque part. Je vous en ſuis fort obligée, & je commence à connoître par là, que je n'ai pas entierement tout perdu avec mon cher Epoux, puis qu'il me reſte encore des amis auſſi genereux, & auſſi puiſſans que vous. Je ne refuſe pas les offres de ſervice que vous me faites, une pauvre veuve comme moi, deſtituée de tout appuy & de tout ſecours, n'eſt pas en état de rejetter de pareilles offres, je vous prie de me conſerver ces bons ſentimens, & de croire que je tâcherai de ne m'en rendre pas indigne par mes empreſſemens à vous témoigner que je ſuis,

MONSIEUR, Vôtre, &c.

Autre Réponse.

MONSIEUR,

Si l'on pouvoit se consoler de la perte que j'ai faite, vôtre Lettre sans doute m'auroit donné la plus grande de toutes les consolations. Outre les offres obligeantes que vous m'y faites, elle est écrite d'une maniere à me faire connoître que je n'ai pas tout perdu en perdant mon Epoux. Vous voulez me servir d'ami ; j'accepte vos offres, & pour commencer à les reconnoître, je vous assure que je serai toute ma vie,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Consolation sur quoi que ce soit.

MONSIEUR,

Je suis si sensiblement touché de la perte que vous avez faite, que je me sens incapable de vous consoler ; il faut que que le tems diminuë vôtre douleur, avant

que je ſois exempt de mon affliction : je prierai donc la divine bonté, qu'elle vous donne le ſoulagement que je ne puis vous apporter, & pour vous dire ſimplement aujourd'hui, que tout ce que je puis faire, eſt de vous témoigner que je ſuis,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

RE'PONSE.

MONSIEUR,

Je vous ſuis obligé de la bonté que vous avez pour moi ; elle a paru en pluſieurs occaſions, & elle paroît encore aujourd'hui dans la conſolation que vous me donnez dans mon affliction : je vous rends graces tres-humbles, de vôtre bon office, vous priant de me conſerver l'honneur de vôtre amitié & de m'honorer de vos commandemens, comme celui qui eſt avec paſſion,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Pour faire savoir à un ami son retour à Paris, avec priere de nous retenir quelques chambres dans sa maison.

MONSIEUR,

J'ai resolu de ne pas demeurer plus long-tems dans cette ville, & j'espere dans peu vous voir à Paris, où j'aurai l'honneur de vous embrasser, & de vous assurer de bouche, de la continuation de mes obeissances, comme la presente Lettre vous en assure. Si vous avez la bonté de me retenir une chambre dans vôtre maison, afin que j'aye l'honneur de converser souvent avec vous, vous augmenterez le nombre des obligations que je vous ai; car si j'étois si malheureux après avoir cherché tant de fois vôtre conversation, de ne la pas avoir avec liberté, je vous assure que je n'y demeurerois pas long-tems: le desespoir que j'aurois d'être privé d'un si grand plaisir, m'éloigneroit de ce lieu; mais je n'ai pas peur que vous ne me conserviez un petit coin de vôtre chambre: je serois trop long à vous raconter les particularitez que je sai, j'ar-

tens à vous les dire, quand j'aurai l'honneur de vous voir. Adieu je ſuis,

MONSIEUR,

Vôtre ſerviteur, &c.

Pour inviter une perſonne à venir chez nous.

JE vous prie très-humblement, MONSIEUR, de venir Dimanche dans la maiſon de vôtre ſerviteur, je veux dire la vôtre; car je n'ai rien qui ne ſoit à vous; vous honorerez de vôtre preſence une compagnie qui vous eſtime fort, & vous obligerez infiniment une perſonne qui eſt,

MONSIEUR,

Vôtre parfait ſerviteur.

Compliment au ſujet d'un'offre qu'un ami a faite à un autre de lui faire tenir ſes Lettres.

MONSIEUR,

Je me ſers du privilege que vôtre bon-

té m'a accordé, d'employer vos ſoins pour les Lettres que j'envoye, où que je puis recevoir par vôtre moyen. C'eſt beaucoup de peine que je vous donne; mais en revanche faites-moi la grace de m'honorer de vos commandemens, comme celui qui eſt inviolablement,

MONSIEUR,

Vôtre ſerviteur, &c.

Priere pour mettre une Lettre dans un paquet.

MONSIEUR,

Il vous plaira de m'accorder une grace, qui augmentera les obligations que je vous ai. Je vous prie donc très-humblement de mettre cette preſente Lettre dans vôtre paquet, & de la recommander à mon Correſpondant; vous obligerez infiniment celui qui eſt tout à vous, *N.*

Sur le même ſujet.

JE vous ſuis infiniment obligé, MONSIEUR, de l'honneur que vous m'avez

fait par vôtre réponſe, dont je vous remercie très-humblement, & vous prie d'avoir la bonté d'envoyer ces incluſes à leur adreſſe. Je vous aſſure, MONSIEUR, que vous me ferez en cette rencontre un grand plaiſir ; mais je ſuis fâché d'être obligé de vous importuner ſi ſouvent. Je ſouhaiterois une pareille occaſion pour vous mieux témoigner la reconnoiſſance que je dois à tant d'honnêtetés. Cependant je vous prie très-humblement de me faire le plaiſir de m'envoyer directement celles qui viendront de mes parens, parce que je ne trouve pas l'adreſſe de mon Marchand trop ſeure, car j'ai déja écrit par ſon occaſion trois ou quatre Lettres, dont je n'ai encore reçû aucunes réponſes, & de plus comme vous ſavez, que mon pere m'a écrit par ſa derniere du mois de Mai, que je recevrois à la fin du mois ſuivant une Lettre de change, qui n'eſt pas encore arrivée, cela m'inquiete. Ce n'eſt pas que j'aye tout-à-fait beſoin d'argent, autrement cela me donneroit plus de chagrin; ainſi je voi bien que la faute ne vient que de mon Marchand, qui retient les Lettres pour retirer double interêt en faiſant profiter l'argent ; j'en ai écrit à

mon pere, & j'attens ſa réponſe au plûtôt, afin de mieux ſavoir la cauſe de ce retardement. Au reſte je me recommande à vos bonnes graces, & je ſuis de tout mon cœur,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

REPONSE.

QUoi qu'il n'y ait pas long-tems, MONSIEUR, que j'ay l'honneur de vôtre connoiſſance, neanmoins je vous ai connu d'un naturel obligeant, & tout-à-fait ſincere : c'eſt pourquoi il n'eſt pas neceſſaire que vous parliez davantage de vôtre affection pour moi, parce que j'en ai déja aſſez reſſenti de preuves ; je vous prie ſeulement d'être aſſuré que je ſuis ſans fard tout à vous, devant être perſuadé que le plus grand chagrin que j'aye, eſt de n'avoir pas l'honneur d'être entierement connu de vous : mais me confiant en vôtre bonne affection, je ne doute pas que vous ne vous contentiez de paroles, juſqu'à ce que je puiſſe

vous montrer en effet l'amitié que j'ai pour vous. Au reſte, pour les incluſes que j'avois pour Meſdemoiſelles, je les ai toutes données en mains propres, & ſi je reçois, quelques Lettres pour vous, croyez que je vous les adreſſerai avec la même fidelité. Je n'ai reçû vôtre Lettre dans laquelle vous m'avez envoyé vôtre adreſſe; que le .... Et je croi que c'eſt la faute du Meſſager; c'eſt pourquoi je vous demande pardon ſi je ne vous ai pas fait réponſe plûtôt. Pour concluſion je vous conjure derechef d'être perſuadé que je ſuis ſansreſerve,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Conſeil lors qu'on ne le demande point, ſur le ſujet des voyages.

MONSIEUR,

La curioſité de voir le monde eſt fort loüable, nous connoiſſons le genie des peuples, & l'hiſtoire des tems paſſez, mais il faut avoüer que les fruits n'éga-

lent pas le plus souvent la peine, ni les dépenses que nous faisons. Toutefois je vous exhorte à voir la France, & principalement Paris, qui est un petit monde. Je suis,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Sur le même sujet.

MONSIEUR,

Celui qui veut voyager hors de chez soi, doit prendre conseil des personnes qui ont vû les païs étrangers, & cette précaution est absolument necessaire, parce qu'un Voyageur connoît l'humeur des gens avant son départ, & garde par tout une maxime qui l'exemte de toute sorte de danger; c'est pourquoi je n'approuve pas ces jeunes gens qui ont trop de confiance, & mesurent les autres à leur naturel, qui comme il est sans flatterie, ils croyent que la sincerité se trouve par tout. Ils reconnoissent leur faute quand ils tombent en danger, & apprennent à leurs dépens qu'il ne faut pas se fier à tout le monde, * *que la dé-*

fiance, comme on dit, *eſt la mere de la ſeureté*, & qu'on dit encore qu'*il faut manger un minot de ſel avec une perſonne avant que de la connoître.* Ces penſées ne font tort à perſonne, tout au contraire elles apportent beaucoup de profit à ceux qui voyent le monde. Perſonne ne doute de cela ; & en effet il faut avoir toûjours devant les yeux, les maux qui arrivent ſouvent à ceux qui font profeſſion d'une trop grande franchiſe & les prevenir : vous remarquerez cela comme trés-aſſuré & ne deſapprouverez pas le conſeil de celui, qui eſt avec ſincerité,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

REPONSE.

MONSIEUR,

Je vous rens trés-humbles graces de vôtre bon conſeil, je le ſuivrai par tout, & me ſouviendrai de vous, dans toutes les rencontres, gardant la maxime que vous me donnez, & qui exemte de danger

les personnes qui voyent le monde : & en effet on voit beaucoup de jeunes gens, qui sont assez trompez quand ils ont mis leur confiance en certaines personnes, qui abusent de la franchise des Gentils-Hommes, qui ont quitté leur pais pour avoir la connoissance des Langues étrangeres ; on trouve par tout des rusés, & si un jeune homme n'y prend garde, il tombe en certains accidens, qui lui donnent de l'horreur pour des personnes avec qui il pourroit profiter ; car celui qui a été une fois trompé, pense que tout le monde en veut faire de même, c'est pourquoi la prudence est nécessaire pour discerner l'humeur des gens, comme la temerité est toûjours dommageable en plusieurs rencontres de grande consequence : je suis,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Pour demander conſeil.

LE ſouvenir que je vous dois, MONSIEUR, m'empêche de differer plus long-tems à m'informer de l'état de vôtre ſanté, ne doutant point que vous n'excuſiez l'importunité que ma lettre vous peut cauſer, car je ſai que vous êtes toûjours occupé à de continuelles affaires ; de telle ſorte que vous n'avez pas preſque le tems de lire le plus ſouvent mes lettres, d'où j'aprehende qu'elles ne vous cauſent plus de peine que de plaiſir : toutefois faiſant fond ſur la bonté que vous avez pour moi par une civilité toute extraordinaire, & que je ne merite pas, je croirois commettre une ingratitude & une injuſtice, ſi je ne vous rendois par ce peu de lignes mes tres-humbles devoirs ; & ſi, comme j'eſtime infiniment vôtre prudent conſeil, dont vous m'avez donné la liberté de me ſervir en tems & lieu, je ne la prenois en cette occaſion pour vous demander vôtre avis touchant le deſſein que j'aurois, ſi vous le trouvez bon, de me rendre au Carnaval à Paris, parce que je ne croi pas

sejourner en France qu'un hyver, que je serois bien aise de passer en ce charmant lieu, non seulement à cause des grandes rejouïssances qui s'y font en ce tems-là, mais aussi à cause de celles qui se font à la Cour ; j'attens sur cela vôtre conseil, afin de prendre mieux mes mesures, & vous asseurer au plûtôt de bouche que je suis,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Demande d'argent à une personne qui s'est offerte avec ardeur à rendre service.

MONSIEUR,

Vous avez témoigné tant d'ardeur pour me rendre service, & m'avez tant de fois pressé de vous en donner les occasions, que je crois vous faire plaisir de vous offrir celle-ci ; j'ai presentement besoin de cent pistoles, pour une affaire qui me regarde, & qui m'importe extrêmement, je ne vous en dirai pas davantage, je ne veux ni vous l'expliquer, ni vous solliciter, je me renferme dans la simple

propoſition que je vous fais, & au ſurplus je laiſſe à vos ſentimens une pleine liberté. L'épreuve où je mets vôtre foi, m'en fera juger, & me ſervira de regle, pour connoître ſi j'ai raiſon d'être comme je ſuis,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Demande d'Argent à un ami, pour reparer une perte faite au jeu.

MONSIEUR,

Je ſuis tellement perſuadé de la forte inclination que vous avez pour obliger, que bien que je vous demande une grace qui peut-être vous incommodera, je ne deſeſpere pas que vous ne me l'accordiez dans une occaſion qui me preſſe extrêmement, & qui m'eſt de la derniere importance. Admirez les caprices du jeu, hier prodigue envers moi de ſes faveurs, aujourd'hui il les reprend toutes, & avec elles, il m'emporte tout ce que j'avois d'ailleurs. Il faut ſi je veux ramener à

moi ce bourru, que je le caresse,& que je hazarde encore avec lui 40. ou 50. pistoles, ce que je ne puis sans vôtre secours. Je l'attens incessamment par le present porteur ; je ne croi pas que vous me donniez sujet de me repentir de la liberté que je prens, & de la confiance que j'ai toûjours eüe en vous; je connois vôtre generosité, & je suis seur qu'elle est capable de tout,en faveur de vos amis. Il ne tiendra qu'à vous de me faire voir si j'en suis du nombre, comme je l'ai toûjours crû sur les protestations continuelles que vous m'en avez faites, & par lesquelles aussi je me suis senti plus étroitement obligé à être,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Demande d'argent par menace en vers burlesques sur tous les jours de la Semaine.

MONSIEUR,

Je vous écris aujourd'hui jour de *Lundi*,
Afin que vous ayez ma Lettre *Mardi*,

Que vous la liſiez *Mercredi*,
Et que vous me faſſiez réponſe *Jeudi*,
Car je me donne à Dieu *Vendredi*,
Que ſi vous ne m'envoyez de l'argent *Samedi*,
Je vous irai voir DIMANCHE,

Sur l'arrivée de Monſieur de Turenne à la Cour, aprés ſes grandes Conquêtes en Alemagne.

MONSIEUR,

La reception que le Roi a faite à Monſieur de Turenne General de ſon Armée à été fort favorable. Ce Grand Homme eſt arrivé chargé de lauriers & de gloire, parce qu'il a vaincu dans un combat qui ſembloit deſeſperé. La Reine la loüé, & la felicité de ſon heureux ſuccés, & l'a reçû ſi honnêtement, qu'il a été confus de ſes civilitez. Il eſt vrai qu'il s'eſt expoſé à de grands perils, ſa generoſité l'a jetté parmi les Ennemis, & il s'eſt conſervé avec beaucoup de peines; mais il s'eſt enfin delivré de ſes Ennemis, il les à chaſſez, & les à reduits à l'extremité, ils ont fui, & ils ont

laiſſé leurs Canons : en un mot il à pris leurs Euſeignes, & les a preſentées au Roi. Je ſuis,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Pour apprendre la nouvelle du mariage de Monſieur avec Madame la Princeſſe Palatine, &c.

VOus me preſſez toûjours, MONSIEUR, de vous donner des nouvelles ; en voici qui vous apprendront que le Mariage de MONSIEUR que l'on tenoit douteux & preſque rompu, eſt infaillible. Son Alteſſe Royale part le 25. du courant pour Villers-Cotterés, où aptés le ſejour d'une ſemaine, elle ſe rendra à Chalons, où ſa Majeſté doit aller pour la reveüe Generale de ſes Troupes qui ſont de ce côté-là, & par la même occaſion pour cette nouvelle Mariée. Voila tout ce que j'ai à vous mander à preſent. Je ſuis,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Sur le même sujet.

MONSIEUR,

A la fin Madame la princesse Palatine a si bien ménagé les propositions du mariage de Madame sa niece avec Monsieur, que tout est à la veille d'une heureuse consommation. Elle partit hier pour Strasbourg, où Monsieur l'Electeur se doit rendre avec Madame sa fille, que nous appellerons bien-tôt Madame *par excellence*. Le Prince son fils, & Madame son Epouse, sœur du Roi de Dannemarck y viennent aussi, & la Ceremonie du mariage se fera à Nanci, ou plûtôt à Châlons, où la revüe de cent mille hommes & de vingt-cinq mille Chevaux, se doit faire malgré ce qu'en disent les Alemans, puisque les affaires étant à present dans l'état où elles sont, il est aisé de croire que le Roi n'a assurement guere moins de Troupes de ce côté-là, quoiqu'ils disent que le nombre de celles qui y sont, ne passe beaucoup 50000 hommes; quand cela seroit, c'est pourtant encore beaucoup, &

avec 50000 François, l'on pourroit faire trembler les Ottomans, abbatre leur Croiſſant & leurs Moſquées. Les Victoires & les conquêtes ne ſe gagnent pas à force de bras, mais par une bonne diſcipline, le grand nombre ruine preſque toûjours les Armées. Quelques Officiers des plus conſiderables qui me ſont venus voir, lors que je finiſſois ma lettre, m'ont pourtant dit qu'il n'y a guere moins de 150000 hommes. Nous verrons où ce grand orage tombera; pour moi quoique je ſois bon François, & au ſupréme degré, je ne m'en mets pas beaucoup en peine, & je ne reſpire qu'une ſolide paix, & qui dure autant que le monde, ſans aucune interrupion; c'eſt le plus grand ſouhait,

MONSIEUR,

De vôtre, &c.

Sur le même ſujet.

C'Eſt demain, MONSIEUR, que ſon Alteſſe Royale part pour Chalons. Ce fut hier que la Princeſſe d'Heidel-

berg arriva à Metz, & c'eſt aujourd'hui que je vous declare la guerre, ſi vous penſez ne me pas honorer de vos commandemens. Oui, MONSIEUR, je vais rompre avec vous, & renoncer au commerce de nôtre amitié, ſi je ſuis aſſez malheureux, pour n'avoir pas quelque occaſion de vous rendre ſervice, ne pouvant produire aucunes marques de l'eſtime & de la paſſion que j'ai pour vous. Ne dites pas que ce manifeſte ſoit une marque d'incivilité, c'eſt la preuve toute entiere des reſpects, & des inclinations que je vous ai voüées, je n'aurois pas les ſentimens que je dois, ſi je ne tenois ce langage, je voudrois ſeulement le pouvoir accompagner de plus vives & de plus fortes expreſſions, afin de vous perſuader de me faire juſtice, en me croyant,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Sur la demission volontaire que le Roi Casimir a fait de son Royaume, pour l'Abaye Saint Germain.

MONSIEUR,

J'eus l'honneur Dimanche dernier, de rendre mes premiers hommages au Roi Casimir : Cette visite n'ayant été differée que faute d'introducteur, j'ai eu la gloire d'être presenté par un Comte de nótre païs, qui est venu exprés pour voir la Cour où il auroit dessein de passer le reste de ses jours si Madame sa Femme êtoit d'humeur à quitter la Pologne. Le Roi me donna une audience plus favorable que je ne pouvois esperer ; & pour vous dire la verité, je ne sai si j'ai plus de respect pour lui que de compassion, le voyant tombé d'un Thrône pour vivre en simple Abbé. Il n'y a point de Crosses qui valent un Sceptre, & une Mitre n'a plus de grace sur une tête qui a porté la Couronne ; mais je plains un changement qui luy sera peut-être avantageux; la posterité le considerera comme un second Charle-Quint, qui quitta ses

Etats pour se faire Hermite, je dis Hermite, parce qu'il est mort dans une solitude & dans une espece de pauvreté volontaire. Son fils lui avoit promis une pension de cent mille écus, dont il étoit si mal payé, qu'il avoit presque besoin de charité. Un Empereur & un Roi de 30 Couronnes, être reduit en cet état-là, c'est, MONSIEUR, ce qui ne se verra jamais; & c'est ce qui doit d'autant plus consoler le Roi Casimir, mais il est tems de vous dire que je suis,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Avis sur de fausses nouvelles en 1679.

CE matin Monsieur le Prince de Condé étoit mort, maintenant ces nouvelles se trouvent heureusement fausses: bien loin de cela, il se porte beaucoup mieux. Je ne m'étonne pas s'il nous vient des païs Etrangers, des nouvelles si douteuses & si incertaines, puisqu'il vient tant de mensonges de Versailles, qui n'est qu'à trois lieuës de Paris: quoi qu'il en soit

oit, quand ce grand Homme seroit mort, n'est-il pas mortel, c'est un tribut qu'on doit payer à la Nature, la mort n'épargne personne, car nous mourons tous les jours, & nôtre condition est sujette aux loix du sepulchre, la mort ne reçoit point de remede ni d'exception. Dieu n'a eû qu'un fils unique qui nous a montré le chemin de la mort, & si vous remarquez bien, nous ne voyons dans les ruës & sur les Carrosses, que des livrées de la mort. Preparons nous donc à ce passage, & que tous les momens de nôtre vie nous avertissent de la necessité que nous avons de le faire, afin que nous nous presentions devant le Tribunal de Dieu, avec la Robe de l'innocence, & que nous soyons du nombre des bienheureux, c'est ce que je vous souhaite comme à moi qui suis,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Pour avoir des nouvelles d'un ami, en donnant des siennes.

CE n'est pas vous surprendre, MONSIEUR, de vous donner de mes

nouvelles, ni de demander des vôtres, par un juſte retour de reconnoiſſance. On répond à vos intentions quand on vous donne lieu d'obliger vos amis, & vous ne pouvez me donner des preuves plus fortes de vôtre amitié, qu'en me faiſant l'honneur de m'écrire ſouvent, & de me commander à toute heure; mais je me vois bien éloigné de prétendre à cet honneur, parce qu'il faut vous gagner à force de perſuaſions, & que je n'ai pas aſſez d'éloquence pour vous perſuader de me faire cette grace. Il eſt vrai qu'elle eſt inutile, où le cœur parle, quoi qu'on diſe ordinairement que le langage des cœurs ne ſe puiſſe entendre. Plût à Dieu, que le mien eût l'avantage de pouvoir ſeulemẽt produire une petite partie de ſes bons deſirs, & de vous faire voir comme vous y regnez tout entier. Il n'y a perſonne qui y ait plus de part, & à qui je faſſe plus gloire d'obeïr: auſſi, Monſieur, puis-je vous aſſurer que vous ne ſauriez plus m'obliger au monde que de m'employer en quoi que ce ſoit, afin que les effets me faiſant mieux connoître que mes foibles expreſſions, vous me croyez ſincerement, MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Pour demander des nouvelles à un Ami.

VOus ne recevez que des importunitez de moi, MONSIEUR, & je ſuis ſi malheureux, qu'aprés mille obligations que je vous ai, il faut que j'en contracte encore une nouvelle, ſi je veux me ſatisfaire ſur quelques rapports dont le bruit eſt fort grand ici. Comme vous ſavez que la paſſion fait parler tout le monde; je ne ſai preſque ce que j'en dois croire à moins qu'il ne vous plaiſe d'avoir la bonté de me mander ce qui en eſt: ſur la nouvelle que j'en recevrai, j'appuierai un deſſein de conſequence, & ainſi je vous prie de ne point exaggerer l'avantage de l'un, ni de ne point diminuer la fortune de l'autre. J'attens cette faveur ſi-tôt que vous me la pourrez faire, & je ſerai, MONSIEUR, Vôtre, &c.

Nouvelles qu'on écrit au ſujet de Madame la Dauphine.

MONSIEUR,

Vos Lettres ſont arrivées à bon port,

elles ont éré fidellement renduës : mais la nouvelle que mon frere a apportée, a donné de l'admiration, car les circonſtances qu'il a marquées ſont d'une grande conſequence. Madame la Dauphine l'a reçû fort honnêtement, & il a été regalé d'une chaîne d'or ; & en effet, il a apporté une diligence extraordinaire. C'eſt pourquoi ſon arrivée a été loüée, & je ne ſai pas ſi un autre pourroit avoir les mêmes privileges. La joye qu'en a euë le Roi a été fort grande, & ainſi toute la Cour l'a loüé, & tous les Courtiſans lui font beaucoup d'amitié. Voila la nouvelle que j'ai reçuë, je vous la communique, & je ſuis,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Il mande la nouvelle de quelque perte.

MONSIEUR,

Je voudrois bien que mon devoir ne m'obligeât point à vous mander une nouvelle qui vous affligera autant que

moi : mais puis que dans le plus fort du malheur, il faut encore avoüer franchement ſes pertes ; je ne ſaurois diſſimuler la diſgrace de Mõſieur vôtre N. qui aprês avoir fait les plus genereuſes actions du monde, eſt tombé entre les mains de ſon ennemi capital. Ce qui le conſole, & nous auſſi, eſt qu'il avoit tout perdu avant que de ſe perdre lui-même, & qu'il eſt entre les mains du plus genereux Vainqueur de ce ſiecle. C'eſt une captivité qui lui coûte preſque la vie. Conſolez-vous, & croyez que je ſuis,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Avis qu'on veut donner ſur un habit.

J'Ai pris un plaiſir tout particulier, MONSIEUR, à vous voir dans vôtre habit; je vous en dis hier mon petit ſentiment, les culotes me ſemblent trop larges ; & trop longues à proportion du juſte-au-corps, & j'ai pris encore la liberté de cẽſurer vôtre baudrier, quoique je ne ſois pas Reformateur des modes;

mais il eſt permis quelquefois de dire ce qu'õ pẽſe,& vous voulez biẽ que j'ajoute enſuite cette verité.C'eſt,MONSIEUR, que vous avez le plus honnête homme de Gouverneur, que vous, & Monſieur vôtre pere puiſſiez ſouhaiter. Voyez comme il s'accommode par une politique auſſi judicieuſe que complaiſante à vôtre humeur ; il ne vous refuſe rien, il vous laiſſe preſque à vous-même : quoi que ſa qualité lui donne le pouvoir tout entier de vôtre conduite, il en uſe avec une moderation merveilleuſe, laquelle vous doit exciter non ſeulement à lui rendre un reſpect extraordinaire, mais à vous piquer d'une noble ambition de lui plaire, & remplir d'un zele tout de feu pour vôtre avancement.Promettez-moi cela avant que de partir, & faites ſi bien, que vos actions portent un illuſtre témoignage de vôtre procedé. Savez-vous bien que je ne parle de vous qu'avec des termes d'eſtime,& de loüanges que je ne choiſis que pour embellir vôtre reputation, & la rendre auſſi univerſelle que je ſuis paſſionnément,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

D'Avis.

MONSIEUR,

Nous avons resolu d'aller tout exprês dans vôtre ville, pour avoir l'honneur de vous voir. Nos Princes seront de la partie, & témoignent beaucoup de passion de passer quelques jours avec vous. J'ai crû que je devois vous écrire cette nouvelle, & que vous serez bien-aise de n'être pas surpris par leur arrivée. Ce pendant je vous baise les mains, & suis

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Plainte à un Marchand Banquier, de ce qu'aprês avoir tiré une double quittance, il n'envoye pas d'argent, ni la réponse.

VOus ayant envoyé, MONSIEUR, ma double quittance, selon celle que vous m'avez envoyée de vôtre main, je m'étonne fort de ce que vous ne m'envoyez ni l'argent, ni la réponse à mes

Lettres après vous avoir mandé que je n'avois ici perſonne par qui je puſſe vous faire toucher mon argent, parce que je n'ai point de connoiſſance, & ainſi je me ſuis entierement fié à vous, vous remettant le ſoin de me faire tenir mon argent par tel Correſpondant que vous jugerez à propos. Quand vous me le voudrez envoyer, je vous prie de recommander que l'on me le delivre tout en or, ſi faire ſe peut. Vous ne devez point douter que je n'en reçoive toûjours par vôtre moyen autant que j'en aurai beſoin en France, & puis nous nous accorderons bien ſur ce ſujet à mon retour à Paris. Au reſte ſi vous recevez quelques Lettres pour moi, de mes parens, je vous prie de me faire le plaiſir de me les envoyer en diligence, puis que vous ne m'en ſauriez jamais faire un plus grand, étant,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Réponſe à la perſone qu'on avoit priée de parler au Banquier avant que lui envoyer la double quittance.

J'Ai reçû vôtre Lettre, MONSIEUR, & je vous remercie très-humblement de la bonté que vous avez euë d'aller chez mon Banquier : je vous dirai qu'il m'a écrit, & qu'il m'a demandé une double Quittance, que je lui ai envoyée, cependant il ne me fait point de réponſe ; c'eſt pourquoi je vous prie de le voir encore une fois, & de lui demander d'où vient qu'aprês lui avoir envoyé une double Quittance avant que d'avoir reçû mon argent, ce qui ne ſe fait jamais, il ne m'envoye ni l'un, ni l'autre : peut-être s'excuſera-t-il ſur ce qu'il ne ſait comment il doit m'adreſſer la ſomme que je lui demande, parce qu'il n'a point ici de Correſpondant ; mais vous lui repreſenterez que comme mon Marchand de *N.* l'a obligé de me faire tenir mon change par tout où je ſerois, il ne devoit pas ſe mettre en peine de me faire donner ces Quittances qu'à celui qui m'en auroit donné l'argent ici : c'eſt

pourquoi j'ai peur de le perdre, ces sortes de gens étant quelquefois sujets à caution. Soyez donc assuré, MONSIEUR, que si ce n'étoit cette peur-là, je ne vous serois pas si incommode, devant être persuadé que vous me trouverez toûjours prêt à vous rendre service en échange, & d'autant plus encore que je suis de tout mon cœur,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Soupçon de perfidie.

MONSIEUR,

Je voi trop par vos fuites & par vos detours, que vous cherchez à me manquer de parole : mais si cela vous arrive, je ne vous donnerai non plus de quartier qu'au plus cruel de mes ennemis. Vous me devez assez connoître, je n'aime pas qu'on me joüe, & je ne suis point d'un esprit à le souffrir tranquillement. Croyez moi, soutenez la bonne foi, & l'estime que j'ai euë de vous, & ne me

portez pas à des extremitez, qui m'ôteroient le plaisir que je trouve à souhaiter d'être toûjours,

MONSIEUR,

Vôtre redevable, &c.

Excuse de ne pouvoir conduire un Ami.

MONSIEUR,

Je suis extrémement fâché de ce que je ne puis avoir l'honneur de vous conduire, & je vous prie de considerer que sans l'indisposition qui me force de garder le lit, je vous eusse rendu les devoirs ordinaires entre bons amis, à qui les affaires ne permettent pas d'être toûjours dans le même lieu; mais cela n'empêchera point, s'il vous plaît, que vous n'ayez encore pour moi la bonne opinion, dont vôtre bonté m'a toûjours honoré. Si je puis quelque chose de mon côté, je conserverai par tout l'estime que vous meritez de tout le monde. Je suis & serai toute ma vie,

MONSIEUR,

Vôtre, &c

REPONSE.

MONSIEUR,

A quoi bon tant d'excuſes, je n'ai jamais rien fait qui merite une amitié ſi particuliere, & vôtre honnêteté ſeule eſt la cauſe des bontez que vous avez pour moi. Outre que je ſai bien l'indiſpoſition où vous étiez quand je pris congé de vous; & de plus j'euſſe été fort deplaiſant, ſi vôtre douleur eût été augmentée dans un tems qui étoit extrémement incommode, & même fort dangereux à la ſanté des plus robuſtes. Je fis mal de m'expoſer, & de n'avoir pas ſuivi le conſeil qu'on me donnoit de demeurer encore quelque tems dans vôtre ville, parce que je ne voulus pas me ſouvenir de ce qu'on dir ordinairement, que * *quand les rayons du Soleil ſont rouges au ſoir, c'eſt un preſage de beau tems*; & au contraire, *lors qu'ils ſont rouges au matin, c'eſt une marque certaine de la pluye*, ſelon ce Proverbe,* *rouge au ſoir & blanc le matin, fait la joye du Pelerin.* Le jour que je partis, les premiers rayons du Soleil ſem-

bloient fort rouges, & vers le midi il vint une pluye qui dura cinq heures ſans diſcontinuation, & ainſi vous fîtes bien de demeurer au logis ; c'eſt pourquoi croyez que je ſuis ſoigneux de vôtre ſanté, parce que je ſuis particulierement,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Excuſe de n'avoir pas rendu ſes civilitez.

JE ſuis ſenſiblement fâché, MONSIEUR, de ce que je ne pûs Lundi vous rendre mes civilitez, comme mon devoir m'y obligeoit ; la compagnie qui ſurvint ne me donna pas le tems de vous aller voir, & ainſi j'eſpere que vous m'excuſerez, & que vous ne diminuerez pas pour cela l'amitié que vous avez pour moi, comme de ma part je ſerai toûjours avec affection & reſpect,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Excuſe de n'avoir pas viſité un Ami en paſſant dans ſa ville.

JE vous fais de tres-humbles excuſes; MONSIEUR, de ce que paſſant par vôtre ville, je ne me ſuis pas donné l'honneur de vous rendre viſite : mes affaires me preſſoient, parce que j'avois promis un promt retour ; mais je reparerai ma faute dans quelque tems. Cependant je vous prie tres-humblement de me conſerver la grace de vôtre amitié, comme à celui qui ſera toute ſa vie,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Pour feliciter une Souveraine ſur ſon mariage.

MADAME,

Je ne pouvois pas eſperer un plus grand honneur, que celui dont je joüis aujourd'hui, en vous apportant les vœux de mon Prince, & venant vous feliciter

en ſon nom de vôtre heureux mariage. Vous joignez à la grandeur de la naiſſance des vertus ſi épurées & des qualitez ſi eminentes, que parmi tant de Heros dont vous attiriez & les regards & l'admiration, il ſembloit qu'on eût peine à trouver vôtre égal, & à faire un choix qui fût digne de vous. Le Ciel ſe reſervoit cette gloire, MADAME, elle n'appartenoit qu'à lui ſeul, & pour recompenſer vôtre haute ſageſſe, ſa Providence vous deſtinoit pour Epoux le plus parfait de tous les Princes. Le Sang illuſtre dont il eſt décendu, & qui a été la ſource de tant ds grands Hommes, trouve encore en lui un nouveau ſurcroit d'éclat & de grandeur. Il ne s'eſt pas rendu moins fameux par ſes Exploits, que par ſes Vertus, & il ſait également donner à tout le monde de l'amour, du reſpect, & de la crainte. Il n'y avoit qu'un merite auſſi vaſte que le ſien, qui pût remplir toute l'étenduë du vôtre. Après cela, MADAME, faut il s'étonner ſi cette heureuſe union qui a aujourd'hui cimenté & affermi pour jamais le repos & le bonheur de vos Peuples, en fait auſſi tout l'entretien & toute la joye. La main du Tout-

puiſſant qui l'a formée ne manquera pas de la ſoûtenir, & de l'appuyer ſans ceſſe de ſes graces & de ſes benedictions, & nous en eſperons bien tôt de favorables témoignages par les fruits glorieux qu'elles produiront. Ce ſont les ſeuls veux que peut ajoûter mon Prince à ceux qu'il a toûjours faits, juſqu'ici pour l'augmentation de vôtre gloire, & de vos proſperitez.

Pour feliciter un Ami ſur ſon mariage.

CHacun ſait ; MONSIEUR, que le mariage eſt une des plus belles & des plus importantes actions de la vie, & qu'il fait l'établiſſement de nôtre bonne ou mauvaiſe fortune ; c'eſt un pas fort perilleux, qui n'eſt pas favorable à tout le monde, & celui qui l'entreprend, doit avoir autant de bonheur que d'adreſſe pour y réuſſir. Vous poſſedez ces deux avantages puis que vous avez fait choix de la plus parfaite Demoiſelle de la Province, & qu'aprés avoir gaigné ſes bonnes graces, vous en avez aquis la poſſeſſion par vos merites. Tout ce que je puis pour vous témoigner mon

zele, c'eſt que je ferai tous les jours des vœux afin que le Ciel vous favoriſe d'une longue ſuite de plaiſirs, qu'il verſe ſur vôtre Famille ce qu'il y a de plus doux & de plus charmant; que les fruits de vôtre mariage vous reſſemblent, & que le deſſein que j'ai de vous ſervir, ſeconde l'ardeur que j'ai de vous faire voir que je ſuis,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Sur le même ſujet.

LEs belles Ames, MONSIEUR, ne peuvent vivre ſans faire part de leur bonheur à ce qu'elles aiment, & la vôtre aujourd'hui qui a été toujours ſi genereuſe, ſe communique avec un plaiſir que Dieu même a inſtitué. C'eſt un ſujet de joye tres-particulier pour tous vos Amis, & pour moi ſur tout qui vous ayant des obligations plus que perſonne, reçois une ſatisfaction qui n'eſt pas commune, apprenant que vous étes au

comble de la vôtre. Vivez donc toûjours dans ce bonheur, & nous donnez bientôt un Enfant qui vous reſſemble. Ce doît être la fin de vôtre mariage; & c'eſt le ſujet des vœux que fait pour vous,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Sur le même ſujet.

COmme je ſerois fâché, MONSIEUR, que l'on me ſurpaſſât en l'eſtime & en l'amitié que j'ai pour vous, je ſerois inconſolable, s'il ſe pouvoit trouver quelqu'un qui reſſentit plus vivement que moi la joye du choix que vous avez fait. C'eſt pour vous le témoigner que je vous fais ces lignes & pour vous ſouhaiter en même tems toutes ſortes de biens & de proſperitez dans vôtre heureux mariage. Je prie Dieu qu'il le veüille combler de ſes ſaintes benedictions, & qu'il vous faſſe la grace de vous faire paſſer tranquillement enſemble pluſieurs années dans cette douce union de vos corps & de vos eſprits, qu'il ſoit ſuivi d'une heureuſe lignée, & qu'il

vous donne des Succeſſeurs qui le ſoient autant de vos vertus que de vos biens. Mais ſur tout, que, comme à l'avenir vous ne ſerez qu'un, vous & vôtre chere moitié, vous n'ayez auſſi tous deux qu'une amitié pareille à celle que vous m'avez témoignée juſqu'ici, & à celle qui me fera embraſſer avec joye toutes les occaſions de vous témoigner à l'un & à l'autre, que je ſuis ſans reſerve,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Sur le même ſujet.

COmme il n'y a perſonne qui vous eſtime plus que moi, Mr. croyez auſſi qu'il n'y a perſonne qui prenne plus de part à vôtre heureux mariage; vous avez parfaitement bien choiſi; je ſouhaite qu'on puiſſe dire que *vous avez choiſi la meilleure part*, & que de vos deux cœurs il ne s'en faſſe qu'un. Si cela arrive, vous aurez des ſucceſſeurs qui ſeront autant les heritiers de vos vertus que de vos biens. Prenez garde ſur tout que le changement d'état ne me faſſe

perdre ce qûe j'eſtime infiniment. C'eſt vôtre amitié que vous ne pouvez refuſer à l'empreſſement que j'ai d'être toute ma vie,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

RE'PONSE.

MONSIEUR,

Je vous remercie autant que je le puis des mouvemens de joye que mon mariage vous a donnez; je n'en attendois pas moins de vôtre honnêteté: Je ſouhaiterois de trouver les occaſions de vous en rendre l'échange, je vous ferois éprouver que pour grande que ſoit ma joye, elle ne me préocuperoit point juſqu'à m'empêcher de prendre part à la vôtre, auſſi-bien que mon changement d'état ne m'empêchera jamais de vous rendre ce que je vous dois, & de vous témoigner combien je ſuis reconnoiſſant de vôtre bonté: je ne puis encore vous donner que des paroles; mais dans les occaſions d'en venir aux effets, je vous ferai connoître combien je ſuis,

MONSIEUR, Vôtre, &c.

AUTRE RE'PONSE.

MONSIEUR,

J'ai reconnu par la joye que mon mariage vous a donnée, combien vous m'aimez, vôtre honnêteté me faisoit esperer tous les biens que vous me souhaitez, je m'estimerois parfaitement heureux, si avec le plaisir que je ressens, je trouvois encore l'occasion de vous marquer qu'il n'y a personne dans le monde qui vous aime plus que moi. Vous voyez que mon changement d'état ne m'a point changé, vous priant de croire que si je ne puis à present vous donner que des paroles, un jour viendra que la Fortune me regardant de bon œil; je vous ferai voir que personne ne peut étre plus que moi,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Sur la naissance d'un premier enfant mâle.

MONSIEUR,

J'ai appris avec bien du plaisir, que vous avec un successeur depuis quelque tems; je veux dire un heritier de vos vertus, & une parfaite image de vous-même. C'ast ainsi, MONSIEUR, que les belles Ames se multiplient, & que vous avez seu l'art de former un beau corps pour loger un esprit tout divin. C'est ainsi que j'appelle celui de vôtre nouveau né; à qui je souhaite tout le bonheur possible, & je prens de là occasion de vous presenter de nouveaux respects avec toute la passion que j'ai de me dire en toute sorte de rencontre,

MNSIEUR,

Vôtre, &c.

A un Souverain sur le même sujet.

MONSEIGNEUR,

Aprês l'heureux-mariage de VÔTRE

ALTESSE, rien ne pouvoit augmenter vôtre joye, ni celle de vos sujets que la naissance d'un Prince qu'ils souhaitoient avec tant d'ardeur & d'impatience. Ce present que le Ciel vient de faire à VÔTRE ALTESSE, est un gage certain de ses graces & de ses benedictions, & elles nous sont d'autant plus cheres que l'amour que vous avez pour vos Peuples est grand, & qu'il voit avec plaisir qu'elles s'étendent sur eux au même tems qu'elles se répandent sur vous. C'est ainsi qu'ils partagent les fruits & la recompense de tant de vertus qui sont nées avec vous, & avec vôtre illustre épouse, & que vous semblez tous deux n'avoir cultivées avec tant de soin & de succez, que pour leur en donner cet illustre rejetton, & pour assurer de plus en plus leur commun honheur. A peine ce jeune Astre se leve & commence de luire, qu'il attire les regards & l'admiration de tout le monde. On cherche déja dans le fils les vertus du pere, déja leur éclat perce les tenebres de son enfance, & déja l'on en lit sur son auguste front les sacrés caracteres; on y decouvre cette grandeur d'ame que vous faites paroître dans toutes les occasions, cette

profonde penetration, cette prudence inimitable, & ce courage invincible, qui vient à bout des plus grandes entrepriſes. Il ne nous reſte plus pour en voir les favorables effets & la continuation de tant de merveilleux preſages, que de lui ſouhaiter un heureux accroiſſement, & l'avantage de conſerver un ſi glorieux pere pour le fortifier encore par de vivans & d'illuſtres exemples, & être le témoin de ſa gloire & de ſes proſperités.

Fin de la premiere Partie.

SECONDE PARTIE,

QUI CONTIENT

LES LETTRES GALANTES.

SECONDE PARTIE.

LETTRES GALANTES.

De l'amitié vertueuse.

MONSIEUR, *ou* MADEMOISELLE,

C'eſt une regle preſque generale, que toutes les choſes décendent par les mêmes degrez qu'elles montent, & que le terme de leur élevation marque ſouvent celui de leur décadence ; neanmoins mon affection ne pouvant être limitée, elle n'eſt point ſujette à cette loi, & vôtre vertu qui l'a fait naître, lui peut donner un accroiſſement ſans bornes ; ne dou-

rez donc non plus de sa durée, que de la noblesse de son origine, & croyez qu'une si belle cause ne peut produire que de beaux effets, dont le premier est la resolution inviolable de voir plûtôt changer l'ordre de la nature, que le dessein d'être toute ma vie,

MONSIEUR, ou MADEMOISELLE,

Vôtre, &c.

REPONSE.

MONSIEUR,

Vous avez de tres-nobles sentimens de la vertu, c'est elle qui unit les absens, & qui nous inspire de l'amour pour ceux même que nous n'avons jamais vûs, & il n'est rien au monde qui ait une force si admirable pour ravir les cœurs; mais je ne puis avoüer que vous m'aimiez parce dites-vous que je suis vertueux, ni que vous ayez raison de faire une peinture si éclatante du plus imparfait de tous les hommes. Quoique vôtre pensée me donne une é-

trange confuſion, je ne diſputerai point de la cauſe de vôtre amitié,& je ne me ferai jamais voir tel que je ſuis,de peur que cette connoiſſance n'en rabatte quelque choſe, & que vous n'ayez plus ſi bonne opinion de moi, qui ſerai cependant avec tous mes défauts,

MONSIEUR,

Vôtre,

Offre de ſervices, & proteſtation de fidelité, &c.

MADEMOISELLE,

J'ai reçu une Lettre pour vous, & la faveur qu'on m'a faite de me choiſir pour avoir l'honneur de vous la rendre, eſt le commencement de mon bonheur, puis qu'il me donne l'occaſion de vous faire la reverence, & l'offre de mes petits ſervices; mon frere ne me pouvoit obliger plus ſenſiblement, qu'en me procurant le bien vôtre connoiſſance. S'il ne faut que du zele, que des ſoûmiſſions, & que de la fidelité pour me conſerver cet illuſtre avantage; je vous proteſte MADEMOISELLE, que j'ai tou-

tes ces qualitez, & dès à presént je fais un vœu solemnel de demeurer toute ma vie,

MADEMOISELLE

Vôtre, &c.

Sur le même sujet.

MADEMOISELLE,

L'inclination que j'ai à vous estimer plus que toutes les personnes du monde, m'oblige aujourd'hui de vous faire offre de mes tres-humbles services & de vous assurer en même tems s'il vous est agreable, que je ne changerai jamais la resolution que j'ai prise d'être toute ma vie,

MADEMOISELLE,

Vôtre, &c.

Reconnoissance d'amitié & de respect.

MADEMOISELLE,

Je ne saurois trop ménager l'honneur de vôtre amitié, ni donner mes soins pour un plus beau sujet, il me semble que les Courriers sont trop longs à venir, & que la tendresse respectueuse que j'ai pour vous, doit m'obliger de chercher d'autres voyes que les commodités publiques; en voici une qui se presente fort à propos: j'ai seu par hazard que ce Gentil-homme partoit pour Londres, & m'ayant fait esperer la grace de vous rendre ce petit mot en main propre, je l'employe, Mademoiselle, à vous dire que vous êtes trop circonspecte à m'honorer de vos commandemens, en ne vous servant pas de tout le pouvoir que vous avez sur moi depuis si long-tems, que vous ne pouvez douter que je ne sois tres-parfaitement,

MADEMOISELLE,

Vôtre, &c.

Declaration d'amitié, & d'amour.

MADEMOISELLE,

Il faut de neceſſité pour mon répos que je vous declare le deſſein que j'ai de vous aimer, & de vous ſervir, ſi vous me jugez digne de cet honneur, vôtre merite m'y oblige, & mon inclination m'y contraint : je ne ſuis en peine que de ſçavoir vôtre volonté, pour me determiner à dire publiquement que je ſuis,

MADEMOISELLE,

Vôtre, &c.

Autre declaration.

MADEMOISELLE,

Je ne ſaurois plus celer la reſolution que j'ai priſe de vous aimer éternellement, & de vous ſervir toute ma vie, ſi mon amour & mes ſervices vous ſont agreables. Vous me le ferez connoître

quand il vous plaira, afin que j'aye l'honneur & la satisfaction de porter publiquement en tout lieu la qualité,

MADMOISELLE,

De vôtre, &c.

Autre declaration.

MADEMOISELLE,

Je ne prendrois pas la liberté de dire que je vous honore extremement, & que je vous aime de même, si vôtre parfaite beauté, & vôtre esprit ne m'y forçoient : ces rares qualités en me faisant cette douce violence, vous font en même tems les excuses de la hardiesse que j'ai prise : tout mon dessein ne consiste en cela qu'à sçavoir si vous avez agreable que je sois eternellement,

MADEMOISELLE,

Vôtre, &c.

Autre declaration.

MADEMOISELLE,

Vous voulez bien, me permettre de vous écrire ces lignes pour ſçavoir de vous comment je ſuis dans vôtre eſprit; c'eſt à mon gré la plus belle place du monde, & ſi je n'y étois point, la vie me ſeroit en quelque ſorte indifférente, les plaiſirs n'auroient point de goût pour moi, & ſi je n'avois peur d'affecter trop la verité, ou de lui donner un langage ſuſpect, je dirois, MADEMOISELLE, que vous faites le ſeul objet de mes deſirs, & la ſeule ambition de mon obeïſſance, & je ſerois malheureux, ſi elle n'avoit aucune part en vos Commiſſions. Vous pouvez trouver des perſonnes plus capables de les executer, mais vous n'en trouverez jamais de plus zélées, ni de plus fideles. Ce titre eſt aſſez rare à la Cour, où les complimens les plus menteurs ſont les mieux venus, où l'artifice regne impunément, & où le cœur n'eſt jamais d'intelligence ou de concert avec les paroles; les miennes

partent d'un cœur ſincere, où vous regnez en Souveraine, puiſque je ſuis avec toute ſorte de reſpect.

MADEMOISELLE,

Vôtre, &c.

Compliment d'avis des Conquêtes qu'on à faites, & témoignage qu'on n'eſt point jaloux, &c.

CE n'eſt pas faire des Inclinations, ni des Maîtreſſes, MONSIEUR, que de voir des Dames & de ſe trouver ſouvent avec elles dans les Cercles, & dans les Ruelles; ces Compagnies ſont avantageuſes à un Cavalier quand ſa liberté n'eſt point en danger, & que ſon cœur eſt à l'épreuve des plus grands charmes. Je ſuis plus heureux que je n'étois, ayant depuis deux jours fait connoiſſance avec une Demoiſelle dont les perfections pourroient animer un marbre, & donner de l'amour aux plus ſauvages & aux humeurs les plus rebelles; mais, Dieu merci, je n'ai que du reſpect pour elle, & vous n'en demeu-

reriez pas là, si vous pouviez la voir avec la même liberté que moi. Vous voyez bien que je ne suis pas jaloux, que je ne crains point de me faire des Rivaux, nous irons la voir de compagnie quand il vous plaira, & vous verrez si je n'ai pas sujet de me dire heureux aprés une si belle découverte; je suis,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Billet engageant à une Dame pour savoir l'état de sa santé, & lui renouveler son amitié.

MADEMOISELLE,

Si j'avois la liberté de vous voir, je vous dirois de vive voix ce que je vous écris pour m'informer de vous-même de l'état de vôtre santé. Vous savez jusqu'à quel point vôtre merite me la rend chere, & avec quels sentimens je prens part à tous vos interês. Je suis toûjours le même, & dans les occasions que j'aurai de vous le témoigner, vous

confesserez que je ne porte pas inutilement la qualité,

MADMOISELLE,

De vôtre tres-humble, &c.

Declaration d'amour à une Demoiselle qu'on n'a vuë qu'un moment.

MADEMOISELLE,

L'aveu que je vous fais d'un amour qui ne fait que de naître, vous surprendra sans doute; mais pour être un peu prompt, il n'en est pas moins sincere, Il est impossible de voir une personne aussi parfaite que vous sans l'aimer, & de l'aimer sans se donner la liberté de le dire. Cette liberté ne doit pas vous offenser, elle est accompagnée de tout le respect que je vous dois, & si j'etois assés heureux pour que vous approuvassiez ma passion, mon bonheur seroit digne d'envie. J'attens l'Arrêt qu'il vous plaira de prononcer là-dessus, s'il m'est favorable, je pars aussi-tôst, & je cours me jetter à vos pieds, pour vous en re-

mercier, mais s'il m'eſt contraire, je m'ôte pour jamais de devant vos yeux, & plûtôt que de vous déplaire, je me réſous à ſouffrir tous les maux que la cruauté d'un ſilence éternel impoſe à l'amour. Croyez inviolables les proteſtations que vous en fait,

MADEMOISELLE,
Vôtre, &c.

Autre declaration d'amour.

J'Ai mille choſes à vous dire, MADEMOISELLE, & je n'ai rien à preſent qui s'offre à ma plume; toutes mes penſées ſont confuſes & embaraſſées; accordez-moi un jour tout entier, afin que j'aye le loiſir, non pas ſimplement de vous parler; mais de vous faire lire juſqu'au fond de mon cœur, où vous regnez ſi entierement, que c'eſt trop peu de vous dire que je ſuis tout à vous, & pluſque vôtre imagination ne vous ſauroit repreſenter,

MADEMOISELLE,
Vôtre ſerviteur, N.

A une Demoiſelle dont on ſe ſent amoureux.

MADEMOISELLE,

Je ne ſai d'où vient qu'en vôtre abſence j'ai mille choſes à voue dire, & lors que je ſuis devant vous, je ne me ſouviens plus de rien ; ne m'auriez-vous point donné de l'amour ; & cette ſtupidité que j'éprouve, ne ſeroit-elle point un effet du trouble qu'il me cauſe? Vous auriez grand tort ſi vous aviez osé troubler la tranquillité de mon cœur, & je doute ſi je ſerois d'humeur à vous pardonner cet attentat : Cependant j'a bien peur que vous ne l'ayez déja commis. Je m'apperçois depuis peu que je ſuis tout autre, je ſens pour vous des mouvemens que je n'eus jamais pour perſonne : je vous ſouhaite à toute heure, je trouve mille plaiſirs à voue voir, & quand je vous vois je ne puis vous quitter, vôtre air, vos paroles, tout me charme en vous ; je vous préfere à tout ce que j'ai au monde. Ah ! que dis-je, je reſſens trop que je vous aime ; mais je ne rougis point de ma foibleſſe, puis qu'il

m'eſt ſi glorieux de vous ſacrifier ma liberté, & d'être de la plus parfaite de toutes les belles,

MADEMOISELLE,

Le tres-humble, &c.

Sur le même ſujet.

LA paſſion que j'ai pour vous, MADEMOISELLE, eſt ſi forte, que je ne puis me diſpenſer de vous écrire ces lignes pour vous aſſurer de mes reſpects, & vous offrir mes tres-humbles ſervices. Mais ce n'eſt pas aſſez, il faut qu'elles vous diſent tout bas, que je vous aime. Ce mot eſt trop hardi, je ne veux plus le dire ſans en avoir une permiſſion particuliere. C'eſt aſſez, MADEMOISELLE, que vous ſouffriez que j'aye toute l'eſtime poſſible pour vous, & je me tiendrois fort heureux, ſi elle pouvoit m'attirer l'honneur de vous plaire, & le privilege de me dire,

MADEMOISELLE,

Vôtre, &c.

Sur le même ſujet.

JE ſuis inſpiré, MADEMOISELLE, de la plus belle & de la plus juſte paſſion du monde. Elle eſt ſi imperieuſe, qu'elle ne me permet pas de ſuivre toutes les juſtes précautions qui ôtent la liberté de parler ouvertement, & pour me donner plus de liberté, elle me perſuade qu'une libre declaration d'amour n'eſt pas contraire au reſpect qu'on doit à une perſonne qu'on adore. Je n'avois pas voulu l'écouter juſqu'à ce jourd'hui, qui ſemble m'avertir que le tems de ſoupirer eſt paſſé; la langueur n'a plus trouvé de lieu, il faut enfin que je ſois certain, ou de mon bonheur, ou de mon malheur. J'aime, je ne le puis nier, & tout l'artifice que j'ai apporté pour me cacher, n'a ſervi que pour montrer que j'aime il y a long-tems, & d'une inclination tres-ſincere, qui n'a pû venir que d'un cœur qui ne ſoupire & qui ne vit que pour vous; s'il vous étoit agréable, je vous en ferois don. Il eſt vrai qu'il vous eſt aquis, & que je ſuis au dernier point,

MADEMOISELLE,

Vôtre, &c.

Sur le même sujet.

MADEMOISELLE;

J'essaye inutilement de cacher le feu qui me devore, tous mes soins le rendent plus violent, & je m'apperçois bien que si ma discretion vouloit toûjours être souveraine, mon mal deviendroit incurable, il faut donc vous le découvrir, & vous accuser aujourd'hui d'en être la cause innocente. Si vous aviez moins de charmes, mon tourment seroit sans doute plus moderé; mais je ne saurois me plaindre de son excez, sans faire voir en même-tems, que, comme vos perfections sont infinies, il est impossible de les connoître sans en être charmé. De sorte que je vous aime par necessité, & je respecte par raison les excellentes qualitez qui vous rendent aimable: Ne blâmez pas cette confession ingenuë, & soyez assurée que de tous les cœurs qui seront jamais du nombre de vos conquêtes, le mien sera toûjours le plus fidele, & moi par consequent,

MADEMOISELLE, Vôtre, &c.

Desir de joüir plus souvent de la presence de ce qu'on aime ; & declaration qu'on n'est occupé que de cette pensée.

MADEMOISELLE,

Soyez aussi juste que vous êtes belle; je n'ai jamais manqué pour vous ni de respect, ni d'amour ; ainsi loin de me blâmer, vous trouverez que je suis à plaindre de ne pouvoir pas joüir autant que je souhaiterois du plaisir de vous voir, & de vous rendre mes hommages. Je voudrois qu'ils fussent plus dignes de vous, & s'il est vrai qu'ils ne vous deplaisent pas, je me tiens les plus heureux de tous les hommes. J'atteste le Ciel qu'il ne se passe pas un moment que je ne pense à vous, je ne parle que de vous, quelque objet qui se presente à mes yeux, ils ne voyent que vous, au milieu des occupations qui attachent le plus, je suis distrait, Je me cherche, & jamais je ne me trouve qu'auprês de vous. Helas! je n'aspire qu'à vous, & je ne respire que par vous, & que pour vous. Tout ce que je vous dis-là, Mon adorable, n'est

qu'une foible image de ce que je sens, & j'ai du dépit que mon expression trop foible ne puisse aller aussi loin que ma pensée, & vous faire sentir tout l'excés de l'amour dont brûle incessamment pour vous,

MON ADORABLE ;

Vôtre, &c.

Desir de posseder augmenté par l'absence. Impatience de revoir ce qu'on aime.

MADEMOISELLE,

Je n'eus jamais tant d'envie de vous voir, que depuis que je ne vous voi plus; j'avois toûjours regardé vôtre presence comme la source de mon bonheur ; mais pour me le rendre plus cher, il falloit que quelque disgrace en interrompit le cours ; je l'éprouve enfin, car quelque idée que vous puissiez vous faire des impatiences, & des maux terribles que me cause vôtre absence, elle ne vous en sauroit exprimer la moindre partie. Je ne me connois plus, je suis inquiet, je

réve, je ſoupire ſans ceſſe, tout me chagrine, tout m'embarraſſe, tout me déplaît, je fuis le monde, & je ne cherche plus que la ſolitude & le ſilence. C'eſt-là que d'un cœur gemiſſant, & les yeux noyez de larmes, je vous appelle, & vous redemande inceſſamment. Enfin, c'eſt là que je vous retrouve, & que je m'entretiens avec vous, ou plûtôt c'eſt-là que je me laiſſe ſeduire par mon imagination, & que je me trompe par de faux plaiſirs. Helas! je m'apperçoi bientôt de leur menſonge. Ces charmantes illuſions ſe diſſipent, ces phantômes vains & flateurs s'évanouiſſent auſſi-tôt. J'ai beau vous chercher, je ne vous trouve plus que dans mon ame, Regnez-y toûjours, Mon adorable, & qu'elle ſoit à jamais l'heureux Siege de vôtre tre Empire. Mais pour lui en aſſurer le bonheur banniſſez-en le trouble, & lui rendez le calme. Il n'y a que vôtre ſeule preſence qui le puiſſe faire; accordez-là moi avec autant de promptitude que vous la demande avec ardeur,

MA CHERE DEMOISELLE,

Vôtre, &c.

Sur le même sujet.

MADEMOISELLE,

Je ne sai quels sentimens vous aurez de l'état de mon cœur : je n'eus jamais tant d'envie de vous voir, & jamais je ne vous aimai si fortement, que depuis que je ne vous voi plus. Ce n'est pas que vôtre presence ne m'ait toûjours été, un bien fort sensible, mais on ne sait gueres ce que valent les felicitez dont la tranquilité dure trop long-tems. Il faut quelquefois souffrir la peine d'en être privé pour en joüir avec plus de plaisir, & pour savoir mieux de quel prix sont leurs douceurs. Je m'en aperçoi maintenant MADEMOISELLE, les obstacles irritent mes desirs, & cette distance qui me separe de vous, ne sert qu'a m'y unir davantage. Au nom du Ciel, tirez-moi de cet abîme de douleurs où je languis ; permettez-moi d'aller chercher la vie & le repos auprès de vous, ou daignez me rendre ici l'un & l'autre par vôtre heureux & prompt retour, si vous voulez que je vive pour être toûjours,

MADEMOISELLE,

Vôtre, &c.

Allarmes d'un Amant au ſujet de l'éloignement de ſa Maîtreſſe.

MADEMOISELLE,

Quoique l'amour m'ait fait trembler pluſieurs fois à la vûë des maux que m'alloit cauſer vôtre abſence ; l'image affreuſe qu'il m'en faiſoit, n'approchoit point de l'horreur de ceux que j'endure. Je ſuccombe & je cede à leurs violences, mille apprehenſions me troublent & me déchirent, je me défie de vos plus innocens plaiſirs ; vous n'en ſauriez goûter qui ne me coûtent des ſoûpirs & des larmes, ces Compagnies que vous recherchez, ces Viſites frequentes que vous recevez, tous ces doux Entretiens qu'attirent vos charmes, ſont autant d'écueils pour mon amour, & je les regarde comme la ſource funeſte de mille dangereux Rivaux. Mais, helas ! il n'en faut qu'un, pour me donner mille allarmes ; vous le ſouffrirez, vous vous accoûtumerez à le voir, & vôtre cœur ſe rendra peut-être auſſi facile que vos yeux. Vous m'oublierez, enfin, mal-

gré tous vos sermens. Ah ! cette pensée me tuë. Arrachez-la moi, si vous m'aimez, & puis que je n'en puis avoir d'asurance que par vos Lettres, prodiguez-les en faveur du plus fidele & du plus passionué de tous les Hommes, qui suis,

MADEMOISELLE,

Vôtre, &c.

Passions amoureuses.

N'Est il pas permis, MADEMOISELLE, de vous donner le bonjour, & de savoir par vôtre propre confession, si j'ai quelque part dans vos bonnes graces ne me cachez point la verité, dites-moi, ce qui en est, afin que je passe de meilleures nuits, & que ma vanité ne m'en fasse plus accroire. Je voi des personnes auprés de vous, qui jettent prus d'éclat, qui sont les assidus & les passionnez; mais je vous répons qu'ils n'ont que l'exterieur, & que si mon zele étoit reçû à vous donner des marques essentielles de ma fidelité, vous diriez

toute la premiere, que perſonne n'a droit de prétendre à vos affections que moi; mes ſoins ne ſont qu'à vous plaire, je ne faits des vœux que pour vous, & mes penſées ſont toûjours ſur vos qualitez, que j'appelle divines, puis que vous étes incomparable, & que vous étes ma Souveraine, & moi,

MADEMOISELLE

Vôtre, &c.

Impatience d'un Amant embaraſſé.

MA CHERE DEMOISELLE, je ſuis au deſeſpoir, de voir que mes affaires m'ôtent la liberté de vous aller trouver, ſi elles ne finiſſent bien-tôt, je fais vœu de les ſacrifier à mon amour: Leur perte me ſeroit un gain, & tout l'avantage qu'elles me peuvent apporter, ne vaut pas la moindre partie de celui qu'elles m'ôtent. Je ne ſaurois vivre ſans vous, & j'aime mieux qu'elles periſſent que moi-même: Car je vous puis proteſter, que je fais toute mon affaire de vous aimer. C'eſt la ſeule qui occupe mon eſprit, les autres ne me ſauroient

plus toucher, je les laisse aller au hazard, & je me rapporte à ses caprices, de decider de ce qui les regarde, il me suffit d'avoir le plaisir de vous voir, de vous adorer, & de vous convaincre, & je préfere aux plus grandes fortunes, la satisfaction que je trouve à me dire,

MADEMOISELLE,

Vôtre, &c.

Plainte des froideurs d'une Maîtresse; excuse & soûmission.

MA CHERE DEMOISELLE; Comme je suis obligé avec bien du plaisir de me ranger du parti de toute la Terre, & d'avoüer hautement que vous étes la personne du monde la plus parfaite, & la plus charmante; je ne reconnois point de bien dans la vie que celui de vous voir, & de vous plaire. Jugez donc de l'état pitoyable où je suis depuis que vos froideurs me privent de l'un & de l'autre; je ne croi pas les avoir meritées, si ce n'est un crime pour moi de vous avoir rendu des hommages si

peu dignes de vous ; mais j'ai la consolation, que quelques grands que pourroient être ceux que vous recevriez d'ailleurs, ils seroient toûjours au dessous de ce qui vous est dû. Au reste, je ne pretens point appeller de vôtre jugement, je ne suis pas innocent si je vous ai déplû, & j'aime mieux me croire coupable, que de vous croire injuste ; mais ne punissez pas toûjours ; contentez-vous des maux que j'ai soufferts, & mettez fin à mon exil, si vous ne voulez m'ôter la vie, que je n'estime que pour avoir l'avantage d'être, MA CHERE DEMOISELLE,

Vôtre, &c.

Reproches de froideurs & de mépris aprés de grands témoignages d'amour, & nouvelles protestations d'aimer malgré toutes ces rigueurs.

MADEMOISELLE,

Je ne me plaindrai pas du mépris que vous avez eu pour moi à vôtre départ; j'ai dû m'y attendre aprés les froideurs de vôtre dernier entretien. C'est-

là la veritable ſource de mes chagrins & de mes douleurs. Quoi, dis-je dés lors en moi-même, eſt-ce là celle qui me cherchoit avec tant d'empreſſement, qui ne pouvoit vivre un moment ſans me voir, qui m'aſſuroit ſi ſouvent que je faiſois toute ſa joye & tous ſes plaiſirs? Oüi, c'eſt-elle même, je ne me trompe point; c'eſt-elle que je voi, c'eſt-elle qui malgré mille ſermens d'un amour inviolable, change tout à coup, & devient inſenſible & perfide. Malheureux que je ſuis! qu'ai je donc fait pour meriter tant de rigueurs? Helas! plus je m'examine, moins je trouve que j'aye rien à me reprocher, ſi ce n'eſt, Ingrate, l'excés de mon amour; car c'eſt-là le ſeul endroit par où je me ſens coupable, ſi neanmoins c'eſt l'être, que de vous avoir trop aimée. Je m'abuſe, je vous aime encore, & dûſſiez vous m'accabler d'éternels mépris, je vous aimerai toûjours, j'en fais toute ma paſſion & toute ma gloire. Je vous ſuivrai par tout, je traverſerai tous ces lieux qui nous ſeparent, je vous viſiterai de penſée, je ſerai preſent à toutes vos actions, je ſerai toûjours avec vous malgré toutes vos reſiſtances, & mon cœur ne ſe détachera jamais du cher objet que j'adore

Reproche d'un Amant à ſa Maîtreſſe, de la haine qu'elle a conçûe contre lui, pour lui avoir dit ſes veritez.

ET quoi, MADEMOISELLE, pour avoir été ſincere en vôtre endroit, & vous avoir avertie de vos défauts, vous voilà devenuë mon ennemie mortelle, & rien ne me peut reconcilier avec vous. Pour conſerver vôtre eſtime, falloit-il s'en rendre indigne, appuyer vos erreurs par de bas applaudiſſemens, & en un mot devenir ridicule, pour vous empêcher de l'être ? Croyez-moi, vous m'avez dû connoître; je ne ſuis point de ces lâches Amans, qui ſans ceſſe abatus & gemiſſans aux pieds de leurs Maîtreſſes, encenſent leurs caprices, & adorent leurs fols entêtemens. J'ai des yeux fideles & inexorables, & je loüe où je blâme ſuivant que la raiſon approuve ou condanne ; Peut-être que vôtre colere ne durera pas toûjours, vous vous reconnoîtrez à la fin, vous me ſaurez bon gré d'avoir eu ſoin de vous, & je ne déſeſpere pas que vous ne rendiez juſtice à l'homme du mon-

de, qui eſt avec le plus d'amour & de raiſon,

MADEMOISELLE,

Vôtre, &c.

Reproches ſinceres à une Demoiſelle qu'on recherche en mariage.

MADEMOISELLE,

Je ne vous ſaurois cacher mes ſentimens; quand j'aime quelqu'un, il faut que je lui parle à cœur ouvert. Si vous voulez que je vive un jour avec vous, vous devez penſer à vous défaire dés-à preſent de toutes vos inégalitez, & des méchantes humeurs qui pourroient troubler nôtre repos. Attendez de moi toutes les complaiſances imaginables, mais ne me croyez pas capable du moindre aveuglement. Je vous dis ces veritez au ſujet des froideurs que vous me témoignez depuis deux ou trois jours ſans aucun fondement, & pour vous avoir ſeulement fait des reproches legitimes, dont vous ſavez la cauſe, &

qui ne partent que d'un cœur dont la ſincerité vous marque le pur amour, puiſque c'eſt celui que vous conſacre.

MA CHERE DEMOISELLE.

Vôtre, &c.

Vne Dame declare ſon amour, & ſe plaint de ce qu'on la vient voir rarement.

MONSIEUR,

Plus j'ai pour vous d'amour, plus il ſemble que vous preniez plaiſir à me donner d'inquietude & de peine : Je ne ſaurois du tout m'accommoder de vos rares viſites, & je voudrois vous voir à tout heure. Il valoit mieux me priver entierement de ce plaiſir, que de me le faire goûter, pour me le ravir auſſi-tôt; du moins je ne ſerois pas reduite à regretter continuellement un bien, que je n'aurois jamais connu, & je joüirois encore d'une tranquillité que rien ne pourroit troubler. Peut-être que cet aveu que je vous fais, & dont mille feroient leur bonheur, ne ſervira qu'à

vous rendre plus fier, mais si vous en abusez, je saurai m'en punir, & j'arracherai de mon cœur le desir que j'ai d'être,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

D'une Maîtresse à son Amant sur son départ.

MON CHER, si vous faites un peu reflexion à la veille de vôtre départ, quoique j'aye fait mon possible pour cacher mon chagrin il en a paru assés, & le silence que malgré toute ma raison, je ne pouvois rompre, vous dit plus de choses que je n'aurois souhaité, je ne saurois vous expliquer tous les mouvemens de mon cœur en cette Lettre & le combat qui s'y est fait. Au reste vous voulez donc, Mon cher, que je croye à vôtre sincerité. Si j'en juge par la mienne, je n'aurai pas de peine à me persuader ce que vous dites, & comme c'est le caractere des belles ames, & que vous avez toutes les qualités qui font un honnête homme, je veux bien me flater

que celle-là eſt jointe aux autres. Adieu mon cher enfant, inſenſiblement je dis plus que je ne voulois.

Reproches d'une Maîtreſſe à ſon Amant ſur ſa diſſimulation à l'aimer, lors qu'il en aime une autre.

JE vous aime avec trop de delicateſſe pour vous laiſſer croire que je ſuis contente de vous. Bien des perſonnes chercheroient à ſe venger du ſoin que vous avez de me ménager par une diſſimulation qui approcheroit de celle que vous avez à mõ égard; mais je n'en ſuis point capable, & quelque ſujet que j'aye de me plaindre de vos manieres, je veux bien vous avoüer que la frayeur que je vous vis l'autre jour, & l'empreſſement que vous eûtes de me quitter; ont fait ſur moy, ce que mes amis & ma raiſon n'avoient pû obtenir; je veux dire que j'ouvre enfin les yeux, & que je commence à connoître, que vous cherchez plus vôtre plaiſir que le mien: Que dans le tems que je fais tout pour vous, & que je vous aime le mieux, vous me trompez pour un autre: Que cette autre

eſt la victime de vôtre ambition, & que vous n'êtes venu me voir que pour augmenter la bonne opinion que vous voulez donner à tout le monde de vôtre conſtance. Vous êtes ſervi à ſouhait, & vous avez des gens qui ont pris tant de peine de vous nommer, que tout le païs ſavoit par eux la veille de vôtre arrivée, que vous deviez paſſer ; Je ne doute pas qu'il ne ſuive vos ordres en cela ; car depuis quelque tems. Il eſt ſi accoûtumé à vos maneges, que je ſuis perſuadée qu'il a obeï ponctuellement. Je ſouffrirois l'exactitude qu'il a euë ſur la route de .... Et je ne vous en aurois pas parlé, ſi j'avois eu la force de vous dire que je vous aime quand je ne le ſens pas ; ne vous prenez qu'à vous-même de ce changement, peut-être même me feriez-vous revenir, car je connois que rien ne vous eſt impoſſible ; mais ne croyez pas que j'aye le même attachement pour vous par ce que je ne ſuis point à l'épreuve de vôtre bonne foi.

Elle témoigne à son Amant que ces excuses, & le soin qu'il prend de se justifier lui plaisent ; & elle souhaite encore en être aimée.

JE ne puis vous nier que le soin que vous prénez de vous justifier, ne me fasse plaisir & que je ne trouve encore dans mon cœur beaucoup plus de choses qui me parlent de vous ; mais je ne saurois revenir du dernier fruit de vôtre legereté, ni vous marquer aussi bien que je le connois, que vous ne m'aimez point, & que vous ne m'avez jamais aimée. Je vous ai crû capable d'être touché de ma tendresse ; mais vous n'en sçavez pas le prix, & vous n'étes pas fait pour des sentimens comme les miens ; vous ne cherchez qu'à sotisfaire vôtre vanité, & si je vous suis obligée de quelque chose, c'est de m'avoir trouvée digne de vôtre ambition, elle doit être contente, & à vôtre égard par la maniere dont je vous ai aimé ; & à celui du monde, par le bruit qui en a courû : c'est abuser trop long-tems de ma credu-

lité & de la foibleſſe que j'ai eüe pour vous. Laiſſez moi donc mourir de douleur ſans me ſoutenir inutilement par des aſſeurances trompeuſes d'une tendreſſe que vous ne ſentez pas : du reſte vous verrez par les ſuites de ma vie, ſi je ſonge à vous *faire une quérelle d'Allemand*, & ſi je ſuis le conſeil de perſonne ; il eſt aiſé de vous informer de quelle ſorte je paſſe les jours, depuis qu'on m'a dit que vous n'aviez envoyé vôtre laquais devant vous dans tous les lieux où vous avez paſſé, pour vous nommer, qu'afin d'apprendre à la perſonne que vous aimiez que j'ai tout hazardé pour vous voir pour en paroître plus aimable, & rendre le ſacrifice que vous lui faites de moi, plus digne d'elle ; car il eſt certain que vôtre laquais a tout dit à *N.* & s'il ne m'en eſt pas arrivé de malheur de la part de ma mere, c'eſt que j'ai mis tout en uſage pour l'empecher: jouïſſez à loiſir de vôtre perfidie ; mais ſouvenez vous au moins que je me ſuis attachée à vous d'un amour trop ſenſible, puiſque vous en étes indigne : ce n'eſt pas que je vous aime encore, ni que je ſois jalouſe, mais je voudrois bien me venger au moins de quelque ſorte en

traverſant vos plaiſirs ; je ſuis étonnée que vous en ayez à m'écrire avec la ſoumiſſion qui eſt dans vôtre lettre que je viens de recevoir, & que la bonté de vôtre eſprit puiſſe vous fournir ce que les perſonnes qui aiment veritablement, ne trouvent que dans le cœur ; Il y a tant d'art dans la peinture que vous me faites de la frayeur que vous eutes en me voyant dans un lieu dangereux pour moi, où vous n'oſates me retenir, que j'y ſerois trompée, ſi je vous connoiſſois moins. J'avoüe qu'il n'y a rien à répondre à celà, mais ma penetration va plus loin, & vous ne m'y ſauriez échaper. Ne me dites donc plus que vous m'aimez, s'il n'eſt vrai, & faites s'il eſt poſſible qu'il le ſoit comme je le ſouhaite, je n'ai pas beſoin de vous apprendre que je le merite, vous ne le voyez que trop bien, malgré la peine que je prens à vous le cacher.

Elle veut obliger son amant de lui dire le nom de sa rivalle pour marque qu'il y veut renoncer, en sa faveur.

JE cede enfin MONSIEUR malgré toutes les resolutions que j'avois prises de ne vous plus écrire, & de ne pas hazarder mon repos & ma vie pour une personne que n'y prend point de part ; ne me dites donc plus rien, avoüez seulement que vous aimez MADEMOISELLE *N.* pour m'apprendre que vous y renoncez, car je suis assez bien instruite de vos demarches pour n'avoir pas besoins de vôtre aveu ; je cherche à vous faire un merite & à excuser la foiblesse que j'ai de ne pouvoir resister à la peur de n'entendre plus parler de vous. MADEMOISELLE *N.* que j'entretins fort l'autre jour, vous peut dire que l'on me rend un fidelle comte des gens qui reçoivent vos lettres de galanterie ; mais je fis réflexion, qu'elle vous aimoit sans être coupable à mon égard, & que l'on a peine à s'en empécher quand il vous plaît. Je tournai donc en suite toute ma colere contre vous, & ne pus

comprendre pourquoi vous aviez pris plaiſir à me voir en partant, puis que cela ne pouvoit vous en donner, & m'expoſoit aux reprimandes que ma mere me fait ſur vôtre ſujet; voilà quelles ſont mes raiſons, pour ne vous pas écrire ce que vous ferez quand vous aurez une conduite plus ſage : vous ne ſçauriez nier que vous n'ayez tout dit à MADEMOISELLE *N.* Et je n'en ſuis pas fâchée, mais je croi toûjours que mon ſecret vous pêſe infiniment. Ne prenez pas cecy pour des reproches; mais pour avoir une réponſe plus raiſonnable que vôtre derniere lettre du 10. que je viens de recevoir, qui eſt toute pleine d'une hiſtoire de nœuds dépée, quãd paix la generalle eſt faite, & que je l'ai pas ſignée avec vous, il faudroit des choſes plus ſolides pour me perſuader que vous m'aimez, car de bonne foi je ne le croi pas. Au reſte pour un ruban, vous en aurez un quand il vous plaira, mais je n'ai pas voulu vous en donner un commun, ni vous parer pour plaire à d'autres. D'ailleurs je n'ai plus de foi en leur vertu, parce que vous ayant conſervée à la guerre, ils ne vous ont pas garanti du plus grand des perils ſelon

moi, puis que vôtre infidelité me coûte plus que vôtre mort ne m'auroit fait, quelque abîmée que j'euſſe été dans une douleur tres-juſte. Jugez donc de l'état où je ſuis, mon corps ne peut ſupporter l'agitation de mon eſprit. Je ſuis malade depuis trois jours d'un rhume ſur la poitrine. Je voudrois qu'il pût m'ôter la vie, elle vous épargneroit la peine de me menacer de la dureté que vous avez euë, & à laquelle je vous prie de croire que vous ne devez pas cette Lettre, puis que je ne l'ai pas écrite, aprés que vous m'avez mandé, que ſi j'avois du cœur & de l'honnêteté, ce ſont vos termes, je ne vous oublierois pas, je ne le fais que pour vous marquer que ce n'eſt pas par bizarrerie que vous n'avez pas de mes nouvelles. S'il m'étoit permis de croire qu'elles vous donnent de la joye, j'en aurois à mon tour, & les Courriers vous en apporteroient ſouvent; mais tout a changé de face, & vôtre felicité ne depend plus de moi. Je voudrois bien vous entretenir pour vous faire ſouvenir du moins du tort que vous avez. Je n'y vois nulle apparence, parce que je ſuis aſſurée que vous m'allez mander que vous êtes équitable & que je ſuis injuſte,

ce n'eſt plus cela que je vous demande & je ne vous pardonnerois pas même vos excuſes, je veux de la ſincerité, & & un recit fidelle de vôtre engagement, ſi vous voulez que je n'execute pas la reſolution que j'ai ſi mal ſoutenüe de ne vous voir jamais. Réponſe promptement s'il vous plaît; une migraine qui me prend m'empêche de vous expliquer plus au long ce que je penſe, mais ſouvenez vous de ne point écrire, ſi vous n'etes reſolu de me conter tout naïvement.

Elle lui répond ſur le même ſujet, & le blâme de ce qu'il ſe plaint de ce qu'elle ne lui répond pas regulierement.

C'Eſt à tort que vous vous plaignez MONSIEUR, du peu de regularité que j'ai a vous faire réponſe, puis que j'attens la vôtre ſur une grande lettre que je vous ai écrite & que vous devez avoir reçüe, pour prendre un parti à vôtre égard, je ne puis tout à fait renoncer à vous que vous n'y mettiez ordre, en m'avoüant ce que je vous demande, c'eſt la ſeule choſe que je

ſoùhaite pour être perſuadée que vous m'aimez ; ne me faites pas languir davantage dans le cruel état où je ſuis, l'incertitude m'accable,& quoi que j'aie pour vous des ſentimens plus tendres que jamais, je ſouffrirois moins quand je pourrois me determiner même à ne plus entendre parler de vous. Jugez de mon deſeſpoir par cette extremité, faites s'il ſe peut que je n'y ſois pas reduite, & que la durée de l'eſperance d'être un jour unis enſemble, juſtifie tout ce que j'ai fait pour vous ; j'oſe toujours vous aſſeurer que je merite l'un & l'autre mieux que Madame de ** à qui vous me ſacrifiez ; peut être auriez vous des remords au milieu de vos plaiſirs, & que vous regrettetiez une perſonne à qui vous avez témoigné tant de tendreſſe. Enfin ſi vous ne revenez de bonne fois vous me couterez plus de douleurs que vous n'avez déja fait, il me ſemble que c'eſt en dire aſſez pour que vous me trouviez à plaindre. Adieu malgré toute l'ardeur que vous tâchez de me faire paroître, je ne vous trouve pas empreſſé autant que le doit être une perſonne qui cherche à ſe racommoder, & qui aimeroit un mot

de mes nouvelles en diligence, car les lettres ſont 10. jours en chemin, & c'eſt beaucoup à qui ſouffre des peines infinies.

Sa jalouſie fait toûjours douter de l'amitié de ſon Amant parce qu'il ne cherche pas comme elle de remede contre l'abſence.

VOus ne croirez pas ſans peine MONSIEUR, que je ſois malade depuis deux jours ſeulement que vous m'avez veue ſi MONSIEUR *N.* vous a mandé de mes nouvelles comme il me la promis, car il me vit hier monter en carroſſe en bonne ſanté pour aller à Saumur: cependant j'en ſuis revenu ce ſoir avec la fiévre & un rhume ſur la poitrine qui ne me laiſſe point de repos, j'aurois même beaucoup d'inquietude, ſi vous ne me donniez de l'indifference pour la vie par celle que vous me témoignez; je ſuis dans une douleur mortelle de ne pouvoir croire que vous m'aimiez vivement, je ne ſaurois m'en flater depuis que vous ne m'écrivez que rarement malgré toutes les proteſtations que vous

me faites, parce que devant être ſenſible à l'abſence vous ne cherchez pas le ſeul remede qu'il y ait contre elle, vous me reprocherez peut-être la même choſe, mais il y a bien de la difference; je ne pouvois vous écrire ſouvent dans le temps que j'ai crû que vous aimiez Mademoiſelle *N.* ſans vous faire voir mon deſeſpoir que ma gloire vouloit vous cacher, parce que vous en êtiez indigne. Voila mon cher enfant, les veritables raiſons de mon ſilence, qui me coûtent infiniment, vous le ferez ceſſer quand il vous plaira, & quoi que je ne ſois pas tout à fait guerie ſur le chapitre de cette Demoiſelle, je ſuis pourtant perſuadée que le cœur n'y a point de part, par la maniere dont vous en parlez, il ſeroit pourtant mieux qu'il n'y eut rien du tout. Vous m'avez donné les plus grandes alarmes du monde dans le tems que les troupes ont été engagées trop avant dans le païs où vous étes, je me ſuis informée avec ſoin & toujours en tremblant, des nouvelles qui arrivoient; faites m'en ſavoir vous même, au nom de l'amour que vous m'avez tant juré & devenez plus regulier ſi vous voulez me tirer d'affaires de toutes manieres, je

veux dire calmer l'agitation de mon esprit, & faire revenir ma santé. Il ne faut pour l'un & pour l'autre que me laisser esperer que je vous verrai le plutôt qu'il sera possible. Je ne puis m'empêcher de vous dire avant que de finir ma lettre qu'il faut que vous ayez bien mechante opinion de moi, pour croire que Mademoiselle *N-* m'a fait donner dans le paneau. Mandés moi si vous avez encore besoin de quelques nœuds d'épée, & de cravatte. Bon soir, mon cher enfant, vous me devez avoir bien de l'obligation de ma lettre, car je me meurs du mal de tête, & du rhume, si vous n'y apportez quelque soulagement.

Agreable surprise d'une maîtresse jalouse sur le prompt retour de son Amant qui étoit allé à l'armée.

MON CHER, je viens d'apprendre avec une surprise sans égale que vous étes à Angers, je ne sai ou j'en suis ni par quelle avanture vous y étes, ni pourquoi vous quittez l'armée, ce qui est de plus fâcheux est que je suis au lit avec la fiévre, & mon rhume qui con-

tinue toûjours, éclairciſſez moi de tout, & croiez que je vous aime toujours avec paſſion ; mandez moi où vous allez, & ſi je ne ſerois pas aſſez heureuſe pour reparer ce que ma ſanté me fait perdre, car j'ai grande peur que vôtre voyage ne ſoit inutile, je vous écris ſi éperdüe que je ne ſai ce que je fais, ne partez point que vous ne m'aiez êclaircie de tout. Adieu cher amant.

Tranſports amoureux mêlez de troubles & de frayeur ſur l'arrivée imprevûë d'un amant qu'on n'a pas la liberté de voir.

JE ſuis ſi troublée, Mon cher enfant, de vous ſavoir à une lieuë d'ici, & de la frayeur de ne vous point voir, que mes gens croyent que je ſuis devenüe folle, je perdray en effet l'eſprit, ſi je ne vous parle. Cependant quelque empreſſemẽt que j'aye pour cela, j'y trouve de grandes difficultés, parce que je ſuis incommodée ; car ſans ce contre-tems, je ferois mon poſſible. Songez un peu de vôtre côté ſi vous ne ſavez pas un moyen pour m'approcher de vous. J'en meurs d'envie, Mon cher Enfant, & toutes les ar-

deurs que vous m'avez vûës, n'approchent pas de ce que je ſens. Dites-moi ce qui vous a fait quitter le ſervice du Roi, & ſi vous avez quelques jours dont vous puiſſiez diſpoſer, afin que je prenne des meſures pour vous entretenir. Il faut que je vous ouvre mon cœur en liberté, & que j'occupe encore, s'il ſe peut, dans le vôtre, la place que je merite. Ecrivez-moi au moins toute la nuit. Si vous la paſſez à N. qu'elle ſera cruelle, ſi elle n'eſt pas la plus charmante du monde pour moi ! Que je vous aime ! Et que vous me paroiſſez aimable dans ce moment ! Vôtre retour a tous les charmes de la nouveauté. Il me paroît que vous ne faites que commencer à me plaire; quel trouble vous apportez dans mon ame ! Et que de paſſions vous reveillez à la fois par vôtre arrivée imprevuë; vous auriez vû par une Lettre que je vous écrivis hier, que je n'ai pas toûjours été en repos, & que les bruits qui ont couru de l'armée où vous étiez m'ont donné beaucoup d'inquietude. Vous voila à la fin en ſeureté, & je ſuis fort aiſe que vous alliez à la Cour, quelque dãger qu'il y ait que vous ſoyés ſans moi; les abſens ſouffrent toûjours, mon Cher Enfant, avec une

perſonne auſſi bien faite que vous par ce que vous trouverés mille gens en vôtre chemin qui ébranleront vôrre conſtance, ſi elles ne l'ont déja fait : Bonſoir mon Cher, j'attens vôtre réponſe avec la plus grande de toutes les impatiences.

Empreſſement de voir ſon amant à ſon retour de l'armée, n'étant pas loin l'un de l'autre.

MON CHER, je reçois dans ce moment vôtre lettre qui me charme ; & je ſerois trop heureuſe ſi je pouvois être perſuadée que vous venez exprés pour moi, j'ai crû que vous vous en retournez au païs. Je ſuis au deſeſpoir de ne pouvoir ſortir de la Chambre, j'ai la fievre preſentement, & il m'a été impoſſible de toutes manieres d'aller à *N.* depuis que vous y étes venu, deſorte que je ne vois que *N.* où je puiſſe aller, encore ne ſauroit ce être avant Jeudy, à cauſe que mon empreſſement ſeroit ſuſpect ſi je partois demain; il faut que je diſe que je me porte mieux, le plaiſir que j'eſpere me ſoutiendra,

tiendra, & quand j'en devrois mourir, je ne puis resister à l'envie que j'ai de de vous voir. Mandez moi par mon laquais, ce qui vous a obligé de venir, car vous conviendrez qu'il n'est pas naturel de quitter si-tôt le service, avec la figure que vous faites dans l'armée. Mandés moi vôtre resolution, sur tout ce que je vous écris, & croiés que je vous aime tres-tendrement. Ne vous en retournez pas que nous n'ayons renouvellé les protestations de nous aimer éternellement.

Redoublement d'amour & de fidelité.

LA joye que je sens Mon Cher, depuis que je vous ai veu & ce que je viens de hazarder pour vous voir, vous doit asseurer que mon amour & ma fidelité seront éternelles, j'étois perduë sans ressource, si l'on m'avoit surprise à nôtre rendez-vous, & je pouvois facilement l'être : je prevois pourtant qu'il peut m'en arriver de nouveaux embarras : les espions que ma mere a mis en campagne auront pû decouvrir quelque chose ; mais je ne

puis dans ce moment ſentir que de la joye : j'en ai ſi rarement qu'il eſt juſte que je la goûte aujourd'huy ſans mélange. Bonjour donc, Cher Enfant, fortifiez l'opinion que j'ai toûjours euë, que pour être digne du cœur d'un veritable Amant, il faut ſe conſerver une reputation inviolable. Je vais donc faire merveille & oublier tout ce qui peut nuire à nôtre amour, vous pouvez vous aſſeurer que vous me verrez toûjours amante fidelle, ce dernier terme paroîtra inutile à quiconque vous connoîtra. Car il eſt preſque impoſſible de ſoupçonner une fille qui paſſe pour avoir de l'eſprit, d'être capable aprês vous avoir connu d'avoir jamais de l'amour pour un autre que pour vous.

Redoublement d'amour cauſé par la fidelité d'un amant aprés avoir été infidelle.

CRoyez-vous que je puiſſe laiſſer échaper une occaſion de vous écrire, & qu'il ſuffira à ma tendreſſe que jaye été aujourd'huy une heure avec vous ? ah vôtre veuë m'inſpire trop d'amour pour ne pas chercher à vous en

parler, il faudroit que je puſſe vous voir le moment aprés que vous m'avez quittée pour vous bien exprimer tout ce que vôtre preſence fait ſentir à mon cœur, je n'ay jamais été ſi contente de de vous, il me paroit avoir trouvé dans vos yeux ardens & vos diſcours le caractere d'une veritable paſſion. Seroit-il bien vray que vous m'aimaſſiez autant que je vous aime? jugez quelle accroiſſement cette penſée doit donner à mon amour, je vous ai aimé inſenſible & ingrat, comment ne vous aimerois-je pas tendre & fidelle ? je n'aimois alors que vôtre peſonne, j'en joüis à preſent avec un plaiſir qui flate également, & ma tendreſſe & ma vanité ; je m'en eſtime d'autant plus heureuſe que je dois mon bonheur à mes ſoins, & je trouve qu'il eſt bien plus doux d'avoir forcé par ſon attachement & ſa tendreſſe un cœur rebelle à devenir ſenſible que d'en devoir la conquête facile à un premier coup d'œil.

Redoublement de tendreſſe d'un Amant à ſa Maîtreſſe, en lui diſant qu'il l'ira voir le jour d'aprés.

JE t'aime plus que jamais, MA CHERE, je me reſerve à te le dire demain. Tu dois t'attendre à mille tranſports, dont je ne ſerai point le maître : de toute neceſſité il faut que je te voye, quelque affaire qui me ſurvienne ; fais tout pour que nous puiſſions être en liberté : attens-moi avec impatience, j'en ai pour te voir, qui te ſont inconnuës. Tu ne croirois pas que je paſſe ici beaucoup de nuits ſans dormir, c'eſt la verité, & je t'aime trop pour avoir du repos.

Sur le même ſujet.

MA CHERE, que j'aye demain des affaires, ou non, j'irai vous voir, je ne puis m'en empêcher, je croi que ce ſera le matin; ſi je n'attendois pas de vos nouvelles, je ſerois dans mon lit : je ſuis accablé de chagrin & de douleur, & je n'ai pas la force de m'en plaindre ; fai-

tes-moi donc mourir, parce que je vous aime trop, sans que vous m'ayez jamais voulu apprendre ma destinée, il ne faut m'épargner aucun chagrin. Adieu.

Redoublement d'amour, & plaintes de ce qu'il ne peut être aimé comme il aime.

JE ne saurois vivre, MADEMOISELLE, si vous ne m'aimez, & si vous n'êtes seure de ma tendresse. Elle est à l'épreuve de tout, & malgré toutes vos rigueurs, je n'ai jamais cessé un moment de vous aimer ; il est vrai que je m'étois proposé un état plus tranquille ; mais je ne puis rien sur vôtre esprit. Je conçois bien que je renoncerai plus aisément à la vie qu'à ma passion, elle est trop forte : je suis touché de vôtre procedé plus que vous ne sauriez vous l'imaginer ; & cela ne feroit que de tres-mauvais effets, si vous m'aimiez beaucoup, & si je ne vous aimois que mediocrement ; je ressens tres-vivement les maux que vous me faites, sans pouvoir m'en plaindre. Adieu, faites-moi plus de mal si vous pouvez. Je vous aurois veuë aujourd'hui, si quelques affaires qu'il m'a été impossible de

remettre ne m'étoient ſurvenuës, mais ce ſera pour demain. C'eſt une très-grande fête pour moi, & mes jours heureux, ſont ceux que j'ai le plaiſir de vous voir, quelque ſoin que vous preniez de les traverſer. Adieu ma Chere.

Sur le même ſujet.

MADEMOISELLE,

Malgré les outrages, & les mauvais traitemens que vous me fîtes hier, je vous aime encore : je vois bien qu'il faut que je ſuive ma deſtinée, je prevois des malheurs que je ne puis éviter; c'eſt mon étoile. Hier je me flattois que je pourrois vous voir aujourd'hui. Je vous en demande mille pardons ; ce qui ſeroit pour tout autre un remede aſſuré, n'eſt pour moi qu'un poiſon, tout cela ne ſert qu'à me perſecuter le plus cruellement du monde. Toûjours aimer qui m'offenſa ? mais ſi vous vouliez faire un peu de reflexion à vôtre procedé pour moi, vous en auriez honte, vous abuſez de tout, vous ſavez ma foibleſſe, vous êtes perſuadée que je ne puis prendre de reſolu-

tion contre vous. Helas ! je conçois un bonheur en vous aimant, dont je ne prevois pas l'iſſuë: ſi vous vouliez autoriſer mon amour & ma tendreſſe par une ſincere amitié, ne ſerois-je pas trop heureux ? Je ne vous rendrai point conte comme je paſſe la nuit, je ſuis perſuadé que vous n'avez de vrais plaiſirs que dans mes peines; vous joüiſſez bien cruellement de ce pouvoir que vous avez ſur moi ; je vous aurois écrit ce matin, mais je vous ſavois trop occupée avec une Dame, qui n'eſt pas de mes amies. Vous n'êtes pas faite pour me rendre juſtice; je n'en attens de vous ſur rien ; je vous aime, parce que je ne puis m'en empêcher, & non pas parce que vous le voulez ; j'irai demain vous voir ; je vous répons à l'avance que j'y irai de tout mon cœur, malgré tout ce qui s'eſt paſſé. Adieu je me fais violence, pour finir ma Lettre ſans remplir tout le papier.

Sur le même ſujet.

MA CHERE, je vous écris, parce que je ne puis m'en empêcher; c'eſt pour moi, & non point pour vous, puis

que vous n'avez point de foi pour mes Lettres, quoi qu'elles soient les plus sinceres du monde ; je n'ai aucune raison de vous écrire ce que je ne penserois pas. Il n'y a rien au monde que je ne fasse pour vous mettre en état de n'oser me quitter ; mais je m'apperçois que je vous importune ; vous vous lassez de m'entendre dire que je vous aime ; j'ai resolu de ne vous écrire que des choses indifferentes ; cependant comment faire ? par où commencer ? cela m'embarasse, où prendre de l'indifference ? non, il faut quitter ; si j'écris encore deux lignes, ce ne sera qu'amour, que tendresse, qu'emportement. Adieu, je vous remercie de vos Fleurs ; cela fait trop de plaisir ; cela me fait voir que vous avez pensé au moins à moi une fois.

Reproche à son Amant de ce qu'il ne lui écrit pas si souvent qu'il devroit, comme elle le fait à son égard.

MON CHER, j'attendois hier avec une impatience sans égale de vos nouvelles, & je m'étois flatée que vous

continuetiez à m'en donner souvent. Ne vous fortifierez-vous jamais dans les soins que vous devez prendre de me plaire ? Vos manieres sont si inegales qu'il semble que le personnage d'un Amant tendre, ne vous soit pas naturel. Ne puis-je vous inspirer l'envie de suivre mon exemple ? Ah si vous saviez quelle douceur l'on trouve à penser toûjours à ce que l'on aime, & à employer à lui rendre compte des plus secrets sentimens de son cœur, les heures que le commun du monde employe à une oisiveté ennuyeuse, vous seriez plus exact à me donner des marques de vôtre amour. L'interêt du mien veut que je fasse celle-cy trop courte, & que le depit que vous en aurez vous fasse comprendre le chagrin que j'ay de ne point recevoir les vôtres. Adieu, Cher Amant, soyez-moi toûjours fidele.

Reconnoissance de tendresse à un Amant en detestant son rival,

MON CHER vous ne m'avez pas plutôt quittée que j'ai mis la main à la plume, comment pourrois je être occupée d'autre chose que de vous dans les momens qui s'accordent à ceux que nous venons de passer ensemble. Ah mon cher amant puis-je en croire la douce conversation que nous venons d'avoir ensemble ? êtes vous aussi tendre & aussi sensible que moi ? mais non personne n'a jamais connu ce que je viens de ressentir, & l'amour pour me recompenser de tant de peines a fait pour moy des plaisirs tout nouveaux. L'impression qu'ils ont faite sur mes sens est si vive que je ne puis l'exprimer. Mais vôtre rival entre. Dieux, quelle cruauté d'être obligée de voir ce qu'on hait en quittant ce qu'on aime ! comment me presenterai-je à ses yeux en l'état où je suis, il me ramene la crainte, & la tristesse que je lui ai toûjours fait paroître.

De la même au même peu de tems aprés la converſation qu'elle a euë avec ſon rival.

LA converſation que je viens d'eſſuyer eſt l'épine des roſes, quel ſuperflus grand Dieu! d'entretenir un rival de ſens froid, aprés en avoir eu une ſi aimable que la vôtre dont le ſouvenir eſt encore ſi preſent à mon eſprit ? que pouvois-je lui dire ? je lui ai dit en deux mots que je m'étois trouvé fort mal toute l'aprês dînée, & je me ſuis miſe auſſi tôt à chanter ſans penſer à la contradiction qu'il y avoit entre ces mouvemens de joie & ce que je venois de lui dire, mais pourrois-je être ſage aujourd'hui & ſonger à autre choſe qu'à vous ? où êtes vous, Mon cher amant, au moment que je vous écris ? quelles ſont vos occupations pour moi ? je penſe à vous dans le même lieu où vous me juriez une fidelité éternelle. Qu'il eſt doux de triompher ainſi de la vigilance d'un rival ! & quelle ſeroit ſa rage s'il connoiſſoit nôtre bonheur ! il me ſemble qu'il y manque quelque choſe parce qu'il n'a

pas la douleur de ſavoir comme nous le trompons, diſons le lui pour nous venger : mais non qu'il n'y ait jamais que nous qui connoiſſions nos plaiſirs : faiſons tout ce qu'il faut pour que le monde nous oublie autant que je l'ai oublié. Je crois qu'il n'y a que vous dans l'univers, & je ne vois plus rien que ce qui a rapport à mon amour. Adieu, la reflexion augmente les plaiſirs, & j'ai une joye ſi vive qu'elle éclate dans tout ce que je fais.

Redoublement de tendreſſe, & de reconnoiſſance d'une Maîtreſſe à ſon Amant.

IL faut avouer que l'amour vend bien cher ſes plaiſirs, l'on ne peut payer celui de revoir ſon amant, & de le trouver fidelle : on ne peut être plus ſatisfaite que je le ſuis de la converſation que j'eus hier avec vous, & vos ſentimens y furent ſi tendres que je ne doute preſque plus que vous n'ayez pour moi un veritable attachement, & que vous ne meritiez tout le mien : auſſi ſuis-je reſoluë de ne plus écouter deſormais les diſcours de ceux que je

croi mes ennemis auſſi bien que les vôtres, & ne chercher qu'à inſpirer de la defiance de vôtre procedé pour affoiblir la violence des ſentimens qu'ils ſont au deſeſpoir que jaye pour vous. Je vous aime trop, Mon Cher, pour que ma paſſion ne ſoit pas une preuve que vous eſtes aimable, & que vous ne pourriez l'être ſi vous manquiez de fidelité pour une maîtreſſe qui vous aime ſi conſtamment malgré tout ce que vous lui coutez de douleurs, de la part de la biſarrerie d'une mere, & ſi le detail vous en étoit bien connu vous admireriez la force de la paſſion qui m'attache à vous, & la folie des precautions de ma mere & de vôtre Rival. Car enfin malgré tous leurs ſoins & leur vigilance, & pendant qu'ils ſe flatent d'avoir detruit le panchant que j'ai pour vous, nous nous aimons plus que jamais : nous nous le dimes hier, & nous nous le jurerons éternellement. N'admirez vous point combien il eſt difficile de deſunir deux cœurs veritablement attachez l'un à l'autre, quel triomphe de deux amans, de braver ainſi toutes les precautions, & la vigilance de ma mere & de vôtre Rival, que l'union

qui ſera deſormais entre nous ſerve de punition à ceux qui me perſecutent, & me venge de tout ce qu'ils me font ſouffrir, quelle ſeroit leur rage, s'ils ſavoient les plaiſirs que nous eſperons goûter quand Dieu nous aura unis enſemble dans peu de jours ; l'idée que je me fais de leur colere ajoûte de nouveaux charmes à tout ce que je fais pour vous.

Billet de cet Amant à ſa maîtreſſe pour lui donner un avant goût du plaiſir qu'il eſpere avoir de la poſſeder le lendemain par les doux liens du mariage.

C'Eſt enfin demain ce jour ſi ardemment deſiré, & ſi long-tems attandu ; c'eſt enfin demain qu'aprês de ſi longues ſouffrances, & tant de tourmens vous vous verrez entre les bras de l'amour même. Que vous recevrez des faveurs ; car jamais mortel n'a fait ſentir à un cœur tout ce que je pretens faire ſentir demain au vôtre.

D'une Maîtreſſe à ſon Amant avec reproche de ce qu'il n'eſt pas venu au rendez-vous.

MON CHER,

Je ſuis la plus malheureuſe perſonne du monde ; nous aurions paſſé la ſoirée enſemble, ſi vous l'euſſiez voulu. Enfin il eſt écrit là haut, que rien ne me réuſſira, & que vous ne m'aimerez jamais. Vous me joüez, je le connois fort bien ; mais je ſuis bien plus à vous que je ne ſuis à moi. Ne me croyez pourtant pas inſenſible. Je ſens tres-vivement ce que vous me faites, ſi vous m'aimiez, & que vous vouluſſiez me conſerver, je vous conſeillerois d'avoir un peu plus d'égard ; un procedé plus doux, plus honnête, & de meilleure foi. Un vrai dépit ouvre quelquefois les yeux. Un peu de retour pour ſoi. Car il faut que je perde la raiſon, quand je veux faire quelque choſe pour vous. Vous ne m'autoriſez ſur rien. Enfin, c'eſt aſſés de mon amour, il me menera bien loin. Adieu, MON CHER. J'envoye ſavoir commẽt vous vous por-

tez. Qui eſt-ce qui me le dira ? ce qu'un laquais dit eſt ſi degoûtant. Pourquoi ne me pas écrire ? eſt-ce que je ne merite pas que vous vous en donniez la peine ? vous devriez pourtant me ménager. Je vous avoüe que dans la violence de mes inquietudes, & dans mes jalouſies, j'ai été cent fois ſur le point de tout quitter, pour ne vous jamais quitter. Adieu.

Redoublement de paſſion, d'une maîtreſſe à ſon Amant malgré les ſoins d'une mere qui les veut traverſer.

LA connoiſſance que j'ai de vôtre paſſion donne une ardeur à la mienne qui je n'ai point encore reſſentie, & je vous aime juſqu'à la folie, depuis que j'ai lieu de croire que vôtre cœur eſt tout à moi ; mais eſt-il bien vrai qu'il le ſoit ? ne me trompé-je point : & quand je me flate de ce ſtile ſi rendre qui eſt dans vos lettres, ne ſera-t-il dicté que par vôtre eſprit, mais pour quoi douterois-je de vôtre tendreſſe. L'excés de la mienne ne m'aſſure-t-il pas de la vôtre ; pourriez-vous être aſſés dur pour n'aimer pas une maîtreſſe, qui a

tant souffert pour vous ? Oüy, mon cher Amant, vous m'aimez & je vous adore. Que votre Rival s'applaudisse tant qu'il voudra d'être aimé à cause que ma mere m'y veut forcer, s'imaginant nous avoir detachez l'un de l'autre : N'admirez vous pas comme l'amour confond leurs projets ; tout ce qu'ils ont fait contre nous, ne nous a été qu'avãtageux. Si nous n'avions pas été contrai[illegible], nous aurions sans doute laissé trop voir nos sentimens, & j'aurois payé par la perte de l'amitié de ma mere, les plaisirs d'une passion tráquille, mais graces à leurs soins je la conserve toute entiere en goûtant le plaisir de vous voir. Et pour quelques momens que j'en suis privée, vous me trouvez digne de tout l'attachement de vôtre cœur : ces contraintes & ces maneges ont leurs charmes depuis huit jours que je vous vois dans ces lieux, où le langage des yeux est permis : j'ai passé des momens de ma vie que je ne changerois pas pour ceux qu'on croit les plus sensibles. Quel plaisir charmant de se dire impunement qu'on s'aime en presence de mille gens, qui ignorent seulement que nous nous connoissons, & qui se piquent cependant d'une finesse

Sur le même sujet.

LEs douleurs que ma mere m'a fait encore souffrir depuis peu à vôtre sujet, sont si grandes, & il me restera desormais si peu de liberté de vous en instruire, que vous apprendrez plûtôt par nos amis que par moi quelle sera ma destinée. Mais assurez-vous que vous saurez par vous-même dés que j'y verrai le moindre jour, que je vous aime plus tendrement que jamais, & que je vous conserverai mon cœur malgré l'absence & les efforts que ma mere & mon rival font tous les jours pour vous l'ôter. Mais en reconnoissance d'un amour si parfait, souvenez-vous du moins quelque fois des peines que je souffre pour vous : si celles que je souffre à present vous étoient connuës, vous en auriez horreur, en considerant que je ne suis malheureuse que parce que je vous aime. Adieu mon Cher. Si l'on mouroit de douleur j'expirerois sans doute en prononçant ce cruel Adieu. Helas ! sont-ce là les douceurs que j'esperois en écrivant à Saumur. Je passe toutes les nuits en larmes. Il

faut même que les traces en disparoissent de jour pour les cacher aux yeux de ma mere & de vôtre rival. Rien n'égale mes tourmens, & je n'ai pas seulement la liberté de les pleurer : Que de peines fait souffrir une veritable passion ! Adieu encore une fois, mon cher Enfant.

Doute si elle est aimée d'une personne qui la recherche en mariage.

DItes-moi, Cher Amant, est-il possible en verité que vous m'aimez, n'est-ce point un songe ! Helas qu'il est doux de se pouvoir flatter de ce que l'on souhaite si ardemment. Ne craignez plus mes reflexions, elles sont presque entierement détruites: je ne fais plus qu'entrevoir que l'on en a affaire à present que j'ai un peu fléchi ma mere. Achevez donc de me rendre folle, il n'y a que cet état heureux. Tant qu'on a de la raison on est à plaindre, je ne veux plus savoir si la passion que vous dites avoir pour moi est plus forte que la mienne ; enfin que les douceurs dont l'amour recompensera ma constance, seront grandes, Mon Cher:

Et que vous seriez à plaindre si vous n'étiez pas dans les mêmes sentimens pour les mieux exprimer? mais vous n'ignorez pas si je ne me trompe, la plus grande partie de vôtre pouvoir par la fidelité inviolable que nous nous sommes jurée, qui me rend tout à vous.

Sur le même sujet.

MON CHER OU MA CHERE,

Le moyen d'être dans un lieu qui me rappelle les souvenirs du monde les plus vifs, sãs vous en écrire deux mots? Ha! plût à Dieu que vous y fussiez à present. Car combien n'ai-je point senti de deplaisirs & de douleur à y occuper tout aujourd'hui mes réveries? Tout me parle ici de vous, pourquoi ne m'y parlez-vous pas aussi vous-même. L'absence est toûjours sensible quelque courte qu'elle soit. Les plaisirs qui l'ont precedée, & ceux qui la doivent suivre ne sauroient entierement détruire la tristesse qui l'accompagne, elle est fort longue & celle d'aujourd'hui me paroît un siécle. Veuille l'amour que le tems que vous passez

ſans moi vous paroiſſe ſi ennuyeux que vous ſouhaitiez auſſi de me revoir dans ce moment avec le même empreſſement que j'ai de vous rejoindre, & que je vous retrouve tel que je vous laiſſai hier, & toûjours dans les mêmes ſentimens de tendreſſe. Pour moi je ne changerai jamais.

Inpatience d'une Maîtreſſe qui attend ſon Amant.

L'Impatience avec laquelle je vous attens, Mon cœur, ne peut s'imaginer ſans en avoir une auſſi grande que la mienne, j'aurai donc bien-tôt le plaiſir de vous voir, & de vous donner enfin des marques ſenſibles de mon amour; mais l'heure s'avance & vous ne venez point. Ah que faites vous ? vous n'envoyez perſonne de vôtre part ? il y a une heure & demie que je ſuis ſeule, faut-il perdre de ſi precieux momens; mais je ne me ſuis jamais ſenti de mouvemens ſi violens, je doute que les vôtres ſoyent de même.

Protestation d'amitié & d'une fidelité inviolable à une Maîtresse.

JE ne saurois m'empêcher, MADEMOISELLE, d'envoyer chez vous pour savoir comme vous vous portez : puis que je ne puis vous voir aujourd'hui. Je veux vous donner au moins des marques de mon amitié. Je veux que vous sachiez que je ne pense qu'à vous, que vous m'étes toûjours presente, que je vous aime de tout mon cœur, que j'aimerois mieux cent fois mourir que de vous avoir seulement trahie de la pensée. Songez, Ma toute aimable que je ne suis ni lâche, ni perfide ; je vous serai toute ma vie fidelle. Contez sur moi, plus que sur vous-même. Je vous jure que vous n'y serez jamais trompée, mon amitié est à l'épreuve de tout ce qui pourra nous arriver. Je me fais un vrai bonheur de vous aimer, de vous voir, de vous plaire, & de vous accabler d'amitié si je puis; pour des infidelitez de vôtre part, de quelque espece qu'elles puissent être, je n'en veux plus craindre Pourriez-vous me donner

donner le coup de la mort ? Pourriez-vous bien vous resoudre à me laisser pour jamais, après avoir connu où peut aller ma tendresse pour vous; je ne veux donc plus penser à tout ce qui pourroit m'empêcher de vous bien aimer, je vous fais un sacrifice de toutes mes frayeurs : je ne me veux souvenir que de vos amitiez, de vos empressemens, & de tout ce que vous quittez genereusement pour moi. Je serois bien ingrat, si je vous faisois partager ma tendresse quand je vous la dois toute entiere, mais je suis assuré que vous ne me soupçonnez pas d'une telle lâcheté. Je suis entierement à vous, & je proteste d'y être toute ma vie.

Protestation & assurance à un Amant de n'avoir jamais d'autre époux que lui.

QUand je fais reflexion à l'inutilité des soins que ma mere a pris pour nous separer, je n'en ai pas moins de plaisir que vous : quel seroit son ressentiment si elle pouvoit découvrir que je vous aime, malgré le choix qu'elle a fait de celui à qui elle veut me lier. Mais, mon Cher, prenons tant de précautions

qu'elle n'en puiſſe jamais rien connoître, & faiſons nôtre principale occupation de nôtre amour. Peut-on mieux faire que de travailler à ſe rendre heureux ? & peut-on l'être ſans aimer, & ſans voir une perſonne qu'on ſait qui nous aime uniquement, & qui nous prefere à tout le monde ? C'eſt là le portrait de la paſſion que j'ai pour vous. Que je ſerois heureuſe, ſi du même trait j'avois peint la vôtre. L'eſperance de n'être jamais à d'autre qu'à vous, & de pouvoir gagner ma mere par la force de nôtre amour, m'a guerie ; je me porte fort bien aujourd'hui, je & me porterai toûjours de mieux en mieux, quand je ſerai perſuadée que vous m'aimez comme je vous aime. Je vous adore. Adieu.

Plainte à ſon Amant ſur ſon abſence, de ce qu'elle ne le peut voir, & n'oſe même perononcer ſon nom à cauſe, &c.

MOn Cher, j'ai ſouffert de ſi grands maux depuis que je vous ai écrit, que j'ai été en danger d'en mourir. C'eſt quelque choſe d'affreux, à la verité, de voir de prés une mort ſi douloureuſe,

mais elle n'a rien de si terrible que de se trouver privée dans ces momens de la consolation de voir ce que l'on aime, & de n'oser même prononcer son nom, à cause des rigueurs d'une mere qui m'épie sans cesse. L'amour m'est témoin que vôtre absence m'a été le plus sensible de mes maux, & que j'ai été occupée de vous en ce triste état, avec autant de vivacité que dans des momens plus heureux; mais que mes souffrances augmenterent quand je connus que la prudence vouloit que j'ôtasse d'autour de moi & de mon cabinet tout ce que j'ai de vous. Je sentis, je crois, ce qui arrive dans la separation de l'ame & du corps. Car je ne vis que pour l'amour, & par les assurances que vous me donnez de m'être fidelle. Adieu, croyez que vous perdez beaucoup à ne pas voir de prés la passion que j'ai pour vous, & que je conserverai jusqu'à la mort.

Plainte d'une Maîtresse sur le depart de son Amant pour la guerre, & reproche de ce qu'il ne l'aime pas assez.

VOus m'abandonnez, CHER AMANT, quand tout change en nôtre faveur, quand nous passons la moitié du tems ensemble. Vous renoncez à des plaisirs que vous aviez paru desirer avec tant d'ardeur. Vous laissés enfin vôtre Maîtresse malade, sans penser au peril qui peut menacer sa vie. Vous voulez devenir Heros, je pense que vous cherchez la gloire d'être au dessus des foiblesses humaines. Songez que quand on veut être plus qu'un homme on devient beaucoup moins. Thesée fut moins blâmé d'avoir été sensible aux charmes d'Ariane, que de l'avoir abandonnée, le plus grand des crimes est de violer ses sermens. Vous en aviez fait de m'aimer tendrement, puis-je croire que je le sois après ce que vous m'avez fait ? Mais que me sert-il de vous faire des reproches, mes Lettres n'auront pas apparemment plus de pouvoir que n'en ont eu mes larmes. Et quelles larmes grands Dieux ! des lar-

mes meſlées de toutes les douceurs de l'amour; dans quel état vous ai-je prié de ne point partir, dans quel moment vous ai-je depeint la douleur, & le deſeſpoir que me cauſeroit vôtre abſence? Rien de tout cela ne vous a attendri & vous étes parti malgré mon amour & mes douleurs. Aprês ces marques d'une paſſion mediocre aurois-je la folie de croire que vous étes fort touché de ce que je ſouffre à preſent. Adieu je ſens dans ce moment de certains mouvemens de depit dont je veux vous épargner la connoiſſance, aimez moi s'il eſt poſſible, & vous ſouvenez de moi ſi vous pouvez, c'eſt tout ce que ſouhaite celle qui eſt toute à vous.

Elle reproche à ſon Amant qu'il craint qu'elle en aime un autre, & elle l'invite à ſouhaiter ſon retour de l'armée.

MOn Cher Si vous connoiſſiez bien la paſſion que vous m'avez inſpirée, vous ſeriez au deſſus des inquietudes qui agitent ordinairement les amans, & vous ne craindriez point que j'en aimaſſe un autre, & vous ne ſon-

geriez qu'à vous rendre digne d'être toûjours ardemment aimé de moi, pour celà il faut ſouhaiter fortement vôtre retour & n'employer que peu de tems à tenter la fortune. Si mon abſence vous étoit auſſi ſenſible que m'eſt la vôtre, vous payeriez trop cher les plus éclatantes faveurs; mais les raiſonnemens que vous faites dans vos dernieres lettres par rapport à elles, font bien voir que vous n'êtes qu'apprentif Philoſophe. Le tems eſt-il à vous pour en diſpoſer comme vous faites? qui me ſera caution de vos eſperances? & ne faut il pas avoir perdu le ſens commun pour renoncer au bien preſent qu'on poſſede, dans l'eſpoir d'en acquerir un chimerique? Vous courrez pour vous mieux repoſer, & dans la veüe incertaine d'acquerir un jour plus de liberté de me voir, vous avez renoncé pour mille ans, au plaiſir de me voir, au moins deux fois dans huit jours. Pour moi ſans renoncer aux avantages que le tems peut m'aporter, je regarde le preſent comme ce qui decide ma deſtinée, & les douleurs que vous me depeignez, ne me conſolent point du mal preſent de vôtre abſence, la mienne ne vous touchera pas de la

même maniere. L'ambition partage vôtre cœur, & vous vous faites un merite de servir le Roy pour vous cacher à vous même la foiblesse que vous avez de ne pouvoir vous passer des faveurs de la fortune. Je m'aperçois que je ne songe pas que l'amour doit être badin, & qu'il ne s'accommode guere des reflexions d'un Philosophe ; mais je suis aujourd'huy d'une melancolie, & d'une mauvaise humeur qui ne convient point du tout à parler de tendresse. Que celà ne vous rebute pas, vous ne savez que trop que je suis &c.

Elle lui mande avec des redoublemmens d'amour que son depart lui a causé une maladie, dont elle apprehende de mourir.

MON TOUT AIMABLE. Si l'amour que vous avez pour moi, est comme vous dites sans exemple, celui que j'ai pour vous, n'est pas moindre, malgré les rigeurs de ma mere qui n'ont pourtant jamais été capables de m'inspirer rien de contraire à mon honneur & quoique je donne ordre que vous ne

receviez cette lettre qu'en aprenant ou ma mort ou ma gueriſon, je ſouffre dés à preſent la peine que vous aurez d'y apprendre le triſte état, ou mon cœur & ma ſanté, ſont reduits. J'ai ſouffert depuis deux fois 24. heures tout ce qu'on peut ſouffrir de corps & d'eſprit & comme je ſuis ſi abbatüe que je ne puis m'aſſeurer de ne pas ſuccomber à un remede violent que les Medecins me veulent faire prendre cette nuit, j'ai voulu vous proteſter avant que de m'y expoſer, que ſoit que je meure ou que je vive, je ferai en ſorte que l'amour regne dans mon cœur, juſqu'au dernier ſoupir, avec les mêmes ſentimens de reconnoiſſance & d'honneur que vous m'avez toujours vûs dans les plus fortes atteintes malgré les juſtes reproches que je vous fais de vôtre départ, dont la douleur ſeule a cauſé les maux dont je vais peut-être mourir. Neanmoins ſi enfin le deſtin veut terminer ſi promtement une vie ſi peu avancée que la mienne, je mourrai ſans reſſentiment contre vous, mais pour vous montrer digne d'une paſſion ſi conſtante, conſervez de moi un tendre ſouvenir, je ſçai que les morts n'en doivent pas

demander davantage, s'ils veulent être exaucez, je vous demande seulement de respecter assés la passion que j'ai pour vous, pour ne vous servir jamais des mêmes expressions & des mêmes transports qui m'ont persuadé vôtre amour, pour convaincre une autre fille de vôtre ardeur. Mettez dans les manieres que vous pourrez avoir pour elle toute la difference qui est effectivement entre l'attachement que nous avons l'un pour l'autre, & ceux dont est capable une autre fille : Vous n'en trouverez point qui ait un cœur digne de remplacer le mien, & je m'asseure que vous me regretterez quand vous voudrez songer à la maniere dont je vous ai aimé, que ma destinée vous inspire une tendre compassion, je n'ay vécu que pour vous, je n'ai jamais vécu heureuse à cause des persecutions de ma mere, & je suis encore plus malheureuse que je n'ai vécu, si une mort ne peut mettre ma gloire à couvert, & que ceux qui me haissent veulent pour se venger de moi, publier ce qu'ils ont pû s'imaginer de moi, sous des apparences trompeuses, Justifiez sur tout la violence de ma passion, par la durée de la vôtre &.

qu'on connoiſſe par vôtre attachement pour une maîtreſſe morte qu'elle n'a pas deu moins faire pour vous pendant ſa vie. Mais je m'abandonne trop à la cruelle triſteſſe dont je ſuis remplie, je ne ſonge pas aux larmes que cette lettre pourra vous faire verſer. Au nom de vôtre amour, pardonnez moi la douleur qu'elle vous cauſera. S'il eſt des momens où il eſt permis de ne ſe pas contraindre, ce ſont ſans doute ceux ou l'on énviſage la mort de prês; mais voici le moment d'être Philoſophe & de ne pas dementir le caractere que vous me connoiſſez, & que vous m'avez paru aimer en moi. J'eſpere que vous n'apprehenderez pas que j'aye rien fait en ce triſte moment qui en ſoit indigne. Vous ſeul m'attachez à la vie, & vous ſeul auſſi me rendrez la mort peniblej rien ne me touche plus ſenſiblement, que de ne pouvoir appeller perſonne au prês de moi qui puiſſe vous rendre un conte exact de tout ce que je ſentirai de tendre pour vous dans ce moment, s'il eſt écrit qu'il doive bien-tôt arriver. Immaginez-vous tout ce que peut ſentir le cœur, le plus ſenſible, & le plus delicat qui ait jamais aimé, & pour vous

en former quelque idée, croyez que j'aurai quelque plaisir à mourir parce que ma mort previendra la vôtre, & que j'eviterai parce moyen le supplice affreux de vous voir peut-être quelque jour expirer à mes yeux. Adieu mon Cher Amant, je vais mettre tout en usage pourque ce ne soit pas le dernier de ma vie; & pour retirer des bras de la mort ce que vous aimez, mais si mes soins sont inutiles, songez que vôtre maîtresse a plus aimé que fille du monde, & que vous devez quelque chose aux sentimens qu'elle conserve pour vous jusqu'a la mort. Adieu.

Redoublement de chagrins d'une Maîtresse, de ne pouvoir flechir sa mere en faveur de son Amant.

QUoi que je fasse MON CHER pour gagner ma mere, je ne puis en venir à bout, elle est toûjours coïffée de vôtre rival : Juste Ciel, se peut-il que je sois reduite à de si terribles chagrins, j'en mourrai, je ne resisterai jamais à ce dernier coup, le moyen de conserver sa constance quand on a perdu

toute eſperance, je vois la neceſſité de rompre nôtre attachement, & je la vois abſolüe ſans pouvoir m'y ſoûmettre, je vous aime plus que je ne vous ai jamais aimé; cependant il faut vous abandonner, & il eſt impoſſible de continuer à vous écrire. On ne peut rien concevoir qui approche de mes malheurs, mon cœur eſt dechiré par mille ſentimens differens, mais l'amour eſt toûjours le plus fort & le plus malheureux. Bonſoir mon Cher Enfant, je n'oſe écrire davantage, ma mere fait épier de tous côtés; abandonnez une perſonne qui ne peut avoir le bonheur d'être à vous, ni qui ne doit avoir de charmes pour vous & pour elle-même, nous ne pouvons ni vous ni moi vaincre ma deſtinée, & ſi l'amour eſt plus fort que la mort, il ne l'eſt pas tant que la rage d'un Rival à qui mon malheur doit me livrer.

Conſeil d'un Amant à ſa Maîtreſſe, pour lui épargner le chagrin de voir ſes Rivaux.

C'Eſt avec raiſõ; MON TOUT AIMABLE que vous me ſouhaitez dans la ſoli-

tude où j'ai passé des momens si doux à mon amour : J'y suis encore plus occupée qu'ailleurs de vous, & j'y joüis d'une tranquilité que la jalousie de vos rivaux ne me permet pas de gouter à Londres. C'est icy que delivrée de mille complaisances penibles, je puis m'abandonner toute entiere aux mouvemens que mon cœur m'inspire pour vous. J'y suis delivrée de la veüe de vos Rivaux, que je ne puis souffrir : mais helas, je n'y vois point, & n'ose esperer à cause de ma mere, d'y voir ce que j'aime. Mon Cher Amant, je me trompe un vif souvenir vous rend toûjours present à mon esprit & j'ai veu même plus d'une fois que vous l'estiez à mes yeux.

Reproche obligeant d'une Maîtresse à son Amant, de ce qu'il ne la croit pas capable de l'aimer autant qu'il l'aime.

JE ne puis vous cacher, MONSIEUR, le deplaisir sensible que j'ai de voir que vous connoissiez si mal le fond de mon cœur, vous n'en avez qu'une idée grossiere, si vous croyez qu'il ne répon-

de pas tout-à-fait au vôtre ; mais connoiſſez mieux un cœur dont vous êtes le maître, & ſachez qu'il ſe croiroit indigne vous, s'il pouvoit avoir de la complaiſance pour un Rival qui pretend le toucher. La raiſon veut ſans doute que je le menage, & je le fais auſſi ; mais je mêle tant de froideurs dans mes actions que je trouve le moyen de ſatisfaire également, & ma delicateſſe & ma prudence, plus de politique ne convient pas à beaucoup d'amour. Adieu tres-cher Amant.

Elle mande à ſon Amant la douleur qu'elle a d'être obligée de quitter pour long-tems le lieu où il doit venir.

JE ſuis contrainte, MON CHER, de m'éloigner d'un lieu où vous arriverez en peu de jours. Un long voyage va nous ſeparer pour long-tems, & la douleur que j'ai de n'avoir plus l'eſperance de vous voir, eſt infinie, mais mon amour n'en ſera pas moins violent, & je vous aime avec un ardeur qui ne cede point à celle qu'inſpirent les plaiſirs aux Amans les plus heureux. Mais helas ! je crains,

& mes craintes me paroiſſent juſtes, que vous ne ſoyez bien-tôt rebuté d'une paſſion qui pourroit à peine faire vôtre felicité, quand elle ſeroit auſſi heureuſe qu'elle eſt traverſée par un Rival que ma mere veut que je ſouffre. Il faut aimer comme j'aime pour reſiſter à tant de traverſes, & vous ne m'avez jamais veritablement aimée, & ſi vous vous êtes donné le ſoin de me le dire, ce n'a été que par une compaſſion que la verité de mon amour vous a inſpitée. Vous avez reſpecté une paſſion dont vous êtes l'objet, & vous l'avez voulu flater par quelque marque de tendreſſe, mais quand j'aurois le malheur de vous être indifferente, de quoy vous pourrois-je accuſer, je ne ſai que trop par moi-même que l'amour n'eſt pas volontaire. Je n'ai point, à la verité, de veritable ſujet de me plaindre de vous; mais en ſuis-je plus heureuſe, & puis-je m'accorder de ne toucher que foiblement vôtre cœur, pendant que vous rempliſſez le mien tout entier, & que je vous ſacrifie mon repos, malgré la bizarre humeur de ma mere & les aſſiduitez de vôtre Rival, pour aimer uniquement une perſonne dont je crois n'être que mediocrement aimée.

Refus tres obligeant d'une Maîtreſſe à ſon Amant de la derniere faveur, à cauſe de l'eſperance qu'il lui a toûjours donnée de l'avoir pour épouſe.

AVez-vous perdu l'eſprit depuis l'autre jour ? je vous trouvai raiſonnable, & vous me paroiſſez aujourd'hui le plus injuſte & le plus fol de tous les hommes. Et ne vous ſouvient-il plus des fortes raiſons que j'ai de vous refuſer ce que vous me demandez ? eſt-il poſſible que vous vouliez hazarder pour un moment de plaiſir ma reputation & ma gloire ? ah ſi elle n'a pû ôter l'amour de mon cœur, il n'eſt pas juſte auſſi que l'amour en triomphe abſolument, & je ſuis ſi perſuadée qu'une Maîtreſſe qui a eu le malheur d'accorder ce que vous me demandez, n'a plus ordinairemét de charmes ni d'appas aux yeux d'un honnête hóme, & d'un Amant delicat qui la recherche en mariage, que vous ne me feriez plus de ſemblables propoſitions, ni ne m'obligeriez jamais à faire des demarches qui puiſſent entieremét me deshonorer, comme ſeroit celle de vous aller trouver loin

hors de la ville que vous me proposez, à moins que mes sœurs n'y viennent avec moi. Si pour vous y voir seule, je pouvois hazarder ma vie sans mon honneur je ne balâcerois pas un moment; car je vous aime avec une ardeur à toute épreuve hors celle de l'infamie. Vous en conviendrez si je suis assez heureuse pour que ma mere & vôtre Rival ne traversent point nôtre rendez-vous de demain au Palais Roial. Que je crains de me flater en vain du plaisir de vous voir en particulier! Dieux que je l'attens avec une terrible impatience! Il me semble que depuis la conversation que nous eûmes Dimanche dernier aux Tuilleries nous ne nous sompas entretenus assez vivement de nôtre amour: je crois que j'avois dés ce jour-là un secret pressentiment du long silence auquel il alloit être cõdamné. Je ne vous ai jamais parlé si tendrement & si hardiment, comme je vous l'avoüe, je manque souvent de hardiesse quand je vous vois; je ne suis encore familiere qu'avec vôtre idée, & je vous dis des choses sans vous voir, que je n'ose plus prononcer quand vous pouvez m'entendre, de peur que vous ne vous prevaliez de ce qui vous derobe, le plaisir de m'entendre dire tout

ce que m'inſpire l'amour, & qui vous cauſe le chagrin que vous avez de me reprocher quelquefois que vous me trouvez plus paſſionnée dans mes lettres que dans mes converſations. Mais laiſſez-moi faire j'y mettrai en peu ſi bon ordre en repreſentant à ma mere que jamais elle ne pourra forcer mon cœur en faveur de vôtre Rival, que je n'aurai plus rien de reſervé pour vous.

Retour de colere d'une Maîtreſſe contre ſon Amant, aprés une longue abſence, avec un renouvellement d'amitié & d'amour.

COmment pouvoir garder ſa colere contre vous, MON CHER. J'avois tous les lieux imaginables de ne vous plus voir, & de ne plus ſouhaiter entendre parler de vous, pour être plus ſeure de garder ma fierté. Cependant; Dieux que je me trouve foible! eſt-il poſſible que j'aye ſi facilement cedé. Moi, que trois mois d'abſence & de reſolution ſembloient avoir renduë invincible. Mais vous êtes un homme terrible à qui rien ne peut reſiſter. Il faut l'avoüer, je ne vous ai pas plutôt revû que j'ai ſouhaité

vous plaire plus que jamais, & mes reflexions n'ont fait que me persuader que vous êtes digne d'êtе aimé plus que personne. Aimez-moi donc je vous conjure, & n'oubliez rien pour que je vous sois à l'avenir plus chere que je ne vous ai jamais été. Aimez-moi s'il est possible, autant que je vous aime, & vous m'aimerez infiniment. Adieu Mon Cher.

D'une Maîtresse à son Amant, pour lui reprocher le tort qu'il a eu de l'accuser d'infidelité, en lui disant qu'il rende ses Lettres publiques; s'il peut l'en convaincre, & qu'elle l'aimera toûjours malgré la bizarrerie de sa mere.

QUoi tu oses m'accuser, Ingrat, & tu veux me contraindre à prouver que tu as tous les torts imaginables à mon égard. Ah que tu connois bien mon cœur! tu sais qu'il ne peut rien souffrir qui blesse sa delicatesse, & c'est un moien seur de lui faire rompre son silence, que de l'accuser d'infidelité. La maniere dont je suis touchée de tes injustes re-

proches,me fait ſentir,& va te faire connoître que j'ai trop aimé pour ceſſer de t'aimer de ma vie. Aprês une diſſimulation de pluſieurs jours, & des efforts qui m'avoient perſuadée que mon amour étoit affoibli, je viens t'avoüer que je t'aime encore avec une violence qui ne peut étre comparée qu'à ton injuſtice, & la honte d'avoüer ce que je croyois te cacher le reſte de mes jours, cede ſans reſiſtance à la douleur de me voir accuſée par une perſonne que j'ai aimée dix ans entiers ſans en être aimée, & ſans eſperance de l'être : Non ſeulement je n'ai jamais aimé que toi, mais même je n'ai jamais eu une pensée,ni une complaiſance qui ait pû te deplaire:j'en jure par la peine que j'ai à ceſſer de t'aimer, malgré les triſtes ſujets que tu m'en donnes. Je ſuis prête à t'en donner toutes les marques que l'honnêteté me permettra malgré la bizarrerie de ma mere. Garde mes Lettres & ſur tout celle-ci ; rens les même publiques.Si quand tu voudras t'éclaircir de ma conduite,tu trouves que je t'aie été infidelle, & même que j'aye jamais aimé un autre que toi avant que de te connoître, je conſens d'être deshonorée par un terrible éclat. Mais aprês que je t'aurai

fait voir mon innocence, n'attens plus de moi que des marques de mépris, & de haine : je ne veux point me perſuader ſans fondement que tu es un perfide; Les preuves que j'en ai, ne ſont que trop ſeures, Cependant quoique ma raiſon ſoit convaincuë, je ſens que mon cœur ne l'eſt pas encore, & que ſa foibleſſe cherche à te donner des moyens de te juſtifier. J'accorde à l'empreſſement que j'ai de te paroître innocente, la converſation que j'ai refuſée depuis ſi long-tems à tes prieres. Je te verrai donc ce ſoir s'il eſt poſſible. Je vais faire tous mes efforts pour aller au bal au Palais Roial, ne manque pas d'y venir ; neanmoins il me convient ſi peu d'y aller dans l'état où eſt mon cœur, que je ſerois inconſolable ſi je n'avois pas le plaiſir de t'y confondre. Tu ſais de quelle conſequence il eſt de te deguiſer ſi bien que perſonne ne te puiſſe reconnoître. Je ne veux point te dire de quelle maniere je ſerai maſquée pour te laiſſer la ſatisfaction, & à moi le merite de me demêler dans la foule. Mais comme ton cœur eſt un mauvais guide pour te conduire vers moi, prens garde de te méprendre. Je tirerai de là

des conſequences qui ne te ſeront pas deſavantageuſes.

Excuſe d'une Maîtreſſe, d'avoir écrit trop librement à ſon Amant, & reconnoiſſance de ce qu'il a fait ſon portrait, ſi avantageuſement par écrit.

JE vous demande pardon, MON CHER, de vous avoir écrit ſi aigrement, mais le principe qui m'a fait agir, ne doit pas vous deplaire, cependant je ſuis une divinité plus equitable que vous ne croyez ; mais ſuivant l'uſage des dieux je gronde, & menace ſelon mes caprices, & la crainte peut faire ſouvent ce que la reconnoiſſance ſeule ne feroit pas ; Rien ne nourrit tant une paſſion, & n'eſt ſi propre à la garentir de l'aſſoupiſſement de l'abſence, que d'en parler ſouvent : ainſi je conſens volontiers que vous parliez de celle que vous avez pour moi, à la peſonne que vous ſavez : ce ſecours vous eſt plus neceſſaire qu'a moi, & cet amant qui crie qu'on l'abandonne, eſt peut-être beaucoup plus prêt à m'abandonner, je ſuis plus ſeure de mon cœur que vous ne l'eſtes

du vôtre, & j'oſe me flatter que vous eſtes de mon opinion ; on ſe connoît toûjours malgré les efforts, que fait l'amour propre pour nous tromper, & vous avez un fond de coqueterie, que je ſuis ſeure qui alarme le plus ſouvent vôtre raiſon, qui ne ſauroit manquer d'être de mon parti : Si vous me conſervez vôtre cœur, je devrai mon bonheur à la difference, qu'il y a à preſent de l'Italie à ce qu'elle étoit au tems qu'Ovide écrivoit ſes galanteries, & je ne répondrois pas de vôtre fidelité, ſi ſa Corinne étoit auprez de vous. Au portrait que vous avez fait de moi à *N*... vous n'avez pas eu deſſein qu'il demêle ce que je ſuis ; Car quoi que vous diſiez que je ne ſuis pas belle, comme il n'eſt que trop vrai, neanmoins vous me peignez avec tant d'avantages qu'une fille faite de la ſorte auroit ſuffiſamment de quoi ſe conſoler de n'être pas belle. Sur tout vous ne deviez pas me depeindre enjouée ; croyez que quand on eſt éloignée, l'abſence d'une amant tendrement aimé fait un grand changement dans une maîtreſſe fidelle.

Reproches d'une Maîtresse à son Amant, desquelles elle ressent les premieres atteintes, quelques justes qu'ils soyent.

JE ne comprens pas Monsieur comme il est possible d'aimer fortement une personne sans se faire une affaire serieuse de tout ce qui lui peut faire de la peine: & la facilité que vous avez à me gronder dans vos lettres me fait sentir la difference qu'il y a entre vos sentimens & les miens. Car quoique vous meritiez bien de plus violens reproches que ceux que je vous ai faits, je ne laisse pas en les écrivant d'être preoccupée du chagrin que vous aurez à les lire, & à sentir qu'ils sont bien fondez, & je vous les aurois assurement épargnez, si les reflexions qu'ils peuvent vous faire faire n'étoient necessaires pour éviter à l'avenir tout ce qui vous est arrivé de fâcheux par le peu d'application que vous avez donné à de certaines choses; je ne vous en dis pas davantage *un averti en vaut deux.*

D'une

D'une Maîtresse à son Amant, qui est à l'armée pour le desabuser des soubçons qu'il lui a temoignés, en lui marquant la joye qu'elle auroit de voir la copie de son congé.

JE suis surprise au dernier point, MON CHER, que vous employiez vôtre Philosophie à vous preparer à supporter courageusement un malheur qui ne peut être qu'imaginaire, & je ne comprens pas que vous me connoissiez, & que le changement que vous apprehendez de mon cœur puisse être l'objet de vos meditations; elles seroient mieux employées sur l'inconstance, & sur l'ingratitude de la fortune, à laquelle vous vous êtes entierement sacrifié, pour me mander après ce qu'il vous en semble. C'est un malheur auquel on ne court jamais risque de la preparer inutilement. J'ai été ravie d'apprendre par un de vos amis qu'on est fort satisfait de vous à la Cour. Mais pour me donner une joye parfaite, il faudroit me faire voir vous même la copie de vôtre congé : vous avez beau contenter le

Roi, je ne puis être contente que quand vous reviendrez. C'eſt ce que je ſouhaite le plus au monde, ne pouvant ſupporter plus long-tems vôtre abſence. Songez y donc ſerieuſemẽt, puis que vous ſavez que je ne reſpire que pour vous.

Plaintes amoureuſes à un Amant éloigné, & menaces des peines proportionnées à l'abſence.

MONSIEUR,

La fortune met une grande difference entre vôtre vie, & la mienne Mon partage eſt les douleurs que vôtre abſence me cauſe, pendant que vous goûtez tous les jours les differens plaiſirs de Veniſe, & que vous étes aux charmans Opera qu'on y repreſente dans ce tems de Carnaval, que je paſſe ſi mal ſans vous à Paris, quelque beaux Opera & quelque comedies nouvelles que nous y ayons auſſi ordinairement. Je ne ſuis pas fâchée que vous ſoyez plus heureux que moi ; mais je crains que les divertiſſemens ne vous accoûtument à ſupporter tranquillement mon abſence ; la joye diſſipe trop, & la melan-

colie rend assurement l'amour plus sensible : on souhaite avec plus d'ardeur ce qu'on aime quand on ne jouit d'aucun plaisir dans les lieux où l'on est sans Maîtresse, & de la maniere dont je vous connois, il est difficile que vous viviez sans amusement, & plus difficile encore que celui de m'écrie, de recevoir de mes lettres, & de vous résouvenir de moi en soit un plus capable de remplir toute vôtre vanité. Cependant ne vous preparez à aucune indulgence: plus vôtre absence sera longue, plus je serai severe, parce que je souffrirai davantage, & que de longues peines me paroîtront dignes de vôtre fidelité. Ces sentimens sont peut-être un peu injustes ; mais beaucoup d'amour est ordinairement suivi d'un peu d'injustice, parce que vous étes absent n'y a-t-il pas de quoi m'ennuyer avec tous mes amis ? devroient-ils être punis de vos fautes ? cependant je suis de si mauvaise humeur que je ne comprens pas que quelqu'un me vueille voir : si cela arrivoit songez combien je serois à plaindre.

Elle fait reproche à son Amant, qu'il ne l'aime que par l'ambition de s'agrandir, & elle lui cede les louanges qu'il lui donne au sujet de l'esprit, & du merite; & elle prend lieu delà de lui reprocher aussi la difference qu'il y a de son amour au sien.

JE ne tombe pas d'accord des louanges que vous me donnez dans vôtre derniere lettre, je vous cede du côté de l'esprit & du merite, & vous gagnerez toûjours autant aux comparaisons que je ferai de vôtre personne à la mienne que vous perdrez quand vous en ferez de vôtre cœur au mien : personne n'aime comme moi ; & pour vous en convaincre, il ne faut que lire ce que vous m'écrivez sur l'ambition & sur la fortune : on voit clairement que les affaires du cœur ne vont pas chez vous les premieres, & que vous cherchez à vous persuader que l'amour cause en vous e desir naturel que vous avez de vous lgrãdir. Tout ce que vous m'écrivez sur acla a de la fausseté : une veritable pason n e connoît de bonheur qu'à vivre vec la personne qui l'a inspirée ; tout

ce qui éloigne le plaisir de la voir, ne peut lui paroître avantageux, & ce sont les regards d'une maîtresse qui doivent faire la felicité d'un veritable amant. Cependant vous cherchez fortune preferablement à moi, & vous me donnez lieu de craindre que des veûes ambitieuses ne vous accoûtument à vivre loin de moi, & à ne vous en pas croire plus malheureux.

Pensées amoureuses d'une femme à son époux, pour avancer son retour d'un long voyage.

JE ne songerois qu'au bonheur de vôtre retour, MON CHER EPOUX, si l'ardeur de mes desirs pouvoit l'avancer. Je vous verrois dans cét instant. Que je vous dirois de choses tendres, mon cœur! il me semble que je n'ai jamais si bien exprimé tout mon amour, & que je sens dans ce moment une ardeur capable de reparer tout ce que j'ai manqué à vous dire depuis que nous sommes ensemble. Ah rien ne seroit comparable à tout ce que l'amour mettroit de transpors, & de vivacité dans mes yeux,

& dans tous mes sens. Mais pourquoi augmenter mon tourment par l'image d'un bonheur si parfait, & dont je suis si éloignée de jouïr. Adieu cruel époux pense toûjours au milieu de tes occupations que tu es plus aimé qu'homme du monde, & tu reviendras bien-tôt remplir les desirs de la plus sincere; & de la plus fidelle épouse qui fut jamais.

Reproche de la même au même de ce qu'il ne lui mande rien de son retour de Rome à Paris.

TU ne me mandes rien du tout de ton retour dans tes lettres, MON CHER Epoux: ce silence m'en dit assés. Que j'étois simple de me laisser persuader, que tu serois peu de tems éloigné de moi! Ah pourrois-tu t'imaginer que si j'avois scû sur cela ce que je sens presentement, j'eusse consenti à ton depart: je t'aurois mis dans la necessité de choisir, de la fortune, ou de mon desespoir. Mais que dis-je, je t'aurois laissé faire ce que tu as fait, & je n'aurois pas voulu dementir le caractere de la passion, que j'ai depuis long-tems pour toi. Je me

ſuis toûjours piquée de preferer nos interêts à nôtre amour, & de n'exiger rien de toi, qui te fit de la peine ; j'ai toûjours mis, & je mettrai toûjours mon plus grand bonheur à ne pouvoir meriter tes réproches, & à te faire rougir d'aimer ſi peu une femme qui t'aime avec toute la tendreſſe imaginable. Mais connois-tu aſſés la difference qu'il y a de ta paſſion à la mienne, pour réſentir cette ſorte de honte ? ne te trõpes-tu point ? il me paroît par tes lettres que tu fais hardiment des comparaiſons avec moi : pourrios-tu te méprendre au point de ne pas connoître que je-t'aime plus mille fois que tu ne m'aimes ? eſt-il poſſible que tu oſes me donner pour exemple MADEMOISELLE *N* ? Si je ſupportois ton abſence comme elle fait celle de ſon époux tu aurois quelque ſujet de te plaindre. La date de 16. ans qu'il y a que nous ſommes en ſemble, ne fait rien à la choſe ſelon moi. Il faut toûjours aimer également, ce que l'on a une fois jugé digne de ſon eſtime, & de ſon cœur, & les années ne diminuent, que les paſſions mediocres, & la maniere dont tu regardes 16. ans, ne me fait pas croire la tienne à l'épreuve du tems ; il

n'en eſt pas un plus propre à diminuer l'amour que celui de l'abſence. Adieu je t'aime, & je te ſouhaite avec une ardeur qu'il n'y a que moi capable de de ſentir : que ne donnerois-je point, Cher époux, pour te donner le bonſoir. Je n'eus jamais tant d'envie de te voir: fais y reflexion.

Reproche d'une Maîtreſſe à ſon Amant, de ce qu'elle croit trop legerement en être aimée autant qu'elle l'aime.

NE vous laſſerez vous jamais, MON CHER, de me voir craindte toûjours pour vôtre cœur ? Ah quoique je ſois peut-être née avec un peu trop de defiance, & portée à croire ce que je ſouhaite le plus, vous n'étes pas innocent de tant de crainte, il falloit me perſuader ſi fortement que je ſuis aimée comme j'aime aprés que ma mere, a congedié vôtre rival, que je n'en puſſe douter que dans ces momens, où la delicateſſe agit malgré la raiſon ; mais comment m'auriez vous fait voir une veritable paſſion, ſi vous ne l'avez jamais ſentie autant que moi ; on n'abuſe point

une maîtresse éloignée, & si j'ai quelquefois, parû satisfaite de vous, c'est que je voyois bien que ce qu'il auroit fallut pour remplir mes desirs, passoit la portée de vos sentimens, ou le pouvoir de mes charmes ; Neanmoins aimez moi autant que je vous aime, & vous m'aimerez parfaitement.

Reproche de la même au même de ce que son amour est trop intereſſé.

IE ne puis vous dire sans chagrin, que je reconnois aux chateaux en Espagne, que vous faites sur l'avenir, la difference de vôtre passion à la mienne. L'amour ne peut subsister chez vous sans l'esperance des plaisirs interessés, & pour moi je n'en espere aucuns que ma mere n'ait consenti à nôtre heureux himen, & je ne vous en aime pas moins, quelque convaincue que je sois, que je vivrois plus contente, si je ne vous aimois pas tant jusqu'à ce que ma mere ait comblé nos desirs : sans cela aucun bonheur ne me parêtroit desirable, s'il falloit pour l'aquerir sacrifier les sentimens que j'ai pour vous. Mon amour, tout

malheureux qu'il eſt, eſt plus cher que toutes les choſes du monde, & que ma vie même, vous ne ſavez pas aimer ainſi, mais l'eſperance me conſole....

Songe agreable d'une Maîtreſſe au ſujet de ſon Amant.

JE viens de paſſer la plus heureuſe nuit, Mon Cœur, que j'aye paſſée de ma vie. Je vous ai veu, Mon Cher Amant, je vous ai parlé avec une entiere liberté, & dans des lieux charmans. La verité ne fait point de plus fortes impreſſions qu'en a fait cette agreable illuſion; faut-il que la reflexion m'en deſabuſe? que j'aurois été heureuſe, ſi je ne m'étois point éveillée! j'aurois toûjours crû vous voir, & vous dire tout ce que je ſens pour vous: il me ſemble même que je vous parlois avec plus d'ardeur que je n'ai jamais fait, que la crainte des menaces de ma mere, & les aſſiduités de vôtre rival n'avoient plus de place dans nos cœurs, & que nous n'avions que les émotions, & les tranſports que donne un amour tout à fait heureux;

Mais les plaisirs ne seront jamais pour nous qu'en songe, à moins que ma mere ne consente à nôtre amour pour esperer d'en connoître la verité. Redoublons donc nos vœux à Dieu afin qu'il lui plaise nous la rende favorable, & que je sois en peu tems toute à vous.

Reproche tres-obligeant de la même au même de ce qu'il occupe ses pensées nuit & jour & lui donne trop lieu de l'aimer.

JE me meurs MON CHER, ENFANT si vous ne me laissez quelques momens en repos, vous devriez faire scrupule de m'occuper comme vous faites, je n'ai pas fermé l'œil toute la nuit, vos charmes, vos regards & vos discours ne me sont point sortis de la tête, j'ai pensé à vous avec des transports si violens que ma santé ne peut plus resister à tous les mouvemens, que l'amour me cause: j'entendis hier parler de vous, pendant toute la journée à la Dame que vous veniez de quitter; son amant étoit avec elle, ses manieres si differentes des vôtres me firent encore mieux connoître

vôtre merite, je m'applaudis mille fois en ſecret d'aimer, & d'être aimée d'un amant qui a tant de charmes au deſſus des autres ; vôtre paſſion me donne un orgueil qui me rend inſuportable, & je ne puis plus douter que vous ne m'aimiez. Mille ſoubçons avoient juſqu'à preſent combattu ; & je n'en ai plus graces à l'amour depuis que ma mere a agrée le choix que vous avez fait de moi. Je m'abandonne à vous & à ma tendreſſe ſans reſerve, & ſans crainte; jouïſſez de cette victoire, MON CHER AMANT, & ſouhaitez que le ſoleil ſe montre au plûtôt pour vous faire recit de tout ce qui ſe paſſe en mon eſprit en vôtre faveur, afin de mieux renouveller de part & d'autre les proteſtations que nous inſpirera l'amour, aprês tant de peines que nous avons ſouffertes pour lui : ſi vous en avez autant d'empreſſement que moi, je vous ferai ſentir plus ſenſiblement que mille lettres, qu'on n'a jamais aimé comme je vous aime, & que je n'aurai jamais de plus grande joye au monde, que d'être un jour vôtre épouſe.

De la même au même sur le même sujet.

JE n'ai pas cessé depuis hier, MON CHER, de parler à vous & d'en parler, j'y employe les jours & les nuits que j'emploirois bien autrement si la bizarerie de ma mere, & les continuelles poursuites de vôtre rival ne mettoient des bornes à mes desirs. Que vous seriez content de moi si vous saviez ce qui se passe dans mon cœur en vôtre faveur, & avec quelle application nous pensons, ma confidente & moi, aux moyens de gagner ma mere ! pour lors je vous rendrai un conte exact de tout ce que j'ai jamais senti pour vous ; car je vous adore, & ce que je sens pour vous est au delà de l'amour. Ah plaise à Dieu que vous en fassiez de même, afin que ma mere cónoissant mieux que nous avons juré de vivre & de mourir l'un pour l'autre, ait moins de peine à nous accorder son consentement, sans lequel je ne puis être toute à vous.

Redoublemens de tendreſſe d'une Maîtreſſe qui s'eſt miſe dans un Convent pour éprouver l'amour de ſon Amant.

JE ne puis te cacher, MON CHER AMANT, l'envie qui m'a priſe pendant que j'ai été dans le Convent d'éprouver ton cœur, & que j'ai voulu juger de ton amour par la maniere dont tu reſiſterois aux obſtacles que j'ai apportés moi même à ton bonheur par cette retraite volontaire. Mais un moment de ta veuë a bien changé mon projet. Tes regards m'ont inſpiré plus d'ardeur que je n'en ai jamais ſentis, & je ne ſuis plus occupée au moment qu'il eſt que de trouver des moyens de te voir juſqu'à ce que ma mere ſe ſoit tout-à-fait determinée en ta faveur. Bon Dieu que j'ay de choſes à te dire ; mais la plus preſſante eſt de t'aſſurer que la joye que j'ay euë d'apprendre ta ſanté ſi parfaite aprês qu'elle m'a causé tant de larmes, & les ſoins que tu me mandes que tu as pris de me plaire, ont ſi bien reuſſi que j'aurois commencé à t'aimer aujourd'hui ſi ç'avoit été la premiere fois que je t'euſſe vû ; car tu

m'as paru dans un état si propre à te faire aimer que j'aurois bien voulu qu'en nous quittant tu eusses été te renfermer chez toi, pour éviter ce que quelques petits mouvemens de jalousies me firent aussi-tôt apprehender, qui est qu'en t'éloignant de mes yeux, tu irois te faire voir à d'autres qui peut-être te plairoient plus que moi. Adieu.

D'une Maîtresse à son Amant, pour l'encourager au sujet de son depart malgré le grand amour qu'ils se sont jurez.

LEs douleurs que je souffre, MON COEUR, ne sont rien pour moi en comparaison des vôtres, & si vous voulez bien-tôt me voir mourir de desespoir vous n'avez qu'à continuer dans l'horrible affliction où vous êtes. Quoi le courage vous abandonne, & vous souffrez qu'une fille en ait plus que vous? Que pensez-vous qui pourroit me soûtenir dans l'état malheureux où ma mere & vôtre Rival me reduisent, si l'amour que vous avez pour moi ne servoit de consolation à tous mes maux. Les soins de ma mere à traverser celui que j'ai

pour vous le rendent si malheureux, que si j'en suivois les mouvemens je ne songerois qu'à mourir. Servez-moi donc d'exemple, & que les assurances que vous devez avoir de ma tendresse vous soûtiennent contre tous les chagrins que la fortune & l'amour vous causent. Le tems peut changer nos destinées, & vous aurez bien-tôt la consolation de me parler de vos douleurs. Pensez-vous que les rigueurs que ma mere me fait souffrir me fassent consentir à ne vous revoir jamais ? Avez-vous pû croire que j'aye pû m'y resoudre ? Ah je vous reverrai aux depens de ma vie, & toute la terre ensemble ne peut pas m'empêcher de vous dire adieu avant vôtre depart. Que cette esperance adouciſſe les peines que vous cause mon absence & la tristesse que vous donne le souvenir de feuë Madame de ..... quoi qu'elle ne puisse occuper vôtre cœur sans le distraire de la tendresse que vous me devez, je ne saurois trouver mauvais que vous y pensiez encore tendrement, & je la pleurerois avec vous, s'il m'étoit permis de vous voir, mais vôtre Rival nous envie jusqu'à la consolation de mêler nos larmes. Que

j'eus peu de tems l'autre jour à vous laiſſer voir les miennes ! Deux Amans qu'on voudroit ſeparer pour toûjours, l'ont-ils jamais été ſi bruſquement ? Cette douce, & cette cruelle converſation ne m'eſt point ſortie de la tête, il me ſemble à chaque inſtant vous voir eſſuyer mes larmes, & me jurer une fidelité éternelle. Quand je penſe à ces doux momens, tous mes malheurs s'évanoüiſſent, & peu s'en faut que je ne me tienne heureuſe au milieu de toutes mes douleurs, quand je ſonge que je ſuis aimée de la perſonne du monde que je trouve la plus aimable, & que rien au monde ne l'en peut detourner,

Rendez-vous d'une Maîtreſſe à ſon Amant, en lui témoignant qu'elle ne trouve pas bon qu'il joüiſſe d'une ſanté ſi parfaite lors qu'il eſt ſur le point de faire un voyage.

AUrois-tu bien le cœur, MON PETIT AMOUR, de croire que je trouve bon que tu joüiſſes d'une ſanté ſi brillante ſur le point de m'abandonner, moi qui ſuis une Maîtreſſe que la ſeule penſée de ton

abſence fait mourir de douleur ? Ah j veux te voir abbatu, languiſſant & gemiſſant ! Et puis que le chagrin que tu dois avoir de me quitter n'eſt pas ſuffiſant pour le faire, je veux appeller tant de deplaiſirs au ſecours, que je voye enfin dans tes yeux la langueur que tu as dû remarquer ce matin dans les miens. Viens-donc tantôt au rendez-vous; & n'y manque pas pendant le peu de jours qui nous reſtent à nous voir, quand l'abſence devroit nous en paroître mille fois plus ſenſible. Viens promptement, je meurs d'envie de te voir, & n'oublie rien de tout ce qui nous doit bien faire paſſer le tems devant ton depart.

Reproche de la même au même, de ce qu'il ne lui paroît point touché de ſon depart, ce qui la fait douter qu'elle en ſoit aimée.

POuvez-vous vous imaginer la force du courage qu'on ſe fait avec raiſon à l'épreuve des attaques que vous m'avez données aujourd'hui ? Quoi ſeroit-il vrai que vous pourriez être prés d'un an abſent, & vous pouvez en parler ſans des marques d'une douleur extreme ? Ah

vous ne ſavez point aimer, & vôtre cœur n'approche guere de la ſenſibilité du mien ? Vous êtes déja, ſi je ne me trompe, conſolé de vôtre depart, je ne vois plus en vous cette affection tendre que je vous ai veuë les premiers jours, & je crois qu'à force de penſer que vous me devez quitter; vous vous êtes déja accoûtumé à l'abſence. Pour moi quelque effort que ma raiſon faſſe ſur mon cœur, il ne peut ſe reſoudre à cette cruelle ſeparation; je mourrai ſans doute à vos yeux de la douleur que me cauſera vôtre depart, & ſi vous m'aimez vous ſouffrirez ce deſeſpoir ſans vous y oppoſer, il me ſera bien plus doux de mourir lors que vous me quitterez que de vivre aprés m'avoir quittée. Faites-y une ſerieuſe reflexion.

D'une Maîtreſſe à ſon Amant, à qui elle mande enfin qu'elle ſe rend, pourveu qu'il remedie aux rigueurs que ſa mere lui fait ſouffrir pour la livrer à ſon Rival.

C'Eſt à tort, *Cher & unique Amant*, que tu t'imagines que les violences

de ma mere ayent eu assés de forces & d'ascendant sur mon amour en faveur de ton Rival, & je suis à toi si tu peux avoir le secret de me voir. Invente les moyens de gagner ma mere, & d'empêcher les continuelles visites de ton Rival, & je ne m'opposerai plus ni à tes desirs ni aux miens. Je te ferai voir tout mon amour. Helas ! il n'a jamais diminué, mais il est vrai que desesperant de le voir jamais heureux, j'ay cherché à te lasser de tes frequentes visites qui ne servoient qu'à maintenir des sentimens que je croyois devoir affoiblir; mais puis que de si longues épreuves ne t'ont point lassé, elles me forcent de te dire que je suis toute à toi. Songe seulement que je suis perduë sans ressource, si ma mere, ou ton Rival découvrent la moindre chose de nôtre amour. Agis sur ce principe, je ne hazarde rien si ton amour est aussi veritable qu'il me le parut hier dans tes yeux. Enfin fais des vœux pour que le Ciel nous soit propice en faisant changer ma mere de sentimens. Adieu mon Cher Amant, souffre sans scrupule tous les termes de ma tendresse, il n'y en a aucun que j'aye jamais profané, tu m'en soupçonnerois à tort, & je te jure que

l'amour & ſes expreſſions ne m'ont jamais été connuës que par toi. Adieu je t'aime plus que tu ne ſaurois te l'imaginer, & quelque forte que ſoit ma paſſion par elle-même, je ſens bien qu'elle eſt encore plus vive que quand je te vis hier. Juge delà juſqu'à quel point elle ira ſi nous pouvons avoir le bonheur de nous voir ſouvent.

D'une femme à ſon Epoux, à qui elle mande qu'elle a penſé ſe noyer, & que la ſeule idée de ſe ſeparer de lui, lui faiſoit paroître la mort affreuſe.

MON COEUR, Mademoiſelle N. & moi eûmes hier toute la frayeur que donne à des femmes l'apparence d'un grand peril, nous nous crûmes noyées en allant à ſaint Clou, & effectivement nous fûmes en danger de l'être. Neanmoins la peur d'une mort prochaine ne t'effaça pas un moment de mon ſouvenir & de mon cœur, & ce ne fut que l'idée de me ſeparer éternellement de toi qui me la fit paroître affreuſe. De tout ce que je crus aller perdre, je ne regretai que toi, & la nature même ne

partagea pas mes ſentimens, en ferois-tu de même & m'aimes-tu autant que t'aime pour oublier en ma faveur juſqu'à la mort,

Continuation d'amour d'une Maîtreſſe à ſon Amant malgré l'indifference qu'il pourroit avoir pour elle.

A Preſent Mon Cher, que Dieu a exaucé mes vœux en permettant que ma mere m'ait delivrée de vôtre rival, & conſenti en même tems au choix que vous avez fait de moi, il faut que je vous avoüe librement que les ſentimens de vôtre cœur ne ſont jamais échapés ni à mes lumieres, ni à mon amour, & que vous étes tel qu'on doit être pour ſe faire uniquement, & éternellement aimer : auſſi vous aime-je juſqu'à la folie : mon cœur eſt à vous independamment même de la tendreſſe du vôtre, & vous devez conter, que je ne profiterois jamais du mauvais exemple que vous pourriez me donner ſi vous deveniez infidelle : je vous aimerois même quand vous n'auriez plus pour moi, que de l'indifference. Mais je veux eſ-

perer que vous n'eprouverez jamais à ce prix là juſqu'où pourroit aller la force de l'indignation que j'aurois pour vous: neãmoins j'avoüe que je ne ſaurois me reſoudre à vous donner mon portrait. Tenez vous en à l'idée qui vous reſtera de moi : tant de choſes que l'on ne peut peindre, y doivent entrer, que j'oſe eſperer ſans trop de vanité qu'elle ne ſera pas ſi deſavantageuſe que le portrait que je pourrois vous donner, quoi qu'on trouve toûjours tres-agreable une Maîtreſſe ſi tendrement aimé de quelque façon qu'on la depeigne.

D'une Epouſe à ſon Epoux, ſur ce qu'il veut lui perſuader qu'il ſouhaite ſon prompt retour, ce qu'elle ne lui conſeille pas pourtant ſi-tôt, pour l'intereſt de ſa fortune.

DIs moi en verité, MON CHER ENFANT, par quelle raiſon veux-tu me faire croire que tu ſouhaites avec tant de paſſion ton retour, & que tu vas tenter tous les moyens de l'avancer? ſi je t'avois été veritablement chere, tu ne te-ſerois jamais reſolu à me quitter; mais puiſque tu as eu la force, ou pour

mieux dire, la cruauté de le faire, je dois être la premiere à t'exhorter à soutenir en homme le parti que tu as pris, & à n'oublier rien pour le rendre utile à ta fortune. Tu ne saurois dans la situation où tu es, prendre trop garde de donner des prises sur toi à tes ennemis ou à ces sortes de gens qui sans haïr precisement personne, sont toûjours prêts à expliquer peu favorablement les actions de tout le monde : je suis bien seure que tu ne manques pas aux choses essentielles, mais peut-être negliges-tu les plus petites, qui souvent rende ridicules des gens d'un vrai merite. Ainsi je te conjure de donner de l'attention jusqu'aux moindres de tes actions : le caractere enjoüé qui a fait l'agrément de tes jeunes années ne doit plus convenir au poste où tu es, celui même qui vise à la galanterie, n'est pas du personnage que tu joüës. Au nom de Dieu ne vas point t'y gâter par des bagatelles, où des niaseries, & croye que je n'ai pas assez bonne opinion de mes lumieres pour les oppoſer aux generales, & que je jugerai de toi, selon ce qu'en pensera le public : si j'étois moins delicate que je le suis, ou que je t'aimasse

moins

moins veritablement, ces ſortes de choſes ne m'étoneroient guerre ; mais je ſuis une épouſe difficile, & glorieuſe, & je te pardonnerai même plûtôt les fautes qui ne regardent que moi, que celles qui pouront affoiblir l'eſtime que je ſouhaite que tout le monde ait pour toi. Je t'explique peut-être mes ſentimens avec un peu trop de liberté, toute épouſe que je te ſois ; mais je ſuis perſuadée qu'on doit ſouffrir les conſeils d'une femme, dont on ſait qu'on eſt ſincerement aimé, tu ſais quelle croiance j'ai eüe aux tiens, & combien je te croyois capable d'en donner de bons ; mais tout homme ſage doit ſe defier de l'amour propre, il eſt à craindre qu'il ne faſſe gauchir la regle pour toi, en même tems qu'il la redreſſe pour les autres. Voilà un diſcours bien ſerieux, & je vois bien qu'on le prendroit plûtôt pour la lettre d'un Philoſophe que pour celle de la plus tendre, & de la plus paſſionnée épouſe du monde ; mais quand l'amour eſt veritable, il enferme tous les ſentimens de l'amitié, & il eſt neceſſaire dans de certains momens que ceux de l'amour leur faſſent place * *chaque choſe doit avoir ſa ſaiſon.*

D'une nouvelle Epouſe qui rend compte à ſon Epoux, de l'état de ſa ſanté, & du bon uſage qu'elle en veut faire.

MON CHER, je joüis, graces à Dieu, à preſent depuis quelques tems d'une aſſés bonne ſanté, auſſi puis-je t'aſſeurer que je ne ſonge à rien plus au monde qu'à la retablir en ſon entier depuis que tu me l'as ordonné, & aprés t'avoir donné mon cœur, & t'avoir encore facrifié l'indifference que j'avois pour elle, j'ai toûjours été obeïſſante à tout ce qu'ont voulu les Medecins, parce que tu m'avois mandé que tu le voulois, je menage ma ſanté d'une maniere qui fait bien voir que j'en dois rendre comte à nôtre amour, & il ne tiendra pas à moi, que tu ne trouves à ton retour cette épouſe que tu as penſé perdre, telle que tu l'as laiſſée à ton depart. Mon embonpoint revient enfin, & je commence à être en état de te donner des marques effectives de la reconnoiſſance que je dois aux ſoins que tu as pris de contribuer ſi bien au retabliſſement de ma ſanté. Viens donc au plûtôt

Mon petit mary, pour recevoir la recompense qui leur est deüe : je meurs d'envie de te revoir ; ne songe à present à autre chose, * *il n'y a rien de plus cher que le tems.*

Billet d'une nouvelle Mariée à son Epoux pour le faire songer à un prompt retour.

MON PETIT COEUR, je suis la femme du monde la plus malheureuse depuis que je ne te vois plus, & j'ai un si grand degoût pour toutes choses, & même pour la vie, que quand j'y songe, je ne comprens pas comment il se peut faire qu'avec un si grand attachement pour toi, j'en aye si peu pour elle. Le moyen aussi de n'estre pas desesperée quand tu es absent, & que le tems de ton retour est incertain ? C'est ta presence seule qui peut dissiper mes douleurs, il faut absolument te voir pour oublier ce que je souffre, & un moindre remede ne peut me soulager. Fais y donc reflexion, MON CHER AMOUR, & songes que sans toi, tout m'est insuportable, je meurs de langeur si tu ne viens promptement à mon secours.

D'une Maîtreſſe à ſon Amant éloigné, & elle lui mande le chagrin qu'elle a que ſes lettres ſoient ſi long-tems en chemin, & qu'elle ſent pour lui les mêmes ardeurs qu'inſpire aux autres maîtreſſes, la preſence de ce qu'elles aiment, & que ſon abſence redouble ſon amour, & elle le ſolicite à un promt retour.

MON CHER, je ne viens que de recevoir vôtre lettre que je pouvois ſelon ſa datte recevoir 15 jours plûtôt; je ne comprens pas qu'elle ait pû être ſi long tems en chemin, la poſte iroit aſſeurement plus viſte ſi ceux qui l'ont faite, reconnoiſſoient l'inquietude qu'on a de recevoir 15 jours plus tard qu'on ne devroit des nouvelles de ceux qu'on aime. Je ſuis à tous momens auſſi occupée de vous que vous me mandez l'avoir été de moy en courant la poſte, & je n'ay pas beſoin que le ſilence augmente par elle nuit & jour ma tendreſſe pour en avoir une infinie, je ne penſe qu'à vous, je vous deſire inceſſamment, & je ſens pour vous les mêmes ardeurs qu'inſpire aux autres Maîtreſſes la preſen-

ce de ce qu'elles aiment. Il me semble même que vôtre absence redouble mon amour, ou du moins mon attention pour vous. Je prends encore garde plus que jamais à tout ce que je fais, ma conduite étant des plus regulieres, & je serois au desespoir d'avoir la moindre chose à me reprocher sur l'exacte fidelité que je vous ai promise. Je ne vais plus dans les lieux où vous savez que s'assemblent ordinairement en ce tems de carnaval, nos voisines pour se divertir, il me paroît que j'y sens davantage le malheur de ne vous point voir. Ah qu'il est cruel aussi de savoir qu'on ne peut rencontrer en aucun lieu ce qu'on aime; & qu'on mene pendant l'absence une triste vie, & qu'il faut enfin de courage pour la soutenir ? La mienne est d'une retraite qui me feroit peut-être tort, si les sentimens que j'ay pour vous étoient connus de beaucoup de personnes, quoi qu'elles fussent aussi persuadées que moi, que vous n'aurez jamais d'autre epouse. J'ai encore trouvé le secret d'être plus solitaire que ma Cousine dont l'amant est toûjours absent, & cette retraite me livre toute entiere à l'amour dont la vivacité s'affoiblit par la dissipation que

cauſe le grand monde, il me ſemble que depuis que vous eſtes parti, Paris eſt devenu un deſert, je n'y vois rien qui puiſſe m'occuper un quart d'heure, je ne la ſuis que de vous & je vous aime ſi uniquement, & ſi paſſionnement que la tête me tournera ſans doute, ſi vôtre abſence eſt auſſi longue que je crains qu'elle le ſoit. Quoy ne revient-on pas plûtôt que les autres, quand on eſt aſſeuré d'être le plus aimé de tous les hommes ? & le plaiſir de revoir une Maîtreſſe tendre & fidelle, n'eſt-il pas preferable à toutes les choſes du monde? Auriez vous l'impudence de comparer les plaiſirs de l'ambition à ceux de l'amour ? ah comme cette paſſion eſt la plus agreable, elle doit être toûjours la plus forte, il n'y a qu'elle qui ſache faire aimer juſqu'à ſes ſouffrãces, & les miennes ont un charme ſecret, & de certaines douceurs que je ne changerois pas pour tous les fades amuſemens des perſonnes indifferentes; ſongez donc plus qu'à tout autre choſe, à m'aimer auſſi parfaitement que je vous aime, & vous reviendrez plûtôt que vous ne penſez. Adieu mon tout.

Elle blâme ſon Amant de lui avoir donné un conſeil qui ne peut convenir qu'à une coquette pour la mettre à l'épreuve.

MONSIEUR,

Je ne puis cacher plus long-tems mon reſſentiment. Il faut enfin que je vous diſe que je ne puis vous pardonner la malice que vous avez de me donner par vôtre derniere lettre un conſeil qui ne peut convenir qu'à une coquette. Avez-vous pû vous imaginer que je fuſſe aſſés facile pour donner dans le panneau. Apprenez à me mieux connoître, & ſoyez perſuadé que ſi le hazard fait jamais que je plaiſe à quelqu'un, ce ſera aſſurément ſans deſſein, & que je me donneray toûjours bien de garde de faire aucun pas pour conſerver les conquêtes que j'aurois faites, ny pour en donner la moindre connoiſſance à perſonne, n'étant occupée que de vous ſeul au monde. Si j'ay eu autrefois la fantaiſie de paroître aimable à de certaines gens; c'eſt que je m'imaginois que je ne vous plaiſois pas encore autant que vous me le vou-

liez faire croire, & que je me figurois que pour y parvenir de certaines conquêtes ne seroient pas inutiles, & donneroient même plus de prix à ma personne & à mon cœur, que vous n'y en avez trouvé. Je vois bien par le conseil que vous me donnez que je ne m'étois pas fort trompée; mais je ne saurois plus avoir cette sorte de complaisance pour vôtre vanité. Qu'elle se contente si elle peut de savoir que vôtre Maîtresse est si peu touchée à present, de ce qui fait les plus violens desirs de la plupart des filles, & que le reste des jeunes hommes ne peut pas seulemét m'amuser un moment, tant j'ai d'estime pour vous, malgré vôtre indifference, parce que j'espere que vous y mettrez ordre quand vous aurez mieux pesé la sincerité avec laquelle je vous écris. Adieu.

Elle mande à son Amant, la repugnance qu'elle a à l'entretenir long-tems de son Rival, quoi qu'il l'en sollicite; & elle l'assure de sa fidelité.

S'Il est vrai, MON CHER, que je vous avois promis dans ma derniere

Lettre un long recit de quelques choſes qui regardent vôtre Rival pour vous divertir un peu de toutes ſes manieres, il eſt auſſi vrai que je n'ai pas aſſés de pouvoir ſur mon eſprit pour ſonger à lui, ni pour en parler ſi long-tems ; Dégagez-moi donc de ma parole, tant il m'eſt indifferent, & contentez-vous de ſavoir que depuis que ma mere m'a querellée pour le ſouffrir, il me traite d'une maniere ſi oppoſée à celle que vous lui avez connuë, que ſon amour l'a preſque rendu fol, s'imaginant que le mien ne depend que du commandement d'une mere ; mais s'il eſt aſſés temeraire pour perſiſter, aprés lui avoir dit que ſes pourſuites ſeroient inutiles, quelqu'honneur qu'il me fît, je prendrai des meſures qui me delivreront entierement de cette captivité, & je vous jure dés à preſent une fidelité à l'épreuve de tout. Contentez-vous donc de cet aveû ſincere juſqu'à ce que vos ſoins & les miens, ayent forcé ma mere à ſe determiner en vôtre faveur.

D'une femme à ſon Epoux, pour le blâmer de ce qu'il ne lui écrit pas ponctuellement, & elle voudroit pouvoir croire que ce n'eſt qu'à cauſe qu'il ne l'aime pas aſſés, diſant qu'elle ſeroit moins à plaindre.

CHER Epoux, j'ai beau chercher la raiſon pourquoi vous n'êtes pas ponctuel à m'écrire, je ne la puis deviner. Que ne puis-je croire que vous ne m'aimez pas aſſés, vous me paroîtriez un peu moins blâmable ? De la maniere dont je vous aime, je ſerois moins à plaindre, que de craindre pendant quinze jours, comme je fais, que vous ſoyez malade. Etes-vous excuſable aprés tant de promeſſes que vous m'avez faites de m'écrire à tous les ordinaires, de m'expoſer à une inquiétude ſi cruelle ? Avez-vous oublié l'amour que j'ai toûjours eu pour vous, & que je ne ceſſerai jamais d'avoir, & même juſqu'à la delicateſſe, ou enfin m'avez-vous oubliée, ou ne pouvez-vous m'écrire ; l'un ou l'autre de ces malheurs me ſeroit un coup mortel. Il n'y a rien que de funeſte qui me paſſe par la tête depuis que je

ne reçois plus de vos nouvelles. Jugez de là, CHER EPOUX, avec combien d'impatience j'en attens. Vraiment l'abſence eſt la ſource de bien des maux. Jamais elle ne m'en a tant fait reſſentir à la fois. Mettez-y ordre en peu je vous prie, ſi vous ne voulez que j'en meure.

Elle mande à ſon Epoux, que les reproches qu'il lui fait de l'avoir quittée, & les remords que lui cauſent les marques de l'amour qu'elle a pour lui, ne la vangent pas aſſés de tous les maux que lui cauſent ſon abſence.

SUrquoi fondez-vous, MON CHER, les reproches que vous me faites de m'avoir quittée, tout injuſtes qu'ils ſoient, ils ne me vangent point encore aſſés de tout ce que vôtre abſence me fait ſouffrir, non plus que les remords que vous donnent les marques de mon amour. Tant de douleurs finiront quand il plaira à la fortune qui vous conduit à preſent. Il y a long-tems que je vous ai mandé que je m'attendois plûtôt à vous recevoir de ſes mains, que de celles de l'amour, vous nous avez l'un & l'autre

mépriſez pour elle. Je ſouhaite qu'elle reconnoiſſe ce ſacrifice par des faveurs plus conſtantes que celles qu'elle a accoûtumé de faire, & que vous ne verriez pas un jour chercher dans les bras de l'amour une conſolation à ſon inconſtance & un azile contre ſes dégoûts. Je veux pourtant croire pour vôtre ſatisfaction & la mienne, que ſi vous m'euſſiez moins aimée, vous ne m'euſſiez pas abandonnée pour elle, parce que vous voulez joindre à nôtre amour pour le rendre plus parfait, les biens dont elle comble ceux qui lui font la cour. Ainſi tout ce qui me conſole eſt l'eſperance que j'ai que nôtre amour étant inviolable, malgré l'abſence, quelque longue qu'elle ſoit, cette même fortune ne vous ſera pas ingrate de ſes faveurs. En attendant ne ſoyez occupé que de moi comme je ne le ſuis que de vous, & écrivez-moi le plus regulierement que vous pourrez.

De la même au même, elle lui reproche qu'il a laiſſé paſſer quatre jours ſans lui donner de ſes nouvelles, à cauſe qu'elle a été deux jours ſans avoir pû trouver le moment de lui donner des ſiennes. Elle lui fait eſperer qu'elle vaincra avec le tems les obſtacles de ſa mere, pour le voir en liberté.

EST-ce tout de bon, MONSIEUR, ou joüez-vous aux barres avec une pauvre fille, qui n'a pas la liberté de ſuivre ſes volontez. Parce que vous avez été deux jours ſans recevoir de mes nouvelles, vous en laiſſez paſſer quatre ſans me donner des vôtres, quoi que vous n'ignoriez pas que c'eſt la ſeule choſe dans l'état où je ſuis qui puiſſe adoucir mes douleurs. Je ne ſai ſi je ne me flatte point; mais il me ſemble que j'entrevois des remedes & une fin à tout ce que je ſouffre, & je puis eſperer de vous donner quelques jours des marques de ma tendreſſe; mais aurez-vous bien la patience d'attendre un tems qui n'eſt peut-être pas fort proche? Quand j'aurai vaincu tous les obſtacles d'une mere & d'un Rival

qui m'environnent, n'ehaperez vous point à ma victoire ? retrouveray-je encore vôtre cœur tendte, & fidelle ? helas peut-être ny l'un ny l'autre ! quoi qu'aprés avoir receu des témoignages d'une paſſion ſi particuliere que la mienne dans toutes les lettres que je vous ai écrites, vous puiſſiez vous vanter d'être la perſonne du monde la plus tendrement aimée; j'en aurois pourtant bien de la joye dans leſperance que vous reconnoîtrez un jour, que j'ai cru a tout le moins avoir raiſon de le faire.

Elle marque à ſon Amant l'impoſſibilité qu'il y a de le voir à preſent à cauſe de la vigilance de ſa mere contre laquelle elle forme tous les jours mille deſſeins, & qu'elle entreprendra tout ce que la raiſon lui permetra pour la gagner.

NOus nous flatons en vain, CHER ET UNIQUE AMANT, d'avoir à preſent la liberté de nous voir, la vigilance de ma mere eſt infatigable, je tremble à chaque pas, ſans que la raiſon, & la crainte puiſſent m'empêcher de faire tous les jours de nouveaux projets pour vous

voir. Mais cette crainte, helas ! n'eſt pas toûjours le plus grand des maux. J'en crains un que j'ay éloigné autant qu'il m'eſt poſſible, & dont la ſeule idée me fait fremir : vôtre rival renouvelle ſes perſecutions pour m'obliger à lui donner ma foi, à peine en échapai-je hier ; il n'y a point d'effort que je ne veuille faire pour me conſerver toute à vous, mais enfin il n'y a point de bonne raiſon ſelon lui pour autoriſer un ſi long refus, il eſt bien fait, il a du merite, il eſt comme vous ſavez de la meilleure famille de la ville, & fort riche, & je ne puis l'aimer parce que je vous aime, & que je veux toûjours vous aimer : cependant ma mere qui eſt la ſeule de qui je puiſſe jamais rien eſperer du côté de la fortune, redouble ſes perſecutions, & veut me forcer par toutes ces fortes raiſons en apparence à me determiner en faveur de vôtre rival ; mais grands dieux quel remede ſi vous n'avez pas aſſez de pouvoir ſur ſon eſprit pour la flechir, je ſerai bien-tôt contrainte de pouſſer les choſes dans une derniere extremité, & de m'expoſer à riſquer toute ma fortune pour nôtre amour, en me ſervant du pouvoir abſolu, que

me donnera en peu le droit de l'âge plûtôt que de vous deplaire. En attendant examinez ce que vous pouvez exiger de moi dans ce preſſant peril, ſans hazarder mon honneur & ma gloire, depeur que ma mere ne ſe prévale du peu de tems qui me reſte pour me forcer à ſubir le joug qu'elle veut m'impoſer, & ſoyez ſeur que quand même ce ſeroit des choſes injuſtes en apparence, je m'y ſoumettrai aveuglement. Je ne reconnois pour guide que la volonté de ce que j'aime, & je crois que c'eſt ſeulement dans un amour de ce caractere que l'on peut trouver des excuſes legitimes. D'ailleurs il y a long-tems que je me crois juſtifiée de l'attachement que j'ai pour vous, par l'impoſſibilité de m'en detacher. C'eſt pourquoi, Cher Amour, ſi vous m'aimez auſſi veritablement que vous me l'avez toûjours dit, vous ne me conſeillerez que ce que la raiſon devra m'inſpirer. Enfin je ſuis incertaine dans mes penſées & dans mes projets; je n'en ai qu'un ſeul, qui eſt de vous aimer toute ma vie, malgré tous les obſtacles qu'on y voudroit apporter. Adieu, en attandant je forme tous les jours mille deſſeins pour vous voir, mais la reflexion me fait auſſi

connoître qu'ils ſont tous impoſſibles à executer. Ne perdez pas pourtant patience, *le tems amene tout*. Adieu encore une foi : Cher Amant.

Redoublement de proteſtation d'amitié & d'amour d'une Maîtreſſe à ſon Amant, malgré tous les obſtacles qu'on y veut apporter.

VOus ne pouvez plus douter TENDRE ET CHER AMANT, par tout ce que je viens de vous dire, que la jalouſie de vôtre Rival & la colere de ma mere ne ſoient montées à un tel point, qu'il faudra deſormais que j'agiſſe avec vous, comme avec la perſonne du monde que je hairois le plus, que je ne ſonge jamais à vous voir, & que dans l'inutilité de conſerver une paſſion qui ne peut plus être heureuſe, je combatte la mienne, & que je faſſe mille efforts pour vous oublier ſans y pouvoir reuſſir, à moins que la patience que j'eſpere que vous aurez juſqu'à ce que je ſois ma maîtreſſe, ne me fortifie. Jugez vous même ſi cét état n'eſt pas douloureux, & s'il y a perſonne au monde plus à plaindre

que moi. Je n'aurai jamais de liberté juſqu'à ce tems là, que lors qu'on croira que je ne vous aime plus, & l'on ne perdra jamais l'opinion que je vous aime, parce que je ne ceſſerai jamais de vous aimer. C'eſt en vain que nous nous fondons ſur de l'eſprit & de la fineſſe, la verité à un caractere qui n'echape pas à des yeux fins, & j'ay affaire à une mere & à un Rival qui demeleront toûjours mes ſentimens quelque ſoin que je prenne de les leur cacher. Enfin MON CHER AMANT, je ne prevois que des malheurs juſqu'à ce que le tens de ma liberté ſoit venu ; cette reflexion me deſeſpere ; auſſi ſuis-je dans un état à faire pitié, j'ai eu de la cõſtance, & de la fermeté dans les autres tourmens que j'ay ſoufferts, mais l'un & l'autre m'ont preſque abãdonnée, & il ne s'en faut guere que ce dernier coup ne m'ait accablée, je ſuis penetrée d'une douleur ſi vive que je ſuis comme hebetée. Enfin je vous toucherois de compaſſion quand même vous ne m'aimeriez pas. Songez donc autant que moi aux moyens de vous rendre au plûtôt ma mere favorable, ſi vous voulez que nous ſoyons heureux.

Elle lui mande que malgré l'asſeurance que ſa mere a de leur dernier rendé-vous au jardin de M. N. dont neanmoins elle ſe defend, il la trouvera toûjours la même.

NOs enemis me font toûjours la guerre, MON CHER, & continuent à vouloir me convaincre de nous être vûs hier au matin dans le jardin de Monſieur *N.* J'ai repondu avec indifference juſqu'à preſent, pour gagner du tems & recevoir de vos nouvelles; mais j'ai receu trop tard les avis que vous m'avez donnez; & il regne ſur tout ce qui regarde nôtre amour, un malheur qui me deſole, il ſemble que tout ait conſpiré pour nous empêcher de nous aimer, quelque legitime que ſoit nôtre amour: mais ſi vous étes dans des ſentimens ſemblables aux miens, on ne viendra jamais about de deſunir deux cœurs ſi dignes l'un de l'autre, j'ai trop dit à ma mere & à vôtre rival que je n'aurois jamais d'autre Epoux que vous, & ces redoutables ennemîs me traitent trop mal pour ſe ren-

dre, je reſiſterai avec fermeté à une puiſſance qui ne s'étend pas juſqu'aux volontés; Dieu ſeul en étant le Maître, & vous me trouverez toûjours telle que vous me viſtes la derniere fois. Mais ne nous reverrons nous pas bientôt, MON CHER AMANT? Y a t'il lieu de l'eſperer aprés un tel malheur? le peu de certitude que ma mere & vôtre rival avoient de nôtre amour, étoit un frein à leurs duretés; mais preſentement qu'ils n'en peuvent douter, leur fureur agira dans toute ſon étendüe, & je vais être la plus malheureuſe fille qui fut jamais. Vous ſavez ſi mon amour a redouté les tourmens, & s'il eſt timide; je n'en ai point ſouffert au contraire, où je n'aye trouvé une ſecrette douceur, dans la penſée qu'ils pouvoient ſervir à vous convaincre de la violence de ma paſſion. Ne vous laſſez donc auſſi jamais de me donner des marques de la vôtre, & ſoyez perſuadé que ſi nous ſouffrons également tous deux, il viendra un tems que je ſerai Maîtreſſe de mes volontez.

De la même au même, pour l'engager à être plus retenu, quand elle lui écrit tendrement.

SI vous voulez MON CHER, que je me donne la consolation de vous instruire avec sincerité de tout ce qui peut m'asseurer dans la suite, il faut être plus moderé & plus sage que vous ne l'avez été en aprenant ma convalescence, autrement vous m'ôteriez la douceur de me plaindre, & il faudroit joindre à la contrainte où je suis, à cause de ma mere, celle de vous cacher mes plus secrettes pensées. Ne m'expose pas à une peine si cruelle, & laissez moi la liberté de vous dire tout ce que je souffre par rapport à vous, & à l'amour, un tems viendra que vous me direz plus librement tout ce que vôtre cœur sent pour moi ; car quelque effort que ma mere & vôtre rival fassent pour me faire changer, ils ne servent que pour vous faire aimer davantage.

LETTRES SUR LA JALOUSIE.

Soupçons jaloux d'une Maîtresse.

MOn Cher, je veux ſavoir avec qui vous étiez hier à la promenade ; je veux que vous me l'écriviez, ou je ne vous verrai jamais. Je ne ſortis point tout le jour de ma chambre, penſant toûjours à vous, à toutes vos bonnes & mauvaiſes qualitez : je veux dire à toutes vos trahiſons, au plaiſir que vous prenez à m'affliger, vous ſeriez fâché que je vous cruſſe de bonne foi : Il faut que vous m'ayez enchantée. Pourquoi ne me pas ſervir des armes que vous me dõnez contre vous? N'aurai-je jamais un vrai retour

pour moi? Nous sommes tous deux bien lâches. Suis-je une personne à sacrifier,& à joüer comme vous faites:vôtre bon ami m'est venu voir,il m'a parlé de vous,mais fort obligeamment,cela me fait pourtant plaisir : j'ai pensé lui dire que je vous aimois:ne suis-je pas bien folle ? Vous riez peut-être de moi à l'heure qu'il est,& vous n'aurez pas le cœur assez bon pour me plaindre. Quelque jour vous aimerez,& vous ne serez point aimé ; vous éprouverez ce que que j'éprouve en vous aimant comme je fais. Avec tout vôtre merite on peut étre malheureux. Je ne saurois souhaiter que vous le soyez. Je vous aime trop, je ne sai ce que j'écris. Adieu.Je voulois remplir tout ce papier, mais on frappe à la porte , avec cela je suis bien persuadée que mes Lettres ne vous font aucun plaisir. Ce n'est pas pour vous que je les écris.

Soupçons jaloux d'un Amant.

JE vous avoüe, MADEMOISELLE , que je suis jaloux , & que je n'ai pas eu un moment de repos , depuis que je vous ai quittée , j'ai des pressentimens les plus

triſtes du monde ſur nôtre amitié : Ce n'eſt pas que je croye que vous me trompiez : mais je le crains plus que la mort. Vous m'avez dit cent fois que c'étoit aſſez que d'aimer beaucoup pour n'être jamais aimé. Sur ce pied-là j'ai tout à craindre, à moins que vôtre bonne foi, & la conſtance ne l'emporte ſur la mauvaiſe coûtume. Adieu. Je vous aime plus que je ne vous le puis dire, & comme on ne peut s'empêcher d'être jaloux quand on aime bien, je vous demande pardon ſi mes ſoupçons ſont injuſtes, on n'a jamais tant ſouhaité avoir tort, parce que je ſuis tout à vous.

Sur le même ſujet.

MON CHER, Il eſt aujourd'hui Mercredi, & je ne vous ai point veü depuis huit jours. Cela me paroît bien extraordinaire. Je me ſuis fait d'étranges violences pour ne vous pas aller trouver. J'ai peur de vous importuner, tout au moins plaignez-moi un peu. Vous êres bien cruelle, ſi je ne vous fay pas pitié, je ne veux point que vous ſachiez mes inquietudes là-deſſus. Helas !

las ! un billet de trois lignes m'auroit r'assuré. Est-ce que je ne le merite pas, & quelque affaire que l'on ait, ne trouve-t-on pas un quart d'heure pour ce que l'on aime ? N'avez-vous jamais fait reflexion sur la maniere dont vous me traittez ? vos mépris : Ce procedé n'est point honnête, il faut que vous ayez pour moi de l'aversion naturelle, puis que vous ne m'aimez pas éperdument : mes soins, un amour tendre. Que de raisons pour moi, si vous n'étiez pas préoccupée. Cependant si vous ne m'aimez..... Il faut que je meure, je ne saurois vivre sans vôtre cœur. Malgré vous, je vous aime plus que jamais, & mille fois plus que je ne pense. Si je ne puis vous voir aujourd'hui écrivez moi trois lignes que vous m'aimez, que vous m'aimerez toûjours. Je n'ai pas un moment de repos. Faites quelque chose pour moi, quand je m'abandonne tout à vous. On m'a dit qu'on vous avoit vûë avec Madame vôtre mere, cela m'a un peu r'assuré. Voila un billet de vôtre bonne Amie, qui m'a fait plaisir, quelque troublé que je vous paroisse; je suis bien plus tranquille qu'hier ; vous voyez que le Marquis me raille sur ce

que je cours aprés vous. Quand on aime bien, on fait tout ce que je fais. Je ne veux point me ménager, je veux vous adorer toute ma vie, je veux que tout le monde le ſache. Ne me reduiſez pas aux dernieres extremitez. Le Marquis m'a dit trois fois Adieu. Il eſt venu trois fois en un jour chez moi, & tout cela pour l'amour de vous. Tout le monde vous aime, pourquoi ne vous aimerois-je pas ? Je m'en fais un devoir, je ne fais rien depuis le matin juſqu'au ſoir qui puiſſe vous chagriner, quand vous m'aimeriez autant que je voudrois. Je ne ſors point, je ne parle à perſonne. Je ſerois bienheureux ſi cela vous faiſoit plaiſir. Adieu MA CHERE. Mandez-moi ce que vous avez fait, ce que vous ferez, ſi vous avez penſé à moi, ſi vous n'y avez pas penſé, ne me le mandez pas ; je vous pardonnerois tout ce que vous avez fait contre moi, depuis que je ſuis à vous, ſi vous me pouviez promettre de m'aimer fidellement ; mais je le veux trop pour que cela ſoit. Je ſuis fait pour être ſacrifié peut-être à quelqu'un qui ne me vaut pas : Non aſſurement, on n'a jamais aimé comme je vous aime. On vous a trouvée ce ma-

tin en bonne compagnie. J'éprouve tous les chagrins du monde, je puis m'en vanter, & vous d'avoir inspiré la plus forte, & la plus violente passion qui fût jamais. Je voudrois pour vous engager, être le mieux fait, & l'homme le plus magnifique, avec le cœur que j'ai, car je n'en dois pas sonhaiter un autre. Il est tout à vous, jamais personne n'y aura part.

Avis d'une veritable Maîtresse à son Amant, qui est en compagnie, pour qu'il ne fasse pas tant paroître l'amour qu'il a pour une autre de peur de donner de la jalousie à son Amant, & qu'il n'en arrive de facheuses suites.

DEz lors que vous étes seur de ma tendresse, MON CHER, à quoi bon faire tant de choses, pour donner une violente jalousie à un Amant, qui croit être aimé; on est aisement jaloux d'un rival aimable. Monsieur *N.* s'est apperceu sans doute que vous l'étes, il peut craindre que sa Maîtresse ne s'en apperçoive à son tour, & les discours qu'on m'en a tenus

me donnent lieu de croire qu'elle n'a pas attendu jusqu'à cette heure sans s'en appercevoir. Croyez moi, MON CHER ENFANT, il ni a point d'affaire de vanité qui meritent qu'on mette sa vie au hazard; & quand on en fait par sa sostise, il faut du moins pouvoir être excusé par la violence d'une veritable passion, il me paroît qu'il ne vous doit pas être difficile d'eviter pour une Maîtresse qui vous adore ce qui choque la fidelité que vous luy devez, & qui peut en même tems vous perdre. Quand je vous ai veu partir, j'ai esperé que vous me seriez aussi fidelle pédant vôtre absence qu'auparavant, quand ce ne seroit même qu'à cause de la peine que j'ai eüe à gagner ma mere en vôtre faveur; mais je n'ai point fondé cette esperance sur le manque des occasions, je connois trop vôtre merite, & je suis persuadée que j'aurois pour rivales toutes les filles qui ont de la delicatesse, & du goût, mais aussi puis-je me flater que vous n'en trouverez point de plus digne de vôtre cœur que moi, je cederai à plusieurs l'avantage de la beauté, mais pour les sentimens de tendresse, & une fidelité qui va jusqu'au scrupule, je pretens l'emporter sur tou-

tes les filles du monde, quand ce ne ſeroit qu'à cauſe de ces tendres ſentimens que vous m'avez toûjours connus, & qui ſont tres neceſſaires pour ſoûtenir la paſſion que j'ai d'être tant que je vivrai vôtre fidelle Epouſe.

Elle ſe plaint de ce qu'il ne lui écrit pas tous les jours quatre ou cinq lignes, à preſens qu'il ſe porte mieux & qu'elle a gagné ſa mere en ſa faveur, & elle lui témoigne être fachée de ce qu'il n'eſt pas capable d'avoir de la jalouſie d'elle, jugeant de là qu'il ne l'aime pas aſſés.

JE veux, MONSIEUR, que vous ſoyez trop malade comme vous dites pour m'écrire de longues Lettres, mais vous ne l'êtes point aſſés pour manquer à m'écrire quatre lignes tous les jours. Vôtre maladie vous a-t-elle ôté les deſirs & la crainte ? N'en devez-vous point avoir de perdre un cœur ? Je lui remarque depuis peu des foibleſſes qui m'épouvantent : vôtre preſence eſt neceſſaire pour le remettre à ſon devoir, & ſi vous êtes encore long-tems malade par vôtre faute je ne vous réponds rien. Il

y a long-tems que je suis blessée du peu de disposition que vous avez à devenir jaloux. Je me lasse de ne pas paroître digne des soins, & des sentimens qui peuvent rendre une Maîtresse infidelle : ce n'est pas que je sois si lâche que de vouloir que la jalousie d'un Amant vienne d'une mauvaise opinion qu'il ait de sa Maîtresse, mais de la violence de sa passion, & si vous demeurez davantage dans une profonde assurance de ma fidelité, je vous ferai bien voir qu'un cœur qui manque d'ardeur & de delicatesse, n'est pas digne du mien, & qu'il faut le regarder comme un bien precieux que l'on doit toûjours craindre de perdre. Enfin soyez jaloux si vous voulez me faire croire entierement que vous m'aimez, & si vous voulez que je ne cesse point de vous aimer comme je vous aime : car je trouve vôtre tranquillité injurieuse, & la plus terrible jalousie ne me paroît pas un mal si dangereux. Je n'ay jamais été qu'à vous, & j'y veux être toute ma vie. Mais à condition que vous soûtiendrez ma constance, faites qu'elle soit un effet de ma passion & non pas de ma vanité, venez au plûtôt par vôtre veuë fortifier des sentimens qui s'affoiblissent, vous

me trouverez dans des empressemens & des ardeurs qui vous persuaderont mieux ma fidelité que tout ce que je pourrois vous écrire. Gueriſſez-vous donc promtement pour nous entretenir des douceurs que vous promet l'amour. Puis qu'enfin ma mere consent que nous soyons unis ensemble, n'ayez-donc plus d'autre soin que celui d'avancer nôtre bonheur en avançant le retour de vôtre santé. Conservez en vous & ma vie & la vôtre, elles sont jointes inseparablement. Enfin je reconnoîtrai vôtre amour au soin que vous prendrez de guerir promptement.

D'une Maîtresse à son Amant, pour lui reprocher sa bizarre jalousie en le priant pour l'en desabuser de rendre justice à son cœur, comme elle la rend au sien.

OUy, MON COEUR, je ne doute plus de vôtre amour, vos yeux m'en ont donné des assurances trop tendres: malgré les soupçons temeraires que vous avez que j'en aime un autre que vous pour me laisser aucun lieu d'en douter. Mais puis que je rends justice à vôtre

cœur rendez-la au mien, & soyez persuadé que je n'ay jamais aimé Monsieur N. Le goût que jay pour vous n'est-il pas une suffisante preuve que je ne puis en avoir pour lui ? Faites reflexion sur vôtre bizarre jalousie, MON CHER AMANT, & vous serez assurément honteux de l'avoir conçuë ; elle me fait une mortelle injure, & je m'en plaindrois fort serieusement si je ne vous trouvois assés puny par la pensée d'être le maître d'un cœur qui auroit pû-être si mepriſable. Je suis bien obligée à la pitié de mon amie, mais je ne sai si une personne qui est seure de vôtre cœur, doit en inspirer, quelque malheureuse qu'elle soit d'ailleurs, au contraire, je me trouve digne d'envie, vous êtes aimable, & vous m'aimez, en faut-il davantage pour paroître heureuse, & pour l'être en effet ? Il n'y a point de bonheur au monde plus sensible que dans l'union de deux cœurs dignes l'un de l'autre, & tout ce qui ne la détruit pas, ne peut être un malheur considerable ; je crois même être redevable de la vivacité de vos sentimens aux persecutions que me fait souffrir depuis longtems la bizarrerie de ma mere. Vous m'aimiez moins quand vous aviez la

liberté de me le dire avant qu'elle voulût forcer mes inclinations en faveur de vôtre Rival. L'amour qui a voulu me vanger & punir vôtre orgueil, vous a rendu plus sensible à mesure que ma mere m'a renduë plus captive, la connoissancê que j'ai de cet effet, que je regarde sans envie. Je suis presque persuadée que vous cesseriez de m'aimer, si je cessois d'être malheureuse. Gardez-vous bien de m'ôter cette opinion; dans l'état où je suis, elle adoucit beaucoup les maux que je souffre, n'y ayant point à present d'autre remede, & bien loin d'alterer l'amour que j'ai pour vous, elle ne fait que l'augmenter de jour en jour.

De la même au même, sur le même sujet, & elle n'attribuë sa jalousie qu'aux chagrins de sa maladie, & lui marque qu'elle en est si outrée qu'elle ne veut point se donner la peine de lui faire voir qu'elle est injuste.

AH cruel & insensible que vous êtes, faut-il que vous me fassiez paroître la plus injurieuse jalousie que l'on puisse témoigner à une fille delicate. Sont-

ce là les sermens que nous nous sommes faits de ne nous soupçonner jamais d'infidelité après toutes les marques d'estime & d'amitié que nous nous sommes données. Cependant vous avez la lâcheté de m'accuser de manquer à tous ces sermens en faveur de vôtre Rival. Si je l'aime pourquoi entretiens-je une correspondance avec vous qui trouble tout mon repos, après toutes les deffences que ma mere m'en a faites. Je suis si outrée de vos indignes soupçons que je ne veux point me donner la peine de vous faire voir cõbien ils sont injustes; je veux que vous doutiez encore quelques jours de ma fidelité pour vous punir de ne la pas connoître aussi exacte qu'elle l'est? Ah Dieux mes dernieres Lettres, que vous dites avoir releuës avec tant d'attention, n'ont-elles pû vous faire voir que les inquietudes que j'ay euës pour vôtre vie ont été sans melange, & que dans ces terribles momens, je n'ai pensé à rien moins qu'à la seureté de mes Lettres, mais dois-je encore craindre quelque chose pour vôtre santé? Grands Dieux, tremblerai-je toûjours pour une vie qui m'est mille fois plus chere que la miéne, si vous vous portiez bien, je vous verrois

un quart-d'heure aujourd'hui au Palais Roial, où je vous aſſurerois que je vous aime plus que je ne vous ay jaimais aimé, malgré vos cruels ſoupçons, je les attribuë aux chagrins de vôtre maladie; je vois bien que vous ne connoiſſez pas encore tout ce que je ſuis capable de faire pour ce que j'aime; mais j'eſpere que vous le ſaurez mieux un jour, il n'eſt rien impoſſible à l'amour.

De la même au même, ſur les ſoubçons jaloux qu'il a de ce qu'elle en aime plus un autre que lui.

QUelles preuves plus convaincantes de mon amour puis-je vous dõner, MON CHER, contre les plus injurieux ſoupçons du monde, aprês nôtre dernier entretien? En croirez-vous mieux quatre lignes de ma main? Vous qui ne pouvez douter des rigueurs que ma mere me fait ſouffrir tous les jours à vôtre ſujet, vous ne devriez plus être tourmenté, que de la peine que vous devriez avoir d'ignorer ce que vous valez & la force de l'idée que vous laiſſez de vous, puis que vous avez aſſez de foible pour vous imaginer

que je puisse souffrir un autre que vous, aprés toutes les ptotestations si sinceres de vôtre amour à qui seul je me rens. Adieu.

De la même au même, sur ses Soubçons jalloux avec des redoublemens de passion pour lui.

VOus étes le seul Amant au monde qui ait jamais essayé de rasseurer les craintes d'une Maîtresse, par une lettre comme celle que je receus hier de vous; le stile dont vous vous servez pour me dire que vous m'aimez, est une preuve claire que vous ne m'aimez plus, & les sentimens qu'il me fait entrevoir dans vôtre cœur, me causent bien moins de surprise, que je n'en ai de moi même. Je me trouve trop de tendresse pour un ingrat, aprés lui avoir donné ma foi, & je ne puis souffrir la foiblesse que j'ai de vous en donner encore des marques: neanmoins mon cœur est si fort à vous, que rien ne le peut detourner d'un penchant qui lui est si naturel, je ne connois que trop le pouvoir que vous avez sur

lui, & à vous dire le vrai, le depit où je suis, n'est pas une des moindres marques que vous ayez observées dans mon amour. J'ai toûjours été pour vous tendre, fidelle & patiente dans les persecutions les plus grandes que m'ait fait ma mere : je suis à present jalouse sans emportement, & mecontente sans colere, que puis-je faire de plus si cela ne peut vous toucher, & quel meilleur moyen de gagner vôtre cœur ? seroit il bien possible ingrat qu'une autre l'eut mieux trouvé ? Ah cette pensée me tourmente au point de me faire perdre l'esprit, il ne tiendra qu'à vous de la detruire, en me donnant de tems en tems des preuves qui me fassent connoître que vous approuvez autant mon amour que j'ai de plaisir à vous aimer.

Desir ardent de voir son Amant, & soubçons jaloux sur ce qu'elle la prié de faire semblant d'en aimer une autre pour moderer les rigeurs de sa mere.

JE ne puis vous exprimer suffisamment le chagrin que j'ai de ne pouvoir adoucir par vôtre presence tous les chagrins

que me cauſent la bizarrerie de ma mere & les aſſiduités de vôtre rival, elles paſſent l'imagination, ſi je ne me comptois pour beaucoup, j'agirois d'une maniere qui leur feroit bien voir que je les compte pour rien, ou plûtôt, ſi je faiſois comme ma mere le voudroit, je ne ſongerois plus du tout à vous voir, j'en ai d'ailleurs mille raiſons; mais il n'y en a point qui tienne contre une paſſion bien vive. Je ne ſuis point contente de vous, vôtre abſence & celle de ma rivale en même tems bleſſent mon imagination, & me donnent une jajouſie ſi grande que je commence à partager l'opinion du public; vous pourriez bien avoir pouſſé la feinte juſqu'à la verité, & m'avoir plus obey en faiſant ſemblant de l'aimer, que je ne ſouhaittois de l'être. Il ne ſeroit pas mal à propos de m'en deſabuſer autant que vous le pourriez ſi vous vouliez être toûjours ſeur de mon amour.

Elle se plaint agreablement à son Amant de ce qu'elle ne peut le hair tout infidelle qu'il soit, en lui disant qu'il n'y a que lui d'Amant au monde qui puisse s'offenser de la jalousie de sa Maîtresse.

JE viens de recevoir une lettre de vous qui détruit entierement mes resolutions, & qui me met en état d'être plus que jamais le jouet de l'amour & de vos injustices, vous avez un si puissant assendant sur mon cœur depuis que nous nous sommes jurés fidelité que ma raison s'oppose toûjours en vain à ses mouvemens. Je ne puis tenir contre vos soumissions feintes ou veritables, & j'ai beau connoître de quelle consequence il est de soutenir sa fiereté, je n'en puis conserver pour vous, tant je vous aime. Bons Dieux, que vous me faites de plaisir de m'ôter ma colere, je ne savois plus que faire, & je ne suis point née pour vous gronder. Je ne sai comment m'y prendre, & même dans le moment que j'ai plus de sujet de le faire. vous étes le seul Amant au monde qui puisse s'offencer de la jalousie de sa Maîtresse,

puis qu'elle eſt la plus grande preuve d'amour, mais ne parlons plus de rien, on doit faire de bonne grace ce qu'on a promis, je vous pardonne de bon cœur, & comme le pardon que je vous accorde remet les choſes dans une égalité de tendreſſe entre nous, je vous prie MON CHER AMANT, de me pardonner auſſi les chagrins que je vous ai cauſés. Je ne ſaurois vous en avoir donné d'auſſi ſenſibles que ceux que me donne vôtre maladie : l'opinion qu'il me ſemble pourtant que ce ſont eux qui vous l'ont cauſée, me met au deſeſpoir. Vous n'avez déja point trop de tendreſſe pour moi, vous n'en aurez bien-tôt point du tout ſi vous continuez de me regarder comme une perſonne qui vous accable de maux, & qui augmente par la bizarrerie de ſes ſentimens, les malheurs que vous cauſe la fortune ; ne ſongez donc à rien plus à preſent, qu'à vous mieux porter, afin qu'auſſi-tôt que j'aurai achevé de detruire dans l'eſprit de ma mere, l'eſtime qu'elle a pour vôtre Rival qui m'accable toûjours de ſes viſites, nous ſoyons tout à fait unis enſemble.

Elle se plaint encore à son Amant de ce qu'il la solicite de l'abandonner jusqu'à ce qu'elle soit venüe à bout de la jalousie de son rival, pour mieux remedier aux tourmens qu'elle en souffre en se rendant sa mere plus favorable.

SErions nous si malheureux tous deux que vous ne pussiez trouver de meilleur remede pour prevenir les nouveaux malheurs que la jalousie de vôtre rival me prepare, que celui de m'abandonner jusqu'à ce que j'aye detruit dans l'esprit de ma mere les bons sentimens qu'elle a pour lui : ah je perirai si je n'en puis sortir que par cette voye. Les nouveaux tourmens où je vai être exposée, feront sur moi le même effet qu'ont déja fait ceux que j'ai soufferts. A la verité, je ne vous en aimerai qu'avec plus d'ardeur. Un cœur veritablement touché, ne cede point aux difficultés, & un Amant qui ne cesse point d'être aimable, doit toûjours être aimé; soyez donc persuadé MON CHER ENFANT, que rien ne detruira l'amour que j'ai pour vous, puis que vous êtes seur de mon cœur.

Pour quoi renoncer aux douceurs de l'esperance. La jalousie avec toute sa vigilance a-t-elle pû jusqu'à present m'ôter les moyens de vous voir, il y a deux ans que ma mere y travaille, & il n'y a que deux jours que nous nous sommes juré une fidelité éternelle ? Ah MON CHER AMANT, il ne faut que s'aimer toute sa vie pour être asseuré d'être toûjours heureux. Nos plaisirs même ne sont peut-être point éloignez; car j'ai une fermeté qui me fera surmonter toutes les difficultez, & une tendresse qui ne cedera plus à l'inutile complaisance que ma mere me force d'avoir pour vôtre rival, il me semble que vous devez être touché de me voir tant de courage dans le fort du peril même. Que sera-ce quand il sera passé : gardez-vous bien de vous affliger : vous n'êtes point en état de le faire sans danger, pensez à vôtre santé, MON CHER ENFANT, comme je vous en ai déja prié, & n'ayez d'autre soin que de la retablir, vôtre maladie est pour moi le plus pressant de tous les malheurs, gueriſſez vous, & laissez faire le reste à l'amour qui n'abandonne point deux Amans, si dignes de ses faveurs ; esperez toûjours

si vous voulez toûjours ne plaire, & je ne serai jamais à d'autre qu'à vous.

Elle lui reproche son inegalité à l'aimer, & voudroit pour le justifier que son indifference pût être attribuée à un excez d'amour pour elle malgré ses soubçons jaloux.

AH plût à Dieu, MONSIEUR, que les mêmes choses qui conviennent à l'indifference pussent aussi être attribuées à un excez d'amour, pour faire que ce qui se passa avant-hier entre nous, n'eût pas pensé me faire mourir de honte, & de depit. C'est en vain que je m'efforce de me flater; je ne puis me deffendre de certains soubçons qui troublent entierement mon répos : l'amour que vous dites avoir pour moi, devoit-il paroître si languissant devant ceux qui s'interessent à destruire vôtre Rival dans l'esprit de ma mere. Ah Monsieur vos vivacitez sont dans vôtre tête, & non pas dans vôtre cœur. Vous avez trop d'esprit quand il n'est plus permis d'en faire paroître, & vous n'ai-

mez pas enfin comme on aime quand l'amour eſt violent. Je vous aime ſans que les difficultez de vôtre paſſion puiſſent affoiblir la mienne, elle ne ſouffrira d'atteinne, quelque reproche que vous me donniez lieu de vous faire, & la perſeverance dont je me fais un point d'honneur, vous ramenera incenſiblement à vôtre devoir.

Elle lui marque qu'elle ſe vengera ſi agreablement de la jalouſie qu'il a conceüe mal à propos, qu'elle lui inſpirera un amour incroyable, la premiere fois qu'ils ſe verront.

OUy CHER AMANT, je pretens me vanger de vôtre ridicule jalouſie, j'en jure par l'amour, que vous ne croyez pas que j'aye pour vous, je vous ferai voir qu'on ne m'offenſe point impunement, je vous donnerai tant d'amour, la premiere fois que nous nous verrons, que vous ne ſerez plus capable de m'accuſer de la moindre complaiſance pour un autre que pour vous, je veux vous punir le plus agreablement du monde, des anciennes froideurs que vous avez

avez eües pour moi, & pour vous inspirer plus d'ardeur, & plus de desirs que n'en ont eu tous les Amans ensemble, je ne croirai pas dans la suite ce que vous me direz de vôtre amour, neanmoins je ne puis m'imaginer ce qui peut vous avoir inspiré cette ridicule jalousie d'ont vous me parlez; en prent-on dans les momens que nous passons tous les jours ensemble, vous seriez l'Amant du monde le plus à plaindre; car ce seroit se faire un mal à credit qui seroit sans remede, aimez toûjours constamment, & mon amour sera toûjours inviolable.

De la même au même, contre ses soupçons de jalousie mal fondée.

DItes-moi serieusement, MON COEUR, sur quoi vous pretendez fonder les soupçons de la jalousie qui vous occupe si fort? Est-ce que je vous ai jamais rien mandé de ce pretendu Amant? Cette exactitude à vous rendre ordinairement conte des moindres choses que je fais, ne prouve-t-elle pas que je ne suis occupée que de vous, pouvez-vous me dire

que j'ai peut-être des sentimens secrets pour lui que je ne demêle pas bien encore ? Une fille qui aime depuis deux ans, malgré la bizarrerie d'une mere, n'est pas neuve en amour, & les mouvemens d'une passion n'échappent pas à sa connoissance. En verité vous ne vous faites pas une juste idée de tout ce que je souffre, si vous le connoissiez bien, & que vous m'aimassiez tendrement, vous me souhaiteriez plus de dissipation que je n'en ai, mais vous n'êtes pas capable de tant de delicatesse, & vous comparez trop hardiment ce que vous faites pour moi à ce que je souffre pour vous. Cependant il me semble que vous ne devriez pas avoir tant de peine à me ceder l'avantage de savoir mieux aimer que vous. Helas que je l'achete cher, & qu'il me coute de douloureux momens, & que je serois heureuse si vous pouviez les ressentir aussi vivement que moi pendant quelque tems, vous en jugeriez bien mieux que vous ne faites, vous me rendriez entierement justice, en voyant que rien n'est à comparer à ce que je sens pour vous.

ENTRETIEN
PAR LETTRES
SUR L'AMOUR,
Entre un jeune Seigneur étranger & Monſieur M. Gentil-homme François.

Avis du Gentil-homme François.

L'AMITIE' dont vous m'honorez, MONSIEUR, m'oblige de me plaindre de vous à vous-même, de ce qu'aprés avoir été prés de ſix mois dans cette ville, je n'ai pû ſavoir à quoi vous paſſez le tems. Ce n'eſt pas que je ne ſois perſuadé que vous n'ayez toûjours de tres-belles occupations, ſur tout de fortes inclinations

pour les Muſes. Je ne blâme pas cette inclination, elle eſt noble : mais prenez garde qu'elle n'eſt point incompatible avec l'amour. Je ſai par experience que l'amour ne veut point qu'on le mépriſe; il ſait s'en vanger d'une maniere cruelle: j'ai crû que vous ne trouveriez pas mauvais, ſi je vous donnois cet avis dans un païs dont vous ne connoiſſez pas toutes les routes, & où il eſt neceſſaire que vous ayez des amis ; je ſuis le vôtre aſſurément, M.

Sur le même ſujet au Capitaine.

IL y a déja prês de ſix mois, MONSIEUR, que j'ai eu l'honneur de vous voir en cette Ville ; cependant je n'ai point encore pû penetrer dans vos ſentimens. D'où vient que vous étes ſi caché, je ſai bien que vous donnez une partie de vos inclinations aux belles Lettres, que vous étes un Nourriſſon que les Muſes élevent pour faire paroître avec pompe & avec éclat ſur le Parnaſſe: Mais, MONSIEUR, j'oſerai bien vous dire, ſans choquer cette noble inclination, qu'elle n'eſt point incompatible avec celle de l'amour

l'amour. Si vous étes dans un âge où les Muſes animent vôtre cœur d'une genereuſe ardeur : Vous étes auſſi dans celui où l'on commence à reſſentir les atteintes des fleches de Cupidon. Quelque merite qu'ayent les Muſes, elles ne doivent pas ſeules occuper toutes vos heures, l'Amour pretend avoir le droit de leur en dérober quelque-unes ; vous étes dans un lieu où il regne tiranniquement. Prenez garde que la reſiſtance que vous ferez à lui accorder ce qu'il demande, ne l'aigriſſe contre vous, & ne le porte à ſe venger enſuite plus impitoyablement. Comme j'ai reſſenti la force de ſes coups pour avoir marché ſous ſes Etendars, j'ai crû qu'il étoit de mon devoir de vous donner cet Avis dans un païs où vous ne paſſez encore qu'*incognitò*, & où vous ne pouvez pas encore bien connoître ſes routes. En un mot, j'ai crû que c'étoit par là que je devois commencer à vous faire connoître que je ſuis veritablement,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Lettre de justification du Gentil-homme François, au sujet de ces deux avis.

SI j'ai voulu sonder vôtre cœur, MONSIEUR, croyez que je n'ai jamais eû le dessein de vous détourner de vos affaires ni des Muses, je les aime trop moi-même, & elles ont trop d'agréement, pour vous en donner du dégoût; mais je ne vous ai parlé de l'amour, que parce que c'est une passion qui a toûjours merité l'attachement des grands Hommes. Seroit-il possible, que vous qui marchez sur leurs traces, vous fussiez plus insensible qu'eux.

Réponse du jeune Seigneur.

MONSIEUR,

L'honneur de vôtre connoissance, faisant la plus grande partie du contentement que je ressens ici; la bonté que vous venez d'avoir en vous enquerant si

honêtement de mon état preſent, ne peut que l'agumenter de beaucoup. Vous avez une curioſité bien genereuſe, de vouloir pénetrer dans les ſentimens de mon ame, pour me les rendre d'autant plus profitables par l'avis que vous me donnez de la puiſſance & de la domination que Cupidon a en ce lieu. Je vous en ſuis infiniment obligé, MONSIEUR, & comme ſon regne eſt tirannique, j'uſerai d'une plus grande précaution pour m'en garantir, outre que je n'ai pas ſujet de craindre qu'il s'attache à la défaite d'un étranger inconnu pendant qu'il trouvera en cette Ville des cœurs dont la conquête lui ſera de beaucoup plus glorieuſe & plus facile. Il y iroit même de ſa gloïre, de m'engager ſans me ſoulager en même tems, en me donnant un objet diſpoſé à recevoir mes adorations. Laiſſez-moi donc, s'il vous plaît, m'entretenir paiſiblement avec mes affaires & mes Muſes, & puis qu'une perſonne auſſi éclairée que vous ſur ce chapitre, m'aſſure que mes ſoins n'y ſeront pas infructueux, je vais m'y appliquer pour diminuer un peu la peur que j'ai toûjours euë de n'y pouvoir reüſſir. Cepen-

dant je vous ſupplie de me continuër toûjours l'honneur de vôtre amitié, & de me croire,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Réponſe du Gentil'homme François.

MONSIEUR,

Si j'ai voulu prendre la liberté de pénetrer dans les ſentimens de vôtre ame, ce n'étoit point pour vous détourner de l'attachemét à vos affaires, & aux Muſes. Cette occupation eſt trop noble, & j'ai trop de veneration pour elle, pour être capable de concevoir un pareil deſſein; mais comme vous étes dans un âge, où je ſai que vous ne pouvez pas leur donner toutes vos heures, j'ai crû que vous ne pourriez mieux employer celles que vous leur dérobez, qu'en les donnant à une paſſion qui juſqu'ici a merité l'attachement des plus grands Hommes. Les Hercules, les Ceſars, & les Alexandres n'ont point dédaigné de marcher ſous

ſes Etendars, ce qui m'a facilement perſuadé que vous ne ſeriez pas plus inſenſible qu'eux. Vous, MONSIEUR, qui marchez ſur leurs traces, non ſeulement par vôtre naiſſance, mais encore par les nobles ſentimens que j'ai toûjours reconnus en vous. Ne vous flattez point que cette paſſion vous épargne, ſous pretexte que la conquête de vôtre cœur n'eſt pas conſiderable. C'eſt par cette raiſon que je crois que vous en ſerez le moins exemt; vôtre merite pourra faire ſon effet, comme celui de nos Belles pourra faire le ſien, & quand cela ne ſeroit point, vous ſavez que l'amour ne fait point de difference des conditions, que comme il eſt aveugle il adreſſe également la pointe de ſes traits aux Princes, & aux Bergers, ils ne ſont pas plus émoucez pour les uns que pour les autres. Ne craignez point qu'il vous en faſſe reſſentir la violence, ſans vous dõner un objet à qui vous puiſſiez vous en plaindre: Quand on ne ſauroit pas qu'il lance toûjours à même tems deux fleches en differens endroits, vôtre merite vous devroit aſſurer contre cette crainte, auſſi bien que le ſentiment de,

MONSIEUR Vôtre, &c.

Réponse du jeune Seigneur.

MONSIEUR,

Vous avez trop de bonté pour vos Amis, outre l'honneur de vôtre bienveillance, vous tâchez encore à les rendre capables, & à leur inspirer les douceurs d'une passion aussi noble que celle de l'Amour. Il est vrai que de tout tems elle a été estimée la plus propre de toutes pour faire des honnêtes gens, de ceux qui se rangent sous ses Etendars. Si je possedois en effet toutes les belles qualitez que vous me donnez dans vôtre Lettre, j'aurois peut-être moins de peine à y réussir mais je m'en trouve bien dépourvû, & je ne considere vos loüanges, que comme un but que vous me proposez pour tâcher d'y parvenir Quand par vôtre entremise. & un entretien aussi profitable que le vôtre, j'en aurai aquis une partie, nous verrons, MONSIEUR, de quelle façon l'Amour nous traittera; je n'ai garde de lui venir offrir un cœur qui n'est pas encore bien informé de ses

maximes. Enfin, s'il me regarde jamais favorablement, je n'en aurai l'obligation qu'à vous, & ce me ſera un nouveau ſujet d'augmenter la paſſion avec laquelle je ſuis ſans cela,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Réponſe du Gentilhomme François.

MONSIEUR,

Vous vous faites tort, & à moi auſſi, quand vous dites que vous m'aurez de l'obligation, pour les favorables traitemens que vous recevrez de l'Amour. C'eſt vous abaiſſer extrémement que de nous vouloir perſuader que vous avez beſoin d'un ſecours étranger, pour recevoir des faveurs de quelqu'un, & c'eſt ſe moquer de moi, que de dire que je fuſſe capable de réuſſir où auroit échoüé un merite comme le vôtre, ſoutenu par une haute naiſſance, & par un genie auſſi ſubtil & auſſi bien cultivé que le vôtre. Ne vous flattez point de mon

ſecours, quoi qu'au beſoin il vous fût tres-aquis, quelque merite & quelque pouvoir que j'euſſe, il vous ſeroit tres-inutile, l'Amour ne ſe paye pas d'un encens étranger, il tire du ſein même de ceux qu'il engage ; les armes qui lui ſont neceſſaires pour la conquête de ſes faveurs, les conſeils les plus judicieux, & les avis les plus ſinceres, ne peuvent rien dans de pareilles occaſions. Vous ſavez qu'il ne ſe gouverne pas par la raiſon, & que comme c'eſt un enfant, & un aveugle, il fait toutes choſes inconſiderement. C'eſt à vous, MONSIEUR, de faire le premier pas ; c'eſt à vous de choiſir l'objet que vous reconnoîtrez le plus digne de vos vœux, vous n'avez beſoin d'autre aide en cela que de celle de vos yeux ; ſervez-vous de leur penetration & de l'inclination naturelle que vous avez aux grandes choſes, je ſuis perſuadé qu'ils ne vous laiſſeront pas faire un mauvais choix, & vous devez croire que vous vous en prévaudrez par vôtre merite ſeul, ſans vous mettre en peine d'en emprunter. Ce ſera à cet air doux & inſinuant, à vôtre aiſée & agreable converſation, à vôtre empreſſement, & à vos aſſiduitez, que vous devrez

toutes les faveurs que vous en obtiendrez, & non point à,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Réponſe du jeune Seigneur.

VOus dites, MONSIEUR, que je vous fais tort, lors que je veux profiter de l'honneur de vôtre entretien & de vôtre converſation, vous vous en faites bien plus vous-même que non pas moi; avec toutes les belles qualitez que vous poſſedez; celle de vous connoître ſelon vôtre merite vous manque: bien loin de me moquer de vous, je ne dis que tout ce que le monde avoüe avec moi, mais je voi que vous prenez plaiſir à vous railler toûjours de moi, en m'attribuant des choſes que je connois beaucoup au-deſſus de ce que je pourrai jamais meriter. C'eſt à moi, dites-vous, de choiſir un objet digne de mes vœux, c'eſt une choſe dont je viendrois peut-être facilement à bout, puis qu'il ne faut pas beaucoup de perfections pour

les meriter : mais de faire que mes vœux & mon adoration ſoient dignes d'être preſentez à l'objet que je choiſirai ; c'eſt là où tout dépourvû d'eſperance, je me trouverai embarqué dans un état peu agreable. Quelque aveugle que ſoit l'Amour, quelque peu de conſideration qu'il ait, je ne le croi pas pourtant aſſez injuſte pour me favoriſer comme un temeraire dans un entrepriſe de cette nature : Enfin, ſi j'étois auſſi habile à toucher une beauté, que je ſuis clairvoyant à la reconnoître & à l'admirer, vous me verriez peut-être plus heureux & plus capable de vous témoigner par toute ſorte de ſervices, combien je ſuis,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Réponſe du Gentilhomme François.

QUels remercimens vous pourrai je rendre, MONSIEUR ; il ne vous ſuffit pas de m'honorer de vôtre amitié, de ſouffrir que je prenne la liberté de m'entretenir librement

avec vous, vous y joignez encore les ſouhaits d'être en état de me rendre ſervice. Prenez garde, MONSIEUR, que vos bienfaits ne produiſent un effet tout contraire, & que penſant gagner l'amitié d'un honnête Homme, vous n'aquetiez celle d'un ingrat. Si vous continuez à m'obliger, cela ne vous pourra pas manquer, je ne pourrai jamais m'aquiter; les ſervices que je vous rendrai, n'égaleront jamais vos bontez, & je me trouverai par ce moyen toûjours dans l'ingratitude. Epargnez-moi cette confuſion, ſi vous me voulez faire du bien, faites que je le reçoive tout entier: Otez-en l'inquietude & l'amertume que me pourroit donner un remords de conſcience, ou l'aſſurance de ne l'avoir pas merité. Vous ſavez comme moi que rien n'eſt plus outrageant aux ames genereuſes que de ſe voir combler de bienfaits & d'honneurs, & de ſavoir au fonds que toutes ces faveurs, ne ſont point pour les ingrats. Si je reçois une grace de vous, je veux l'avoir achettée auparavant, & ſi je vous ôte par là le moyen d'exercer cette generoſité naturelle dont vous êtes doüé, je m'ôterai auſſi le chagrin d'être

insolvable à vos bontez. Vôtre Lettre m'en témoigne tant, que je prevois que quelque peine que cela vous fasse, vous ne serez pas fâché qu'à l'avenir je prenne ce milieu, & qu'avant que je reçoive aucune grace de vous, je vous aye témoigné par mes soins, & par mes effets, que je suis veritablement,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Réponse du jeune Seigneur.

C'Est vous abaisser trop, MONSIEUR, c'est vous déguiser sous un personnage tout different du vôtre, que de dire, que faute de merite, vous ne sauriez vous aquitter de l'amitié que l'on vous porte. Quelque peu que vous en ayez, vous en possedez assez pour vous aquerir l'estime de tous ceux qui on l'honneur de vous frequenter. J'en ai fait l'épreuve, dés que j'ai eu l'honneur de vous connoître, je vous ai donné toute la mienne. J'ai voulu par là rendre à vôtre merite l'hommage que lui doi-

vent tous ceux qui le connoiſſent: Vous craignez donc ſans ſujet de paſſer pour ingrat, vous ſavez que l'amitié ſe paye par l'amitié même, vous en avez un ſi grand fonds, & vous m'en avez tant témoigné j'uſqu'ici, que je me crois payé avec uſure de celle que j'ai pour vous, & de tout ce que je pourrai jamais faire pour vôtre ſervice. Vous dites que pourvû que vous ne paroiſſiez pas ingrat, il vous importe peu de m'ôter le moyen de vous rendre ce que je vous dois; c'eſt ſe vouloir décharger civilement d'une faute ſur les bras d'autrui, & me rendre en effet ce qu'un excez de civilité vous fait dire de vous. Apés cela, jugez ſi j'ai tort de ſouhaiter l'occaſion de vous pouvoir rendre mes ſervices: au lieu de m'en dédire, je le ſouhaite plus que jamais, & je ſuis inviolablement,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Réponſe du Gentil-homme François.

N'Etois-je pas, MONSIEUR, bien ſincere, quand je vous diſois que vous donniez vôtre amitié à un ingrat, qui ne la merite pas : je m'étois engagé de vous accompagner vendredi au jeu de Paume, & hier au ſoir à la promenade; cependant j'ai manqué à l'un, & à l'autre, n'eſt-ce pas juſtifier par de honteux exemples une verité qui ne m'eſt pas avantageuſe ? Toutes les fois que je penſe à cela, je voudrois, que vous euſſiez parlé juſte, quand vous avez dit que mon merite eſt connu de tout le monde, je ſerois delivré de la confuſion que m'a donné mon manque de parole. Ne dites donc pas que je vous ai témoigné de l'amitié : ce n'eſt pas en avoir beaucoup, que de manquer à ce qu'on doit & à ce qu'on a promis ; ainſi MONSIEUR, vous voilà degagé de l'excés de celle que vous avez pour moi ; neanmoins je ne puis vous diſſimuler que je ne croirois jamais pouvoir laver ma faute, ſi je ne ſavois que le tems que vous avez employé aux heures que je devois paſſer

avec vous, a coulé beaucoup plus doucement qu'il n'auroit fait, ſi j'y euſſe été. Les plaiſirs que vous avez goûté pendant ces heureux momens, vous auront ſans doute fait oublier que je me devois promener avec vous, l'entretien d'une auſſi aimable perſonne, que vous meniez hier au ſoir, vaut bien celui que vous auriez pû goûter dans une converſation auſſi ſterile que la mienne; en un mot quelque doux que ſoit le plaiſir d'être prez d'un ami ſincere, l'on contente mieux ſon deſir auprès d'une belle qu'on aime. Ces conſiderations me permettent encore de me flatter que vous me pardonnerez, & que vous ne rejetterez pas entierement les nouvelles aſſurances que je vous donne de mes reſpects, & de la paſſion avec laquelle je ſuis,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Réponſe du jeune Seigneur.

JE croi que vous étes ſincere, MONSIEUR, mais je croi auſſi que vous

êtes trop ſcrupuleux pour un ami : quelque amitié que vous m'ayez toûjours témoignée, je vois pourtant que vous doutez de la ſincerité de la mienne; vous croyez que je me puis ſcandaliſer des choſes par leſquelles vous voulez vous faire paſſer pour ingrat ; vous deviez juger de celle des autres par la vôtre : & quoique j'agiſſe aſſez librement avec vous, pour vous obliger d'en faire de même, je vois pourtant que pour n'être pas venu au jeu de Paume avec moi, ou pour n'avoir pû vous trouver à la promenade, vous pretendez me faire des excuſes. Si je voulois vous imiter je ne finirois jamais à vous faire des excuſes des incommoditez que je vous cauſe, en vous entraînant tantôt à la Campagne pour deux ou trois jours, tantôt en vous obligeant de quitter tout pour vous promener avec moi, avec mon maigre entretien ; mais je ſuis trop bon ami, ou trop ingenu, il faut ou que les ſentimens du premier me perſuadent que toutes ces ceremonies ne ſont gueres neceſſaires entre des amis ſinceres, ou que ma franchiſe naturelle me faſſe paſſer par deſſus ce que la civilité ordonne. Quoiqu'il en ſoit, il faut que je vous diſe,

que les excuſes de vôtre pretendu manquement de parole ſont bien legeres, ſi la faute que vous dites avoir commiſe étoit comme vous la dépeignez, elle ne feroient que l'augmenter. Vous ſavez combien je joüe mal mon perſonnage, quand il s'agit d'entretenir les Dames de galanterie & de douceurs, vous faites connoître que vous avez tort, lors que vous croyez que je me plais mieux dans leur compagnie que dans la vôtre, & qu'une beauté rend mon ame plus contente qu'un ami comme vous. Ne venez donc plus me parler d'ingratitude, vous n'en commettez aucune à mon égard; au contraire vous m'engagez de plus en plus par vos civilitez, à vous être obligé toute ma vie, & à être toûjours,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Réponſe du Gentil'homme François.

VOus auriez tort, MONSIEUR, de vous accuſer d'ingenuité, & ce ſeroit vous en faire un tres-conſiderable,

de douter de la ſincerité de vôtre amitié, aprés les aſſurances que vous m'en donnez tous les jours tant de bouche que par écrit, mais plus l'avantage eſt grand d'avoir des amis comme vous, plus on a peur de les perdre. Il s'en trouve ſi peu de veritables de vôtre caractere, qu'on ne peut regarder le bien de leur affection, que comme une de ces choſes, dont la perte ne reçoit point de conſolation. Jugez, MONSIEUR, de l'état où me peut reduire vôtre amitié : toutes les fois que j'y penſe, elle me fait un plaiſir inconcevable ; mais lors que je viens à penſer auſſi, que ce bien ne ſera pas de durée, que vous n'étes en cette ville, que pour peu de jours, que dans peu de momens, une abſence éternelle vous emportera avec le ſouvenir de vos proteſtations; il ne ſe peut que je ne tombe d'une extremité en l'autre, & que d'un extreme plaiſir je ne m'abandonne au dernier deſeſpoir. Je vous proteſte que cela ne manqueroit point, ſi je ne me raſſurois par les proteſtations que vous me faites, de la durée de cette amitié, & quoique l'idée de vous perdre ſoit quelque choſe de bien affreux, j'en adoucis autant que je puis l'amertume

par la croyance que j'ai que vous êtes ferme dans vôtre parole, & qu'encore qu'une longue eſpace de Terre, & de Mer nous ſepare, vous vous ſouviendrez toûjours que vous aurez laiſſé à Paris un homme, qui vous honore infiniment, & qui fait gloire d'être,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Réponſe du jeune Seigneur.

VOus me rendez juſtice, MONSIEUR, par les ſentimens que vous avez de la fermeté de mon amitié, & j'en rendrois bien peu à l'honneur de la vôtre ſi elle ne m'obligeoit d'en avoir de pareils pour vous. Je ſai ce que je dois à une perſonne de vôtre merite, qui a toûjours eu tant d'eſtime & d'amitié pour moi, & qui témoigne prendre tant d'interêt à tout ce qui me touche, mais je ſai auſſi que vous ne me devez rien; il y a bien de la difference, MONSIEUR, de mon amitié à la vôtre: la mienne vous eſt toute aquiſe, j'ai tou-

tes ſortes de raiſons de vous la conſerver, mais il n'en eſt pas de même de la vôtre. Je n'ai rien fait pour vous obliger, & vous n'agiſſez que par une pure generoſité : vous m'avez témoigné la vôtre, par des preuves eſſentielles & convaincantes, & la mienne ne conſiſte juſqu'à preſent qu'en des proteſtations : ſi tout cela étoit un manque de vouloir autant que de pouvoir,& ſi je vous connoiſſois moins rempli de bonté pour moi,je croirois que le tems & l'abſence effaceroient facilement une amitié , dont vous n'avez pour gage que des paroles ; mais les aſſurances nouvellement reiterées dans vôtre lettre , jointes à tant d'autres , me garantiſſent de cette crainte , & me perſuadent que ni la diſtance de lieu , ni la longueur de tems , ne vous fera jamais oublier une perſonne qui ſera ſans fin,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Réponſe du Gentil'homme François.

LA bonté & la patience que vous m'attribuez , MONSIEUR , ſont des

d'honnêtes reproches de mon peu d'exactitude, & de mon defaut d'experience, ce ſont de ſpecieux moyens dont vous vous ſervez pour me faire connoître mon devoir, je ne puis m'empécher d'admirer vôtre adroite maniere, de *tourner la medaille*, & de me loüer d'une choſe que je devois faire, comme ſi je l'euſſe faite : je vois bien que, comme vous avez un eſprit extraordinaire, vous avez porté ſa penetration juſqu'à mes intentions ; vous avez connu ſans doute que ſi l'effet y manquoit, le deſſein y étoit tout entier; mais je n'entens point un deſſein d'excuſer vos défauts pretendus, & d'avoir de l'indulgence pour vous ; c'eſt la moindre de mes penſées, parce que je ſuis fortement perſuadé, qu'un pareil deſſein me ſeroit entierement inutile, celui que vous pouvez y avoir reconnu, n'eſt autre que de pouvoir m'aquitter plus dignement, des offres de ſervices que vous me faites à tous momens, c'eſt pour cela ſeulement que je ſouhaitterois les pouvoir meriter, & avoir quelque choſe d'extraordinaire, je vous en ferois part de bon cœur en reconnoiſſance. Je ſerois fort aiſe de m'éviter par là des reproches com-

me les vôtres, & de vous témoigner par cet endroit, que je ſuis veritablement.

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Réponſe du jeune Seigneur.

VOus expliquez bien mal les ſentimens de vos amis, MONSIEUR, vous étes ingenieux à vous tourmenter vous même, & les autres : vous prenez plaiſir à vous faire des chimeres & des ſcrupules des veritez les plus évidentes, & à vous juſtifier par là, que les eſprits les plus clairvoyans peuvent aller quelquefois trop avant, en voulant pouſſer leur penetration juſqu'aux choſes, où elle eſt entieremẽt inutile. Bien loin de m'être voulu ſervir du peu d'eſprit, & du peu de diſcernement que j'ai, pour penetrer dans vos intentions, il ſemble que vous ayez pris plaiſir à montrer toute la force du vôtre, par les ſupplications que vous faites. De la façon que vous tournez les choſes, je ne ſai quel eſt le deſſein de m'obliger dont vous parlez, vous en

avez executé de trop genereux en ma faveur, pour qu'il vous puiſſe encore reſter aucune intention, que vous n'ayez fait paroître par les effets. Sans m'amuſer de vouloir penetrer dans celle que vous pouvez avoir pour l'avenir, je ne m'occuperai deſormais qu'à vous faire paroître celle que j'ai pour vôtre ſervice, puiſque je me vois incapable de la pouvoir mettre en œuvre : la ſeule choſe dont je vous ſupplie, MONSIEUR, c'eſt de ne vouloir pas donner de ſurcroît au remords que j'ai de mon impuiſſance, par des proteſtations inutiles. Si je ne profite pas du bien de vôtre entretien, toute la faute en eſt de mon côté, vous avez tout fait, & il ne vous reſte plus rien à faire pour moi, que de croire que la paſſion d'en vouloir faire autant, m'obligera toûjours d'eſtre tres-veritablement,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Fin de la ſeconde partie.

TROISIE'ME PARTIE
QUI CONTIENT
L'INSTRUCTION
FAMILIERE
POUR FAIRE
DES LETTRES
SUR TOUTES SORTES
DE MATIERES.

INSTRUCTION FAMILIERE POUR FAIRE DES LETTRES SUR TOUTES SORTES DE MATIERES.

ON commence ordinairement par des Lettres de civilité, & on prend occasion de les écrire à des personnes de quelque qualité qu'elles soient, avec qui il y a long-tems qu'on n'a eu aucun commerce de Lettres; mais il faut prendre garde

de n'y parler d'aucune affaire: car autrement elles changeroient de nature, faisant voir qu'il n'y a que la seule civilité & honnêteté, qui nous fait rompre le silence.

Vous remarquerez que, comme il y a autant de sortes d'occasions que de sujets d'honnêteté, j'ai crû qu'il étoit necessaire pour y garder l'ordre, & tirer d'embarras ceux qui s'y trouveront à cause de cette diversité, d'en rapporter ici toutes les especes, en disant qu'il y en a simplement de civilité, comme sont les

LETTRES

I. *De complimens.*

II. *De complimens entre personnes qui ne se connoissent que de reputation.*

III. *Pour faire connoissance.*

IV. *Premiere separation aprês avoir fait connoissance.*

V. *Quand on est arrivé dans le lieu où l'on doit sejourner.*

VI. *De devoir.*

VII. *Pour offrir ses services, & son pouvoir dans une affaire pressante.*

VIII. *Pour continuer un commerce de Lettres.*

IX. *Pour feliciter quelqu'un sur quoi que ce soit.*

X. *Pour feliciter ſur l'élevation à quelque charge.*
XI. *Pour feliciter ſur un Mariage.*
XII. *Pour feliciter ſur la naiſſance d'enfans.*
XIII. *Pour feliciter de quelque ſucceſſion.*
XIV. *Pour feliciter ſur le gain d'un procez.*
XV. *Réponſe aux Lettres de congratulation.*
XVI. *De conſolation.*
XVII. *Sur la maladie d'un ami.*
XVIII. *Sur la perte d'autres enfans que des uniques, & d'autres parens, &c.*
XIX. *Sur la mort d'une perſonne décrepité, & caſſée de vieilleſſe, ou d'une longue & fâcheuſe maladie, & ſans aucune eſperance de retour.*
XX. *Sur la perte de biens.*
XXI. *Sur la perte de procez.*
XXII. *Réponſes aux Lettres de conſolation.*
XXIII. *Pour faire toutes ſortes de prieres.*
XXIV. *Pour faire une priere.*
XXV. *De priere pour obliger de ſolliciter un procez en nôtre faveur.*
XXVI. *De priere pour engager un ami*

à nous rendre service, & nous proteger en quelque affaire qui nous est arrivée.

XXVII. *De priere pour obtenir quelque grace de quelqu'un, ou pour demander quelque emploi.*

XXVIII. *De recommandation pour nous ou pour un autre.*

XXIX. *De remerciment pour répondre à celles de prieres de recommandation, &c.*

XXX. *Pour donner conseil quand on le demande.*

XXXI. *Si on donne conseil quand on ne le demande point.*

XXXII. *Pour bien écrire des nouvelles.*

XXXIII. *Lettres familieres.*

XXXIV. *Pour avertir d'une faute.*

XXXV. *De plainte.*

XXXVI. *De reproche.*

XXXVII. *D'excuse.*

XXXVII. *De justification.*

I.

LETTRES

De complimens.

ON commence à lier un commerce de Lettres, ou pour faire amitié, ou pour l'entretenir par celles-là, comme les premieres que l'on s'écrit, ou pour lier commerce d'amitié avec quelqu'un qu'on ne connoît que de reputation pour faire connoissance, ou aprés la connoissance, ou aprés la premiere separation, ou aprés le départ, quand on est arrivé dans le lieu où on veut séjourner. On peut quelquefois méler ces dernieres Lettres de complimens & d'affaires, quand elles s'écrivent entre personnes à qui il est survenu, ou qui sont sur le point d'avoir quelque chose à démêler ensemble.

II.

De complimens entre personnes qui ne se connoissent que de reputation.

CElles-là aussi-bien que la plûpart des Lettres de complimens ne se font qu'en termes generaux, à moins que quelque raison particuliere n'oblige de s'écrire ; car à lors on quitte le general pour venir au particulier, & au détail des sujets qu'on a.

III.

Pour faire connoissance.

ALleguez premierement les raisons qui vous obligent de rechercher sa connoissance, discourant des vertus qu'il possede, savoir de sa courtoisie, de son courage, de sa sience, &c. le loüant si adroitement que vous ne passiez pas pour un flatteur. Aprés dites que s'il vous reçoit au nombre de ses amis, il connoîtra que vous n'en étes pas indigne ; & concluez que si ce bonheur vous arrive, vous vous efforcerez

d'entretenir ſon amitié par toutes ſortes de moyens ; de ſortes qu'il ne ſera point fâché de vous faire cet honneur.

VI.

Dans la premiere ſeparation aprés avoir fait connoiſſance.

CEs Lettres qui ne s'écrivent ordinairement que d'égal à égal, ou à un ami, ne doivent contenir ordinairement, & ſur tout à la fin, que l'aſſurance des proteſtations d'affection, & d'amitié, des ſouhaits de trouver de favorables occaſions de la pouvoir témoigner en effet ; qu'elle ſoit reciproque & inviolable de part & d'autre, ajoûtant quelquefois les particularitez du voyage, les nouvelles du lieu où l'on eſt. De plus, comme chacun a ſes manieres toutes particulieres d'écrire, & que les amis ſur tout ne doivent rien avoir de reſervé, il eſt difficile, pour ne pas dire impoſſible, de limiter au juſte la maniere dont ils ſe doivent écrire en certains ſujets, ſi ce n'eſt, comme j'ai déja dit cy-deſſus en general.

Si on écrit à un Supérieur, on finit

par des marques de respect, & à un inferieur, ou à un égal par quelque civilité.

V.

Quand on est arrivé dans le lieu où l'on doit séjourner.

LA cinquiéme & la derniere éspece de Lettres de complimens est celle qui s'écrit quand on est arrivé dans le lieu où l'on doit séjourner ; & comme on ne les écrit ordinairement qu'à des personnes qu'on estime & qu'on honore, & de qui on a interêt de conserver la bienveillance, elles ne doivent contenir qu'une nouvelle asseurance de continuation de respects, l'heureuse arrivée dans le lieu où on est, la priere d'être conservé dans le souvenir, & d'être honoré de quelque commandemen, & le détail du voyage, & s'il a été long, & s'il est arrivé quelque chose de fâcheux ou de remarquable. Il est vrai que ce long détail ne se fait le plus souvent qu'aux plus proches parens, & aux personnes de qui on dépend, ou à d'intimes amis ; parce que comme ils ont raison de prendre part au voyage, ils

ſont bien aiſes d'en ſavoir les particularitez, & les circonſtances : Et à l'égard des premiers cydeſſus, outre qu'on en uſe, comme j'ai déja dit, on leur fait quelquefois excuſe d'être parti ſans prendre congé d'eux.

VI.

De devoir.

CEtte ſorte de Lettres eſt d'autant plus neceſſaire entre amis, qu'elle contient une communication reciproque de déplaiſirs, ou un témoignage de la part que nous prenons à tout ce qui les touche de quelque façon que ce ſoit, comme d'autres nous-mêmes. Ces intetêts ſe font voir,

Premierement, par des Letres d'offre de ſervices & de ſecours dans une affaire preſſante, & de continuation de commerce de Lettres, & par celle de congratulation ſur ce qui peut être arrivé de bon; comme ſur leur mariage, ſur la naiſſance d'un fils, dont le plaiſir eſt ordinairement plus grand que de celle d'une fille; de l'élevation à quelque charge, de quelque ſucceſſion avanta-

geuse, du gain d'un procez, & enfin de quelque bonheur que ce soit. Vous finirez par une lettre qui réponde à la joye que vous cause le sujet pour lequel vous écrivez,

En second lieu, on témoigne la sensibilité qu'on a pour ce qui afflige les amis par des Lettres de consolation sur la perte de quelque charge, de biens, de procés, sur les maladies, sur la mort des parens, & amis, & autres accidens fâcheux. Il faut neanmoins remarquer que bien que ces deux especes ne soient pas differentes dans leur genre qui est l'interêt, ou la sensibilité reciproque, elles sont pourtant bien contraires, parce que la premiere fait voir par son abondance qu'elle vient d'une joye extréme; & la seconde d'une tristesse, dont la grandeur peut empêcher, ou excuser qu'on ne se serve de termes assez expressifs, quoique dans l'une & dans l'autre il y ait quelquefois des exceptions comme des tristesses éloquentes; par exemple, celles de consolation des maladies, dont il peut venir un bien, & des joyes cachées, comme celles d'un bonheur inesperé.

VII.

Pour offrir ſes ſervices & ſon pouvoir dans une affaire preſſante.

EPargnez la honte de vos amis, & prévenez leurs prieres. Commencez par un témoignage de la douleur qui vous accable à cauſe du peril, ou de la neceſſité de vôtre ami, & que vous euſſiez deſiré lui faire paroître vôtre affection dans une meilleure rencontre; mais que puis qu'il eſt reduit dans l'état d'avoir beſoin de ſes amis, vous deſirez lui montrer que vous en étes du nombre, que veritablement il en a de plus riches & de plus puiſſans, mais non pas de plus fideles, qu'il n'a ſeulement qu'à dire en quoi, & comment vous le pourrez ſervir; & que dans cette occaſion il ſe doit ſervir librement de vos biens, & de vôtre autorité.

VIII.

Pour continuer un commerce de Lettres.

IL faut assurer vôtre ami, que vous n'avez jamais de contentement plus sensible, que quand vous l'entretenez par Lettres ; que vous desirez savoir l'état de sa santé ; & s'il a eu autant de bonheur en ses affaires que vous lui en desirez, que vous languissez dans l'impatience de le revoir, que vous le priez de vous écrire souvent, qu'il ne vous peut faire une faveur plus grande, que vous l'obligerez à vous accuser plûtôt d'importunité que de paresse ; & concluez par la résolution que vous avez de conserver inviolablement cette amitié, que le tems, ni la distance des lieux ne la pourront alterer ; que vous la ferez paroître par des effets plûtôt que par des paroles, lors qu'il lui plaira en tirer des preuves, & que vous lui souhaitez toutes sortes de prosperitez.

IX.

Pour feliciter quelqu'un ſur quoique ce ſoit.

IL faut commencer par un témoignage de vôtre amitié, qui vous oblige de faire éclater le contentement que le bonheur de vôtre ami produit en vôtre ame, que vous y prenez autant de part que s'il vous étoit arrivé. Et ſi c'eſt par un bonheur ineſperé, concluez par un ſonhait que la joye qu'il en a, ſoit de durée, qu'il en jouïſſe paiſiblement, que cette bonne fortune ſoit conſtante, & qu'elle le favoriſe toûjours pour la ſatisfaction publique, & pour la ſienne particulierement.

X.

Pour feliciter ſur l'élevation à quelque charge.

VOus témoignerez à vôtre ami la joye que vous en avez, qui eſt d'autant plus grande, que tout le monde ſe réjouit avec vous de ce que la charge eſt ſi bien remplie, de ce qu'elle ne pouvoit

tomber en de meilleurs mains ; que la fortune rit aux gens de bien, & que c'eſt le bien de l'Etat, que de trouver ſi à propos des hommes ſi dignes & ſi capables de remplir de ſi belles charges. Témoignez de plus à vôtre ami que vous avez tres-gande raiſon d'en avoir une joye particuliere, parce que ce grand honneur rendra ſon nom immortel, auſſi bien que celui de ſa famille, qui en doit être d'autant plus glorieuſe, que cette charge ne lui eſt pas arrivée par hazard, ou par une faveur aveugle, puis que l'on devoit cette belle reconnoiſſance à ſon mérite. Souhaitez enfin que la maniere dont il l'exercera à l'avenir, réponde à la haute eſtime que ſes actions paſſées vous ont fait concevoir de lui comme à tout le monde ; & aux eſperances qu'elles vous en ont toûjours données.

XI.

Pour feliciter ſur un Mariage.

MArquez à vôtre ami les ſouhaits que vous faites qu'il jouiſſe d'une parfaite union, accompagnée de longues années, & d'une heureuſe lignée.

XII.

Pour feliciter ſur la naiſſance d'enfans.

VOus commencerez par des ſouhaits qu'il plaiſe à Dieu de les benir, & répande ſur eux ſes graces, & ſes benedictions ; en ſorte qu'aprés avoir été élevez en ſa crainte, ils ſoient un jour accomplis dans la vertu & dans les ſiences, & dignes ſucceſſeurs de leur pere ; Et ſi leurs Ayeuls ont été gens de remarque, ſouhaitez-leur qu'ils marchent ſur leurs traces, qu'ils ſoient de dignes ſucceſſeurs de leurs vertus, & de leur reputation, comme ils le ſeront de leurs biens & de leur honneur.

XIII.

Pour feliciter ſur quelque ſucceſſion.

TEmoignez que vous êtes bien aiſe que la fortune ait recompenſé ſon mérite, & que ne lui étant pas aveugle en cette occaſion comme à beaucoup d'autres, elle n'avoit pû faire un meilleur choix pour cette ſucceſſion ; & qu'encore qu'il eût déja aſſez de biens,

une personne qui en fait un si bon usage que lui de, toutes les façons, n'en a jamais trop, & finirez en souhaitant, que comme ils lui sont tres-legitimement échûs sans peine & sans trouble, ils les possede & en jouïsse de même pendant plusieurs années, aprés lesquelles ils tombent à des gens qui en soient aussi dignes que lui.

XIV.

Pour feliciter sur le gain d'un procez.

VOus témoignerez que, comme il étoit juste, vous vous en réjouïssez avec lui, en lui souhaitant le même avantage pour tous les autres qu'il a à present, & qu'il peut encore avoir à l'avenir, d'autant que les procez lui sont un aussi grand bonheur & plaisir, parce qu'il les sait ménager & conduire par une prudence toute extraordinaire, qu'ils sont un sujet d'affliction aux autres; & vous lui marquerez pour conclusion, que, bien que sa cause fût bonne, comme on dit ordinairement que *bon droit a besoin d'aide*, parce que la Justice n'en a le plus souvent que le nom, vous en attribuez

autant le gain à ſon mérite, à ſa vigilance, & à ſes grandes pourſuites, qu'à l'équité de ſa cauſe.

XV.

Réponſe aux Lettres de congratulation.

ELles contiennent ordinairement des remercimens, avec des aſſurances que vous n'en attendiez pas moins de l'honnêteté d'un ſi bon ami, après les preuves ſi conſiderables d'une veritable amitié, qu'il vous avoit toûjours fait paroître dans toutes les occaſions, proteſtant que quelque grande que ſoit la joye de la bonne fortune qui lui eſt arrivée, elle ne vous préoccupera jamais juſqu'au point de vous faire oublier, ou d'empêcher que vous ne reconnoiſſiez, quand les occaſions s'en preſenteront, la bonté & l'honnêteté que vôtre ami vous a témoignées; que le changement d'état & de condition, quelque grand qu'il ſoit, ne changera jamais vôtre inclination. Après vous conclurez par des ſouhaits de trouver des occaſions de le lui pouvoir mieux témoigner en effet, que par des paroles, quoique ſinceres.

XVI.

De consolation.

VOus vous en servirez, comme j'ai déja dit, pour témoigner à vôtre ami vôtre sensibilité sur les disgraces & afflictions qu'il a reçûës; & comme il y en a de differentes façons, les pertes de pere & de mere, de mari & de femme, d'enfans, de frere & de sœur; de biens, & d'autres fâcheux accidens; vos consolations doivent être differentes, & conformes aux sujets pour lesquels vous les écrivez, & pourtant succinctes, quoique toûjours sur le ton plaintif: à moins que vous n'ayez à consoler une personne qui ne veut recevoir aucune consolation, & dont la douleur est si grande, qu'elle peut être capable de la jetter dans le desespoir, si vous ne tâchez pas de l'en retirer par quelques douces consolations, par lesquelles vous commencerez ordinairement vôtre Lettre, en disant que vous prenez part à son affliction; & vous vous étendrez sur tout ce que vous jugerez de plus capable de le toucher, & de dissiper ses inquiétudes,

& la mélancolie que ſon affliction lui cauſe : Ainſi vous devez en adouciſſant & flatant ſa douleur, vous affliger avec lui, & l'approuver, afin de le faire revenir peu à peu à lui, tant par de bonnes raiſons, que par des exemples de ceux qui en avoient de plus grandes que les ſiennes, & qui pourtant les ont ſupportées conſtamment. Vous tâcherez donc de le conſoler, ou par les conſiderations mondaines les plus fortes que vous pourrez alleguer pour le toucher, ou par les principales qui ſe tirent ordinairement du Ciel, ou au pis aller, du tems qui eſt le plus ſouvent le meilleur remede à ces ſortes de maux, & à la conſideration qu'on ne doit point murmurer contre la Providence divine. Vous ne vous ſervirez ordinairement gueres de ces maximes ou manieres de conſolations, que pour les perſonnes qui ſont extrémement pénétrées de douleur, comme pourroit être un mari qui perd une femme, pour laquelle il auroit eu une grande tendreſſe ; une jeune femme dans le même état chargée d'enfans, qui auroit perdu un époux qu'elle auroit aimé beaucoup, un pere ou une mere qui ont perdu un enfant unique, en qui ils avoient mis

toutes leurs esperances ; ou pour la perte d'un pere, ou d'une mere, ou de quelques grands amis. Ces sortes de consolations sont pour tous ceux qui sont sensiblement touchez d'autres pertes considerables qu'ils ont faites, & qui peuvent être si grandes, qu'il y va de leur ruine, ou au pis aller, pour ceux que l'on suppose le devoir être, quand même ils ne le seroient pas ; parce qu'en pareilles occasions, quoique les douleurs ne soient pas veritables, la plûpart sont bien aises de sauver les apparences.

S'il ne s'agit que de consoler sur des maladies, des pertes d'autres enfans que d'uniques, de frere, de sœur, d'oncle, & de tante, ou de quelque autre parent que ce soit, ou d'amis à l'ordinaire, de biens, de procez, qui ne touchent pas si sensiblement; il ne faut pas y apporter tant de mistere, dautant que vous n'avez qu'à témoigner simplement vôtre sensibilité sur les nouvelles que vous en aurez apprises, la part que vous prenez à sa douleur que vous en ressentez ; que quelque grande qu'elle soit, on ne doit point se laisser abbattre, que plus le mal est grand, plus on doit tâcher de le surmonter par la force de son esprit, qu'on doit savoir

par l'experience qu'on a des choſes de ce monde, quelle en eſt l'inconſtance & la viciſſitude, que nous ne devons point nous y attacher non plus qu'à tout ce qui en eſt.

XVII.

Sur la maladie d'un ami.

VOus plaindrez vôtre ami des douleurs qu'il ſouffre, en lui repreſentant que quelques grandes qu'elles puiſſent être, il doit les recevoir de la part de Dieu, qui ne fait rien que pour nôtre bien, & puis vous l'exhorterez à les ſupporter patiemment, comme un avertiſſement que Dieu lui donne, pour retourner à lui, de ne point par conſequent murmurer contre lui, mais de ſe reſigner entierement à ſa volonté, de ſe conſerver en prenant, ſans aucune repugnance, les remedes neceſſaires qu'on lui donne pour ſa gueriſon, quelques amers qu'ils puiſſent être: qu'il plaiſe à Dieu de les benir, & de les rendre ſalutaires. Vous lui témoignerez que vous ſouhaitez que ſa maladie ſoit courte, que ſes douleurs s'appaiſent, & que Dieu retire

ſes fleaux de deſſus lui, & lui faſſe la grace de ne lui pas plus donner de mal qu'il n'en peut ſupporter, & enfin qu'il le ſoulage.

XVIII.

Sur la perte d'autres enfans que d'uniques, & d'autres parens, &c.

SI c'eſt pour la perte d'autres enfans que des uniques, de frere, de ſœur, & autres parens, ou de communs amis, dont la perte n'a pas beſoin de ſi grandes conſolations, que de ceux de ci-deſſus ; vous direz à vôtre ami, bien loin de murmurer contre la volonté de Dieu, que, comme il ne nous a mis au monde que pour mourir, & après cette mort, vivre éternellement, il étoit en droit, nous ayant donné nos enfans, de nous les ôter, qu'il nous en redonne d'autres quand il lui plaît, qui nous ſont ſouvent plus agreables que ceux-là, que des pierres, Dieu peut ſuſciter des enfans à Abraham.

Vous repreſenterez de plus, que quand les enfans naiſſent, nous ne ſavons pas quel ſort ils auront, que ſi nous le ſavions, nous les étouferions ſouvent pour leur

leur éviter les desastres dont ils sont menacez, que ceux qui meurent de bonne heure sont bienheureux, puis qu'ils meurent au Seigneur, & sont délivrez des peines de ce monde, où nous ne sommes que comme des voyageurs, dont les uns font le chemin plus long, & les autres plus court; que le défunt n'a fait que nous marquer le chemin, & nous devancer de quelques heures, en comparaison de l'éternité; puis que tous les pas que nous faisons nous conduisent à la mort, qu'étant l'instrument de la justice de Dieu, elle ne pardonne à personne; qu'aujourd'hui ç'a été à lui, & à nous peut-être demain. Enfin, vous representerez, que si l'on s'attriste de cette vie mortelle, on se doit réjouïr en même-tems de l'immortelle, que Dieu a partagée avec le défunt; la mort n'étant pas proprement la fin de la vie, mais bien le commencement d'une meilleure; que Dieu n'a eu qu'un fils qu'il n'a pas épargné, tout Dieu qu'il fût aussi; & que le défunt a franchi le pas si constamment, & si chrétiennement que sa mort a répondu à sa vie, que nous devons tous souhaiter par consequent de passer le dernier moment aussi doucement, & aussi tranquillement

que lui, qu'il est sorti de cette vallée de miseres, & que nous y restons; d'où on peut dire avec Saint Bernard, qu'il faut laisser pleurer les morts à ceux qui ne croyent pas la Résurrection, & avec Drexellius qu'on ne doit point répandre de larmes pour ceux qui sont portés par les Anges dans le Ciel, mais plûtôt pour ceux qui sont precipités par le demon dans les enfers. Vous pouvez alleguer d'autres consolations tirées de l'Ecriture; & pour finir, vous marquerez à celui à qui vous écrivez, que s'il a perdu un parent, il a en vous un veritable ami.

XIX.

Sur la perte d'une personne décrepite & cassée de vieillesse, ou d'une longue & fâcheuse maladie, & sans aucune esperance de retour.

IL vous sera facile de representer à vôtre ami que son grand âge suivi des incommoditez d'une vieillesse ordinairement chancelante, & la longueur de sa maladie, le devoient apparemment avoir disposé depuis long-tems à sortir de ce

monde, qu'il avoit fait ſon cours, & qu'il n'avoit pas dû regretter la vie non ſeulement pour avoir ſi dignement achevé ſa carriere, pour avoir vécu en bonne odeur parmi tous les honnêtes-gens qui avoient l'honneur de le connoître, mais encore pour avoir laiſſé de dignes ſucceſſeurs de ſes vertus, & de ſon merite; enfin qu'il ne pouvoit être immortel en ce monde, qu'en ce qu'il s'étoit acquis une reputation immortelle, & une memoire digne d'être reſpectée de tous ceux qui le connoiſſoient, & eſtimée ou loüée dans tous les ſiecles à venir, qu'il ne mourra jamais dans leur ſouvenir non plus que dans le nôtre; que c'eſt là où nous le ferons revivre pendant nôtre vie non ſeulement pour le regretter, puis que ſelon les apparences il eſt bien heureux, mais pour nous former une idée de ſa vie & de ſa conduite qui guide & conduiſe la nôtre, afin de n'être pas ſi ſurpris par la mort qu'on l'eſt ordinairement, auſſi bien les vieux que les jeunes qui n'ont pas également toutes les rares vertus du défunt.

XX.

Sur la perte des biens.

VOus repreſenterez que tous les biens de ce monde ſont periſſables, qu'il n'y a que ceux de l'Eternité qui ſoient éternels & ne finiſſent jamais, & que nous qui ne ſommes faits que pour le Ciel, nous ne devons pas tant nous affliger ici-bas, que Dieu ne nous a envoié ces afflictions que pour nous éprouver, & nous apprendre que nous ne ſommes que des voyageurs en ce monde, qui ne devons pas nous appuyer ſur les bras de la chair qui eſt ſi fragile, mais ſur ceux de l'Eſprit; que Dieu châtie & afflige ordinairement ceux qu'il aime comme un bon Pere; que les richeſſes & les veritables tréſors aprês leſquels nous devons ſoupirer, ſont ceux d'en-haut, qui ne ſont point ſujets à la viciſſitude des tems, & que ceux-là ſont ſeuls permanans, & ſont nôtre ſouverain bien, qu'ils ne lui manqueront pas, s'il méne toûjours une vie exemplaire, comme il fait, que quelque grande que ſoit la perte, elle n'eſt jamais ſi grande qu'on ne la

puiſſe ſupporter, quand on s'arme comme lui de patience appuyée de l'eſprit & du merite au point qu'il en a, parce que ſa vertu eſt le plus ſeur guide pour ſubſiſter, en lui repreſentant que les grandes richeſſes ſont le plus ſouvent la perte des grandes ames, à cauſe du méchant uſage qu'on en fait ordinairement. De plus, qu'il n'eſt point dans un âge ſi avancé, qu'il ne puiſſe encore aquerir de grands biens, que quand même cela ſeroit, il faudroit faire de neceſſité vertu, & ſe conſoler de tout, & ſe ſoûmettre à la divine Providence, qui pour peu de confiance que nous ayons en elle, ne nous abandonne jamais, puis que par un effet de ſa grace, elle ne nous humilie le plus ſouvent que pour nous élever, ne nous afflige que pour nous conſoler, &c.

XXI.

Sur la perte d'un Procés.

VOus repreſenterez à vôtre ami qu'il devoit d'autant plus s'y attendre, qu'il eſt plus naturel aux hommes de ſe porter au mal qu'au bien qu'ils aban-

donnent le plus souvent, étant corrompus par les presens ; vous le consolerez de plus, de ce que n'étant qu'un jugement des hommes, sans jugement le plus souvent, dont les connoissances bornées de la nature corrompuë les empéchent souvent de se porter à ce qui est juste; que Dieu sera sa recompense, qu'il en tirera vengeance, & qu'il n'en sera pas de même pour lui envers ce Juge souverain.

De plus, vous alleguerez qu'aprés avoir fait tout ce qu'il a pû & dû, en sorte qu'il ne se pût imputer aucune negligence ou manquement à soutenir une affaire qu'il auroit pû gagner, il doit laisser faire le reste à la destinée, & se representer que, puis qu'elle ne lui a pas été favorable, il ne doit point murmurer contre la Providence divine, qui sait pour quelle fin elle conduit toutes choses. Pour conclusion, s'il a d'autres Procés, vous lui en souhaiterés une meilleure issuë, & s'il n'en a point, que Dieu le preserve à l'avenir de pareils fleaux & espece de maledictions, de cette peste des honnêtes gens, lui conserve les autres biens, & sur tout sa santé, & celle de sa famille, comme le plus pre-

cieux treſor & bijou qu'on puiſſe avoir en ce monde.

XXII.

Réponſe aux Lettres de conſolation.

VOus la ferez ordinairement plus courte que les autres, pour marquer que la douleur eſt ſi grande qu'elle ne vous laiſſe pas le tems de répondre comme vous voudriez, de plus elle ne ſe doit faire que quelque tems aprés, parce qu'on doit avoir auparavant le tems de reſpirer & d'eſſuyer ſes larmes, elle contient des remercîmens de la part qu'on prend à l'affliction qu'on a, & des demandes pour la continuation de l'amitié, & pour le ſouvenir, & pour la protection.

XXIII.

Pour faire toute ſorte de prieres.

COmme il y a autant de lettres purement de civilité, qu'il y a d'occaſions d'honnêteté, comme j'ai dit dés

le commencement ; il y a auſſi autant de differentes eſpeces de lettres de prieres, que nous pouvons demander de differentes ſortes de ſervices, leſquelles lettres n'étant pas moins de civilité que les autres, ſe traittent preſque de la même maniere. Nous comprenons donc ſous ce titre toutes celles où nous demandons, quelque grace, quelque bienfait, ou quelqu ſervice particulier pour nous, ou pour nos amis.

Si c'eſt pour emprunter quelque choſe, qu'on nous ſerve dans quelque affaire, qu'on ſollicite pour nous le jugement d'un procez, qu'on nous protege, &c.

En ſecond lieu, pour ce qui regarde les lettres de prieres pour nos amis ou autres gens que nous voulons favoriſer, on les appelle plus juſtement lettres de recommandation, & il y en a auſſi d'autant de ſortes que des lettres precedentes. Mais il faut obſerver dans ces deux ſortes de lettres, qu'elles doivent s'écrire avec plus de ſouſmiſſion, que les autres premieres eſpeces de civilité, parce que quand on pretend quelque grace, nous ne l'obtenons jamais que par la ſoûmiſſion, qui a tant de force, que, ſi elle domte les Lions & les autres animaux les plus farouches, elle

domte les hommes à plus forte-raiſon, qui ſont nos amis, & d'autres nous mêmes.

Ces letrres de recommandation ne different de celles de prieres, qu'en ce que nous devons les écrire un peu plus librement, & qu'on y ajoûte, que, ſi on rend ſervice à noſtre ami, nous le mettons ſur nôſtre conte, & le reconnoîtrons en pareilles occaſions, comme ſi on nous le rendoit à nous mêmes.

Vous remarquerez que toutes ces lettres de prieres & de recommandation, doivent commencer generalement, ou par la confiance qu'on a, ou par des excuſes de la liberté qu'on prend, ſelon les gens à qui on écrit, & les appuyer ſur l'amitié, ou ſur les offres de ſervices qu'on nous auroit faits, & finir par des proteſtations qu'on en uſera de même dans toutes les occaſions qui ſe preſenteront de rendre la pareille, & qu'on en témoignera toûjours d'éternelles reconnoiſſances; & afin de ſe bien aquiter de ces deux ſortes de lettres, je fais voir le plus ſuccinctement qu'il eſt poſſible la maniere dont il faut s'y prendre par la ſuite de ce diſcours.

XXIV.

Pour faire une priere.

SI c'eſt un de vos amis, commencez par la confiance que vous avez en ſon amitié, dont les proteſtations qu'il vous en a ſi ſouvent reïterées, vous font prendre la liberté de le prier de &c. ne pouvant mieux faire que de vous adreſſer à lui, à cauſe de l'entiere connoiſſance que vous avez de ſa franchiſe, & de ſon honnêteté, ſans leſquelles vous ne l'auriez jamais oſé entreprendre, vous lui repreſenterez deplus la facilité de la choſe dont vous le priez, & que par conſequent vous eſperez cette grace de lui, ſachant qu'il peut vous l'accorder, & dautant que vous lui rendrez la choſe en même état qu'il vous la donnera, & avec exactitude; ou l'argent qu'il vous prêtera dans le tems que vous lui promettrez, & s'il eſt neceſſaire, facilitez lui les moyens par leſquels il vous pourra ſervir, & concluez par la promeſſe de reconnoître la faveur qu'il vous fera, & qu'en revanche dans toutes

les occasions où vous pourrez lui rendre quelque autre service, vous en userez de même pour lui, & lui temoignerez en effet vôtre reconnoissance; qu'il vous fera plaisir d'en user aussi librement en vôtre endroit, & qu'autrement vous croiriez l'avoir importuné.

Si vous n'étes pas tout-à-fait asseuré de sa bienveillance, vous vous excuserez premierement de la liberté que vous prenez d'importuner une personne à qui vous n'avez jamais rendu de service important, que toutefois vous ne craignez pas le refus, parce que vous savez bien qu'il fait gloire d'obliger tout le monde, & qu'il a accordé des demandes plus considerables à des personnes qu'il estimoit moins en apparence.

Si vous en avez déja reçu quelque grace, dites-lui, que vous desirez lui être encore plus obligé.

Ensuite faites lui voir que vos prieres sont justes & honnêtes, qu'elles vous sont utiles, & qu'il peut vous accorder facilement vôtre demande. Si la chose presse, tachez de l'émouvoir à compassion, lui disant que lui seul peut vous tirer de la misere où vous étes, lui pro-

mettant que vous lui en ſerez éternellement redevable, & que ſi les forces vous manquent, vous en conſerverez heureuſement la memoire, & qu'enfin vous deſirez qu'il ſoit ſi heureux, qu'il n'ait jamais beſoin de reconnoiſſance effective.

XXV.

De priere pour obliger un ami à ſolliciter un Procés en nôtre faveur.

VOus repreſenterez à vôtre ami que l'entiere connoiſſance que vous avez de l'amitié qu'il a pour vous, de ſon credit, & de ſa generoſité, vous font voir que ſi vous ne l'employiez pas dans vôtre affaire, il auroit lieu d'être fâché contre vous, & que par conſequent vous ne croyez pas prendre trop de liberté de le prier de vous favoriſer de ſes bonnes & puiſſantes ſollicitations auprés de ſes amis, qui ſont en ſi grand nombre, que vous ne doutez pas que vous ne gaigniez vôtre Procés outre que vous étes perſuadé que vôtre cauſe eſt juſte, ce qui vous fait eſperer qu'il s'y employera avec plus de chaleur. Néanmoins que vous étes fâché de lui

donner cette peine. Mais que vous ne vous pouvez diſpenſer en pareilles occaſions d'employer vos amis, ſachant que vôtre partie adverſe en a de ſi puiſſans, qu'elle remuera aſſurement Ciel & Terre pour tâcher de détruire & renverſer vôtre bon droit, & que c'eſt ce qui vous oblige de le prier de vous accorder cette grace, comme une des plus conſiderables qu'il vous puiſſe faire, en l'aſſeurant pour concluſion que ſi le bonheur & la fortune vous donnoient jamais les occaſions de lui en témoigner vôtre reconnoiſſance effective, vous lui feriez voir malgré lui, tout deſintereſſé qu'il ſoit, que vous n'en étes pas ingrat.

Comme un ſujet a quelquefois du rapport à un autre, vous pouvez encore puiſer quelque choſe dans le nombre 14. *ſur le gain d'un Procés.*

XXVI.

De priere pour engager un ami à nous rendre ſervice, & nous proteger dans quelque affaire qui nous eſt arrivée.

VOus témoignerez à vôtre ami que la grande perſecution qu'on vous

fait, vous force à implorer son assistance, & à recourir à sa protection, comme au meilleur asile qui vous puisse garantir des maux dont on vous menace, que toutes les bontez & témoignages de bien-veillance qu'il vous a toûjours fait paroître, vous font esperer qu'il ne vous abandonnera pas dans une affaire où il y va non seulement de tout vôtre bien, mais aussi de vôtre honneur, qui vous est plus cher que toutes choses au monde, lui répresentant bien que, quand vous n'auriez pas lieu d'attendre cette grace de son amitié sur laquelle vous avez toûjours fait un si grand fond, vous l'espereriez toûjours de sa generosité, qui l'obligeroit infailliblement à soûtenir & à défendre l'innocence opprimée, ou au pis aller, que la charité Chrêtienne feroit qu'il seroit touché de compassion pour les maux qu'on vous fait souffrir tres-injustement : Enfin, dans l'asseurance que vous avez qu'il ne vous delaissera pas, dites lui, qu'un de vos plus grands chagrins est que vous apprenhendez de n'être pas un jour assez heureux pour être en état de lui en témoigner vôtre reconnoissance effective ; mais que si la fortune vous favorisoit jusqu'à ce point

vous mettriez tout en uſage pour lui faire connoître juſqu'à quel degré il vous a obligé, & qu'enfin il ne ſauroit avoir de ſa vie un plus beau, & un plus noble ſujet d'obliger, ni de mieux employer le pouvoir qu'il a de faire du bien qu'en cette rencontre, &c.

XXVII.

De priere pour obtenir quelque grace de quelqu'un, ou pour demander quelque Emploi.

VOus direz à vôtre ami qu'aprês avoir ſi ſouvent ſouhaité d'avoir les occaſions de vous rendre ſes ſervices, vous ne doutez point qu'il ne vous reïtere ces offres de ſervices dans la conjoncture preſſante; que vous ſouhaiteriez avoir été aſſez heureux, afin de les mieux meriter, d'avoir été le premier à lui rendre les vôtres; mais en attendant, puiſque l'occaſion ſe preſente d'être le premier à recevoir les ſiens, vous eſperez que *la bonne volonté* que vous avez pour lui, qui *eſt* ordinairement *reputée pour l'effet* parmi les honnêtes gens, ſera un motif aſſês puiſſant pour vous faire ob-

tenir ce que vous demandez. Deplus que vous n'en agissez de la sorte qu'à condition qu'il en usera de même à vôtre égard dans toutes les occasions qui se presenteront de lui rendre service, & qu'enfin vous n'agiriez pas si librement, si l'amitié qui est entre vous deux, & sa grande honnêteté, ne vous faisoient esperer qu'il ne dédaigneroit pas de vous faire l'honneur de se servir reciproquement de vous en pareilles occasions.

XXVIII.

Recommandation pour nous, ou pour un autre.

VOyez premierement ce que j'en ai dit en peu de mots à la fin du nombre 23. & puis vous exposerez à vôtre ami les raisons que vous avez de recommander cette personne, & vous direz qu'elle est de vos parens, ou de vos amis, qu'elle vous est chere, que vous lui êtes trop obligé, ou aux siens, que vous vous interessez autant à ses affaires qu'aux vôtrs propres. On y a joûte aussi le plus souvent des considerations tirées de la personne qu'on recommande, par exem-

ple ſi elle a quelque merite d'elle même: Vous direz que vous eſperez cette grace de lui, non ſeulement à cauſe de l'amitié qu'il a pour vous ; mais encore, à cauſe du plaiſir qu'il ſe fera d'obliger un honnête homme qui eſt par conſequent digne de vôtre recommandation, à cauſe de ſa vertu & de ſes belles qualitez, qu'il n'en ſera pas ingrat non plus que vous, ſon merité étant ſi connu ; que vôtre ami ne ſera pas auſſi fâché d'avoir eu ſa connoiſſance, & de la commencer par les ſervices qu'il lui rendra ; ou bien, ſi c'eſt pour quelqu'un qu'on opprime, qu'il ſera bien aiſe d'exercer ſa charité ſur cet affligé, en repreſentant à vôtre ami qu'il ſera lui-même touché de la même compaſſion que vous. Enfin, priez-le ſur tous les plaiſirs qu'il vous puiſſe faire, que vôtre recómandation ne ſoit pas inutile, l'aſſeurant que vous ne craignez pas d'être refuſé par les raiſons de ci-deſſus, mais au contraire que vous eſperez plus de faveur de ſon amitié que vous n'en demandez, & ſur tout de la generoſité naturelle qui le porte ordinairement à conſoler les affligez, & à aſſiſter les innocens qu'on accable.

XXIX.

De remercîment pour répondre à celles de prieres, de recommandations &c.

ELles s'écrivent après quelque bienfait ou quelque faveur receuë, pour en témoigner nôtre reconnoissance : il faut remarquer qu'elles ne se divisent pas comme les Lettres de prieres en general, dautant que bien que les graces qu'on demande, & les bienfaits & les faveurs qu'on reçoit, soient de differentes especes, les remercîmens ne le sont pas, & on se sert toûjours des mêmes termes à cause de la conformité, de la joye, & des ressentimens qu'on en a, qui sont égaux en toutes sortes de services, & qui ne peuvent au pis aller differer entre-eux que du plus au moins, & de-plus dautant que le commencement de la reconnoissance consiste à bien connoître la grandeur du service qu'on a receu, pour s'en revancher dignement dans les occasions.

Vous commencerez par de grands remercîmens, & par le souvenir du bien

fait ou de la faveur receuë, par tous les endroits où on la peut rendre considerable : Ensuite augmentez-la pour faire voir que vous en connoissez la prix, en ajoûtant que vous n'en étiez pas digne, & témoignant vôtre impuissance de ne vous en pouvoir revancher, & une ferme resolution de le faire si vous en trouvez les moyens ; qu'en cela comme en toute autre chose, vôtre desir surpasse toûjours vôtre pouvoir, & que vos souhaits seront toûjours plus grands que vos effets, que cette impuissance ne vous rebutera pourtant point s'il lui plaît de vous employer en quelque chose, que vous lui rendrez d'aussi grand cœur qu'il vous a servi obligeamment, que cette maniere d'obliger ne vous surprend point en lui, parce que le connoissant si genereux, vous n'en attendiez pas moins de son inclination naturelle à faire du bien également à tout le monde, que de la maniére desintereſſée avec laquelle il agit, il semble qu'il vous ait rendu ses services autant pour sa propre satisfaction que pour la vôtre, que vous n'en étes pas moins reconnoissant, & que ce qui vous empêche de goûter toute la satisfaction que doit causer un pareil

service, c'est l'impatience que vous avez de vous en revancher, non que vous croyez vous aquiter envers lui, parce que rien ne seroit capable de payer un pareil service ; mais seulement pour lui témoigner à tout le moins par quelques effets qu'il n'a pas obligé un ingrat, que vous auriez souhaitté qu'ils eussent devancé vos paroles, qu'il auroit reconnu par-là, que s'il sait obliger, vous étes reconnoissant, qu'il lui sied bien de rendre des services, parce qu'il ne les fait pas trop acheter à force de prieres, qu'il sert doublement en les rendant de la sorte, que par cette maniere ses bienfaits surpassent de bien loin la grandeur de vos remercimens ; que vous n'aurez point de repos jusqu'à ce que vous ayez trouvé le moyen de lui témoigner en effet combien vous en étes reconnoissant.

Deplus si vous avez été assez heureux de lui avoir rendu autrefois quelque petit service, vous lui témoignerez qu'il la payé au centuple, & tres-à propos dans un tems où vous étiez abandonné de tout le monde ; que vous seriez fâché qu'il fût en état d'avoir besoin de reconnoissance, mais que si cela arrivoit par

malheur, vous lui témoignerez par tous les moyens imaginables à quel point vous lui étes obligé, que vous en conſervez religieuſement la memoire, & que vous n'atrendez que l'occaſion de lui donner des marques de vôtre reſſentiment, que vous le priez de ne vous pas épargner quand elles ſe preſenteront, & de vous honorer de ſes chers commandemens, lui perſuadant qu'il aura toûjours en vous une perſonne qui lui eſt entierement aquiſe, & que nul ne peut être plus que vous ſon ſerviteur. Enfin comme on commerce ces ſortes de Lettres par les remercimens, on les doit finir de la maniere que j'ai dite à la fin du nombre 23.

XXX.

Pour donner conſeil quand on le demande.

IL faut commencer par une excuſe du peu de ſuffiſance que vous avez, neanmoins puis que vôtre Ami vous fait l'honneur de vous demander vôtre conſeil, vous ne devez pas le lui refuſer. Aprés, dites-lui ce qu'il vous ſemble de l'affaire qu'il vous propoſe, & le confir-

mez par les raisons de l'honnêteté, de l'utilité, & du plaisir, & que tout soit conforme à son état & à sa condition; car si c'est un homme vertueux, il se laissera toucher par les considerations de l'honneur; un jeune homme par la volupté, les vieillards, & les avares par l'esperance du profit; & vous conclurez en souhaitant que son dessein réussisse avec bonheur.

XXXI.

Si on donne conseil quand on ne le demande point.

EXcusez-vous de ce que vous donnez conseil à vôtre Ami sans qu'il vous en ait prié, & lui dites que vôtre amitié vous y pousse; que vous ne doutez pas de sa prudence : mais que connoissant l'importance de cette entreprise, vous croyez lui faire plaisir de lui en dire vos sentimens, que vous n'agiriez pas avec tant de liberté pour un autre que vous aimeriez moins; mais que vous étes assuré que vôtre franchise ne lui déplaira pas, puis qu'elle vient d'un cœur qui est tout à lui. Donnez-lui vôtre avis,

& le fortifiez de bonnes raiſons.

Si vous écrivez à une perſonne plus qualifiée & plus illuſtre que vous, remettez tout à ſa diſcretion, afin qu'elle ſuive tel conſeil qu'il lui plaira ; & dites qu'en lui propoſant vos penſées, vous ne pretendez pas lui rien preſcrire, mais ſeulement afin que ſa prudence les confere avec les ſiennes, & concluez comme ci-deſſus.

XXXII.

Pour bien écrire des nouvelles.

C'Eſt la coûtume de commencer ces ſortes de Lettres par quelques complimens de quelque façon que vous le jugiez à propos, ſelon la perſonne à qui vous écrivez, & puis faites un recit des choſes comme elles ſont arrivées ; n'y ajoûtant ni n'en diminuant rien pour mieux faire valoir ce que vous écrivez, & ſur tout rien qui puiſſe nuire à vôtre ami, ni à vous-même, ce qui arrive fort ſouvent, depeur que vôtre Lettre tombant en d'autres mains, vous ne vous en repentiez, & puis vous finirez par quelques proteſtations d'amitié & de ſervice, ſelon la maniere dont vous aurez commencé.

XXXIII.

LETTRES FAMILIERES.

VOici la derniere sorte de Lettres qu'on peut encore appeller de civilité, pour laquelle il n'y a presque point de regles certaines que la vraye amitié; dautant que ce sont celles là, qui s'écrivent entre amis familiers,& qui n'ont rien de reservé les uns pour les autres; c'est pourquoi elles s'écrivent ordinairement sans aucun artifice, & la sincerité & les sentimens du cœur, y doivent avoir plus de part, que l'Art, qu'on en peut bannir entierement ; car comme on ne doit rien avoir de reservé pour un un ami, on doit paroître devant lui tout à decouvert dans les Lettres qu'on lui écrit, en évitant autant, qu'on le peut les termes de civilité,quoique ces Lettres en ayent aussi la qualité, & ceux d'affection, de flaterie ou de complimens recherchés, qui sont le plus souvent moins un effet du cœur & de la volonté que celui de l'étude consommée, & que de dire en beaux termes le contraire de ce qu'on pense ; aussi faut-il avoüer qu'outre

qu'outre que ce beau discours & ces termes recherchés gênent & fatiguent les amis, ils sont plûtôt le caractere d'un homme dissimulé, qui s'est étudié à tromper adroitement, que celui d'un homme sincere, dont l'amitié se fait mieux voir par des effets que par des paroles; ce qui fait qu'on ne peut presque donner, comme j'ai déja dit ci-dessus, de regle certaine pour ces sortes de Lettres, dautant que chacun y doit suivre sa passion, sans détour & sans affectation, & mander non seulement les choses qu'il croit être capables de donner du plaisir à son ami, mais aussi celles qui lui en peuvent faire à lui même, le premier plaisir devant être celui d'écrire simplement & franchement : toutefois pour ne pas sembler rester dans ma carriere, en ne donnant pas quelque ordre à celles-ci, aussi bien qu'aux precedentes de civilité & à leurs especes, qui se pourroient encore mieux écrire entre amis familiers, qu'entre d'autres personnes ; je les reduis à cinq especes particulieres, qui semblent mieux convenir à ce titre, qu'à tout-autre ; savoir,

1. *Pour avertir d'une faute.*
2. *De plaintes.*
3. *De reproches.*
4. *D'excuse.*
5. *De justification.*

XXXIV.

Pour avertir d'une faute.

IL faut user d'artifice & d'adresse envers vôtre ami, loüant ses bonnes qualitez, disant qu'il n'y a rien au monde qui soit absolument parfait, que l'éclat de ses vertus se ternit par les vices auxquels il se laisse emporter, que si vous ne l'aimiez passionnement, vous ne lui parleriez pas avec tant de franchise, mais que vôtre amitié vous défend de dissimuler les mauvais bruits qui courent de lui, & qui vous mettent en colere, que vous esperez qu'il se servira de la même liberté en pareille rencontre, & qu'il vous obligera beaucoup aussi de ne vous point flatter, & que c'est une marque certaine d'une veritable affection. Attribuez cette faute à son âge, ou aux compagnies qu'il frequente; concluez en lui faisant voir le fruit, & l'hon-

neur qu'il remportera s'il change de vie, qu'il ſera aimé de Dieu, eſtimé de gens de bien, qu'il vous remercîra quelque jour des raiſons que vous lui écrivez, & que vous priez la divine bonté pour ce genereux deſſein.

Si vous avez de l'autorité ſur celui que vous avertiſſez, ces ſortes de lettres ne ſont plus de civilité, car vous lui faites voir par des termes abſolus qu'il ternit ſa reputation ; enſuite vous l'exhortez de quitter le vice, en lui repreſentant ſon enormité, & de le reparer par de belles & de genereuſes actions.

XXXV.

De plaintes.

ELles ſont ordinairement, ou pour nous plaindre de la froideur d'un ami, de ſon ſilence, d'une longue abſence, ou de quelque faute que ce ſoit.

Vous y ferez voir à vôtre ami, comme dans les precedentes, que vous n'auriez jamais attendu cela de lui, que ſa maniere d'agir ne répond aucunement à ſes paroles, & aux témoignages d'affection qu'il vous avoit donnez.

Si la faute eſt grande, dites-lui qu'il

n'eſt pas ſi ſincere qu'il vous l'avoit voulu perſuader, que l'amitié ne ſe conſerve, & ne s'entretient pas de la ſorte; qu'il témoignoit ſouhaiter que vôtre amitié fût inviolable, mais que cependant il a été le premier à la violer & à en rompre les ſacrés nœuds, & les aſſurances reciproques que vous vous en étiez données; dites-lui de plus, qu'il y a long-tems que vous diſſimulez avec patience des choſes dont vous pourriez vous plaindre avec juſtice, mais que, puis qu'il continuë, & qu'il peut faire pire à l'avenir; vous ne devez plus garder de meſures avec lui; neanmoins que vous avez mieux aimé lui en parler qu'à d'autres, & que vous le faites le juge & l'arbitre de l'injure qu'il vous a faite, ſi ſa paſſion lui permet encore le raiſonnement; que vous ne lui avez jamais donné ſujet de vous offenſer, que vous l'avez toûjours traité en ami, qu'il vous faſſe raiſon de cette injure, & qu'à cette condition vous l'oublirez, & continuerez de le tenir au nombre de vos amis.

Vous pouvez encore finir de cette maniere, en diſant que vous n'en voulez pas uſer de même; qu'encore que ce procedé vous dût avoir refroidi, vôtre

amitié eſt trop forte pour n'être pas à l'épreuve de tout celà, qu'il a beau faire, que vous étes trop inviolable dans vôtre parole, & trop attaché à vôtre choix, pour n'être pas toûjours le même à ſon égard, étant perſuadé qu'il n'en a voulu uſer de la ſorte que pour vous éprouver, & que vous étes bien aiſe de lui avoir pû témoigner par-là, que vous étes tout à lui.

Si vous ne voulez pas rompre avec vôtre ami, & que l'offenſe ſoit petite, dites-lui que vous avez regret de ce qu'il a choqué les loix de l'amitié, que vous le croyez trop honnête homme pour avoir voulu vous offenſer ſans ſujet, & que ſans doute c'eſt par la perſuaſion de vos ennemis; que vous étes prêt d'oublier cette injure, s'il vous témoigne du repentir, & qu'aprés cela il vous trouvera auſſi prêt à le ſervir, que vous l'avez toûjours été.

Si c'eſt pour plainte de mêdiſance de quelques paroles dites inconſiderement contre vous, vous pouvez dire que vous le priez à l'avenir de ne pas traiter ſi rudement ſes amis, & de leur faire plus de grace, & de les épargner dans les railleries, que vous voulez bien croire que

ce qu'on vous en a dit n'eſt qu'une ſuppoſition, qu'un faux bruit, ou quelque parole que quelqu'un a voulu ſemer pour mettre la diviſion, & rompre l'etroite union & la bonne intelligence qui étoit entre vous deux, que pour cela vous recourez à la ſource, & l'avez voulu avertir le premier, pour ſavoir de ſa propre bouche ſi la choſe eſt comme on vous l'a dite, que vous le reconnoiſſez aſſez ſincere & aſſez vôtre ami, pour ne lui rien déguiſer là-deſſus.

Enfin comme ces plaintes ont preſque du raport les unes aux autres, vous vous ſervirez le plus-à-propos que vous pourrez, des ſentimens que j'y ai expoſés.

XXXVI.

De reproche.

VOus vous plaindrez à vôtre ami, de ce qu'il fait contre le devoir de l'amitié. Ces lettres ſe diviſent en ſimples Lettres.

1. *De reproches.*
2. *De plainte.*

Par celles de reproches vous accuſerez ſimplement vôtre ami, d'avoir fait quel-

que choſe contre la parole qu'il vous avoit donnée, & contre les proteſtations qu'il vous avoit faites de ſon amitié.

Vous les remplirez de ces termes; qu'après ce qu'il vous avoit promis, & les proteſtations qu'il vous avoit faites, vous ne l'auriez jamais crû capable de ce dont vous l'accuſez, que ſon procedé ne répond pas aux eſperances qu'il vous avoit données, que ce n'eſt pas là la maniere dont il devoit reconnoître vôtre amitié, & vous donner des preuves de la ſienne; que vous ne l'auriez jamais reconnu à cette façon d'agir, ſi vous n'aviez été infiniment perſuadé par des gens irreprochables, que c'eſt lui.

Dans cette aſſurance, vous pouvez lui repreſenter les ſervices dont vous auriez tâché de l'obliger, en lui diſant que c'eſt avec un ſenſible regret que vous étes contraint de lui faire des reproches, & même contre vôtre naturel. Prenez ſa conſience à témoin de cette verité, & lui faites voir l'énormité de ſon ingratitude, comme étant le plus grand de tous les vices, & combien il eſt indigne d'un honnête homme; que vous étes au deſeſpoir d'avoir ſemé dans une terre ingrate, & de ne recevoir de lui en re-

compense que des injures comme d'un ennemi.

Vous lui direz pour conclusion que, comme il est plus glorieux de pardonner que de se venger, son procedé ne vous portera, au pis aller, qu'à avoir à l'avenir un peu plus de refroidissement & de reserve pour lui, & à tâcher de faire un meilleur choix, que celui que vous avez fait, & en un mot de suivre mieux le precepte qu'*il faut connoître avant que d'aimer*, que vous priez Dieu qu'il lui donne un repentir de sa faute, que vous voulez oublier comme un bon Chrétien.

Si vous voulez, pour ne le pas tout-à-fait accabler, ignorer sa faute, vous lui témoignerez que comme *qui bien aime tard oublie*, vous tâchez encore de vous flater en *jugeant d'autrui par vous même*, & par consequent de son amitié par la vôtre, qu'il n'est point capable de ce qu'on lui veut imputer, que quelque bruit qu'il en soit, ou quelque chose qu'on vous ait dite, pour preuve que vous savez aimer à toute outrance, vous ne changerez jamais la resolution que vous avez prise de le servir dans toutes les occasions.

Enfin si vous ne pouvez vous dispen-

ſer de lui donner un peu à connoître que vous ne doutez pas de ce dont vous l'accuſez, vous finirez par des aſſurances que vous n'en auriez jamais agi de la ſorte à ſon égard ; que, quelque interêt ou ſollicitation qu'on vous eût faite contre vôtre amitié, rien n'auroit été capable de vous en faire relâcher, ny de vous diſpenſer de ce que l'on doit à un ami.

XXVII.

D'excuſe.

VOus devez commencer par un ſincere aveu de vôtre faute, & puis en demander excuſe à vôtre ami en proteſtant que, comme il n'y a perſonne au monde qui ne peche quelquefois, & que vous n'étes pas par conſequent exempt des infirmités de la nature, ce n'eſt que malgré vous, ou par une neceſſité indiſpenſable que cela vous eſt arrivé, que c'eſt la premiere fois que vous avez manqué à vôtre devoir.

Si vous n'avez point d'autre excuſe, vous avoüerez ingenument vôtre faute en diſant que vous en avez un regret extréme, que vous vous croyez indigne

d'en recevoir le pardon, à moins que ce ne soit par un effet de sa bonté & de son honnêteté; que vous le priez d'oublier vôtre faute, dautant plus que tout homme est fautif, & principalement ceux qui, comme vous, se fient un peu trop sur la bonté & sur l'indulgence de leurs Amis; l'assurant que desormais vous prendrez garde de si près aux choses, que vous n'en userez plus de même. Que s'il lui plaît de vous excuser, vous n'en abuserez jamais. Que vous attendez cet effet de sa generosité, & que vous le conjurez par son amitié, & par la vôtre de n'avoir point égard à ce qui s'est passé, mais au repentir que vous en avez; enfin que vous le priez que ce procedé ne change point son affection, comme vous lui conserverez à jamais la vôtre.

Si c'est une personne de qualité, implorez sa bonté & son indulgence, lui proposant pour objet la bonté de Dieu, qui nous pardonne lors qu'il voit nôtre repentir. Dites-lui, que si vous étes assez heureux pour qu'il vous pardonne, il remportera beaucoup de gloire de sa clemence, avec l'amour de tout le monde, & que vôtre ressentiment vous obligera de publier par tout sa grace & ses bontez, sans en abuser.

XXXVIII.

De justification.

IL faut les commencer ordinairement sur le ton plaintif, en accusant vôtre malheur de ce que des médisans auroient voulu vous perdre auprès de vôtre Ami, en vous imputant une faute en son endroit dont vous n'avez jamais été capable, declamant contre la perfidie des hommes, qui sont capables d'inventer des impostures & des calomnies pareilles à celles dont on vous accuse à tort, & que vous vous estimeriez le plus malheureux de tous les hommes, si elles vous étoient seulement entrées dans la pensée, que vous connoissant aussi sincere que vous l'étes, vous n'auriez pû vous imaginer qu'il pût y ajoûter foi, que ce sont vos ennemis qui lui ont fait ces contes; que s'il vous connoissoit bien, ou que s'il vouloit vous rendre la justice qu'il voudroit qu'on lui rendît, il jugeroit aisément par ces apparences, que vous n'étes pas capable de ce dont on vous accuse; que si vous n'étiez pas assuré de vôtre innocence, vous n'au-

riez jamais osé prendre la hardiesse de lui écrire pour vous justifier ; ou que si vous l'aviez fait, ce n'auroit été que pour lui avoüer vôtre faute, & lui en demander pardon, disant, que vous esperez que quelque mauvaise impression que vos ennemis lui pourroient avoir donnée contre vous, que sa bonté & son indulgence vous auroient toûjours fait esperer une grace, que cependant vous n'en auriez point voulu; parce que si vous aviez fait ce dont on vous accuse, vous vous croiriez indigne de la recevoir : Que s'il lui plaît de donner un peu plus d'audience à vôtre amitié qu'à ces imposteurs, qui lui debitent mille suppositions, il verra que vôtre innocence parle d'elle même, & que par toutes ces fortes raisons, vôtre justification est indubitable, & d'autant plus encore, que si vous étiez assez malheureux pour être capable d'une telle lâcheté, vous faites trop d'estime de son amitié, pour avoir eu la moindre pensée de lui déplaire, qu'il banniſſe ses soupçons, & vous croye toûjours son Ami, comme vous souhaitez qu'il soit le vôtre.

Deplus, vous tâcherez de mieux éta-

blir vôtre innocence, par les circonſtances du fait que vous jugerez les plus propres à la faire connoître.

Enfin, je n'aurois jamais fait, ſi je voulois faire ici le détail de tous les termes de reproches, de plaintes, d'excuſes & de juſtification, qui s'écrivent entre Amis, dautant que la plûpart ſe tirent des conjonctures des tems, des lieux, & des perſonnes : C'eſt pourquoi il faudra s'attacher pour les mettre par écrit à prédire l'avenir, & raiſonner ſur des choſes qui peut-être n'arriveront pas, & ſur les differentes raiſons que des Amis peuvent avoir de s'écrire ; me ſuffiſant d'avoir r'apporté ici les termes generaux dont on ſe ſert ordinairement pour ſervir d'exemple en de pareilles occaſions, & de matiere à toutes ſortes de ſujets que j'ai ébauchés, n'ayant fait cette *Inſtruction familiere*, que pour ſervir de guide à ceux qui n'ont pas bien l'uſage des Lettres, & non pour ceux qui l'ont en perfection.

Il y a encore une autre ſorte de petites Lettres Galantes, qu'on appelle communément des *Billets doux*, ou des *Poulets*, pour deux raiſons.

La premiere, parce que ces sortes de Lettres sont ordinairement les plus courtes qui se fassent, &

La seconde que, comme on ne les écrit qu'à des filles, ou à des femmes qu'on aime, le stile en est toûjours plein de tendresse & de douceur.

Fin de la troisiéme partie.

QUATRIE'ME PARTIE
QUI CONTIENT
LES TITRES DONT
on qualifie toutes ſortes de perſonnes, tant Eccleſiaſtiques que Seculieres, depuis les plus grands Princes, juſqu'aux moindres de leurs ſujets, avec la maniere dont on les traite en parlant d'eux & à eux-mémes, & l'origine de ces titres.

AVEC

TROIS MANIERES
pour bien ordonner les Lettres, pour toutes perſonnes, depuis les plus grands Princes, juſqu'aux moindres de leurs ſuiets, & pour bien converſer avec eux.

AVIS

AVant que de parler de la difference des deux ſuſcriptions, & de la ſouſcription, il ne ſera pas mal à propos d'apprendre à bien mettre ſur le deſſus des Lettres les titres ou qualités qui conviennent à un chacun, ou qu'il deſire avoir ; autrement les Lettres ne ſeroient pas bien receuës ; c'eſt ce qui m'a obligé en partie d'en faire le Traité qui ſuit.

LES TITRES

Dont on qualifie toutes sortes de personnes, tant Ecclesiastiques, que Seculieres, depuis les plus grands Princes, jusqu'aux moindres de leurs Sujets, avec la maniere dont on les traite en parlant d'eux, & à eux-mêmes, & l'origine de ces Titres.

§. I.

DU PAPE.

IL s'appelle ordinairement LE SAINT PERE *par excellence*, & quand on lui parle, on le qualifie de VÔTRE SAINTETE', & quand on parle de lui, on dit SA SAINTETE'.

§. II.

Des Cardinaux, & du grand Maître de Malthe.

On les traite d'EMINENCE, ce qui ne convient qu'à eux.

Vôtre / *Son* { *Eminence me dit hier que &c.*

On les traite, & toutes les autres personnes qualifiées de MONSEIGNEUR, qui se met devant ou tout seul en tems & lieu.

§. III.

Des Archevêques, & Evêques.

Quand on parle d'eux, dans quelque Ouvrage, comme dans des Theses qu'on leur dedie, &c. on les traite de *Prince de l'Eglise* en ces termes.

Illustrissimo Ecclesiæ Principi.

§. IV.

Du Primat des Gaules.

L'Archevêque de Lion est toûjours le

Primat des Gaules, & ne se traite que comme les autres Archevêques, & Evêques, à moins qu'il ne soit Prince de naissance, car alors on le traiteroit d'*Altesse*.

Il y a cinq autres Primaties en France, savoir, Vienne, Narbonne, Sens, Bourdeaux & Bourges, mais comme il y a de la contestation je n'en definirai rien.

§. V.

Des Abbés, & de tous les Prêtres seculiers.

Ils n'ont point de titres, que celui de MONSIEUR, en parlant d'eux ou à eux, si ce n'est qu'on les traite par honneur de MESSIRE, & pareillement les gens de qualité, tant d'Epée que de Robe, quand on les cite dans quelque acte de Notaire, &c. en y ajoûtant leur nom & leur surnom. Ce même titre se donne aux Prêtres Seculiers dans les actes passez avec eux.

Par exemple.

Messire LOUIS DE LA MOTTE ASPREMONT, *Abbé de l'Abbaye de Daulas, de l'Ordre de S. Augustin, Dioceſe de Quinpert.*

Messire FRANÇOIS VICOMTE D'AUBUSSON, *Duc de la* FEÜILLADE, *Pair, & Maréchal de France, Gouverneur du Dauphiné, Colonel des Gardes Françoises, & Chevalier des Ordres du Roi.*

Messire JACQUES GENAY, *Prêtre, natif de l'Isle Bouchard.*

Messire JEAN MILLERAN, *Prêtre de la Paroisse de saint Paul, natif de* SAUMUR.

Vous remarquerez qu'on traite les *Abbés* Commendataires, sur tout les Mitrés & Crossés, d'*Illustrissime*, & les Reguliers de *Reverendissime*, qui est une espece de superlatif Latin qui semble plus dire que *très-Reverend* dont on qualifie tous les Prieurs, & Superieurs, & Superieures des Ordres de Religieux, & de Religieuses, comme vous verrez en son lieu à la fin de ce §.

§. VI.

De tous les Ordres de Religieux, & de Religieuses.

Les honnêtes gens les traitent plus

souvent de *Messieurs*, & de *Dames*, que de *mon Pere*, & de *ma Mere*; c'est-à-dire *Pere spirituel &c.* excepté les Ordres austeres, Chartreux, Capucins, Carmes Déchaussez & autres, n'y ayant que les petites gens qui les traitent en general de *Pere*, & de *Mere*; neanmoins quand on leur écrit, sur tout aux Religieux, on les traite quelquefois de *Reverend Pere*, & les Dames de *Reverende Mere*; & dans la conversation ils se traitent de *Reverend Pere*, & de *Reverende Mere*, avec cette difference, que bien que les Religieux ne traitent les Religieuses que de *Madame*, les Religieuses ne les traitent que de *mon Pere*, en y ajoûtant *Reverend* selon les occurrences.

On qualifie les Prieurs, & Superieurs & Superieures, de *tres-Reverends*, & *tres-Reverendes*, en y ajoûtant *Pere* ou *Mere*, selon les occasions.

§. VII.

De la Maison de l'Empereur d'Occident.

L'Empereur, & l'Imperatrice, se traitent de *Majesté Imperiale*, ou de

ſacrée Majeſté ; quand on parle d'eux, & à eux.

Les Fils de l'Empereur d'*Alteſſe Royalle à cauſe des Royaumes de Hongrie, & de Boheme dont-il les fait Rois quand il lui plaît.*

§. VIII.

De la Maiſon de l'Empereur d'Orient.

L'EMPEREUR d'ORIENT eſt communement appellé le *grand Turc*, ou *le grand Seigneur* par excellence ; & quand on parle de lui ou à lui, on le traite de *Hauteſſe* : Sa Cour s'appelle *la Porte*, parce qu'on dit que perſonne n'entre jamais dans l'Appartement interieur du Serrail, où ſont les Sultanes, l'entrée de ce Palais n'étant permiſe que dans l'Appartement exterieur.

§. IX.

Des Femmes du grand Seigneur.

Elles s'appellent toutes *Sultanes*, & la principale qui eſt celle qui accouche du du premier enfant mâle, *la grande Sultane*, ou *la Sultane Reine.*

§. X.

Du grand Mufti.

Grand Mufti signifie *grand Sacrificateur* ou *Chef de la Religion*, comme le Pape est parmi les Catholiques Romains,

§. XI.

Du grand Visir.

Celui qui commande toute l'Armée, & qui est Chef de toute la Iustice, étant la premiere personne d'aprês le grand Seigneur, s'appelle *grand Visir*.

§. XII.

De l'Aga des Ianissaires.

Celui qui commande les Janissaires qui sont comme le Regiment des Gardes, s'appelle *Aga*.

§. XIII.

Des Gouverneurs Generaux des Provinces du grand Seigneur &c.

Ils s'appellent *Beglierbeis* ou *Bachas*, & les Gouverneurs particuliers qui ſont ſous eux, ſe nomment *Sangias*, & *Timariots*.

Il faut remarquer que *Timariots* étoient des noms de commanderies ou autres ſortes de Benefices dont on donnoit l'uſufruit à ces *Sangias &c.*

§. XIV.

Des Ambaſſadeurs du Grand Seigneur.

Ils s'appellent *Chaous*, comme ceux du Roi de Siam s'appellent *Mandarins*, qui eſt une qualité auſſi conſiderable que celle de Duc.

§. XV.

Du Kam des Tartares.

On appelle ainſi leur Prince, & ce nom ſignifie autant qu'Empereur.

§. XVI.

§. XVI.

Du grand Duc de Moscovie.

Il s'appelle ainsi valgairement, comme nous appellons le grand Duc de Toscane ou de Florence qui est le nom de la Capitale de son Païs qu'on appelle Toscane, la difference qu'il y a est, que le grand Duc de Moscovie prend le titre de CZAR, c'est-à-dire de CESAR; comme qui diroit EMPEREUR, parce qu'on qualifioit autrefois de ce nom, les Empereurs Romains.

AVIS.

SI je parle du grand Duc de Moscovie avant les Rois, ce n'est qu'à cause de sa qualité d'Empereur de la Russie Blanche.

§. XVII.

Des Maisons Royales.

On traite les Rois, & les Reines, de MAJESTE' tant en écrivant qu'en parlant.

Vôtre } MAJESTE' &
Sa }
en pluriel *leurs* MAJESTE'S.

§. XVIII.

De la qualité de Sire.

Elle vient des Maures, qui signifie *Seigneur*, & ne convient qu'aux Rois, & on y peut ajoûter celle de MAJESTE', selon les occurrences, sur tout au commencement, & à la fin d'une lettre, & en parlant à eux.

SIRE, *vôtre* MAJESTE', & non, *vôtre* MAJESTE', SIRE, ce qui est absurde.

§. XIX.

Des Reines.

On les traite de MADAME comme les Rois de SIRE, en parlant à elles, en y ajoûtant aussi vôtre MAJESTE' selon les occasions.

§. XX.

Tres-Chrêtien.

Les Rois de France, ont la prerogative de Rois *Tres-Chrêtiens*, & ce titre leur est venu des Empereurs, sur le declin de l'Empire, en reconnoissance des grands services qu'ils ont rendu au saint Siege: les Rois de France étant dés ce tems-là, les plus grands de toute la Chrêtienté.

Clovis I. que Gregoire de Tours appelle nouveau Constantin, est le premier de nos Rois, qui a porté le titre de *Très-Chrêtien*. Saint Remi l'appelle de même en son Testament, & le Pape Hormisdas, en l'Epitre écrite à ce grand Saint, l'appelle *Ludovicum Christianissimum:* lors que les anciens Papes écrivoient à nos Rois, ils se servoient de *vestra Christianitas*. Comme le Pape Pelage I. & Gregoire I. & même ils se servoient de ces mots, en écrivant à nos Reines.

§. XXI.

Fils aîné de l'Egliſe.

Ce titre leur eſt auſſi venu des Empereurs, ſur le declin de l'Empire, & les Papes les en ont toûjours qualifiés, à cauſe des bons ſervices qu'ils ont autrefois rendus au ſaint Siege.

CLOVIS I. fut nommé au premier Concile d'Orleans, *Catholicæ Eccleſiæ Filius*, & les Evêques écrivant à nos Rois de la premiere race, mettoient ainſi leur inſcription *Glorioſo atque præcelſo & Univerſalis ſanctæ Eccleſiæ Filio, illi regi ille Epiſcopus.*

Le Roi des Tartares écrivant à ſaint Loüis, l'appelle *legis Evangelicæ Filium.*

§. XXII.

De Dieu-donné.

Le Rois regnant s'appelle ainſi, à cauſe de ſon heureuſe naiſſance, accordée aux prieres & aux vœux des François. Feuë la Reine ſa mere, ayant été longtems mariée ſans avoir d'enfans.

§. XXIII.

Loüis le Grand.

On l'a surnommé ainsi à l'exemple d'Alexandre, dont il a suivi & suit toûjours par tout les glorieux vestiges.

XXIV.

Catholique.

Les Rois d'Espagne portent ce beau titre, depuis que FERDINAND en fut honoré le premier, & le laissa à ses Successeurs en Espagne. Alexandre VI. Espagnol, le lui donna aprês qu'il eut repris la ville de Grenade sur les Maures, au mois de May 1491. Et quand même, selon le sentiment de quelques Espagnols, les Rois d'Espagne auroient eu ce nom de *Pelage* premier Roi de *Leon*, qui l'obtint pour avoir été le premier Chef des Chrêtiens, contre l'etablissement des Sarrasins en Espagne: il ne s'ensuit pas que nos Rois n'en ayent été honnorés auparavant; car *Pelage* vivoit en Espagne l'an 716. &

ſaint Gregoire le Grand, qui vivoit en 610. qualifia Childebert de ce titre de *Catholique*, l'élevant par deſſus tous les Rois de la Terre, au Livre 5. de ſes Epîtres, Epître 6. d'où Mathieu Paris a eu tres-grande raiſon de l'appeller *Terreſtrium rex regum* Philippes de Valois fut auſſi ſurnommé *Catholique* par les Prelats de France en 1529.

§. XXV.

Defenſeur de la Foi.

Les Rois d'Angleterre ne poſſedent auſſi ce titre qu'aprés les Rois de France. Henry VIII. Roy d'Angleterre, fut le premier qui en fut honoré, à cauſe du Livre qu'il compoſa contre Luther; mais Charlemagne a eſté appellé long-tems auparavant defenſeur de la Foi. Theodemar 12. Abbé du Mont-Caſſin, le qualifie ainſi en des Lettres qui ſont ſur la fin des Chroniques du Mont-Caſſin, & dans la Preface de ſes Capitulaires, il y a *devotus ſanctæ Eccleſiæ defenſor*, & en quelques autres endroits. Ce ſont les noms de ſplendeur, que nos Rois ont poſſedé avant tous les autres, & qui

étoient reverés de tous les Rois de la Terre, & même des Empereurs ; & il n'y avoit qu'eux qui fiſſent battre de la monnoie d'or où leur portrait, & non celui de l'Empereur, étoit gravé : comme il ſe voit dans des Antiquités de Clovis, & de Childeric, avant que Juſtinien fût Empereur, & les Empereurs recherchoient leur amitié & leur bienveillance : Comme l'Empereur Tibere II. envoya à Chilperic, cinquante pieces d'Or chacune du pois d'une livre, ayant d'un côté le Portrait du même Tibere, avec cette inſcription : *Tiberii Conſtantini perpetuò Auguſti*, & au revers un Chariot avec ſon conducteur, & cette inſcription *gloria Romanorum.*

§. XXVI.

Maniere de ſigner des Rois.

Il faut remarquer que tous les Rois de France n'écrivent jamais au bas de quelqu'écrit que ce ſoit, que leur nom propre. *Exemple*, LOUIS, ſans y ajoûter le nombre. Mais les Rois d'Angleterre y ajoûtent un R. pour le mot de *Rex*, comme *Iames R.* qui ſignifie

Iacques Roi. Au lieu d'un K, par laquelle lettres commence *Keen* qui signifie *Roi* en Anglois, ce mot Latin & François ayant là plus de force que l'Anglois. Mais quand on raconte leurs belles actions, on spécifie leur nom de nombre après leur nom propre pour les mieux distinguer.

Exemple.

Henri IV. Loüis XIII. & Loüis XIV. ont toûjours remporté de tres-grandes victoires sur leurs ennemis.

Charles II. & Iacques II. Rois d'Angleterre sont venus à bout de leurs ennemis,

§. XXVII.

Du premier fils de France, surnommé Dauphin.

Le premier fils de nos Rois s'appelle toûjours *Dauphin* depuis un certain tems, par la raison que vous pouvez voir dans l'Histoire de France.

On le traite ordinairement parlant de lui, de *Monsieur le Dauphin*, ou de *Monseïgneur* par excellence, comme le Roi l'a nommé depuis 10. ou 12. ans.

§. XXVIII.

De Madame la Dauphine.

Elle ne s'appelle point autrement.

§. XXIX.

Des Enfans de Monseigneur.

Ils ne s'appellent que comme il plaît au Roi, des noms des appanages qu'il leur donne en naissant, pour les mieux distinguer. Par exemple, les trois Fils de Monseigneur s'appellent,

Monsieur le Duc { *de Bourgogne* / *d'Anjou* / *de Berry*

§. XXX.

Des autres Fils & Filles de Roi, ou fils & filles de France.

Ils n'ont point aussi d'autres noms que ceux des appanages qu'il plaît au Roi de leur donner.

§. XXXI.

De la premiere Fille du Roi.

Elle s'appelle *Madame* par excellence pour la mieux distinguer des autres, qu'on appelle aussi du nom des appanages que le Roi leur donne, comme *Madame de &c.*

§. XXXII.

Prerogatives de Monseigneur.

En parlant & en écrivant à MONSEIGNEUR on ne le traite jamais que de vous, parce que la MAJESTE' est au dessus de lui, & l'*Alteſſe Royale*, au dessous, quoi qu'il soit le seul de tous les Princes du sang, qu'on puisse traiter à plus juste raison d'*Alteſſe Royale*, & les autres Fils & filles de Roi, ce qui ne se pratique guere avec ces derniers, qu'en écrivant, mais pour les autres du sang Royal on les en peut quelquefois traiter selon les occurrences.

§. XXXIII.

Des Princes, & des Princesses qui peuvent traiter le Roi seulement de Monsieur.

Il n'y a que la Reine, Monseigneur, Madame la Dauphine, Monsieur & Madame en parlant à sa MAJESTE', autrement ils le traitent de Roi, comme, *le Roi a dit ceci, cela &c.*

§. XXXIV.

Du Frere puîné du Roi.

Il a pour appanage la Duché d'Orleans, d'où on le qualifie de *Duc d'Orleans*, quoiqu'il s'appelle *Monsieur* par excellence, pourvû qu'il n'y ait pas d'autre Frere puîné du Roi dernier mort, comme du tems de feu Monsieur le Duc d'Orleans frere de Loüis XIII. Monsieur Frere unique du Roi, s'appelloit Duc d'Anjou, aucun Prince ne perdant jamais sa qualité qu'en mourant.

§. XXXV.

de Madame.

On la qualifie de *Madame la Ducheſſe d'Orleans*, quoiqu'elle s'appelle *Madame* par excellence, au cas que le Roi n'ait point de Princeſſe avant le mariage de Monſieur, car alors on l'appelleroit comme ci-deſſus, la même choſe ſe pratiquant avec les Princeſſes qu'avec les Princes.

§. XXXVI.

Du premier fils de Monſieur.

On devroit l'appeller *Monſieur le Duc de Valois*, qui eſt proprement ſon appanage; mais on a jugé à propos de changer cette qualité en celle de *Duc de Chartres* parce qu'il ſemble qu'elle ait été fatale à pluſieurs Princes.

Monſieur le Duc de Chartres eſt le dernier Prince du ſang Royal en ligne Directe.

§. XXXVII.

De la premiere Fille de Monſieur.

Comme le même appanage *de Valois* étoit auſſi le ſien, on ſous-entend la qualité *de Chartres*, parce qu'on ne l'appelle ordinairement que *Mademoiſelle* par excellence, comme on appelloit autrefois *Mademoiſelle d'Orleans* d'apreſent, fille aînée de feu Monſieur le Duc d'Orleans, frere de Loüis XIII. de glorieuſe memoire, laquelle on ne peut plus diſtinguer que par cet appanage qui ſeroit dû à ſon defaut à Mademoiſelle de Valois, fille de Monſieur, & ainſi les autres Princeſſes ſe diſtingueroient par des noms de differens appanages, qu'il faudroit nommer en parlant d'elles. Etant à remarquer, comme j'ai déja dit, des deux Freres de differens Rois, que s'il y a úne autre Fille d'un autre Frere de Roi, qui ſoit déja revétuë de cette qualité, elle ne la perd point, à moins qu'elle ne fût mariée; quoi qu'on la pût & dût diſtinguer en parlant des deux *Demoiſelles*, par le nom de ſon appanage, comme Mademoiſelle d'Orleans, Fille aînée de feu

Monſieur le Duc d'Orleans ; ainſi il n'en eſt pas tout-à-fait de ces deux *Demoiſelles*, comme des deux Freres de Rois.

§. XXXVIII.

Maniere de ſigner des Fils, & des Freres de Roi.

Ils mettoient autrefois aprés leur nom propre, leur ſurnom, comme tout le monde fait, mais à preſent cela ne ſe pratique plus, & ils mettent en ſa place celui de *France*, dont ils prennent le nom, comme *Loüis de France*, *Philippes de France*, *&c.* d'où on dit qu'ils ſont Fils de France.

Il en faut excepter *Monſeigneur*, qui ſigne, *Loüis Dauphin.* Neanmoins quand on fait mention dans l'Hiſtoire des autres auſſi bien que des Rois, ou lors qu'on les cite en parlant, on les diſtingue par leur ſurnom, & par celui de leur appanage, s'ils le veulent.

Pour ce qui eſt des autres Princes du Sang, ils mettent toûjours leur ſurnom, comme, *Loüis de Valois*, *de Bourbon*, *Philippes de Bourbon.*

§. XXXIX.

Maniere de signer des Princesses du Sang.

Il en est de même de ces Princesses Filles, & Sœurs de nos Rois, & de celles de la même Famille, & des autres.

§. XL.

De Majesté, d'Alteſſe, & de Monseigneur.

De la même maniere qu'on ne traite que les Rois de *Majesté*, on ne traite que les Princes en general d'*Alteſſe*, devant laquelle qualité, on peut mettre *Monseigneur* selon les occurrences, & sur tout au commencement & à la fin d'une Lettre, comme on peut mettre, *Sire* devant *Majesté*, avec cette difference, qu'encore que *Sire*, ne convienne qu'aux seuls Rois, on se peut servir par tout, comme on sait, de *Monseigneur*, pour toutes les personnes qualifiées, comme Princes, grands Seigneurs, & Officiers de la Couronne, Chancelier, Secretaires d'Etat, premiers Presidens des Cours de Parlement, &c.

§. XLI.

Du premier Prince du Sang.

C'eſt toûjours celui qui n'étant ni Fils, ni Frere de Roi, ni Fils de Frere de Roi, eſt le plus proche de la Couronne immediatement aprês les Fils de Frere de Roi, & il s'appelle *Monſieur le Prince* par excellence ; par exemple, *feu Monſieur le Prince*. Ce n'eſt pas, comme j'ai déja dit de Monſieur le Duc d'Orleans & de Madame, &c. qu'il n'ait auſſi quelque appanage ſous-entendu, dont on le puiſſe qualifier, comme *Monſieur le Prince de Condé*, tous les Princes du Sang en general ayant quelque appanage.

§. XLII.

De Madame la Princeſſe.

Il en eſt de méme, comme j'ai déja dit de toutes les Princeſſes, que de ſon Epoux ; car elle s'appelle *Madame la Princeſſe* par excellence.

§. XLIII.

Du Fils aîné de Monsieur le Prince.

Il a la qualité de premier Duc de France, & il s'appelle par consequent *Monsieur le Duc* par excellence, & a nonobstant pour appanage la Duché d'Anguien, dont on le peut qualifier selon les occurrences.

§. XLIV.

De Madame la Duchesse.

Il en est aussi de méme que de son Epoux; car elle s'appelle *Madame la Duchesse* par excellence.

§. XLV.

Du premier Fils & de la premiere Fille du Roi d'Espagne.

Il s'appelle *Infant*, & elle *Infante*.

§. XLVI.

De Monseigneur le Duc de Savoye.

On le traite d'*Alteſſe Royale*, à cause

du Royaume de Chypre, ſur lequel il a ſes pretenſions.

§. XLVII.

Des Princes Souverains, & de tous les Seigneurs qui ſont conſiderables par leur naiſſance, ou par leurs charges.

On traite les Doges de *Serenité*;

Les Senateurs & les nobles Venitiens d'*Excellence*, ſur tout dans leurs païs; car lors que le Doge de Genes, & quatre des principaux Senateurs de cette Republique étoient en France en 1685. on ne les traittoit que de *Meſſieurs*.

§. XLVIII.

Des Electeurs ſeculiers.

Ils ſe traitent d'*Alteſſe Electorale*.

§. XLIX.

Des Fils aînés des Electeurs.

Ils ſe traittent ordinairement en Allemagne de *Cour-Prince*, & par tout ailleurs de *Prince Electoral*.

§. L.

Du Gouverneur des Païs-Bas Espagnols, & des Ambassadeurs, & la maniere de se comporter avec eux.

On les qualifie tous d'*Excellence*, avec la difference de ci-dessous.

Il faut remarquer que lors qu'une personne de grande qualité parle à un Ambassadeur, il ne le traite jamais que de *Monsieur*, ce qui se pratique ordinairement d'égal à égal, ou quand on est d'égale naissance, ou qu'on le porte assés beau pour se mieux distinguer du commun.

AVIS.

ON verra donc selon ce que j'ai exposé dans ce petit Traitté, qui ne déplaira pas aux Etrangers lesquels ne confondent le plus souvent ces qualitez que parce qu'ils les ignorent, que celles de *Monseigneur*, de *Monsieur*, de *Madame*, & de *Mademoiselle*, se prennent de plusieurs façons, selon les personnes avec qui on a affaire ou à traitter.

§. LI.

Distinction de Monseigneur à Rome.

Comme j'en ai parlé suffisamment cidessus je dirai seulement ici, que ceux qu'on appelle à Rome un *Monseigneur*, sont les Archevêques, les Evêques & les Abbés, à qui cette qualité a été donnée par les Cardinaux.

§. LII.

En Angleterre, en Ecosse & en Irlande.

On traite de *Monseigneur* par excellence les Ducs, les Marquis, les Comtes, & leurs Fils, à qui ce Titre est dû par leur naissance, avec cette difference qu'il n'y a que les Fils de Ducs, & de Marquis, qui s'appellent tous *Monseigneur*, en les distinguant par leurs noms propres; comme *My-lord Edoüard*, *My-lord Iames*, *&c.* c'est-à-dire, *Monseigneur Edoüard*, *&c.* n'y ayant seulement que les Fils aînez des Comtes qu'on appelle *My-lord*, leurs Freres se distinguant aussi par leurs noms propres comme *Monsieur Edoüard*, *&c.*

De plus le Roi d'Angleterre donne cette qualité à qui lui plaît, & elle est si

eſſentielle à tous ceux qui en ſont honorez, qu'il les appelle également tous *Monſeigneur* en parlant d'eux & à eux. Auſſi eſt-elle ſi conſiderable par tout, que lors que les ſujets du Roi parlent d'eux ils diſent par excellence, c'eſt un *Lord*, & les François & autres Etrangers par corruption, *un My lord Anglois*, comme qui diroit en François, c'eſt un *Monſeigneur Anglois*.

Cette qualité de *Monſeigneur*, a toûjours été ſi conſiderable en France, & ces *My-lords* y ont toûjours paſſé pour être ſi riches, que lors que les petites gens veulent faire quelque comparaiſon d'une perſonne riche à un autre, ils diſent qu'il eſt riche comme un *My-Lour*. C'eſt un gros *My-Lour*.

On les traite de plus en parlant d'eux ou à eux, & auſſi leurs femmes, comme les Italiens traitent ordinairement tous les honnêtes gens, c'eſt-à-dire de *vôtre Seigneurie, de ſa Seigneurie*. Exemple.

Monſeigneur { *vôtre Seigneurie m'a dit*
Madame { *que, &c.*

Ie ſuis Monſieur, & Madame, de vôtre Seigneurie.

Mais ceux qui ſont encore au deſſus

comme les Ducs, les Marquis & les Comtes, ſe traitent de *grace*, & pareillement les Alemands, avec cette difference que leurs Marquis qui ſont en fort petit nombre, ſe traitent tous d'*Alteſſe Sereniſſime*, parce qu'ils ſont tous Princes, y en ayant même un Electeur, qui eſt le Marquis de Brandebourg.

§. LIII.

Diſtinction de Monſieur.

Il y a donc de deux ſortes de *Monſieur*. Monſieur le Duc d'Orleans s'appelle *Monſieur* par excellence, comme j'ai déja dit au §. XXXIII.

Tous les Seigneurs au deſſous de la qualité de Prince juſqu'à celle d'Artiſan, ne s'appellent que *Monſieur*, en parlant d'eux, en nommant leur qualité, & leur ſurnom en leur abſence, ou étant preſens lors qu'il y a d'autres Seigneurs dans la même compagnie qui ont la même qualité pour les diſtinguer.

Monſieur le
- Duc de la Feüillade
- Maréchal de Crequi
- Chancelier
- Marquis de Louvois
- Comte de Lauzun
- Baron de &c.
- Vidame de Chartres &c.
- Preſident &c.

§. LIV.

Des Vidames.

Les *Vidames* ſont comme les Lieutenans des Archevêques, & Evêques pour le temporel; car comme la pluſpart de ces Prelats avoient des Terres conſiderables, & les Droits ſeigneuriaux, comme ont encore ceux d'Alemagne, ils étoient ſouvent obligez de prendre les armes pour ſe defendre contre un Seigneur voiſin qui les attaquoit dans un tems où tout le monde s'étoit attribué le droit de faire la guerre ſans la permiſſion du Roi; & la coûtume étoit en France, que les Archevêques & les Evêques ne faiſoient point de difficulté de commander leurs troupes en perſonne, comme feu

Monſieur l'Evéque de Munſter. Dans la ſuite des tems, la modeſtie les ayant empéché de le faire, ils choiſirent un Seigneur dans leur voiſinage pour entreprendre leur defenſe quand ils ſeroient attaquez, & ſe mettre à la tête de leurs troupes,& ce ſont ceux-là que l'on a appellé *Vidames*, c'eſt-à-dire, *Vice-domni*. Ces Prelats leur donnerent des Terres de leur temporel pour les engager à cette defenſe, & ces Terres ont paſſé à leurs heritiers. Il y a bien de l'apparence que la pluſpart des Archevêques & des Evêques ont eu leurs Vidames. Ceux qui ſont les plus connus aujourd'hui, ſont les Vidames de Chartres, d'Amiens, de Laon, du Mans, de Tulles, de Châlons, de Gerbroy, &c.

§. LV.

Diſtinction de Madame.

Il y a de pluſieurs ſortes de Dames, comme vous pouvez voir dans la Maiſon Royale aux §. XVIII.XXX.& XXXIV.

Toutes les femmes de qualité, depuis les Princeſſes juſques à ces Dames qu'on appelle communement *Dames damées*, à cauſe

cause des Titres d'honneur que leurs maris possedent par leur naissance, ou des dignitez de leurs Charges, s'appellent *Madame*, comme

Madame la { *Chancelliere*, *Duchesse*, *Maréchale*, *Marquise*, *Comtesse*, *Baronne*, *Vidame*

Madame la { *Presidente* { *Civile*, *Criminelle* ; *Lieutenante* { *Civile*, *Criminelle* ; *Conseillere &c.*

On appelle en dernier lieu ordinairement *Madame* toutes les femmes de bons Bourgeois, qui sont au dessous des femmes de Gentils-hommes, qu'on ne peut appeller autrement, parce que cette qualité moins relevée à leur égard que celle de *Demoiselle*, qui est comme l'appanage des femmes, & des filles de Gentils-hommes, leur convient mieux, n'y ayant en nôtre langue, que ces deux qualitez de *Dame*, & de *Demoiselle* pour les femmes, comme il n'y a pour les hommes que celles de *Monseigneur*, & de *Monsieur*.

Il y a d'autres femmes du commun,

comme les femmes d'Artisans, & autres de la lie du peuple, qui sont tellement au dessous de ces Dames, dont je viens de parler, qu'on les peut appeller par dérision des *Dames à chaperon*, parce qu'effectivement elles portoient autrefois des chaperons, sur tout les vieilles, & les fruitieres & harangeres, d'où on les peut appeller dans le burlesque des *Dames faites à la hâte*, parce que ne sachant le plus souvent comment on les peut appeller, on les traite sur tout à Paris de

Dame { *Ieanne*, *Iaqueline*, *Perrine*, *Perrette*, *Perronnelle*, *Ragonde &c.*

§. LVI.

Distinction de Mademoiselle.

Comme il y a de plusieurs sortes de *Dames*, il y a aussi de plusieurs sortes de *Demoiselles*, comme vous pouvez voir dans la suite de la Maison Royale.

Cette qualité de *Demoiselle* est telle-

ment l'appanage des femmes, & des filles de Gentils-hommes, & de nobles, que, lors qu'on doute qui elles sont, on demande, sont-elles *Demoiselles* ? & non pas *Dames*, parce que cette qualité étant pour lors infiniment au dessous, elle est trop commune dans le monde. On avoit donc traité par consequent de tout tems de *Demoiselles* les femmes de simples Gentils-hommes, quoique de tres-ancienne Famille, mais depuis quelque tems elles s'oublient tellement en tenant cette qualité au dessous d'elles, qu'elles se font appeller *Madame à toute outrance*, sans aucune difference, quoiqu'il y en ait beaucoup.

Cette qualité de *Demoiselle* convient par la même raison à toutes leurs filles, & aux filles des personnes de qualité, à qui pour les mieux distinguer, on donne aussi bien qu'à leurs freres des Seigneuries de quelque Maison, ou de quelque Terre, ou de quelque clos de vignes, comme des appanages aux Princes, avec cette distinction, que le fils aîné, & la fille aînée portent le plus souvent le nom du pere, ou de la principale Terre, & le puîné s'appelle *Monsieur le Chevalier*, & si quelqu'autre veut

être d'Eglise, on l'appelle par avance Monsieur l'Abbé *ad honores*, ainsi on dit

Monsieur & Mademoiselle { *du Lac* / *de la Taupiniere* / *des Terrageaux &c.*

Enfin on appelle *Mademoiselle* toutes les femmes, & les filles d'après les Nobles, savoir celles qui sont au dessous du commun, comme les femmes, & les filles des Maîtres des Arts liberaux, qui sont si nobles d'eux-mêmes qu'on ne peut à juste raison leur donner d'autre qualité que celle qui convient à la Noblesse, comme les femmes, & les filles des Docteurs en Droit canon, & Droit civil, & en Medecine, des Professeurs des Langues, des Avocats, des Ecuyers, des Maîtres en fait d'Armes, des Maîtres de Mathematiques, des Maîtres de Luth &c.

De plus on traite de *Mademoiselle*, les femmes, & les filles d'Officiers de Justice, de Commissaires, de Procureurs, de Sergens, & d'autres gens sans Lettres, comme des Marchands, & d'autres Bourgeois du commun, à qui on veut faire honneur, quand elles sont bien jolies.

Il faut entierement rejetter ces termes de ci-deſſous trop affectés pour ne pas dire ridicules, dont certains precieux & precieuſes ſe ſervent, ſur tout la plus-part des Marchands, & des Marchandes du Palais à Paris, croyant mieux attirer par ces mignardes expreſſions, des chalans, qui le plus ſouvent s'en moquent, & * *s'en donnent*, comme on dit, *des gorges chaudes*.

Monſeu
Mademe
Mamſelle
Mamoiſelle, qui eſt proprement un mot Gaſcon.

Ces mêmes Marchands & Marchandes diſent auſſi une *demaune*, au lieu d'une *demi-aune*, ce qui eſt auſſi ridicule que de dire, un *aneau* pour un *agneau*, comme font la plûpart des Pariſiens, &c. parce qu'un *aneau* ne ſignifie autre choſe qu'une bague. La plûpart des Picards diſent auſſi *Mons* au lieu de *Monſieur*, mais ſeulement en nomant le nom de la perſonne, comme Mons Reiel de Plars, Gentil-homme Alemand, Mons du Peire, Mons Le Bœuf, Avocats en Parlement, &c. ce qui n'eſt pas moins ridicule.

On écrivoit à la verité autrefois *Madamoiſelle* par un *a*, parce qu'il ſe prononçoit auſſi pour lors ; mais comme il ne ſe prononce plus depuis tres-long-trems, on l'écrit à preſent par un *e*, qui ne ſe prononce point le plus ſouvent devant la liquide *m*.

Cette maniere de parler étoit d'autant moins ridicule en apparence, que tout le monde preſque s'en ſervoit ; mais de dire que par cette raiſon il fallût prononcer l'*e* par tout où on le trouveroit, cela ſeroit d'autant plus ridicule & digne de riſée, que l'étoit un certain Officier de Tours de ma connoiſſance, qui quoi qu'homme d'étude, affectoit tellement une certaine mignardiſe en parlant, ſur tout celle de prononcer l'*e* en pluſieurs endroits où on le prononce comme un *a*, principalement le premier *e* dans le mot de *femme*, qu'il apprêtoit toûjours à rire à tous ceux avec qui il parloit, ſans pouvoir pourtant s'en abſtenir, quoi qu'on lui en fît ſouvent la guerre.

§. LVIII.

Des petites gens.

Pour conclusion, les hommes, & les femmes qu'on ne peut qualifier du moindre de ces Titres, ou à cause de leur vile naissance, ou de la bassesse de leur art, comme les païsans, & les païsannes, qui sont les derniers des Mécaniques, ne se peuvent appeller que par leur surnom; ajoûtant seulement aux femmes leur article *la*, exemple.

Châle	*Roberdeau*
la Châle	*la Roberdelle*
Bothereau	*Rebeilleau.*
la Botherelle	*la Rebeillelle &c.*

§. LVIII.

Quand on a affaire à eux, & qu'on les connoît.

S'ils sont un peu éloignez, on les appelle aussi par leur surnom, en criant, & faisant de plus quelques signes de la tête, ou des mains, comme par une espece de mépris, ou de coûtume qu'on

a en semblables rencontres, sans toutefois les tutoyer à cause de leur âge. Exemple.

Hé *ou* hai, écoutez, *ou* parlez, { *Chale, Bothereau &c. la* / *Chale, la Botherelle &c.*

§. LIX.

Quand on ne les connoît pas.

On se sert des deux termes ci-dessous, du premier avec l'article, & de l'autre avec le pronom possessif.

hé *ou* hai, écoutez, *ou* parlez, { *l'homme* / *la femme* / *mon compere* / *ma commere*

LX.

De leurs enfans quand on les connoît.

Il faut remarquer qu'on les appelle par leur nom propre seulement, pour les distinguer d'eux quand ils sont en leur presence : & par leur surnom, quand ils sont seuls ; mais lors qu'ils sont avec d'autres qui auroient le même nom, on y ajoûte leur nom propre pour les distinguer.

Toute la difference qu'il y a, eſt qu'on les tutoye le plus ſouvent, étant de jeunes gens, pour qui on n'a point tant d'égard.

Il en eſt de même de ceux, & de celles qui ſont reduits à ſervir.

Pierre, Iean, Iaques &c.
Perrine, Ieanne, Iaqueline, ou

hé *ou* hai { *Pierre, Iaques, Iean, René.* / *Perrine, Ieanne, Renée &c.*

Pierre Chale, Iean Roberdeau &c. ou
Perrine Botherelle, Ieanne Rebeillelle.

§. LXI.

De leurs enfans quand on ne les connoît pas.

On les appelle comme ci-deſſous, avec cette difference, que ſi on met l'article *le*, & *la*, ou le pronom poſſeſſif, *mon* & *ma*, aux deux termes dont on ſe ſert pour appeller les hommes, & les femmes qu'on ne conoît pas, on n'en met point abſolument à ce premier, ni à ce ſecond terme, ſi on veut, & jamais avec l'adjectif *petit*.

hé, *ou* hai
écoute, écoutez
parle *ou* parlez
garçon, fille,
ou la fille,
petit garçon,
petite fille,

§. LXII.

Des Valets.

On les appelle auſſi par leur nom de guerre, ou par des ſobriquets qu'on leur donne, *comme,*

hé *ou* hai
Brin-d'amour ou *Brindamour,*
Iaſſemin, la Fleur, la Roſe &c.
George Dandin, Gringalet, Iean de Nivelle,
Iaques des-Loges Nicolas Tuyau, Pierre Gargaillou, M. de la Nigaudiere, &c.

§. LXIII.

Des petits enfans de quelque qualité & condition qu'ils ſoient.

On les appelle le plus ſouvent par le diminutif de leur nom propre, *comme* de Pierre, de Iean, de René &c. d'Anne, de Marie &c.

Pierrot, Ieannot, Renaut &c.
Perrichon, Ieanneton, Renochon, Nannon, Marion &c.

MANIERE

De se bien comporter avec les Princes, & les Grands dans la conversation, & quand on leur écrit sur tout quand on en espere quelque faveur.

COMME *la trop grande familiarité engendre le mépris*, aussi la grande soûmission qu'on a pour les Grãds, nous attire leur estime, neanmoins comme *il faut un milieu à toutes choses*, on ne doit point paroître trop affecté, tant en leur écrivant, qu'en leur parlant; parce qu'il sembleroit qu'on mandieroit leur estime & leur faveur; qu'il est plus à propos de meriter pár quelque belle qualité par laquelle on se puisse faire distinguer de ceux qui rampent devant eux. Mais comme *de deux maux, il faut éviter le pire*, & que les Grands sont ordinairement jaloux & préoccupez, pour ne pas dire aveuglés de leur grandeur, il vaut mieux

pécher dans le trop de ſoûmiſſion ; que dans le trop peu.

Quand on écrit aux Grands, il faut obſerver ce qui ſuit, pour bien diſpoſer une Lettre.

1°. Si c'eſt au Pape, à l'Empereur, au Roi on doit laiſſer par devoir & par reſpect entre la ſuſcription interieure de VOTRE SAINTETE', SIRE, & le premier mot par lequel on commence la Lettre, & entre la ſouſcription interieure, preſque la moitié d'un côte de la page de blanc, & ainſi à proportion des Princes, & de tous les autres Seigneurs, tant Eccleſiaſtiques, que Seculiers, ſelon leurs degrez, ou à d'autres perſonnes à qui on voudroit marquer de la déference. Quand on écrit à des grands Seigneurs, il faut que la ſouſcription ſoit écrite toute au long, & auſſi aux autres ſi on veut.

2°. On ne laiſſe plus à preſent de marge que de la largeur d'un bon doigt, & à proportion des perſonnes à qui on écrit, mais on en laiſſe davantage au bas de la feüille.

3°. On n'écrivoit pas autrefois ſur le revers de la feüille, à moins que la

Lettre ne fût si longue, qu'on ne la pût finir de l'autre côté. Mais à present cela ne se pratique plus.

4°. Il faut se donner de garde de commencer quelque Lettre que ce soit, par la repetition de MONSEIGNEUR, de MONSIEUR, de MADAME, ou de MADEMOISELLE, comme qui diroit,

MONSEIGNEUR,

MONSEIGNEUR m'ayant dit, &c.

MONSIEUR,

MONSIEUR *N.* m'a prié ce matin de, &c.

5°. Si la Lettre n'est pas longue, il vaut mieux repeter, VÔTRE SAINTETE', VÔTRE MAJESTE', & VÔTRE ALTESSE, & commencer ces mots par des lettres capitales, & ainsi des autres Souverains, & grands Seigneurs, que de se servir de *vous*, parce que cela est trop familier en si peu de lignes.

6°. Si tout au contraire la Lettre est longue, on peut mettre quelquefois *Vous*, excepté au Pape, aux Empereurs, aux Rois, & aux Princes, pour éviter les trop frequentes repetitions; mais le plus souvent *Lui*, & *Elle*, qui se rappor-

tent plus élegamment, à *Sainteté*, à *Majeſté*, ou à *Alteſſe*, & enfin aux autres Titres de Grandeur qu'on donne aux Perſonnes à qui ils appartiennent. Car pour ceux qui n'en ont point, comme les Marquis, Comtes, Barons, &c. on ne leur parle ni écrit que par *Vous*.

7°. Prenez garde en parlant ou en écrivant à l'Empereur, à un Roi & à un Prince, parlant d'eux à eux-mêmes, de vous ſervir, comme la plûpart font, des pronoms poſſeſſifs *Sa*, & *Son*, en diſant, *Sa Majeſté*, & *Son Alteſſe*, parce qu'il leur ſembleroit qu'on voudroit parler d'autres Princes. Mais *De Vôtre Majeſté*, &c.

8°. Il faut remarquer que lors qu'on écrit à une Perſonne de qualité diſtinguée, on n'inſere jamais dans la premiere ligne, ou dans la premiere periode de la Lettre, la ſuſcription, comme à des Amis ou à des perſonnes qui ne ſont pas de qualité, comme vous verrez ci-aprés, mais ſeulement au milieu ou à la fin, quand le pronom perſonnel *Vous*, finit une partie de la periode, avec cette exception, que ſi on écrit aux perſonnes qualifiées, on ſe ſert plus élegamment du pronom *Vôtre*, avec le nom des di-

gnitez qui leur conviennent.

Exemple.

Il n'appartient qu'à { Vous *S. Pere*, / Vôtre *Sainteté*, }

Il s'en eſt peu fallu que { Vous. / Vôtre *Eminence*, &c. }

Cela dépend de { Vôtre *Majeſté*. / Vôtre *Alteſſe*. }

Il y a long-tems { *Monſeigneur* / *Monſieur* / *Madame* / *Mademoiſelle* } que je me ſerois donné l'hôneur de, &c.

Quand on écrit à des gens de qualité, on met le plus ſouvent la datte aprês la ſuſcription. Elle doit contenir le lieu d'où on écrit, avec le jour & l'an.

9°. Il faut prendre garde ſur tout de ne pas mettre ces qualitez ci-deſſus & autres, aprês le verbe Actif, devant un autre Subſtantif, à cauſe de la trop grande équivoque, ou abſurdité qui ſe feroit avec le nom, & le verbe qui le gonverne à l'Accuſatif, ou à cauſe de la double équivoque que ces qualitez jointes avec lui, pourroient cauſer dans la même phraſe.

Exemple.

I'ai acheté ce matin un beau cheval, Monſieur.

Ie viens de voir tout à l'heure une belle jument, Madame, Mademoiſelle.

Il n'y a gueres d'apparence d'acheter, Sire, *ce Château.*

Il ſeroit à propos de ne pas acheter, Monſeigneur, *ſi peu de choſe.*

Ie ne vous conſeille pas d'acheter, Monſeigneur, Monſieur, Madame, *ou* Mademoiſelle, *ſi peu de choſe.*

10°. Comme les Grands ne ſe gouvernent pas comme les autres, on finit leurs Lettres par une marque d'un plus grand reſpect & dépendance, qui eſt celle du genitif *De*, en ajoûtant aux deux ſuperlatifs abſolus ci-deſſous, celui de *tres-ſoûmis.*

Exemple,

Etant, avec un profond reſpect

MONSEIGNEUR,

De vôtre { *Alteſſe &c.* / *Grandeur* / *Eminence* / *Excellence* } Le tres-humble, & tres-obeiſſant, ſerviteur. M.

11°. Ne mettez jamais le mot de *ſujet*, que quand vous écrivez à vôtre Roi, ou

au Prince de qui vous dépendez absolument, car cette trop-grande soûmission qui marque une dépendance, lui seroit injurieuse; neãmoins vous pouvez laisser cette qualité de tres-soûmis, ou mettre celle de tres-respectueux aussi bien que lors que vous écrivez à quelques Prelats ou à quelques Princes que ce soit.

Exemple.

puisque / *parce que* { *je suis* }

De vôtre Sainteté,

Le tres-humble, tres-obeïssant & tres-soumis serviteur.

SIRE,

De Vôtre MAJESTE',

Le tres-humble &c. & tres-obeissant serviteur, & sujet, N.

MONSIEGNEUR,

De vôtre Alteſſe Sereniſſime,

Le tres-humble &c. & tres-obeissant serviteur.

12°. Pour ce qui eſt de la maniere dont on doit plier la Lettre, pour les perſonnes de qualité, tant Hommes que Femmes, il faut qu'elle ſoit tout-au-moins de la largeur de quatre doigts, & d'une maniere d'autant plus aiſée à la déplier, qu'il faut mettre par honneur une enveloppe que vous cacheterez au lieu de la Lettre, ſur laquelle vous ne mettrez point de ſuſcription exterieure; mais ſeulement ſur ladite enveloppe, dont la premiere ligne qui ne doit être que d'un ſeul mot, & celui de la ſuſcription interieure, doit commencer preſque au milieu, & par une lettre capitale, & prendre garde qu'elle ſoit ſi diſtante de la ſeconde ligne, que la ſuſcription finiſſe tout au bas de la lettre; enſorte qu'il y ait environ deux doigts de papier blanc, pour marque d'un plus grand honneur.

Comme les Allemans ſont plus accoûtumez que les autres Nations à mettre à la ſuſcription, les noms propres & toutes les qualitez & charges de ceux à qui ils écrivent, & les titres de pere, de mere, de parens ou d'amis, quand ils ſont tels; qu'ils ſe donnent de garde d'en uſer de même avec les François, dont il ne faut mettre que la principale qualité, avec

un &c. ou deux qualitez tout-au-plus, avec le même &c. en cas qu'il en ait d'autres, & s'il n'en avoit point du tout, ni de Seigneurie pour se faire distinguer de leurs freres ou parens du même nom, ils pourroient mettre l'aîné, ou le cadet.

Il en est de même à l'égard de l'Imperatrice, de la Reine, des Princesses, &c. au sujet de tout ce que j'ai traité jusques ici.

MANIERE

Dont se servent les Rois & les Princes souverains, pour leurs suscriptions interieures & leurs souscriptions.

LEs Rois se traitent de *freres*, & qualifient les Princes, & les Maréchaux de France de *cousins*.

Ils changent la souscription selon la qualité des personnes. *Par exemple.*

Quand ils écrivent ou font écrire aux

Ducs, à leurs Ambaſſadeurs, Intendans, Envoyez, Agens, Officiers & autres inferieurs, ils finiſſent leurs Lettres par ces paroles en nommant le nom de la perſonne, *priant Dieu Monſieur de Lavardin, Monſieur Barillon, &c. qu'il vous ait ou tienne en ſa ſainte garde,*

LOUIS.

Ils traitent les Cardinaux de Couſins, & lors qu'ils leurs écrivent ils commencent ainſi leurs Lettres, *Tres-chers & Amés Couſins*, & les finiſſent preſque de même que ci-deſſus comme vous pouvez voir dans la Lettre que le Roi leur écrivit au Conclave au ſujet de l'élection du Saint Pere, le 24. Septembre 1689. qu'il finit dans ces termes. *Ie prie Dieu qu'il vous ait tres-chers & Amés Couſins en ſa ſainte & digne garde.*

LOUIS.

Les autres Souverains écrivant à leurs inferieurs, à leurs Envoyez, Agens, Officiers ou Sujets, finiſſent leurs Lettres par *vôtre affectionné à vous ſervir.*

Pour ſe bien comporter avec les Grands, ſur tout avec un Prince de qui nous eſperons quelque charge, ou quel-

qu'emploi, il faut en approcher avec une grande discretion avant que nous leur rendions nos visites, & nous devons prendre garde qu'elles ne leur soient point incommodes, & de les faire dans un tems qui nous soit avantageux. Cette maniere de proceder est ordinaire dans toutes les Cours des Princes ; de sorte que si quelqu'un étoit assés indiscret de se presenter sans la permission du Prince, le Prince le renvoiroit, & ne lui donneroit pas audience. Cette consideration empêche les Lettres trop frequentes, & nous ne devons pas abuser de cette bonté, quoi qu'elle soit trop grande : Toutefois, il faut que nous nous presentions de tems en tems, afin que le Prince se souvienne de nous, dans les charges qu'il donne & distribuë aux personnes desquelles il reconnoît le merite ; c'est pourquoi il faut que nous prenions garde à l'occasion, & que nous prenions nôtre tems de telle maniere, que nous ne soyons pas importuns, mais au contraire bien venus & agreables à ceux de qui dépend nôtre fortune.

MANIERE

Dont il faut se servir pour bien ordonner une Lettre, pour toutes sortes de personnes, aprês les Grands.

APrês avoir traité ci-dessus de la maniere dont il faut se servir, pour bien disposer une Lettre aux Grands, il est necessaire de rapporter celles dont se servent ceux d'égale condition, ou qui sont un peu plus, ou un peu moins, ou des Parens d'inégale condition; étant neanmoins plus à propos de pécher dans le trop de civilité, que dans le trop peu, de peur de passer pour incivil.

De la suscription interieure, de la souscription, & de la datte.

Quand on s'écrit d'égal à égal, ou à une personne qui n'est gueres au-dessus

ou au dessous de soi, on commence par la datte, de peur de l'oublier, c'est pourquoi on la met tout au haut du papier, un peu au-dessus, ou au-dessous ou à l'opposite de la suscription interieure, qui se met ordinairement toute entiere à la gauche, & doit commencer à la marge.

Il ne faut laisser tout-au-plus que l'espace d'un doigt de papier aprês la suscription interieure, & la souscription; mais quand on écrit à des amis familiers, ou à des personnes qui nous sont fort inferieures & de moindre cõdition que nous, on n'en laisse point du tout, pouvant même si l'on veut abreger la suscription, ou la mettre à la tête de la premiere ligne, ou l'inserer dans la premiere ligne, & dans la premiere periode selon le lieu où l'on voit qu'elle va le mieux, comme j'ai déja dit.

Exemple.

Il y a long-tems, Monsieur, que je me serois donné l'honneur de &c. si &c.

Ce n'est pas sans sujet mon trés-cher ami, qu'on m'a dit que tu ou vous &c.

Cela ne se doit pas pratiquer envers les femmes, à cause de la déference qu'on doit toûjours avoir pour leur sexe, à

moins qu'on n'écrive aux plus abjettes, car pour lors on met *à Dame Ieanne &c.*

On ne doit jamais mettre le ſurnom de celui à qui on écrit dans la ſuſcription interieure, à moins que ce ne ſoit une perſonne de baſſe condition, ou un artiſan.

Comme, *Monſieur de la Fleur ; je ſouhaitterois &c.* ou bien *Maître René, Dame Ieanne ; j'ai appris &c.*

Pour les gens du commun on écrit indifferemment des deux côtés.

Comme il n'y a que les Lettres qu'on écrit aux Grands qui ſe finiſſent par le genitif de l'article indefini, on ne doit jamais finir aucune Lettre par *du*, genitif, & ablatif de l'article indefini, ou par *à* datif de l'article indefini ; mais par le nominatif, ou l'accuſatif ou les prépoſitions *par*, & *pour*.

puiſque
parce que } *je ſuis*

étant { *plus que* / *personne* / *tres-par-* / *faitement* } *vôtre &c.*

afin que { *je sois* / *vous me croyez* / *autant que jamais.*

MONSIEUR,

Vôtre tres-humble serviteur N.

Laissez-vous convaincre de cette verité par

Vôtre, &c.

Quand on a obligation à la personne à qui on écrit on ajoute *tres-obligé*, ou *tres-redevable*.

On finit ainsi les lettres d'égal à égal, *ou* en ajoûtant le second superlatif *tres-obeïssant* ; mais quand on écrit à un inferieur, on met seulement aprés la qualité de *tres-humble serviteur*, ou sans, elle, celle de *tres-affectionné*, ou simplement l'un des deux adjectifs *humble*, ou

affectionné ; ou les deux ensemble, & quelquefois selon les Gens qui sont fort inferieurs, *vôtre ami à vous servir*.

Quand des parens d'inégale condition s'écrivẽt les uns aux autres, ils se traitent de parent à la souscription ; mais pour la suscription interieure, ceux de moindre condition ne mettent pas souvent par respect cette qualité ; il faut remarquer qu'elle ne se met aussi jamais à à la suscription exterieure, parce qu'il n'est pas bon quelquefois que ceux qui portent des Lettres, sachent qu'il y a de la parenté entre ceux qui s'écrivent.

Il en est de même entre les personnes de qualité, au sujet d'un fils qui écrit à son pere, car il ne met la qualité de *pere*, & *de fils* qu'à la souscription, avec la qualité de *tres-honoré* ; autrement il les met aux deux endroits, par exemple, *je suis avec tout le respect possible*, .

MONSIEUR, *Mon tres-honoré Pere.*

Vôtre tres humble, & tres-obeissant serviteur, & fils.

Il faut auſſi remarquer, que lors que les gens de quelque qualité qu'ils ſoient écrivent à leurs fils, ils ne mettent ordinairement à la ſuſcription interieure que *Mon fils*, & à la ſouſcription,

Ie ſuis vôtre bon ou affectionné Pere N.

Il n'y a que les Allemans qui mettent les noms propres ſur leurs ſuſcriptions exterieures à cauſe qu'ils n'affectent pas comme on fait en France, tant de Seigneuries, & de titres de Grandeurs, où on n'a point de part le plus ſouvent.

De la ſuſcription exterieure.

On ne plie pas ordinairement ces ſortes de lettres, de la maniere que celles des Grands; car, outre qu'on n'y met point d'envelope, à moins qu'il n'y en ait pluſieurs enſemble, elles ne doivent pas être ſi larges, ni la ſeconde ligne de la ſuſcription exterieure tout-a-fait ſi proche que celle de la ſuſcription interieure, parce que, comme perſonne ne peut deviner le plus ſouvent qui nous écrit, il ſeroit indecent de ne pas laiſſer à tout le moins un doigt de pa-

TABLE

DES LETTRES

Familieres, & autres, contenues en la premiere partie.

POUR *feliciter un ami sur une recompense de services.* page 17

Pour feliciter un Lieutenant Genéral d'Armée sur cette dignité qu'il a aquise par une grande action. 19

Pour feliciter un grand Capitaine sur la prise d'une Ville. 21

Complimens à une personne qui recherche des emplois. 22

Réponse. 23

Congratulation sur une charge. 24

Autre sur le même sujet. 25

Réponse. 26

Congratulation sur des prosperités. 27

Réponse. 27

Avis de l'Auteur à ceux qui Commencent l'étude de la langue Françoise, avec l'offre de ses ser-

vices. 28
Réponſe. 29
Compliment d'engagement, de reconnoiſſance, & d'avis dans le choix des maîtres. 30
Lettre de Recommandation. 31
Sur le même ſujet.. 33
Sur le même ſujet. 34
Sur le même ſujet. 35
Sur le même ſujet. 36
Sur le même ſujet. 37
Sur le même ſujet. 38
Réponſe. 38
Recommandation d'une gouvernante pour de jeunes Dames. 39
Compliment à une perſonne qu'on ne connoît que de reputation. 40
Réponſe. 41
Sur le même ſujet. 42
Réponſe. 43
Compliment à une perſonne que l'on n'a jamais vûë, & avec qui l'on doit avoir quelques affaires. 44
Réponſe. 45
Sur le même ſujet. 46
Réponſe. 47
Complimens qui ſe font aprés la premiere connoiſſance. 47
Sur le même ſujet. 48
Reconnoiſſance de civilité & de bienveillance 49
Réſouvenir & proteſtation d'amitié. 50
Reconnoiſſance d'amitié. 50
Il témoigne avec chagrin ſon impuiſſance à ne

pouvoir rendre les ſervices qu'on eſperoit de lui. 51
Réſouvenir, & offre de mander des nouvelles. 52
Compliment burleſque à un jeune homme ſur l'amitié. 54
Pour ſouhaiter un bon voyage. 55
Réponſe. 56
Congratulation à un ami ſur ſon heureuſe arrivée en quelque païs, ou en quelque Ville. 56
Pour empêcher le depart d'un ami, en lui témoignant le regret de celui d'un autre. 58
Réponſe. 58
Compliment de conſolation, & de joye du depart des amis. 58
Autre ſur l'abſence d'un ami. 60
Sur le même ſujet. 61
Sur le même ſujet, avec offre de ſervices, &c. 62
Sur le même ſujet, avec l'excuſe d'un l'ong ſilence, &c. 63
Loüange d'une lettre en François. 64
Réponſe. 65
Autre réponſe. 66
Reponſe à la réponſe. 66
Doute ſi on a reçeu une lettre. 67
Réponſe. 68
Compliment pour ſe juſtifier de ne pouvoir pas écrire. 69
Pour ſe juſtifier de n'avoir pas répondu plûtôt. 70
Suſpenſion de lettres de peur d'être incommode. 71
Réproches à un ami abſent, qui avoit promis d'écrire. 72
Plainte tres-obligeante pour demander une ré-

ponſe. 73
Plainte ſur une longue attente de lettres. 75
Sur le même ſujet. 76
Sur le même ſujet. 77
Sur le même ſujet. 77
Sur le même ſujet. 78
Sur le même ſujet. 79
Réponſe. 80
Autre plainte du ſilence d'un ami abſent. 81
Reponſe. 82
Autre plainte du ſilence & ſur la ſeparation. 83
Réponſe. 84
Excuſe de n'avoir pas répondu dans le tems. 85
Sur le même ſujet. 86
Sur le même ſujet. 87
Sur le même ſujet. 88
Sur le même ſujet. 88
Réponſe. 90
Excuſe de n'avoir pas fait réponſe, & il prie ſon ami de venir manger chez lui d'un paté. 91
Pour inviter un ami à une petite débauche. 92
Pour remercier un ami d'un bouquet, & l'inviter au Regal qui ſe donne en reconnoiſſance. 93
Aſſeurance de ſouvenir, de reconnoiſſance, & de reſpect. 94
Reponſe. 95
Autre réponſe. 96
Il condamne les complimẽs, & il témoigne du chagrin de n'avoir point de nouvelles à mander. 96
Compliment d'avis au ſujet de nouvelles, &c. 98
Compliment à un parent au ſujet de la langue Françoiſe, &c. 99

Offre de ſervices, & témoignages de l'inclination que l'on a pour monter à cheval, &c. 100
Defi pour encourager à la courſe de la bague. 102
D'un pere à ſon fils abſent, pour le porter au travail, & à l'Etude. 103
A un Pere, pour ſavoir de ſes nouvelles, & lui marquer l'attachement qu'on a pour la langue Françoiſe, &c. 104
Priere d'un fils à une Dame, pour qu'elle lui obtienne de ſon Pere, &c. 106
De reſpect à un Prince. 108
Sur le même ſujet. 108
Sur le même ſujet. 109
Sur le même ſujet. 110
Réponſe. 111
Priere à un ami, &c. 112
A un ſouverain, &c. 113
Priere pour la ſolicitation d'un procés. 115
Sur le même ſujet, à un ami. 116
Avis de l'arrivée dans une ville où l'on doit faire quelque ſejour. 116
Sur le même ſujet. 118
Réponſe. 119
Pour ſouhaiter de bonnes Fêtes. 120
Sur le même ſujet, & pour ſouhaiter une bonne année. 121
Sur le dernier ſujet. 122
Sur le même ſujet, avec un ſincere aveu de reſpect, & d'obeiſſance. 123
Sur le même ſujet à un ami, &c. 124
Sur le même ſujet, d'un fils à ſon pere. 125
A un jeune Seigneur ſur la Fête de S. Denis Apôtre.

de la France. 126
Reconnoissance de l'estime d'un ami, &c. 128
Au même, remercîment d'un present. 130
Offre de services. 130
Réponse à une réponse, pour reïterer des offres de services. 131
Remercîment d'offres de service. 132
Compliment pour écrire souvent à un ami. 133
Réponse. 134
Demande pour continuer un commerce de lettres. 135
Réponse. 136
Adieu à un ami absent, avec priere de continuer son amitié. 136
Excuse sur un defaut d'adieu. 138
Sur le même sujet. 139
Excuse de n'avoir pû tout-à-fait prendre congé. 140
Excuse sans excuse sur un défaut d'adieu. 141
Reproche à un ami, de ce qu'il n'a point dit adieu à son départ. 142
Réponse. 144
Pour témoigner du souvenir, & de la reconnoissance après une réponse. 145
Reconnoissance de bonté. 146
Sur le même sujet. 147
Réponse. 148
Reconnoissance d'obligations. 149
Sur le même sujet. 150
Remercîment de souvenir avec témoignage de reconnoissance. 151
Remercîment. 152

Sur le même sujet. 153
Compliment après un voyage. 154
A un proche parent, ou à quelqu'autre personne que l'on considere, pour lui donner avis de son arrivée en quelque lieu. 155
Sur le même sujet. 157
Compliment sur un retour de voyage qu'on espere en peu. 158
Réponse sur le sujet des bonnes nouvelles que l'on a apprises d'une personne que l'on estime. 158
Reconnoissance. 159
Autre reconnoissance. 160
Réponse tres-obligeante à un remercîment. 161
Réponse à la precedente. 162
Remercîment sur une visite. 163
Remercîment de bienfaits. 163
Réponse. 164
Autre remercîment. 165
Sur le même sujet. 166
Autre remercîment. 167
Réponse. 168
Réponse à la réponse. 169
Autre réponse. 170
Excuse de ne pas reconnoître comme on voudroit des bienfaits reçûs. 170
Réponse à une réponse obligeante. 171
Pour faire savoir qu'un ami a été arrêté prisonnier. 173
Lettre de devoir. 173
Sur le même sujet. 175
Lettre de devoir, d'excuse, & d'avis. 175
Réponse à une lettre obligeante. 177

Réponse sur le même sujet. 178
Pour faire savoir ce qu'on fait. 178
Réponse par laquelle l'Auteur avertit les étrangers de se donner de garde d'être trompés à leur arrivée en quelque lieu. 180
A une personne qui s'interesse en nous, & pour continuer un commerce de lettres. 181
Réponse. 182
A une personne malade. 183
Réponse. 184
Sur sa propre convalescence. 185
Réponse. 185
Sur la convalescence d'un ami. 186
Sur le même sujet. 187
Réponse. 188
Réponse sur l'interêt qu'on prend à s'informer de l'état de quelqu'un, &c. 188
Remerciment. 190
Consolation à une femme, sur la mort de son mari. 191
Sur le même sujet. 193
Reponse. 194
Autre réponse. 195
Consolation sur quoi que ce soit. 195
Réponse. 196
Pour faire savoir à un ami son retour à Paris, &c. 197
Pour inviter une personne à venir chez nous. 198
Compliment au sujet d'un offre qu'un ami a faite à un autre de lui faire tenir ses lettres. 198
Priere pour mettre une lettre dans un paquet. 199
Sur le même sujet. 199

Réponse 201
Conseil lors qu'on ne le demande point, sur le sujet des voyages. 202
Sur le même sujet. 203
Réponse. 204
Pour demander Conseil. 206
Demande d'argent à une personne qui s'est offerte avec ardeur à rendre service, 207
Demande d'argent à un ami, pour reparer une perte faite au jeu. 208
Demande d'argent par menace en vers burlesques sur tous les jours de la semaine. 209
Sur l'arrivée de Monsieur de Turenne à la Cour, aprés ses grãdes conquêtes en Allemagne. 210
Pour apprendre la nouvelle du mariage de Monsieur avec Madame la Princesse Palatine, &c. 211
Sur le même sujet. 212
Sur le même sujet. 213
Sur la demission volontaire que le Roi Casimir a faite de son Royaume pour l'Abbaye de Saint Germain. 215
Avis sur de fausses nouvelles en 1679. 216
Pour avoir des nouvelles d'un ami, en donnant des siennes. 217
Pour demander des nouvelles à un ami. 219
Nouvelles qu'on écrit au sujet de Madame la Dauphine. 219
Il mande la nouvelle de quelque perte. 220
Avis qu'on veut donner sur un habit. 221
Lettre d'avis. 223
Plainte à un Marchand banquier, &c. 223

Réponse à la personne qu'on avoit priée de parler au banquier avant que de lui envoyer la double quittance. 225
Soupçon de perfidie. 226
Excuse de ne pouvoir conduire un ami. 227
Réponse. 228
Excuse de n'avoir pas rendu ses civilités. 229
Excuse de n'avoir pas visité un ami en passant dans sa ville. 230
Pour feliciter une Souveraine sur son mariage. 230
Pour feliciter un ami sur son mariage. 232
Sur le même sujet. 233
Sur le même sujet. 234
Sur le même sujet. 235
Réponse. 236
Autre Réponse. 237
Sur la naissance d'un premier enfant mâle. 238
A un Souverain sur le même sujet. 238

Fin de la table de la premiere partie.

TABLE

Des Lettres galantes contenuës en la seconde partie.

DE l'amitié vertueuse. page 3
Réponse. 4
Offre de services, & protestation de fidelité, &c. 5

Sur le même sujet. 6
Reconnoissance d'amitié & de respect. 7
Declaration d'amitié, & d'amour. 8
Autre declaration. 8
Autre declaration. 9
Autre declaration. 10
Compliment d'avis des conquêtes qu'on a faites, & témoignage qu'on n'est point jaloux, &c. 11
Billet engageant à une Dame pour savoir l'état de sa santé, & lui renouveller son amitié. 12
Declaration d'amour à une Demoiselle qu'on n'a veüe qu'un moment. 13
Autre declaration d'amour, 14
A une Demoiselle dont on se sent amoureux. 15
Sur le même sujet. 16
Sur le même sujet. 17
Sur le même sujet. 18
Desir de joüir plus souvent de la presence de ce qu'on aime, &c. 19
Desir de posseder augmenté par l'absence, &c. 20
Sur le même sujet. 22
Allarmes d'un amant au sujet de l'éloignement de sa maîtresse. 23
Passions amoureuses. 24
Impatience d'un amant embarrassé. 25
Plainte des froideurs d'une maîtresse; excuse, & soumission. 26
Reproches de froideurs & de mépris aprés de grands témoignages d'amour, &c. 27
Reproche d'un amant à sa Maîtresse de la haine quelle a conçûe contre lui, &c. 29
Reproches sinceres à une Demoiselle qu'on recher-

che en Mariage. 30
Une Dame declare ſon amour, &c. 31
D'une maîtreſſe à ſon amant ſur ſon depart. 32
Reproches d'une maîtreſſe à ſon amant ſur ſa diſſimulation à l'aimer, &c. 33
Elle témoigne à ſon amant que les excuſes, & le ſoin qu'il prend de ſe juſtifier lui plaiſe, & elle ſouhaite encore en être aimée. 35
Elle veut obliger ſon amant de lui dire le nom de ſa rivale, &c. 38
Elle lui repond ſur le même ſujet, &c. 41
Sa jalouſie la fait toûjours douter de l'amitié de ſon amant, &c. 43
Agreable ſurpriſe d'une maîtreſſe jalouſe ſur le prompt retour de ſon amant, &c. 45
Tranſports amoureux mêlés de troubles, &c. 46
Empreſſement de voir ſon amant, &c. 48
Redoublement d'amour & de fidelité. 49
Redoublement d'amour cauſé par la fidelité d'un amant aprés avoir été infidelle. 50
Redoublement de trendreſſe d'un amant à ſa Maîtreſſe. &c. 52
Snr le même ſujet. 52
Redoublement d'amour, &c. 53
Sur le même ſujet. 54
Sur le même ſujet. 55
Reproche à ſon amant de ce qu'il ne lui écrit pas ſi ſouvent qu'il devroit, &c. 56
Reconnoiſſance de tendreſſe à un amant en detournant ſon Rival. 58
De la même au même peu de tems aprés la converſation qu'elle a euë avec ſon Rival. 59

Redoublement de tendresse, & de reconnoissance d'une maîtresse à son amant. 60
Billet de cet amant à sa maîtresse pour lui donner un avantgoût du plaisir qu'il, &c. 62
D'une maîtresse à son amant avec reproches de ce qu'il n'est pas venu au rendez-vous. 63
Redoublement de passion, d'une maîtresse à son amant malgré, &c. 64
Redoublement de passion & d'amour d'une maîtresse, causé par un éloignement, &c. 67
Sur le même sujet. 68
Doute si elle est aimée d'une personne qui la recherche en mariage. 69
Sur le même sujet. 70
Impatience d'une maîtresse qui attend son amant. 71
Protestation d'amitié & d'une fidelité inviolable à une maîtresse. 72
Protestation & asseurance à un amant de n'avoir jamais d'autre époux que lui. 73
Plainte à son amant sur son absence, &c. 74
Plainte d'une maîtresse sur le depart de son amant pour la guerre, &c. 76
Elle reproche à son amant qu'il craint qu'elle en aime un autre, &c. 77
Elle lui mande avec des redoublemens d'amour que son depart lui a causé, &c. 79
Redoublement de chagrins d'une maîtresse de ne pouvoir flechir sa mere, &c. 84
Conseil d'un amant à sa maîtresse, &c. 83
Reproche obligeant d'une maîtresse à son amant, de ce qu'il ne la croit pas, &c. 85

Elle mande à ſon amant la douleur qu'elle a d'être obligée de quitter pour long-tems le lieu où il doit venir. 86
Refus tres-obligeant d'une maîtreſſe à ſon amant de la derniere faveur, &c. 86
Retour de colere d'une maîtreſſe contre ſon amant, &c. 90
D'une maîtreſſe à ſon amant, pour lui reprocher le tort qu'il a eu de l'accuſer d'infidelité, &c. 91
Excuſe d'une maîtreſſe, d'avoir écrit trop librement à ſon amant, &c. 94
Reproche d'une maîtreſſe à ſon amant, &c. 96
D'une maîtreſſe à ſon amant qui eſt alarmée, pour le deſabuſer des ſoupçons qu'il lui a témoignés, &c. 97
Plaintes amoureuſes à un amant éloigné, &c. 98
Elle fait reproche à ſon amant, qu'il ne l'aime que par l'ambition de s'aggrandir, &c. 100
Penſées amoureuſes d'une femme à ſon époux, pour avancer ſon retour d'un long voyage. 101
Reproche de la même au même de ce qu'il ne lui mãde rien de ſon retour de Rome à Paris. 102
Reproche d'une maîtreſſe à ſon amant, &c. 104
Reproche de la même au même de ce que ſon amour eſt trop intereſſé. 105
Songe agreable d'une maîtreſſe au ſujet de ſon amant. 106
Reproche tres-obligeant de la même au même de ce qu'il occupe ſes penſées nuit & jour & lui donne trop lieu de l'aimer. 107
De la même au même ſur le même ſujet. 109
Redoublement de tendreſſe, &c. 110

D'une maîtresse à son amant, &c. 111
Rendez-vous d'une maîtresse à son amãt, &c. 131
Reproche de la même au même, &c. 114
D'une maîtresse à son amant, à qui elle mande enfin qu'elle se rend, &c. 115
D'une femme à son époux, à qui elle mande qu'elle a pensé se noyer, &c. 117
Continuation d'amour d'une maîtresse à son amant malgré l'indifference qu'il pourroit avoir pour elle. 118
D'une épouse à son époux, &c. 119
D'une nouvelle épouse, qui rend conte à son époux, de l'etat de sa santé, &c. 122
Billet d'une nouvelle mariée à son époux pour le faire songer à un prompt retour. 123
D'une maîtresse à son amant éloigné, &c. 124
Elle blame son amant de lui avoir donné un conseil qui ne peut convenir qu'à une Coquette pour la mettre à l'épreuve. 127
Elle mande à son amant, la repugnance qu'elle a à l'entretenir long-tems de son Rival, &c. 128
D'une femme à son époux, pour le blâmer de ce qu'il ne lui écrit pas ponctuellement, &c. 130
Elle mande à son époux, que les reproches qu'il lui fait de l'avoir quittée, &c. 131
De la même au même, elle lui reproche qu'il a laissé passer 4. jour sans lui donner de ses nouvelles, &c. 133
Elle marque à son amant l'impossibilité qu'il y a de le voir à present à cause de la vigilance de sa mere, &c. 134
Redoublement de protestation d'amitié, &c. 137

Elle lui mande que malgré l'asseurance que sa mere a de leur dernier rendez-vous au jardin de Monsieur N. *&c.* 139
De la même au même, pour l'engager à être plus retenu, &c. 141

Lettres sur la jalousie.

Soupçons jaloux d'une maîtresse. 142
Soupçons jaloux d'un amant. 143
Sur le même sujet. 4
Avis d'une veritable maîtresse à son amant, qui est en campagne, &c. 147
Elle se plaint de ce qu'il ne lui écrit pas tous les jours 4. ou 5. lignes, &c. 149
D'une maîtresse à son amant, pour lui reprocher sa bizarre jalousie, &c. 151
De la même au même sur le même sujet, &c. 153
De la même au même, sur les soupçons jaloux qu'il a de ce qu'elle aime plus un autre que lui. 155
De la même au même, &c. 156
Desir ardent de voir son amant, &c. 157
Elle se plaint agreablement à son amant, &c. 159
Elle se plaint encore à son amant de ce qu'il la sollicite de l'abandonner, &c. 61
Elle lui reproche son inegalité à l'aimer, &c. 163
Elle lui marque qu'elle se vangera si agreablement de la jalousie qu'il a conceüe mal à propos, &c. 164
De la même au même, &c. 165

TABLE.

ENTRETIEN PAR LETTRES,

Entre un jeune Seigneur étranger & Monsieur M. Gentil-homme François.

Avis du Gentil-homme François. 167
Sur le même sujet au jeune Seigneur. 168
Lettre de justification du Gentil-homme François, au sujet de ces deux avis. 170
Réponse du jeune Seigneur. 170
Réponse du Gentil-homme François. 172
Réponse du jeune Seigneur. 174
Réponse du Gentil-homme François. 175
Réponse du jeune Seigneur. 177
Réponse du Gentil-homme François. 178
Réponse du jeune Seigneur. 180
Réponse du Gentil-homme François. 182
Réponse du jeune Seigneur. 183
Réponse du Gentil-homme François. 185
Réponse du jeune Seigneur. 187
Réponse du Gentil-homme François. 188
Réponse du jeune Seigneur. 190

Fin de la table de la seconde partie.

TABLE

De ce qui est contenu dans la troisiéme partie.

INstruction familiere pour faire des lettres sur toutes sortes de matieres. page 193

TABLE.

LETTRES

De complimens. 199
De complimens entre les personnes qui ne se connoissent que de reputation. 200
Pour faire connoissance. 200
Dans la premiere separation aprés avoir fait connoissance. 201
Quand on est arrivé dans le lieu où l'on doit sejourner. 202
De devoir. 203
Pour offrir ses services & son pouvoir dans une affaire pressante. 205
Pour continuer un commerce de lettres. 206
Pour feliciter quelqu'un sur quoi que ce soit. 207
Pour feliciter sur l'élevation à quelque charge. 207
Pour feliciter sur un mariage. 208
Pour feliciter sur la naissance d'enfans. 209
Pour feliciter sur quelque succession. 209
Pour feliciter sur le gain d'un procés. 210
Réponse aux lettres de congratulation. 211
De consolation. 212
Sur la maladie d'un ami. 215
Sur la perte d'autres enfans que d'uniques, & d'autres parens, &c. 216
Sur la perte d'une personne décrepite & cassée de vieillesse, &c. 218
Sur la perte de biens. 220
Sur la perte de procês. 221
Réponse aux lettres de consolation. 223
Pour faire toutes sortes de prieres. 223

Pour faire une priere. 226
De priere pour obliger un ami à solliciter un procés en nôtre faveur. 228
De priere pour engager un ami à nous rendre service, &c. 229
De priere pour obtenir quelque grace de quelqu'un, &c. 231
Recommandation pour nous, &c. 232
De remercîment pour répondre à celles de prieres, de recommandations, &c. 234
Pour donner conseil quand on le demande. 237
Si on donne conseil quand on ne le demande point. 238
Pour bien écrire des nouvelles. 239
Lettres familieres. 240
Pour avertir d'une faute. 242
De plaintes. 243
De reproche. 246
D'excuse. 249
De justification. 251

Fin de la table de la troisiéme partie.

TABLE

De ce qui est cõtenu dans la quatriéme partie.

LEs titres dont on qualifie toutes sortes de personnes, tant Ecclesiastiques, que seculieres, depuis les plus grands Princes, jusqu'aux moindres de leurs sujets, avec la maniere dont on les traite en parlant d'eux, & à eux mêmes, & l'origine de ces titres. 255

TABLE.

§. I. *Du Pape.* 257
§. II. *Des Cardinaux & du grand Maître de Malthe.* 258
§. III. *Des Archevêques, & Evêques.* 258
§. IV. *Du Primat des Gaules.* 258
§. V. *Des Abbés, & de tous les Prêtres seculiers.* 259
§. VI. *De tous les Ordres de Religieux, & de Religieuses.* 260
§. VII. *De la maison de l'Empereur d'Occident.* 261
§. VIII. *De la maison de l'Empereur d'Orient.* 262
§. IX. *Des femmes du Grand Seigneur.* 262
§. X. *Du Grand Mufti.* 263
§. XI. *Du Grand Visir.* 263
§. XII. *De l'Aga des Janissaires.* 263
§. XIII. *Des Gouverneurs generaux de Provinces du Grand Seigneur, &c.* 264
§. XIV. *Des Ambassadeurs du Grand Seigneur.* 264
§. XV. *Du Kam des Tartares,* 264
§. XVI. *Du grand Duc de Moscovie.* 265
§. XVII. *Des maisons Royales.* 265
§. XVIII. *De la qualité de Sire.* 266
§. XIX. *Des Reines.* 266
§. XX. *Tres-Chrêtien.* 267
§. XXI. *Fils aîné de l'Eglise.* 268
§. XXII. *De Dieu donné.* 268
§. XXIII. *Louïs le Grand.* 269
§. XXIV. *Catholique.* 269
§. XXV. *Defenseur de la foi.* 270

§. XXVI.

§. XXVI. *Maniere de signer des Rois.* 271
§. XXVII. *Du premier fils de France, surnommé Dauphin.* 272
§. XXVIII. *de Madame la Dauphine.* 273
§. XXIX. *Des Enfans de Monseigneur.* 273
§. XXX. *Des autres fils, & filles de Roi, ou fils, & filles de France.* 273
§. XXXI. *De la premiere fille du Roi.* 274
§. XXXII. *Prerogatives de Monseigneur.* 274
§. XXXIII. *Des Princes, & des Princesses qui peuvent traiter le Roi seulement de Monsieur.* 275
§. XXXIV. *Du frere puîné du Roi.* 275
§. XXXV. *De Madame.* 276
§. XXXVI. *Du premier fils de Monsieur.* 276
§. XXXVII. *De la premiere fille de Monsieur.* 277
§. XXXVIII. *Maniere de signer des fils, & des freres de Roi.* 278
§. XXXIX. *Maniere de signer des Princesses du sang.* 279
§. XL. *De Majesté, d'Altesse, & de Monseigneur.* 279
§. XLI. *Du premier Prince du Sang.* 280
§. XLII. *De Madame la Princesse,* 208
§. XLIII. *Du fils aîné de Monsieur le Prince.* 281
§. XLIV. *De Madame la duchesse.* 281
§. XLV. *Du premier fils & de la premiere fille du Roi d'Espagne.* 281
§. XLVI. *De Monseigneur le Duc de Savoye.* 281

§. XLVII. *Des Princes Souverains, & de tous les Seigneurs qui ſont conſiderables par leur naiſſance, ou par leurs charges.* 282
§. XLVIII. *Des Electeurs Seculiers.* 282
§. XLIX. *Des fils aînés des Electeurs.* 282
§. L. *Du Gouverneur des Païs bas Eſpagnols, & des Ambaſſadeurs, & la maniere de ſe comporter avec eux.* 283
§. LI. *Diſtinction de Monſeigneur à Rome.* 284
§. LII. *En Angleterre, en Ecoſſe & en Irlande.* 284
§. LIII. *Diſtinction de Monſieur.* 286
§. LIV. *Des Vidames.* 287
§. LV. *Diſtinction de Madame.* 288
§. LVI. *Diſtinction de Mademoiſelle.* 290
§. LVII. *Des petites Gens.* 295
§. LVIII. *Quand on a affaire à eux, & qu'on les connoit.* 295
§. LIX. *Quand on ne les connoît pas.* 296
§. LX. *De leurs Enfans quand on les connoît.* 296
§. LXI. *De leurs Enfans quand on ne les connoît pas.* 297
§. LXII. *Des Valets,* 298
§. LXIII. *Des petites Enfans de quelque qualite, & condition qu'ils ſoient.* 298.

MAniere de ſe bien comporter avec les Princes, & les Grands dans la converſation, &

quand on leur écrit, sur tout quand on en espere quelque faveur. pag. 299

MAniere dont se servent les Rois, & les Princes Souverains, pour leurs suscriptions interieures & leurs souscriptions. pag. 307

MAniere dont il faut se servir pour bien ordonner une lettre, pour toutes sortes de personnes, aprês les Grands. pag. 310

Fin de la Table.

La Premiere Edition a été faite & debitée à Paris.

AVIS

Il s'est glissé si peu de fautes dans cette Edition, qu'on n'a pas jugé à propos d'y faire un Errata outre qu'elles sont tres-faciles à connoître.

AOI 146800